SHOUT
SHARE
IT

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

OU

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SÇAVANS DE LA

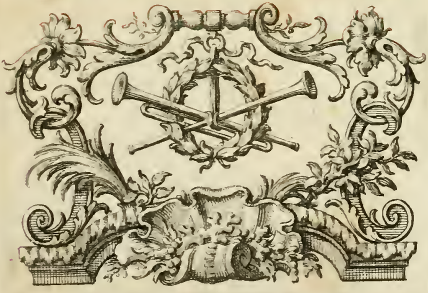
GRANDE-BRETAGNE:

Pour les Mois
D'OCTOBRE, NOVEMBRE ET DECEMBRE.

MDCCXLI.

TOME DIX-HUITIEME,

PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
MDCCXLI.

TABLE
DES
ARTICLES.

ART. I. MR. *le* Docteur MIDDLETON; *ſon Hiſtoire de la Vie de* CICERON. Second Extrait. pag. 1.

II. PIERRE DE VALENTIA; *ſes Académiques.* Troiſième & dernier Extrait, *pour ſervir de ſuite à ceux des* Académiques de CICERON. 60.

III. Mr. MICHAEL MAITTAIRE; *ſes Annales Typographiques* Tome V. & dernier, *comprenant la* Table *des quatre premiers Tomes,* 146.

ART. IV. *Nouveau Voyage d'*Allemagne, *de* Suiſſe, *de toute l'*Italie, *& de quelques autres Païs de l'*Europe, *fait pendant les années* 1705. *juſqu'en* 1708: *Accompagné de Remarques Hiſtoriques, Géographiques, Critiques & Littéraires.* 172.

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

O U

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SÇAVANS DE LA

GRANDE-BRETAGNE.

POUR LES MOIS D'OCTOBRE, NOVEMB. ET DECEMB. MDCCXLI.

ARTICLE PREMIER.

THE *Hiſtory of the Life of* M. T. CICERO, *by Dr.* MIDDLETON &c. C'eſt-à-dire : Hiſtoire de la Vie de CICERON &c. *Second Extrait.*

ON ſçait que *Ciceron* a vécu ſoixante-quatre ans, moins quelques jours ; qu'il commença à briller dans le barreau à vingt-ſix, qu'il fit une excurſion en Grece & en Aſie à vingt-huit, dont il ne revint que deux ans après; qu'à trente-un ans il entra dans les charges, d'abord Quéſteur, enſuite Edile, Préteur & enfin Conſul à ſa quarante-quatrième année; que cinq ans après il ceda aux menées de *Clodius*, ſon Ennemi, & s'exila en quelque ſorte de ſa patrie; où il ne fut rappellé que l'année ſuivante; qu'enſuite il fut envoyé en Cilicie en qualité de Proconſul, d'où il ne revint que lorſque tout étoit déja en rumeur pour la Guerre civile: qu'après la mort de *J. Céſar*, ayant tourné toutes les armes de ſon éloquence & de ſon crédit contre *Marc Antoine*, celui-ci, quoique battu & fugitif, trouva moyen de ſe lier avec *Lepidus*, & de former enſuite avec lui & avec *Octavius* ce ſanglant Triumvirat, dont l'Orateur fut la principale victime. Tout cela fournit la matière des XI. premières Sections de cet Ouvrage, dont chacune a, pour ainſi dire, ſon époque particuliere.

La I. commence, comme de raiſon, à la *Naiſſance* de celui qui en eſt le Héros, & le conduit juſqu'à ſa *Quéſture.* La II. de la Quéſture le mène juſqu'au *Conſulat.* La III. ſe borne aux *Actes du Conſulat* même, le plus brillant que le Soleil ait jamais vû. La IV. s'étend depuis la fin de ſon *Conſulat* juſqu'à ſon *Exil*, &

contient l'eſpace de cinq ans. La V. comprend tout le tems de ſon *Exil* juſqu'à ſon *Rappel*, un an & quelques mois. La VI. nous inſtruit de ſon retour & de ce qui le ſuivit, juſqu'à ſon départ pour ſon Gouvernement de *Cilicie*; quatre ans & demi. La VII. comprend tout ce qu'il fit dans ſa Province pendant un an, ſon retour à Rome, & les commencemens de la Guerre Civile juſqu'à la défaite de *Pharſale*, en tout l'eſpace de cinq ans. La VIII. contient ce qui ſe paſſa à Rome depuis cette fameuſe journée juſqu'aux mémorables *Ides de Mars*, l'An de Rome DCCIX, que *Céſar* fut tué: trois ans ou environ. La IX. ce qui ſuivit cette mort pendant le reſte de l'année, juſqu'au premier de Janvier de la ſuivante, que les nouveaux Conſuls, *Hirtius* & *Panſa*, entrerent en charge. La X. les Actes mêmes des deux Conſuls, ou plutôt de *Ciceron*, leur oracle, juſqu'à l'affaire de *Modene*, où ils perirent tous deux, dans le cinquième mois de leur Conſulat. Enfin la XI. nous retrace la fuite d'*Antoine*, ſon accord avec *Lepidus*, le Triumvirat & la *Proſcription*; &c. à peine l'eſpace de ſix mois. Cet Ouvrage eſt deſtiné à nous faire bien connoître *Ciceron*, & ſi les principaux faits de l'Hiſtoire de ſon tems y paroiſſent amenez, ce n'eſt que par rapport à lui, qu'on ne perd jamais de vûë. Dans la XII. Section il ne s'agit que du

Caractère perſonnel de ce grand homme, de ſes *Vertus privées* & du jugement qu'on doit faire de ſes *Ecrits*; pour l'intelligence deſquels on trouvera ici, d'un bout à l'autre, des ſecours également utiles & agréables. Voila en gros le plan & l'économie de cet Ouvrage: entrons maintenant dans quelque détail, & bornons-nous pour cette fois aux 30. premières années d'une ſi belle Vie.

CICERON nâquit le 3. de Janvier ſous le Conſulat de *Q. Servilius Cépio* & de *C. Atilius Serranus*, l'an de *Rome* DCXLVII. un peu plus d'un ſiécle avant J. C. *Helvia*, ſa Mere, étoit d'une famille riche & honorable, puiſque ſa ſœur avoit épouſé *C. Aculéon*, Chevalier Romain, intime de l'Orateur *Craſſus* & très-habile en Juriſprudence; dans laquelle ſe diſtinguerent auſſi éminemment ſes deux fils, Couſins-germains de notre Orateur. *Ciceron* ne nous dit rien de ſa Mere, au moins dans ce qui nous reſte de lui; mais ſon Frere *Quintus*, dans une petite lettre que *Tiron* nous a conſervée, (c'eſt la 26. du dernier Livre des *Familiares*) nous apprend ce trait ſingulier de ſon économie: Qu'elle avoit grand ſoin de *cachetter les bouteilles vuides, auſſi-bien que les bouteilles pleines*, pour prévenir l'échappade ordinaire des Domeſtiques biberons & infidèles; *Qu'il y en avoit déja de vuides dans la cave.* [Dans le bon tems de la République cette précaucaution n'étoit pas néceſſaire: les maîtres ne cachettoient rien; mais dans la ſuite il falut tout ſceller. *Quæ fuit illa priſcorum vita*, dit-là-deſſus l'Hiſtorien de la Nature, *qualis innocentia, in qua nihil ſignabatur! at nunc cibi quoque & potus annulo vindicantur.* Hiſt. Nat. Lib. XXXIII. ſ. 5.]

Pour ce qui eſt de la famille de ſon Pere, *Silius Italicus* la fait deſcendre des Rois; d'autres ne lui donnent qu'une origine méchanique; mais ſi nous l'en croyons lui-même dans ſon premier Livre *de Legibus*, elle étoit ancienne & honorable, *ſtirpe antiquiſſimâ*, & du ſecond Ordre de la République. Sur quoi il faut remarquer, que cet Ordre, qui n'avoit rien d'analogue à notre *Chevalerie*, n'étoit fondé que ſur le *Cens*, ou l'évaluation légale de leur bien, qui au moins devoit monter à quatre-cens *Seſtertia*, ou grands Seſterces, c'eſt-à-dire, ſelon le calcul de notre Auteur, à trois-mille deux-cens vingt-neuf Livres Sterling, à-peu-près 100000. Livres de France, ſur le pied où elles ſont aujourd'hui: auquel cas ils étoient enregîtrez dans la liſte des Chevaliers, & acqueroient le droit de porter l'anneau d'or. Mais pour paſſer à l'Ordre ſupérieur, & être admis au Sénat & aux charges de la République, il faloit poſſeder le double. Les uns, aſſez riches pour cela, en avoient l'ambition, & venoient s'établir à Rome pour ſolliciter; d'autres, non moins opulens, mais contens de l'héritage de leurs Peres, bornoient toute leur induſtrie à le faire valoir ſur les lieux, loin du tumulte & des embaras de la Capitale.

Ciceron avouë, que c'étoit le cas de ſes Ancêtres, & en particulier de ſon Pere & de ſon Grand-pere, dans le territoire d'Arpinum, ancienne Ville des Samnites, aujourd'hui *Arpi*, dans le Royaume de Naples, déja fameuſe par la naiſſance de *Marius*; ce qui fit dire publiquement à *Pompée*, que *c'étoit à ce lieu que Rome étoit redevable de deux Citoyens, qui, chacun à ſa manière, l'avoient ſauvée.* La maiſon de Campagne de la famille n'en étoit qu'à une petite lieuë, dans une ſituation des plus riantes, environnée de bocages & de berceaux, où l'on pouvoit ſe promener à l'ombre, & renfermant une petite iſle qu'y formoit le Fibrene, en ſe partageant comme en deux bras pour l'embraſſer, & ſe rejoignant enſuite après diverſes caſcades, pour ſe perdre dans le Liris. Le Pere de *Ciceron*, d'une ſanté foible, & uniquement paſſionné pour la retraite & pour la lecture, avoit embelli cet endroit, & notre Orateur s'y plaiſoit aſſez. *Atticus* en étoit ſi charmé, qu'il s'étonnoit que *Ciceron* pût ſouffrir aucune de ſes autres Campagnes, plus ſomptueuſes ſans doute, mais dont la magnificence artificielle n'avoit rien de comparable à la beauté ſimple & naturelle de celle-ci. Il ſuffit de dire, pour en rélever les agrémens, que les bons freres de S. Dominique ſ'y ſont établis, & qu'ils y ont à préſent un Monaſtère très-agréable, connu ſous le nom de *Villa di S. Dominico*. Etrange révolution ! dit l'Hiſtorien; les portiques de *Ciceron* convertis en cellules monachales, c'eſt-à-dire le ſiége de la Raiſon la plus polie & la plus raffinée, en une pépiniere de ſuperſtition, de bigotterie & d'enthouſiaſme! Quel plaiſir, ajoute-t-il, pour ces bons Peres Inquiſiteurs, que de fouler aux pieds les ruines d'un homme, dont les Ecrits pleins de lumiere & de bon-ſens, en ouvrant les yeux au monde, ont déconcerté les efforts qu'ils font depuis tant de ſiécles pour le mettre aux fers!

C'eſt-là indubitablement où *Ciceron* prit naiſſance, auſſi-bien que ſon Frere: *Visne*, lui dit *Atticus*, dans le Dialogue des Loix, *in Inſula, quæ eſt in Fibreno, ſermoni reliquo demus operam ſedentes? . . . Sanè quidem*, répond ſon Ami, *nam illo loco libentiſſimè ſoleo uti, ... quia hæc eſt mea, & hujus fratris mei germana patria: hinc enim orti . . . hic ſacra, hic gens, hic majorum multa veſtigia.* *Ciceron* étant né, fut bâtiſé le neuvième jour: qu'on ne s'effarouche point de l'expreſſion: les peuples d'Italie avoient alors leur *Bâtême*, comme nous avons le nôtre: l'Enfant étoit porté au Temple en ſolemnité par les Parens & les Amis de la famille, & recommandé, après la Luſtration devant les autels, à la protection de quelque Divinité tutélaire. *Macrobe* y eſt exprès dans le premier Livre de ſes *Saturnales*; *Eſt Nundina Romanorum Dea, à nono naſcentium die nuncupata, qui* luſtricus *dicitur. Eſt autem* dies luſtricus, *quo infantes luſtrantur &* nomen *accipiunt*: & comme il étoit le premier-né de la famille, il reçut, ſelon la coûtume, le nom de ſon Pere & de ſon Grand-pere, *Marcus*, qui paſſa auſſi juſqu'à ſon Fils. C'étoit le nom propre & perſonnel, qui répond à celui de notre bâtême: *Tullius* étoit le nom de la famille; & *Cicero*, un de ces ſurnoms qui ſervoient à diſtinguer les familles entr'elles, & qui tiroient leur origine, ou d'un exploit notable dans la guerre ou dans la paix, ou de quelque qualité diſtinguée, ou ſouvent d'un pur accident. *Plutarque* s'eſt imaginé, que celui de *Cicero* fut donné primitivement à un des Ancêtres de l'Orateur, à l'occaſion d'une Verruë qu'il avoit au bout du nez de la figure d'un pois-chiche, en Latin *Cicer*; d'où quelques Peintres ignorans ont pris l'occaſion de la rendre héréditaire dans la famille: mais il eſt plus ſûr de s'en rapporter au Naturaliſte, qui nous fait entendre que tous ces noms *léguminaires*, FABII, LENTULI (ajoutez-y CICERONES) ne furent impoſez à certaines perſonnes chefs de familles, que ſur la reputation de telle ou de telle eſpece d'Agriculture qui leur avoit réuſſi.

Le Grand-pere de *Ciceron* vivoit encore lorſque celui-ci vint au monde: il en parle comme d'un homme d'eſprit & d'autorité, fort eſtimé du Conſul *Scaurus*, qui l'ayant ouï défendre vigoureuſement les véritables intérêts de ſa Ville, contre un autre qui vouloit que tout s'y fît par balottes, *Pourquoi*, lui dit-il, *vous confiner, comme vous faites, dans une Ville municipale, au lieu de porter à Rome, ſur le grand théâtre de la République, un eſprit & des talens tels que les vôtres*? Il inſinue que l'obliquité le choquoit beaucoup, ſur-tout dans les perſonnes éclairées: *Nos gens*, diſoit-il à ce propos, *reſſemblent à ces Eſclaves que nous tirons de Syrie*; *plus ils ſçavent de Grec*, *plus ils ſont fripons.*

Ce zèlé patriote eut deux Fils, MARCUS, Pere de *Ciceron*, & LUCIUS, grand Ami de l'Orateur *Antonius*, & Pere d'un autre *Lucius*, jeune-homme d'une vertu ſinguliere, dont il ne parle jamais qu'avec de grands ſentimens de tendreſſe, [& *Lucius Cicero*, *frater noſter*, *cognatione patruelis*, *amore germanus*, dit-il au commencement du V. Liv. *de Finibus*: plus bas, il louë ſa modeſtie & ſon attachement pour le Philoſophe *Antiochus*, par oppoſition à *Carnéade*. Il y revient encore à la fin du Livre; & dans une lettre à ſon bon Ami, c'eſt la cinquième du premier Livre à *Atticus*, il regrette d'une manière fort touchante la perte de ce cher Couſin.]

Pour ce qui eſt de ſon Pere en particulier, il nous le dépeint auſſi comme un homme de bien & d'un mérite diſtingué, *optimi viri*, chéri des premiers hommes de ſon tems, comme d'un *Caton*, d'un *Craſſus*, d'un *L. Céſar*: mais il ajoute ce que nous avons déja inſinué, que *ſe voyant d'une conſtitution foible & délicate, il paſſa preſque toute ſa vie à Arpinum, dans une douce & élégante retraite, au milieu de ſes livres.*

Comme il avoit deux Fils, *Marcus* & *Quintus*, & qu'il poſſedoit de grands biens, il n'épargna quoi que ce ſoit pour leur donner une éducation noble, & qui les mît en état de ſecouer, pour ainſi dire, l'indolence de la famille, & d'aſpirer aux premières charges. Ils furent donc élevez avec leurs Couſins, les deux *Aculéons*, ſous la direction de l'Orateur *Craſſus*, parfaitement au fait de ces ſortes de choſes. La maxime des Romains en ce tems-là, pour la première éducation de leurs enfans encore à la braſſiere, étoit de choiſir dans leur parenté une Gouvernante d'âge & de confiance, dont l'unique emploi étoit de former en eux ces premiers plis, ces premières habitudes de l'action & de la parole, de veiller ſur leurs paſſions naiſſantes, de les tourner vers leurs propres objets, d'empêcher que rien d'immodeſte ou d'indécent n'entrât dans leurs ébats; en un mot, d'avoir ſoin que leur ame, toûjours préſervée dans ſon innocence & jamais dépravée par le goût des faux plaiſirs, conſervât en entier cette heureuſe liberté de pourſuivre tout ce qui eſt louable, & d'appliquer toute ſa vigueur à la profeſſion où ils auroient en vûë d'exceller. Les uns prétendoient *qu'on ne devoit les inſtruire dans les Lettres qu'à ſept ans accomplis*; d'autres, meilleurs juges ſans doute, étoient d'opinion, qu'il *n'y avoit point de tems à perdre, & qu'après trois ans* il étoit tems, puiſqu'ils *commençoient à parler, de commencer à apprendre*, & de telle ſorte, que l'inſtruction dans les Mœurs ne fût jamais ſeparée de l'inſtruction dans les Lettres. Ils regardoient auſſi comme un point capital, la précaution de ne parler devant eux que d'une manière ſage & correcte, *maxima debetur pueris reverentia*; & pour cet effet de les écarter des mauvais modèles qui pouvoient corrompre ou leur élocution, ou la pureté de leurs idées. Sur quoi notre Hiſtorien n'oublie pas l'exemple des deux *Gracques*, ſi célébrez par ſon Héros, qui devoient, ſelon lui, à l'inſtitution de leur Mere, fille unique du premier des *Africains*, cette reputation d'élégance & de pureté qu'ils ont toûjours partagée avec elle.

Après cette éducation domeſtique, la baſe, qu'on y prenne garde, de tout le reſte, ſon Pere le mena à Rome, où il étoit aſſez opulent pour avoir une maiſon à lui, c'eſt-à-dire, ſelon le calcul de l'Auteur, la rente de plus de 200. Liv. Sterl. & le mit ſous la diſcipline d'un Maître Grec, qui y enſeignoit publiquement, & ſous lequel il donna d'abord des marques ſi brillantes de la ſupériorité de ſes talens, que ſes Condiſciples, charmez d'ailleurs de la douceur & de la vivacité de ſes manières, à force de le prôner chez eux, engagerent enfin leurs Peres & leurs Meres à venir eux-mêmes par curioſité conſiderer ce prodige.

Ce fut auſſi à-peu-près dans le même tems qu'un nommé *Plotius*, ouvrit à Rome une Ecole d'Eloquence, mais Latine, qui ne manqua pas de ſuccès dans une ville déja ſi éclairée. Le jeune *Ciceron* auroit bien voulu en profiter; mais ſes Directeurs lui firent entendre, qu'il valoit mieux commencer par le Grec; que le Latin viendroit aſſez de lui-même; qu'il faloit aller à la ſource, & qu'à cet égard on ne pouvoit la conteſter aux Grecs. Un Poëte de cette nation s'y étoit auſſi nouvellement établi, avec une grande reputation de genie & de capacité dans ſon Art. Il ſe nommoit *Archias*, ſi connu depuis par la Harangue ou Plaidoyer que *Ciceron* prononça pour lui, & que

Patru a traduite en François avec tant de fidélité. Il étoit logé alors & entretenu dans la famille de *Lucullus*: car les Grands de ce tems-là ſe faiſoient un plaiſir & un honneur de loger les Muſes, c'eſt-à-dire d'avoir chez eux, ou pour leur propre délaſſement, ou pour l'inſtruction de leurs enfans, quelque Sçavant, ou Philoſophe, ou Poëte étranger, & de lui donner même la liberté d'y former une eſpece d'Auditoire ou d'Académie, où leurs enfans, avec ceux de leurs Amis, pour entretenir l'émulation, reçûſſent les premières teintures des Sciences. Le Pere de *Ciceron*, qui connoiſſoit mieux que perſonne les talens naturels & l'ardeur de ſon Fils, prit cette occaſion aux cheveux, & ne menagea pas ſes déniers, pour l'initier ſous un ſi habile Maître dans les aménitez Grécques & Attiques. Et de ſon côté ſon Fils répondit ſi bien à ſes vûës, qu'à l'âge de onze ans il fut en état de compoſer un petit Poëme, intitulé *Glaucus Pontius*, qui ſubſiſtoit encore du tems de *Plutarque*. Ainſi voilà notre *Ciceron* déja au nombre des Enfans célèbres.

A dix-ſept ans il prit la *Robe virile* ſelon la coûtume, & fut mèné en cérémonie dans le *Forum*, c'eſt-à-dire dans le grand Quarré de la Capitale où ſe tenoient les aſſemblées du Peuple, où ſe faiſoient les Elections, où étoit la Tribune aux Harangues *pro Roſtris*, où ſe plaidoient &

ſe jugeoient les Cauſes les plus célèbres & ſouvent les plus capitales, & où ſe déterminoient quelquefois définitivement les affaires les plus importantes de l'Etat: c'eſt ſur ce grand théâtre, ou plutôt dans cette Ecole ſupérieure d'Eloquence, de Juriſprudence & de Politique, que les jeunes Romains, ayant quitté l'enfance & pris les enſeignes de la virilité, accompagnez de leurs Parens & de leurs Amis, ſe voyoient introduits ſolemnellement, & confiez à la protection particuliere de quelque Sénateur diſtingué, pour ſe laiſſer déſormais conduire par ſes avis, éclairer par ſes inſtructions & former par ſon exemple au menagement des affaires.

Ciceron, introduit au monde de cette manière, échut à *Q. Mucius Scevola*, alors Augure, l'un des premiers Juriſconſultes & des plus grands hommes d'Etat de ſon ſiécle, qui avoit paſſé par toutes les charges de la République avec une reputation ſinguliere d'intégrité & d'habileté; mais déja fort avancé en âge. Notre Orateur, dans les fréquens éloges qu'il en fait, nous apprend *qu'il ne bougeoit gueres d'auprès de lui*, tant qu'il pouvoit, recueillant tout ce qui ſortoit de ſa bouche, comme autant d'oracles qui devoient le ſoutenir dans la pénible & glorieuſe carriere qu'il ſe propoſoit de fournir. Après ſa mort, il s'appliqua à un autre de la même famille, nommé auſſi *Scevola*, alors Souverain Pontife, & non moins reſpectable pour les mêmes qualitez que le précedent: *Lequel*, dit-il, *ſans faire profeſſion d'enſeigner, donnoit généreuſement ſes avis & ſes leçons à la Jeuneſſe ſtudieuſe, qui venoit en foule les lui demander.*

Ce fut ſous ces grands Maîtres qu'il acquit une entiere connoiſſance des Loix, des Uſages & des Cérémonies de ſon païs, baſe abſolument néceſſaire à quiconque ſe propoſoit d'entrer dans les charges, & à qui dès l'enfance même on avoit appris à réciter par cœur les Loix des XII. Tables, ni plus ni moins que les plus beaux endroits de leurs Poëtes & des autres Auteurs Claſſiques. *Ciceron* penétra ſi bien cette étude, même à l'égard des cas les plus ſinguliers & les plus difficiles, qu'il ſe trouva bientôt en état, ſur quelle queſtion que ce fût, d'entrer en lice avec les plus habiles Légiſtes; juſques-là qu'il en badina lui-même un jour en plaidant contre *S. Sulpicius*, ſon Ami & homme du métier, lui declarant par manière de raillerie, que *s'il le provoquoit, il ne demandoit que trois jours pour ſe mettre ſur les rangs en qualité de Profeſſeur ès Loix.*

Cette profeſſion au reſte, qui étoit néceſſaire & fort honorable, étoit comme héréditaire dans pluſieurs familles. Elle les diſtinguoit dans le *Forum*, dans les Tribunaux, dans le Sénat, dans les Provinces, & quelquefois à l'Armée: elle leur ou-

ouvroit la porte aux premiers emplois & à ſa plus grande autorité dans toutes les affaires d'Etat, au moins tant que la République fut ſur pied. On voyoit encore de ſon tems, dit *Ciceron*, ces vénérables Sénateurs, auſſi éminens par leur ſageſſe qu'habiles par leur expérience, ſe rendre tous les matins dans le *Forum*, & s'y promener d'un bout à l'autre, pour répondre aux Conſultes de leurs Citoyens, non ſeulement ſur les cas les plus épineux de la Loi, mais même ſur leurs affaires domeſtiques & privées, ſans exiger d'autre honoraire, que le plaiſir de les avoir tirez d'embaras. Mais dans la ſuite, par égard à leur âge ou à leurs infirmitez, on trouva plus à propos de les aller conſulter chez eux aux mêmes heures, dans une ſalle ouverte à tout le monde, où ſéans ſur une eſpece de chaiſe double ou de trône, à la manière des Confeſſeurs, ils donnoient accès & audience à quiconque la demandoit. Ce fut en particulier le cas de *Scévola* l'Augure, dont l'hôtel étoit nommé communément *l'Oracle de la Cité*; on remarqua que, durant le cours de la Guerre Sociale, quoique conſumé de vieilleſſe & d'infirmitez, il ne diſcontinua point d'admettre chez lui, dès qu'il étoit jour, tous ceux qui venoient reclamer ſon conſeil; juſques-là que pendant les deux années que dura cette funeſte guerre, aucun des Conſultans ne le trouva jamais au lit.

Mais notre *Ciceron* ne ſe bornoit pas à la connoiſſance ou à l'éclairciſſement des Loix: ſes vûës étoient plus grandes & plus ſublimes: il n'aſpiroit pas à moins qu'à un *patronage univerſel*, ſi je puis m'exprimer ainſi, qui embraſſât non ſeulement les biens & les fortunes, mais encore les vies & les libertez de ſes Compatriotes. C'étoit la notion qu'il s'étoit faite d'un Orateur accompli: Il faloit qu'il pût s'énoncer avec juſteſſe & avec proprieté, diſpoſer ſes raiſons avec ordre & avec economie, & les pouſſer avec véhémence & avec plénitude, ſur quel ſujet que ce fût; qu'ainſi ſon Art renfermoit en quelque ſorte l'eſſentiel de tous les Arts libéraux, & ne pouvoit être porté à quelque perfection, ſans une connoiſſance mûre & raiſonnée de tout ce qu'il y a de grand & de louable dans l'Univers. C'eſt à quoi aboutit ſon Traité *de l'Orateur*: *Nemo*, dit-il, *poterit eſſe omni laude cumulatus Orator, niſi erit omnium magnarum rerum & artium ſcientiam conſecutus.* Telle étoit l'idée qu'il s'étoit formée lui-même de ſon plan; & pour ce qui eſt de la Juriſprudence, il ne l'enviſageoit, comme on l'a dit, que comme un des premiers fondemens d'un plus grand édifice. Ainſi, en écoutant *Scévola*, il ne negligeoit pas le barreau, ni les harangues publiques, ni la lecture, ni les exercices de la méditation & de la compoſition; obſervant tout, écrivant tout, ſe faiſant des Mémoires de tout ce qu'il liſoit ou qu'il entendoit de plus beau. D'abord il s'étoit aſſujetti à la coûtume de lire premièrement avec application un certain nombre de vers de quelque excellent Poëte, ou quelque morceau frappant d'une Oraiſon eſtimée, & enſuite d'en exprimer la teneur en d'autres termes avec toute l'élégance que ſon eſprit pouvoit lui fournir ſur le champ: mais il s'apperçut bientôt de l'inutilité, pour ne pas dire de la vicioſité de cette méthode: car, dit-il, comme l'Auteur que je veux rendre m'a déja enlevé les expreſſions qui déſignent le mieux ſa penſée, ſi je ne fais que les repéter, qu'eſt-ce que j'y gagne? Et ſi à leur place j'en ſubſtitue de moins juſtes, n'eſt-il pas à craindre que mon ſtile n'en ſouffre? [*Eraſme* auroit répondu, qu'on ſe fait par-là à ce qu'il appelle *copia verborum*; ce qui peut avoir lieu dans la Poëſie: mais l'Abbé *Girard* lui auroit repliqué, que dans une proſe correcte & ſévère il n'y a point de termes abſolument ſynonimes.] *Ciceron* trouva mieux ſon compte à traduire en Latin les Harangues choiſies des Orateurs Grecs, parce que de cette manière, en ſe rempliſſant l'eſprit des plus grandes idées, il ſe mettoit en état de varier ſon ſtile, & d'enrichir même ſa langue de tours nouveaux, d'expreſſions vives & harmonieuſes, ou empruntées, ou dérivées, ou imitées de la Grécque.

Avec tout cela il ne negligeoit point la Poëſie, [pour laquelle il eut toûjours, ſans prétendre ici lui jetter la pierre, un aſſez grand foible.] Il traduiſit alors en vers Latins les *Phénomènes d'Aratus*, dont il reſte encore de bons fragmens. Il compoſa auſſi à la louange de *Marius*, ſon Compatriote, une eſpece de Poëme Epique ou Héroïque, dont il rapporte lui-même un lambeau dans le premier Livre de la *Divination. Atticus* en étoit charmé: le moyen de ne pas s'intéreſſer à de ſi grands évenemens qui s'étoient paſſez dans leur enfance? Le bon *Scévola*, encore plus à portée des mêmes faits, y prenoit tant de goût, qu'il fit à l'honneur de cette compoſition une eſpece d'Epigramme, dont *Ciceron* nous a conſervé le dernier vers, dans le premier Livre *de Legibus: Eaque, ut ait Scævola* (c'eſt *Quintus* qui parle) *de fratris mei MARIO*,

Caneſcet ſæclis innumerabilibus.

Il publia encore une eſpece de Recueil de Poëſies, qu'il intitula *le Pré*, ou *la Prairie*, LEIMON en Grec, & en Latin *Limon*. *Suetone*, dans la *Vie de Terence* (qu'on attribuë ici à *Donat*) nous en a conſervé quatre vers, qui ne ſont pas infiniment admirables, mais qui prouvent pourtant l'eſtime générale qu'on faiſoit alors des productions de cet illuſtre Affranchi.

Mais tous ces exercices de Littérature & de Poëſie n'empêchoient pas qu'il ne s'appliquât auſſi à tout le ſérieux de la Philoſophie. Les vers n'étoient que ſon délaſſement: mais la recherche du vrai, la méditation des principes & des raiſons des choſes, etoient ſon occupation favorite, *& cùm minimè videbamur*, dit-il lui-même, *tum maximè philoſophabamur*; dans le tems que je paroiſſois occupé de tout autre choſe, c'eſt alors que je philoſophois le plus. D'abord il s'attacha à *Phédrus* l'Epicurien, qu'on ne nomme ainſi que pour le diſtinguer du Fabuliſte; mais dès qu'il eut acquis plus d'experience & de maturité, il ſe dégoûta tout-à-fait des principes de cette Secte, & pour la Phyſique & pour la Morale; ſans préjudice néanmoins de l'eſtime & de l'amitié qu'il avoit conçuë pour la probité, l'humanité & la politeſſe de ce premier Maître.

Dans le tems que *Ciceron* s'avançoit ainſi à grands pas dans le vaſte champ des Sciences, l'Italie étoit toute en feu par une Guerre domeſtique, qu'on nomma *Sociale*, ou *Marſique*, ou *Italique*, parce qu'elle devoit ſon origine au ſoulevement des principales Villes d'Italie. Elles avoient demandé juſqu'alors inutilement le droit de Bourgeoiſie Romaine, qu'elles croyoient avoir bien acheté par de longs & laborieux ſervices, dont la Capitale ſeule, diſoient-elles, avoit fait ſon profit. Le Tribun *Druſus*, qui approuvoit leur demande, leur avoit fait eſpérer quelque juſtice ſur ce ſujet; mais il fut aſſaſſiné dans le moment même qu'il ſe préparoit à effectuer ſa promeſſe dans le *Forum*. De-là le déſeſpoir, la confédération des Villes, & les horreurs d'une guerre des plus ſanglantes. Elle dura plus de deux ans, également rude de part & d'autre. Deux Conſuls Romains y furent tuez, & leurs armées ſouvent défaites, juſqu'à ce qu'enfin les Alliez, affoiblis par de fréquentes pertes & par la déſertion ſucceſſive de pluſieurs Villes, ſe virent forcez de ſe ſoûmettre à la fortune de Rome: & comme durant le fort de la guerre le barreau ſe trouva déſert, chacun cherchant à ſe ſignaler contre des ennemis ſi proches, *Hortenſius*, jeune Orateur déja en grande reputation, ne dédaigna point d'y ſervir comme volontaire durant la première Campagne; mais dans la ſeconde il fut prépoſé à la tête d'une eſpece de Regiment ou de Brigade, en qualité de

Tribun Militaire; *primo anno miles, altero Tribunus militum. Ciceron,* de ſon côté, fit auſſi une Campagne avec le Conſul *Cn. Pompeius Strabo*, le pere du *grand Pompée*: en quoi il ſe conformoit à l'uſage régnant, qui vouloit que ceux qui aſpiroient aux Charges, fiſſent de bonne-heure un apprentiſſage ſi néceſſaire ſous quelque Général de reputation, afin qu'à l'iſſuë de la Préture ou du Conſulat, ils fûſſent en état de commander dans leur Province les divers Corps de leur département.

Ciceron nous inſtruit lui-même d'une conférence où il fut préſent, & qui ſe paſſa entre le même Conſul & *Vettius*, Général des Marſes, qui avoit battu les Romains l'année précedente. *Sextus Pompeius*, frere du Conſul & ancien Ami de *Vettius*, partit exprès de Rome pour y aſſiſter, & prêter ſon miniſtère à la pacification de ſa patrie. Après le premier abord, & des ſoupirs reſpectifs ſur la triſte occaſion qui les aſſembloit, *Sextus* demanda à *Vettius*, ſur *quel pied il vouloit qu'il le ſaluât, ou comme Ami, ou comme Ennemi?* Ami *par inclination*, répondit le Confédéré, *mais* Ennemi *par néceſſité.*

Marius & *Sylla* ſervoient alors en qualité de Lieutenans Généraux ſous les Conſuls, & commandoient des Corps ſeparez. Le premier, déja vieux, & plus circonſpect après tant de victoires &

de triomphes, ſembloit borner toute ſa gloire à ne ſe laiſſer pas entamer: mais l'autre, plus jeune & plus actif, ne cherchoit qu'à ſe ſignaler, pour aller plus rapidement au Conſulat. Il brilla en effet en diverſes occaſions, emporta pluſieurs villes d'aſſaut, & en démolit quelques autres. Etant devant Nole, un ſerpent qui ſe trouva au pied de l'autel lorſqu'on alloit ſacrifier, ſe retira auſſi-tôt; ce qui fut interprêté par l'Haruſpice comme un augure des plus favorables. C'étoit juſtement ce que le Général demandoit. Ainſi, ſans perdre de tems, *Sylla* attaqua les Samnites dans leur Camp, & l'emporta, quoiqu'ils fûſſent retranchez ſous les murs de la ville. *Ciceron* nous apprend lui-même, qu'il fut préſent à cette action vigoureuſe, & qui fut trouvée ſi glorieuſe pour le Vainqueur, qu'il la fit peindre dans la ſuite dans ſa *Tuſculane*, [la même qui fut venduë depuis, & paſſa dans la poſſeſſion de *Ciceron*, pour être plus ſûrement immortaliſée par ces *Entretiens Philoſophiques* de même nom, parce qu'ils y furent méditez & compoſez, ſur la *mort*, ſur les *douleurs*, ſur les *afflictions*, ſur les *charmes de la vertu*; que nous liſons encore aujourd'hui avec émotion, & qu'on lira ſans fin & ſans ceſſe, tant que le Monde ſera ſur pied. Ainſi la *Peinture* paſſe, mais la *Philoſophie* reſte.)

Dès le commencement de la Guerre, les Romains accorderent le droit de Bourgeoiſie aux Villes qui leur avoient été fidèles, & à la fin, pour s'aſſurer d'une paix durable, à toutes les autres: ce qui produiſit une grande confuſion dans la Capitale, ſur-tout dans les Elections, où déſormais toute l'Italie devoit avoir part, les loix & la diſcipline n'étant pas ſuffiſantes pour contenir dans l'ordre un ſi grand peuple: ſi bien que depuis ce tems-là tout ſe décidoit à Rome d'une manière aſſez tumultueuſe, le nombre & la violence y ayant plus de part que l'intérêt public.

A peine cette guerre fut-elle terminée qu'il s'en alluma une autre, à une plus grande diſtance, il eſt vrai, mais des plus difficiles & des plus meurtrieres; c'eſt celle de *Mithridate*, Roi de Pont, Prince martial, fier & inquiet, qui outré de ſe voir reſerré par les Romains dans les bornes de ſon domaine héréditaire, rompit tout à-coup la barriere qu'on lui avoit oppoſée, inonda comme un torrent toute l'Aſie mineure, & en un ſeul jour fit maſſacrer de ſang froid quatre-vingt mille Citoyens Romains qui s'y étoient établis, ou qui s'y trouvoient alors pour vaquer à leurs affaires: du reſte, muni d'une armée prodigieuſe, d'une flotte de 400. voiles & de toutes, ſortes de proviſions pour une longue réſiſtance.

Sylla, qui venoit d'être fait Conſul; fut chargé, comme de raiſon, de la Province Aſiatique, & par conſéquent de la guerre contre ce formidable ennemi. Cette preférence déplut à *Marius*, qui ſouleva ciel & terre dans Rome pour la traverſer. *Sylla* étoit alors à Nole, occupé à éteindre les reſtes de la ſédition; mais ſur la nouvelle de ces déſordres il vola à Rome, perça dans la Ville, malgré la reſiſtance des mutins, & avec ſes gens il força *Marius* & ſes adhérans à prendre la fuite. Ce fut-là le commencement de la première guerre Civile qu'on eut vûë dans Rome. Le Tribun *Sulpicius*, créature de *Marius*, y fut tué, & *Marius* lui-même, pour ſauver ſa vie, ſe vit obligé dans ſa retraite de s'enfoncer jusqu'au cou dans les marais de Minturnum, & enſuite de paſſer à la derobée juſqu'en Afrique.

Sylla victorieux, ayant pacifié la Ville & proſcrit ſeulement un petit nombre de ſes principaux oppoſans, ſe mit en chemin contre *Mithridate*: mais à peine fut-il parti, qu'il s'éleva de nouvelles brouilleries entre les deux Conſuls, qui degénérerent bientôt en hoſtilitez dans les formes. *Ciceron* nomme cette guerre. *Bellum Octavianum*, parce qu'*Octavius*, l'un des Conſuls, ſur ce que *Cinna* ſon

Collègue vouloit abolir les Actes, c'eſt-à-dire les réglemens de *Sylla*, & troubler la République, le prit à partie, le chaſſa de la Ville, lui & ſix de ſes Tribuns, & fit caſſer ſon Conſulat. *Cinna* ſe voyant dépouillé, amaſſe du monde de tous côtez, rappelle *Marius*, rentré avec lui dans Rome le fer à la main & la rage dans le cœur, & paſſe au fil de l'épée tous les amis de *Sylla*, ſans diſtinction d'âge ni de dignité. Entre autres têtes venerables tomberent alors le Conſul *Octavius*, les deux freres *Lucius* & *Caius Céſar*, l'un Conſulaire & l'autre Orateur, [que je nomme ainſi, pour ne pas le confondre avec le Dictateur, comme on a fait juſqu'ici puérilement à la fin de ſes *Commentaires*, où les ſaillies ſpirituelles du premier, rapportées par *Ciceron*, ſont, par un anachroniſme de près de 40. ans, miſes ſur le compte de l'autre, ſans que *Daviſius* ni le Dr. *Clarke* ſe ſoient donné la peine de ſupprimer cette bevuë dans leurs belles Editions.] Ajoutez-y *P. Craſſus*, *M. Antoine* l'Orateur, ce Conſulaire venérable, dont la *tête*, dit *Ciceron*, *fut fichée ſur cette même tribune aux harangues*, pro Roſtris, *où il avoit ſi ſouvent & ſi vigoureuſement défendu l'Etat, & ſauvé celles de tant de Citoyens:* Preſſentiment lamentable du ſort qui l'attendoit lui-même de la part du petit-fils de cet excellent Citoyen. Ajoutez encore

core *Q. Catulus*, le Pere de l'Académicien, quoiqu'il eût été Collègue de *Marius* dans le Conſulat & dans ſes victoires ſur les Cimbres : conſideration qu'eſſayerent inutilement ſes amis de faire valoir auprès de ce monſtre, ſans en pouvoir arracher d'autre parole qu'un *Moriatur* pluſieurs fois repété, *Qu'il meure, qu'il meure* ! ce qui obligea enfin l'infortuné Conſulaire à ſe délivrer lui-même de la vie.

Ciceron, qui fut témoin de toute cette tragédie, comme il l'avoit été de l'entrée de *Marius*, nous le repréſente dans ce tems-là comme vigoureux & alerte, malgré ſon grand âge, comme ſi l'eſpoir de la vengeance lui eût rendu toutes ſes forces. Ayant ainſi repris le deſſus, *Marius* & *Cinna* ſe declarerent eux-mêmes Conſuls : mais le premier ſe vit à peine environné des faiſceaux, qu'il mourut ſubitement le 13. de Janvier, dans ſa ſoixante-&-dixième année, d'une eſpece de Pleureſie, encore aujourd'hui aſſez commune dans Rome, & connuë ſous le nom de *Puntura*. Voici le portrait qu'on nous donne ici de ce fameux guerrier.

Sa naiſſance étoit obſcure, & ſon éducation purement ſoldateſque : il avoit fait ſon apprentiſſage dans les armes ſous un grand maître, *Scipion Emilianus*, le deſtructeur de Carthage & de Numance, juſqu'à ce que par ſes longs ſervices, ſa bravoure, ſon activité, ſa patience & ſon endurciſſement ſous la diſcipline, il s'avança pied-à-pied & graduellement juſqu'aux premiers poſtes. L'obſcurité de ſon extraction, qui le rendoit mépriſable aux yeux des Nobles, l'elevoit aux yeux du peuple, qui, dans ſes plus grands périls, ne cherchoit & ne vouloit d'autre libérateur que lui; & en effet il le délivra deux fois d'une ſituation des plus déſeſpérées. *Scipion*, dont nous venons de parler, en fit le pronoſtic: ſoupant un jour avec ſes Officiers devant Numance, ſur ce qu'on lui demandoit, *quel Chef la République pourroit employer, ſi malheureuſement on venoit à le perdre?* CET HOMME-LÀ, repliqua-t-il, en indiquant *Marius*, qui étoit au bout de la table. En campagne toûjours attentif & circonſpect; dans le tems qu'il épioit l'occaſion de faire un beau coup, il affectoit toûjours de prendre ſes meſures avec les Devins, les Augures & les Haruſpices, & ne livroit jamais bataille qu'en conſequence de quelque prétendu préſage ou avertiſſement d'en-haut: ſi bien que ſes gens n'alloient jamais aux coups, qu'ils ne fûſſent comme aſſurez de la victoire, que les étrangers le redoutoient comme un homme au deſſus de l'humanité, & qu'amis & ennemis, quelque deſſein qu'il eût, quelque entrepriſe qu'il exécutât, le croyoient toûjours inſpiré. Cependant tout ſon mérite étoit renfermé dans l'Art de la guerre, parfaitement deſtitué de toute autre lumiere ou ornement ſpirituel, qu'il affectoit de mépriſer: comme s'il eût voulu contraſter avec ſon illuſtre Compatriote. Ainſi il ne fit aucune figure dans la robe, n'ayant d'autre appui de ſon autorité que la faveur du peuple & ſa jalouſie contre le Sénat; ſe flattant que par la prédilection de l'un il ſe verroit toûjours à la tête de l'autre. Auſſi étoit-il fort attentif à la menager, non en vûë du bien public, car il n'avoit rien de l'Homme d'Etat ou du Patriote, mais uniquement pour l'avancement de ſes intérêts & de ſa gloire: en un mot, il étoit ruſé, cruel, avare & perfide, d'un tempérament & d'une capacité utile au dehors, mais turbulente & dangereuſe au dedans; ennemi implacable des Nobles, cherchant toûjours l'occaſion de les mortifier, & prêt de ſacrifier la République même, qu'il avoit ſauvée, à ſon ambition & à ſa vengeance. Après une vie conſumée en travaux perpetuels de guerres étrangeres ou domeſtiques, il mourut à la fin dans ſon lit, dans un âge avancé, vainqueur de tous ſes ennemis, dans ſon ſeptième Conſulat, honneur où aucun Romain n'étoit encore parvenu, & fournit ainſi à l'Académicien *de la Nature des Dieux* une eſpece d'objection contre l'exiſtence d'une Providence divine.

Ciceron, qui n'avoit alors que vingt-&-un ans, voyant l'interruption des procedures du barreau par toutes ces diſſentions inteſtines, prit ce tems pour travailler à ſes Eſſais de Rhétorique *de Inventione*, qui *échaperent à ſa jeuneſſe*, dit *Quintilien*, & qu'il deſapprouva dans un âge plus mûr. Ce fut auſſi à-peu-près dans le même tems que *Philon*, Philoſophe de la nouvelle Académie, avec quantité d'autres, ſe refugierent à Rome, loin de la fureur de *Mithridate*, qui s'étoit rendu maître d'Athènes & du païs d'alentour, & qui n'étoit pas homme à ſe payer d'argumens ou de diſtinctions. Dès que *Ciceron* l'eût accroché, il prit avec lui de fortes liaiſons. [Il avoit été diſciple de *Clitomaque*, comme celui-ci l'avoit été de *Carnéade*, dont l'éloquence & la ſubtilité, depuis l'Ambaſſade célèbre des trois Chefs de Secte, avoient laiſſé dans Rome de ſi vives impreſſions. Ainſi il ſe vit à portée d'en apprendre les particularitez les plus intéreſſantes, comme les principes & les raiſonnemens les plus captieux ; véritable viande d'appétit pour la pâture de ſon ame. Le caractère de *Philon* étoit déja connu dans la famille de *Catulus*: pour ſes principes, ils tenoient le milieu entre le Pyrrhoniſme univerſel d'*Arcéſilas* & la certitude de *Zénon*, qui prétendoit ſaiſir l'Evidence auſſi ſûrement qu'il pouvoit ſerrer le poing. *Phi-*

Philon croyoit, & *Ciceron* après lui, qu'il y avoit une infinité de véritez réelles, non ſeulement en elles-mêmes, ce qui ne peut gueres être conteſté de perſonne, mais même par rapport à nous, dans les idées que nous en avons : mais il y mettoit cette clauſe ſinguliere, que dans tous les cas imaginables, nous ne pouvions nous aſſurer d'aucune. Philoſophie qui ſe trouva d'autant plus du goût de notre Orateur, qu'elle lui fourniſſoit ces vûës diverſes, ces aſpects différens, ces évaſions ſubtiles, ces probabilitez apparentes, qui ſont d'un ſi grand uſage dans l'Art oratoire. Car enfin, ſi on peut douter de ce qu'on voit, de ce qu'on entend, de ce qu'on touche, & chercher des prétextes ſpécieux pour colorer toute eſpece de doute ; à plus forte raiſon pourra-t-on diſputer ſur des faits paſſez, obſcurs, éloignez, litigieux, diverſement rapportez ou atteſtez &c. Il en fait lui-même l'aveu : ce n'eſt point *à l'Ecole des Rhétoriciens qu'il eſt devenu Orateur*, dit-il, *s'il eſt Orateur : il n'eſt devenu ce qu'il eſt, quel qu'il puiſſe être, que dans les eſpaces, dans les allées, dans les promenades de l'Académie.*]

Cinna ayant repris les rênes du gouvernement, pendant que *Sylla* étoit occupé avec *Mithridate*, il y eut ceſſation d'armes & tranquillité dans la Ville pendant trois ans, ou environ, & les procedures du barreau reprirent leur cours. *Molon* le Rhodien, grand maître dans l'Art de la parole, eut occaſion de venir à Rome & d'y faire quelque ſéjour; c'eſt ce qui engagea notre jeune Orateur Philoſophe à ſe partager entre ces deux hommes célèbres, & ſans negliger les ſubtilitez de l'un, de pourſuivre les agrémens & la ſublimité de l'autre. Mais le plus vif aiguillon dont il confeſſe avoir reſſenti les atteintes, ce fut la grande reputation d'*Hortenſius*, qui régnoit alors dans le barreau, & laiſſoit à peine à ſon futur Emule le tems de dormir. Pour donner plus de force à ſon éloquence, *Ciceron* trouva à propos de l'armer encore de la *Dialectique*, qui n'eſt elle-même qu'une Eloquence contracte, comme l'Eloquence n'eſt qu'une Dialectique dilatée: pour cet effet il prit chez lui *Diodote* le Stoïcien, car chacun ſçait que la Dialectique étoit le fort de cette Secte, & il en prit des leçons qui ne lui furent pas inutiles. Avec tout cela, il continuoit toûjours ſes exercices Oratoires: *M. Piſon* & *Q. Pompeius*, tous deux un peu plus âgez que lui, s'exerçoient avec lui ſous les mêmes maîtres, & declamoient tour-à-tour, tantôt en Latin & tantôt en Grec, mais le plus ſouvent dans cette derniere langue, pour la raiſon que nous avons touchée plus haut, & auſſi parce que leurs Maîtres, Grecs d'origine, n'étoient gueres à portée de les corriger autrement.

Durant cet intervalle *Sylla* ſe ſignaloit avec éclat contre *Mithridate*, qu'il chaſſa de la Grece & de l'Aſie Mineure; & repouſſa bien avant juſques dans ſon propre territoire: mais ayant appris que *Cinna* l'avoit fait declarer ennemi de l'Etat, & décréter la confiſcation de ſes biens, touché de cette inſulte, il ſe hâta de conclure la paix avec *Mithridate*, pour courir à la vengeance dans le ſein de ſa République; & en même tems il écrivit une lettre au Sénat, dans laquelle ayant expoſé ſes longs ſervices & l'ingratitude dont il les voyoit payez, il leur donnoit avis qu'il alloit ſe mettre en marche pour venger l'Etat, & ſe rendre juſtice à lui-même contre les auteurs de ces violences. Cette lettre répandit la terreur & la conſternation dans Rome: on ſe figura, non ſans fondement, de voir bientôt repéter l'horrible tragédie qui venoit d'être jouée ſous *Marius*. *Cinna* fut tué dans une émeute par ſes propres ſoldats, dans le tems qu'il les raſſembloit pour ſa défenſe. *Sylla* débarqua à Brundiſium, où ſe rendirent auſſitôt que lui la fleur de la Nobleſſe Romaine, pour lui offrir leurs ſervices, & entr'autres le jeune *Pompée*, qui n'ayant alors que 23. ans, ſans caractère ni commiſſion publique, lui amenoit trois belles lé-

légions, toutes compoſées de Vétérans qui avoient ſervi ſous ſon Pere. Avec ce ſecours, qui fut très-bien reçu, *Sylla* s'avance contre la faction contraire, défait *Norbanus*, l'un des Conſuls, & à l'égard de l'autre, qui étoit *Scipion l'Aſiatique*, ſous prétexte de traiter enſemble, il corrompt ſa troupe, & l'attire dans ſon parti, en faiſant grace de la vie à leur Chef, qui s'exile volontairement à Marſeille. *C. Marius* le fils & *Cn. Papirius Carbo*, ſubſtituez aux précedens Conſuls, ne purent tenir contre la fortune du vainqueur: *Marius* ſe tua lui-même dans Préneſte, & *Carbo*, atteint par *Pompée* dans la Sicile, y perdit la tête, qui fut envoyée à Rome. Mais *Sylla*, ayant ainſi ſurmonté tous ſes Ennemis, s'oublia lui-même dans ſa vengeance, remit en uſage cette odieuſe proſcription qu'il avoit inventée, & la rendit ſi générale dans toutes les villes d'Italie, qu'on ne vit jamais tant de gens tuez de ſang froid, avec tant d'inhumanité ni tant d'injuſtice. Il ſuffiſoit d'avoir quelque bien ou quelques terres pour devenir la proye & la victime tout enſemble de ſes ſatellites, ou de ſes favoris. Le jeune *Céſar*, alors dans ſa dix-ſeptième année, eut bien de la peine à échaper. Il étoit allié d'aſſez près au vieux *Marius*, & il avoit épouſé lui-même la fille de *Cinna*, qu'il refuſoit obſtinément de répudier. Ainſi, privé de la dot qu'il en avoit reçû, & de ſon ſacerdoce, il ſe vit encore dans la triſte néceſſité de changer perpétuellement de cachette, & de ſe racheter même par argent de la main des Perquiſiteurs, lorſqu'enfin, aux prieres inſtantes des Veſtales, de *Mamercus Emilius* & de quelques autres, *Sylla* gagné par tant d'importunitez, le laiſſa aller, mais à regret; en leur declarant, qu'ils s'en repentiroient les premiers, & que dans celui pour la vie duquel ils s'intéreſſoient avec tant d'ardeur, il y avoit pluſieurs *Marius. Vincerent, ac ſibi haberent: dummodò ſcirent, eum, quem incolumem tanto opere cuperent, quandóque Optimatum partibus .... exitio futurum: nam Cæſari multos Marios ineſſe.*

Les proſcriptions étant finies, *L. Flaccus*, élû *Interrex*, declara *Sylla* Dictateur, ſans aucune limitation de tems ou de puiſſance, pour régler l'Etat & ratifier non ſeulement tout ce qu'il avoit déja fait, mais encore tout ce qu'il feroit à l'avenir, avec le pouvoir de punir capitalement, & ſans autre forme de procès, quiconque lui feroit ſuſpect. Surquoi il faut ſe ſouvenir, que la charge de Dictateur, qui avoit été d'un grand uſage dans certaines conjonctures, étoit devenu odieuſe à la République, comme d'une conſequence fatale à la liberté, & par cette raiſon diſcontinuée depuis plus d'un Siécle. Ainſi on regarda comme une violence, ce que *Flaccus* vouloit faire paſſer pour un remede ſalutaire. *Sylla* néanmoins fit de bons réglemens, réleva l'autorité du Sénat ſur celle du Peuple, ôta aux Chevaliers les Tribunaux de judicature, dont ils étoient en poſſeſſion depuis les *Gracques*, pour les rendre aux Sénateurs, priva encore le Peuple du droit de choiſir les Prêtres, dont il rétablit le Collége dans ſa première ſplendeur; mais ſur-tout il rogna le pouvoir exorbitant des Tribuns, les declara inhabiles à toute autre Magiſtrature après celle-là, reſtraignit la liberté d'en appeller à eux, leur ôta le privilège de propoſer de nouvelles loix, & ne leur laiſſa que celui de la contradiction ou de la négative à celles qui ſeroient propoſées; c'eſt-à-dire, comme *Ciceron* l'interprète, le pouvoir de faire quelque bien, ſans avoir la faculté de faire aucun mal. Du reſte, pour n'être pas ſoupçonné de tendre à une Tyrannie perpetuelle, il permit qu'on procedât à l'élection des Conſuls comme à l'ordinaire, & leur conſerva auſſi l'adminiſtration des affaires communes, comme auparavant. Ainſi toutes choſes reprirent leur cours, & le barreau commença à refleurir. *Molon*, député de ſa République, vint à Rome pour la deuxième fois, & *Ciceron* de profiter des avis d'un ſi grand maître, le ſeul de tous les Etrangers à qui il fût permis de haranguer le Sénat en ſa langue naturelle, ſans interprête : ce qui fait connoître, & le cas qu'on faiſoit de ſa perſonne, & la facilité qu'on avoit à l'entendre, & les progrès ſenſibles qu'avoient déja fait à Rome l'amour & l'étude de la langue Grecque.

Juſqu'ici *Ciceron* avoit à-peu-près rempli ſon idée : c'eſt-à-dire qu'il s'étoit rompu univerſellement dans toutes les branches de ſa profeſſion. Il avoit été élevé chez lui avec un ſoin extrême, ſous les yeux d'un Pere très-éclairé & très-vertueux; il avoit été mené à Rome dès l'âge de ſix ou ſept ans, & y avoit appris les Elemens de la littérature ſous les meilleurs maîtres; il avoit adouci & enrichi ſa langue par une étude appliquée de toutes les graces & de toute l'énergie de la Grecque, il avoit été inſtruit des principes de Philoſophie de chaque Secte, & en avoit écremé la ſubſtance; il n'avoit pas negligé la Dialectique, ſi néceſſaire à l'évidence du raiſonnement. Il avoit étudié l'action de l'Orateur ſous *Roſcius*. *Platon* en particulier, *Ariſtote*, dont *Sylla* avoit rapporté de Grece l'exemplaire le plus complet alors exiſtant dans le monde, *Théophraſte*, *Clitomaque*, & quantité d'autres lui avoient appris tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la Rhétorique, dans la Poëſie, dans la Politique, dans la Phyſique, dans l'Aſtronomie même & dans la Morale. Les deux *Scevoles* l'avoient ſuffiſamment imbû de la connoiſſance des loix, des uſages, des cérémonies & du détail des libertez & des priviléges de ſon païs, tant pour le civil, que pour le ſacré & pour le militaire. Enfin il n'avoit pas même negligé la converſation des Dames, tant pour ſe former l'oreille & la prononciation, que pour parvenir à cette douceur de mœurs & de manières, que tous les préceptes ne donnent point, & qui ne s'acquiert gueres qu'avec elles. Ayant, dis-je, à-peu-près rempli ſon idée par rapport à toutes les connoiſſances néceſſaires à un *Défenſeur univerſel* de la Patrie, tel qu'il ſe propoſoit toûjours d'être, il ſe préſenta au barreau dès l'âge de vingt-ſix ans; non comme la foule des aſpirans, dans une ignorance complette de la profeſſion qu'ils ont ambitionnée, mais comme dans un païs connu, où rien ne devoit le ſurprendre ni l'embaraſſer, & où tout ce qui ſe préſenteroit ne pouvoit contribuer qu'à rélever ſon mérite.

La première Cauſe importante qu'il eut à plaider, fut celle de *Quinctius*, qu'on a encore, & ce fut *Roſcius*, Acteur célèbre, ſon ami & beau-frere de *Quinctius*, qui l'obligea de s'en charger. La partie adverſe étoit un de ces Crieurs publics, nommez *Præcones*, qui ne manquoit pas d'appui, & avoit entr'autres le fameux *Hortenſius* pour Avocat & pour Patron. Il s'agiſſoit pourtant de toute la fortune de *Quinctius*, contre lequel on avoit obtenu un décret de ſaiſie de tous ſes biens & de vente publique. Envain *Ciceron* fit entendre à *Roſcius*, qu'il n'étoit pas de la prudence à un jeune-homme comme lui, de ſe meſurer avec *Hortenſius*, déja aguerri dans le métier, & dont les talens & la vehémence avoient quelque choſe d'atterrant: qu'il étoit à craindre, que quand il viendroit à plaider contre lui, il ne lui arrivât ce qui ne manqueroit pas d'arriver à un Acteur novice qui auroit à paroître ſur la ſcène devant *Roſcius*: *Cenſen' me verbum ullum potuiſſe proloqui*? Le fin connoiſſeur ne ſe paya pas de cette défaite, & lui fit entendre par bonnes raiſons, que perſonne n'étoit plus capable que lui de ſe tirer à ſon honneur d'une cauſe ſi deſeſpérée, & contre un adverſaire ſi ruſé & ſi formidable: [tant il eſt vrai que les bons Ouvriers ſe connoiſſent, & que ſi les *Cicerons* peuvent juger pertinemment d'un *Roſcius*, les *Roſcus* ſont juges compétens d'un *Ciceron*.]

L'année ſuivante il ſe chargea d'une défenſe plus capitale: il avoit alors vingt-ſept ans, juſtement l'âge où *Démoſthène* commença à briller. Le Pere d'un certain *Roſcius d'Ameria* (tout autre que le précedent) avoit été tué dans la derniere proſcription de *Sylla*, & tous ſes biens, évaluez ici juſqu'à la valeur de ſoixante mille piéces, avoient été vendus, parmi les autres effets des proſcrits, pour une bagatelle, au profit de *L. Cornelius Chryſogone*, jeune Eſclave favori de *Sylla*, mais nouvellement affranchi : qui, pour s'aſſurer la poſſeſſion tranquille d'un ſi grand bien, accuſoit *Roſcius* du meurtre de ſon propre Pere, & avoit déja préparé ſes témoins : Si bien que le jeune-homme étoit ſur le point de ſe voir dépouillé, non ſeulement de toutes ſes fortunes, mais encore, par une infamie des plus criantes, & de ſon honneur, & de ſa vie. Tous les Avocats refuſoient de ſe charger d'une Cauſe, dont le détail ne pouvoit être qu'une déduction des violences & des artifices de la proſcription, ou du moins de ſes miniſtres ; ce qui rejailliroit viſiblement ſur celui qui en étoit le premier auteur, & qui n'étoit pas un homme fort difficile à irriter. Mais *Ciceron*, d'une ame plus grande & plus généreuſe, l'entreprit avec joye, & regarda cette occaſion comme la plus propre à donner à ſes concitoyens une idée pure & ſincere de l'affection qu'il leur avoit dévouée pour jamais. La Cauſe fut débattuë, & *Roſcius* abſous, au grand étonnement de toute la République, & à l'honneur particulier du jeune Défenſeur, qui nous apprend lui-même, que dès ce moment, avec un applaudiſſement uniververſel, il fut jugé digne des plus grandes Cauſes.

Cette Défenſe brille de certaines beautez qui paroiſſent réſervées à un âge plus mûr. Il y a bien quelques traits de déclamation, ſur-tout dans cet endroit où il s'étend ſur le ſupplice des Parricides ſelon les loix Romaines, mais ces traits, qui furent ſi bien écoutez du peuple, ont une beauté réelle dans l'eſſai d'un jeune-homme qui parle devant une aſſemblée des plus nombreuſes. D'ailleurs, ſes railleries contre *Chryſogone* ſont réjouïſſantes, & les touches mêmes qui regardent les Proſcripteurs ne ſont nullement groſſieres. On y voit un homme adroit, qui ſçait tourner les choſes du côté du jour qui leur convient, & en menageant les perſonnes & les circonſtances, aller toûjours à ſon but, c'eſt-à-dire au bien de la patrie, à la défenſe des innocens & des opprimez, & à la ſureté des biens & des vies de tous les membres de la Societé. Cette Piéce lui fit tant d'honneur, & du côté de la choſe, & du côté de la manière, mais ſur-tout par rapport au grand déſintéreſſement qu'il y fit paroître à ſes riſques & fortunes, qu'il ne put s'empêcher dans les dernieres calamitez de ſa vie, lorſqu'il touchoit au bout de ſa carriere, & qu'il n'avoit d'autre conſolation que le témoignage de ſa conſcience, d'en rappeller la gloire à ſon Fils, comme un puiſſant aiguillon pour le porter aux mêmes vertus : *Ut nos*, lui dit-il, *& ſæpe aliàs, & adoleſcentes, contra L. Syllæ dominantis opes pro S. Roſcio Amerino fecimus.* Que de Peres parmi les Grands, qui ſeroient bien embaraſſez à tenir un pareil langage ? Il y en a, j'en conviens, qui ſçavent écrire à leurs Enfans de fort belles Lettres : mais la Lettre édifie & l'exemple détruit.

Plutarque dit, qu'auſſi-tôt après, *Ciceron* prit cette occaſion pour voyager hors de ſon Païs, ſous prétexte de menager ſa ſanté, mais en effet pour éviter le reſſentiment de *Sylla*, en quoi il a été ſuivi par le *P. Rapin.* Mais notre Auteur ſoutient, que le départ de *Ciceron* ne fut point ſi précipité, qu'il reſta encore un an à Rome, qu'il y plaida diverſes Cauſes ; & qu'ainſi il eſt plus naturel de l'en croire lui-même ſur les raiſons qu'il donne de ſon voyage dans ſon *Brutus*, uniquement fondées ſur l'état de ſa ſanté, les conſeils de ſa Famille & l'avis des Médecins, & qui ſont d'ailleurs connuës de tout le monde,

Il avoit vingt-huit ans lorſqu'il partit pour la Grece & pour l'Aſie. D'abord il tomba dans Athenes, & ſe logea philoſophiquement, je veux dire chez *Antiochus*, diſciple de *Philon*, mais déſerteur de la nouvelle Académie, comme il étoit lui-même déſerteur de l'ancienne.

[C'étoit un Philoſophe d'une douceur infinie, qui avoit vieilli dans la recherche de la Vérité, & qui enfin, dégoûté des incertitudes ou des chicanes de *Philon*, s'étoit rapproché de l'Evidence & du Portique. *Ciceron* eut tout le tems de penétrer ſes raiſons, qu'il étala dans la ſuite & réfuta dans ſon *Lucullus* premièrement, & enſuite dans ſes *Académiques*].

Ici il retrouva auſſi ſon ancien Camarade, *T. Pomponius Atticus*, avec qui il renouvella & fortifia tellement les nœuds d'une ancienne amitié, qu'elle ſubſiſta toûjours, également vive, juſqu'à la mort. *Atticus*, qui étoit dans les principes ſpéculatifs d'*Epicure*, ſans préjudice d'une conduite irreprochable, aimoit à ſe détacher quelquefois de la converſation de ſon Hôte, pour lui procurer celle de *Phedrus* & de *Zénon*, les Coryphées de ſa Secte, dans l'eſpérance d'en faire un nouveau converti: mais tout le contraire arriva. *Ciceron* rendit juſtice à leurs vertus perſonelles, mais il trouva leurs principes de Phyſique ſi mal ſoutenus, & leurs principes de Morale ſi contradictoires, qu'il ſe flatta de pouvoir les battre en ruine: ce qu'il exécuta depuis dans les deux premiers Livres *de Finibus*, où il y a tant de douceur & de Morale, & une ſi grande fineſſe de raiſonnement.

Ce fut auſſi probablement dans ce premier voyage d'Athenes qu'il ſe fit initier dans les *Myſtères d'Eleuſine*, car quoique la date n'en ſoit pas certaine, le fait, ſelon notre Auteur, eſt averé. Il parle de ces Myſtères avec reſpect, & il en indique même le but, qui étoit ſans doute d'inculquer dans les Initiez le grand principe de l'Unité de Dieu & de l'Immortalité de l'ame. *Reminiſcere*, dit-il dans la première Tuſculane, *quoniam es initiatus, quæ traduntur Myſteriis, tum denique quàm hoc latè pateat intelliges:* & dans le ſecond Livre de Finibus 4. *Initiaque, ut appellantur, ità revera principia vitæ cognovimus, neque ſolùm cum lætitia vivendi rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore moriendi*, Ce dernier paſſage ſuppoſe auſſibien que le premier, les idées primordiales de la Religion. Mais comme un très-habile homme a approfondi cette matière dans la première partie de ſa *Légation divine de Moïſe*, notre Auteur ne s'y arrête pas.

D'Athenes *Ciceron* paſſa en Aſie, toûjours accompagné de Rhéteurs & de Philoſophes, & occupé également à polir ſon eſprit & à fortifier ſa raiſon. A Rhodes il ſe remit encore ſous la diſcipline de *Molon*, où celui-ci, de retour

tour dans ſa patrie, enſeignoit toûjours avec une grande reputation d'habileté, tant pour le débit que pour la compoſition, mais ſur-tout pour la correction de ſes Eleves dans l'un & dans l'autre. Il y donna auſſi une partie de ſon loiſir au Philoſophe *Poſidonius*, un des Piliers du Portique, pour qui *Pompée* lui-même eut tant d'égard dans la ſuite, lorſqu'il l'alla voir environné de ſes Licteurs & de ſes Faiſceaux, qu'il ordonna à ſes gens de ne heurter à ſa porte qu'avec toute la modeſtie d'un Etranger, ou plutôt d'un Diſciple. *Ciceron* en parle toûjours avec reſpect & avec amitié, cet attachement à la Philoſophie faiſoit bien voir, qu'il ne regardoit pas l'Eloquence comme le principe de la Sageſſe, mais qu'il regardoit la Sageſſe comme le vrai principe de l'Eloquence, & qu'il étoit perſuadé que la ſeconde ne devoit emprunter ſes ornemens que de la première. C'eſt ſans doute ſur ce principe que, déclamant un jour devant *Molon*, dans la Langue même qu'on parloit à Rhodes, il ravit en admiration tous ceux qui étoient préſens, & mortifia le Rhéteur à un point que ſon déſordre parut : & comme *Ciceron* paroiſſoit ſurpris d'un ſilence & d'un refroidiſſement ſi à contre-tems. *Ne vous allarmez pas*, *Ciceron*, lui dit-il, *je vous rends toute la juſtice qui vous eſt dûë, & je vous*

vous admire: mais je déplore le ſort de la Grece. Juſqu'ici je m'étois flatté qu'on nous laiſſeroit au moins en poſſeſſion de l'Eloquence & des Beaux-Arts; *mais de l'air que vous y allez, je vois bien qu'ils vont prendre avec vous le chemin de Rome.* Qui jamais a voyagé avec tant d'intelligence & tant de ſuccès? *Ciceron* de retour chez lui, y rapporta les Sciences & les Beaux-Arts: on n'oſeroit dire ce que nos jeunes gens y rapportent aujourd'hui.

Durant cet intervalle de tems, *Pompée* de retour d'Afrique, où les reſtes de la guerre l'avoient attiré, fut reçu dans la Capitale avec de grands honneurs de la part de *Sylla*, qui vivoit encore, & qui, à la tête de toute la Nobleſſe, vint au devant de lui & le ſalua du titre de *Magnus*, qui lui reſta depuis & à ſa Famille. Non content de ces diſtinctions, il demanda encore le Triomphe, qui lui fut décreté, non ſans repugnance, parce qu'il étoit ſans exemple qu'on l'eût accordé à un ſimple Chevalier Romain, qui n'avoit paſſé encore par aucune charge publique, au lieu que tous ſes prédeceſſeurs en pareil cas avoient été *Conſuls*, ou du moins *Préteurs*. Cependant à force de ſollicitations on paſſa par deſſus, & il triompha ſur un Char traîné par des Elephans, ſingularité toute nouvelle, ſuivie d'une troiſième, encore

core plus ſenſible à tout le Peuple; c'eſt qu'après avoir triomphé avec tant de pompe, on le vit deſcendre de ſon Char, & ſe couler modeſtement dans la foule des Chevaliers.

Jules Céſar, plus jeune que lui de ſix ans, donnoit auſſi des preuves de ſon courage ſous *Thermus*, au ſiége de Mytilène, Ville de Lesbos, qui avoit eu la lâcheté de livrer *Aquilius* à *Mithridate*. Il avoit été envoyé en Ambaſſade auprès de ce Prince, & après la défaite des Romains, il s'étoit ſauvé dans cette Iſle. *Mithridate* le mena en triomphe ſur un âne, le forçant à declarer tout haut, qu'il *étoit Aquilius, la principale cauſe de la guerre.* Du reſte Mitylène paya cher cette trahiſon, *Thermus* la prit par aſſaut, & la raſa, quoique dans la ſuite elle fut rebâtie par *Pompée.* Dans ce ſiége le jeune *Céſar* obtint de ſon Général la *Couronne Civique*, qui, pour n'être compoſée que de feuilles de chêne, n'en étoit que plus honorable, & que, pour la mériter, il falloit avoir ſauvé la vie à un Citoyen, & en même tems l'avoir ôtée à un Ennemi.

Sylla mourut dans le tems que *Ciceron* étoit encore à Athenes, après avoir dépoſé volontairement la Dictature, rendu la République à elle-même, &, avec une grandeur d'ame des plus extraordinaires, vécu encore pluſieurs mois comme ſimple Sénateur, avec une entiere ſécurité, dans une Ville qu'il avoit inondée de tant de ſang, & maîtriſée avec la plus cruelle barbarie. Ce qu'on admire le plus en lui, durant les trois années que l'occupa la guerre Aſiatique, lorſque les créatures de *Marius* étoient les maîtres, & dans Rome, & dans le reſte de l'Italie, c'eſt que d'un côté il ne diſſimula jamais la réſolution où il étoit de les garder pour la bonne bouche, & que, de l'autre, il ne negligea en aucune façon tous les détails d'une guerre laborieuſe, dont il s'étoit chargé contre le plus grand Roi qu'il y eut eu ſur la ſcène du Monde depuis *Alexandre*: diſant hautement, qu'il *étoit de l'ordre & du devoir, premièrement de châtier un Ennemi étranger, & enſuite de punir des Citoyens.*

Sa Famille étoit noble & patricienne, mais par indolence déchuë de ſon ancienne ſplendeur. Ami de la Science & des Lettres Grecques & Romaines, il ſe laiſſa, par une certaine inclination pour les gens de Théâtre, entrainer dans l'amour du plaiſir & de la debauche, juſques-là que *Marius*, alors occupé contre *Jugurtha* en Afrique, ſe plaignit d'abord, qu'on lui avoit donné un Queſteur des plus délicats. Cependant, ou réveillé par de tels reproches, ou animé par l'exemple d'un tel Chef, il ſurmonta enfin ſa moleſſe, & ſe forma ma peu-à-peu à toute la vigilance & l'activité d'un grand Capitaine. *Marius*, qui l'avoit mépriſé, le connut mieux dans la ſuite. Il avoit un art ſingulier de cacher ſes paſſions & ſes deſſeins, & il étoit ſi différent de lui-même en certains cas, qu'on eût dit qu'il y avoit en lui plus d'un homme. Nul homme, en effet, ne fut jamais plus moderé que lui avant la victoire, ni plus violent après l'avoir obtenuë. Second *Marius* en fait de préſages & d'augures, il avoit la coûtume de careſſer, ſur-tout à la vûë des Soldats, une petite Statuë d'Apollon, qu'il avoit enlevée du Temple de Delphes, & toutes les fois qu'il avoit réſolu de livrer bataille, ſes careſſes étoient encore plus vives & plus publiques: *Sic decipiuntur parvuli.* Ses ſuccès non interrompus lui firent prendre le ſurnom de *Felix*, encore inconnu aux Romains; & en effet il auroit été heureux, dit *Paterculus*, ſi ſa vie eût été terminée avec ſes victoires. *Pline* enviſage ce dernier titre comme une inſulte nouvelle au ſang de tant de Citoyens, & à la déſolation de ſa Patrie, & il croit que la poſterité le regardera comme plus malheureux que ceux qu'il a mis à mort: mais ſelon le Dr. *Middleton*, on ne peut lui conteſter au moins un certain genre de félicité; c'eſt qu'il eſt le ſeul homme dans l'Hiſtoire, en qui l'odieux de la cruauté & de la tyrannie ait été effacé par la gloire de ſes belles actions & de ſes hauts faits. *Ciceron*, qui avoit bonne opinion de ſa cauſe, déteſte par-tout ſes excès, & ne parle de lui que comme d'un monſtre de luxure, d'avarice & d'inhumanité. Peu de tems avant ſa mort il fit lui-même ſon Epitaphe, dont le ſens revient à ceci: *Que perſonne ne fit jamais tant de bien à ſes Amis, ni tant de mal à ſes Ennemis.*

A peine *Sylla* eut-il fermé les yeux, que les vieilles diſſenſions ſe rallumerent ſous les deux Conſuls *Q. Catulus & M. Lepidus.* Celui-ci avoit formé le deſſein de caſſer les actes de *Sylla*, & de rappeller les Exilez du parti de *Marius*: mais cette entrepriſe, quoique plauſible en elle-même, ne pouvant que bouleverſer la République, qui n'avoit beſoin que de repos pour ſe remettre, parut ſi ſéditieuſe à *Catulus*, bon patriote & grand homme d'Etat, & outre cela fils de ce *Catulus* qui avoit été la victime lamentable de *Marius*, qu'il crut devoir s'y oppoſer de toutes ſes forces. *Lepidus* ſe voyant rembarré dans Rome, ſe retira dans ſon Gouvernement des Gaules, dans la vûë d'y raſſembler aſſez de forces, pour obtenir par l'épée ce qu'il n'avoit pû gagner par la brigue. Le Sénat, averti de ſes deſſeins, abrogea ſa commiſſion. Néanmoins, pourſuivant ſa pointe, il rentra en Italie à la tête d'une ne groſſe armée, & ſe rendit maître de la Toſcane ſans aucune oppoſition. Il avoit avec lui tout ce qu'il avoit pû ramaſſer des débris de la faction de *Marius.* Surquoi le Sénat, dans ce preſſant danger, crut ne pouvoir mieux faire que d'oppoſer à cet ambitieux le même *Catulus* qui avoit déja déconcerté ſes premières meſures; mais comme ſon Conſulat venoit d'expirer, on lui en prolongea les honneurs, par l'autorité Proconſulaire qu'on lui mit en main pour la défenſe de la Patrie, en lui aſſociant dans la même commiſſion le jeune *Pompée*, déja grand dans les armes de nom & d'effet. Les deux armées ſe trouverent en préſence proche du Pont Milvius, à deux pas des murs de la Ville, où *Lepidus* fut taillé en piéces, & toutes ſes troupes diſperſées. Cependant comme la Gaule Ciſalpine étoit encore entre les mains de ſon Lieutenant Général *Marcus Brutus*, le Pere du meurtrier de *Céſar*, *Pompée* ſe mit en marche contre lui, l'aſſiégea dans Modene, s'en rendit le maître, & peu de tems après lui ôta la vie. Pour *Lepidus*, il ſe ſauva dans la Sardaigne, où il mourut de regret, ſelon notre Auteur, de voir ſes eſpérances évanouïes, & toute ſa fortune renverſée. [Ajoutez-y le chagrin domeſtique des galanteries de ſon Epouſe, qu'il avoit déja re-

repudiée, il eſt vrai, ſur diverſes Lettres qu'il avoit ſurpriſes dans ſa caſſette, mais qu'il aimoit encore, quoique loin d'elle & peu content de ſa conduite: *Marcus Lepidus Apuleiæ uxoris caritate poſt repudium obiit.* Peu après, il lui attribuë encore toute l'inquiétude d'un Mari qui aime, même ſans être aimé, & après le dechirement d'un divorce qui a éclaté; *Quem divortii anxietate diximus mortuum.* L'exemple eſt rare ſans doute, & c'eſt dommage que quelqu'un de nos Poëtes n'en ait fait le ſujet d'une Tragédie].

C'eſt cette guerre, qu'on nomme de de *Lepidus*, qui, toute courte qu'elle fut, mérita d'occuper la plume de l'Hiſtorien *Saluſte*; mais il n'en reſte que des fragmens. Pour ce qui eſt de *Ciceron*, *Plutarque* nous dit, qu'à ſon retour de Grece il conſulta l'Oracle de Delphes *ſur les moyens de parvenir au comble de la gloire.* A quoi on répondit: *En ſuivant pour guide votre propre genie, & non l'opinion du Peuple.* Mais, ſelon notre Hiſtorien, *Ciceron* étoit trop ſenſé pour aller conſulter des fourbes, lorſqu'il portoit l'oracle dans ſon propre cœur. D'ailleurs la manière dont il parle du pauvre Apollon dans ſes *Philoſophiques*, ne marque pas qu'il en eût une idée fort avantageuſe. S'il y fut, comme la choſe eſt poſſible, ce fut apparemment comme Mr. *Addiſſon*, revenant de Rome, me, fut à *Notre-Dame de Lorette*, pour y voir un amas prodigieux & parfaitement inutile de dons conſacrez.

A l'âge de vingt-neuf ans *Ciceron*, parfaitement rétabli à tous égards, & plus maître de lui dans ſa prononciation, plaida encore en faveur de *Roſcius*, non pas d'*Ameria*, mais de l'Acteur de Théâtre, qui lui avoit déja donné de l'occupation pour *Quinctius*. Le fait étoit celui-ci: un certain *Fannius* avoit cedé, ou plutôt engagé un jeune Eſclave à *Roſcius*, pour être formé par lui à la profeſſion Théâtrale, en ce tems-là des plus lucratives, à condition de partager entr'eux les profits, ou pour mieux dire les ſueurs du jeune Apprentif, lorſqu'il ſeroit admis à la pratique. Dans la ſuite du tems l'Eſclave fut tué, & *Roſcius* pourſuivit le meurtrier pour domages & intérêts, & obtint par compoſition une eſpece de ferme, qui lui rapportoit environ la valeur de huit-cens piéces, pour ſa portion particuliere. *Fannius* pourſuivit auſſi de ſon côté ſeparement ſes prétentions, & tira du coupable, auſſi par compoſition, à-peu-près autant: mais diſſimulant ſon accord, & niant même d'avoir rien reçu, il prit à parti *Roſcius* pour la moitié de la ferme. *Ciceron* le défendit, & comme une ame généreuſe ne fait jamais mieux que quand l'amitié l'anime, on eſt ſurpris de trouver ici des traits que la petiteſſe du ſujet ne ſemble point promettre. C'eſt peu que de voir ici un Acteur élevé, par la bouche de ſon Eleve, au deſſus de tous les Acteurs paſſez, préſens & à venir; de lui voir gagner par jour, toutes les fois qu'il paroît ſur la Scène, mille déniers Romains, ou autour de 30. Guinées; c'eſt peu de le voir jouïr d'un Revenu annuel de plus de 5000. piéces; c'eſt encore peu que ſon nom ſoit paſſé en proverbe, & que, toutes les fois qu'on veut exprimer un Ouvrier qui excelle, on s'écrie *c'eſt un Roſcius*: mais ce qui ſurprend, c'eſt de voir un Comédien, qui n'a rien d'hypocrite que le nom, qui a l'ame auſſi grande que les Héros qu'il repréſente, & qui eſt ſi peu intéreſſé, qu'après avoir amaſſé une grande fortune ſur la Scène, il continue de faire l'Acteur gratis, au profit du Peuple: enfin ce qui étonne, c'eſt qu'étant reconnu univerſellement pour le premier & le plus habile de tous les Acteurs, il ſoit encore plus homme de bien qu'excellent Comédien, & plus digne par ſa moderation & par ſon intégrité de briller dans un Sénat, que de triompher ſur un Théâtre.

Il y avoit en ce tems-là à Rome deux Orateurs qui primoient, *Cotta* & *Hortenſius*, tous deux de naiſſance & de grande autorité, mais de différens caractères dans leur art. L'action de *Cotta* étoit douce & na-

naturelle, & ſa compoſition coulante & élégante ; mais la prononciation d'*Hortenſius* étoit vive & animée, & ſon ſtile répondoit, & pour les termes, & pour les choſes, à cette vehémence. C'eſt celui que *Ciceron* enviſagea d'abord comme ſon grand modèle, & enſuite comme ſon Emule & ſon Rival de gloire. Du reſte, la profeſſion n'étoit point alors mercénaire : ces grandes Ames ſe faiſoient un honneur & un devoir d'employer à la défenſe de leurs citoyens tout ce qu'ils avoient reçu de talens de la nature & de l'éducation ; mais dans la ſuite l'avarice s'en mêla, & on en rougit. Un Tribun zèlé pour le bien de ſon païs publia contre cette baſſeſſe une loi ſévère, qui défendoit aux Sénateurs, ſous de groſſes peines, de recevoir de l'argent ou des préſens pour quelque conſulte ou défenſe que ce fût. Elle paſſa, & le Public s'en trouva mieux. Ce n'eſt pas que le zèle de ces ſages Orateurs fût abſolument désintéreſſé ; ils ſçavoient bien que tôt ou tard ces ſémences généreuſes produiroient une récolte d'une abondance proportionnée à leurs ſoins : ils alloient par-là à l'affection générale des citoyens, véritables diſtributeurs des Dignitez Romaines dans le bon tems. Ainſi l'année ſuivante nos trois Orateurs par excellence furent pourvûs : *Cotta* fut dé-

déſigné Conſul, *Hortenſius* Edile, & *Ciceron* Quéſteur. *Ciceron* eut l'honneur en particulier d'être choiſi unanimement parmi le nombre de ſes compétiteurs, & préciſément dans ſon année légitime, ſçavoir la trente-unième.

La méthode de Mr. *Middleton* eſt, d'expliquer en paſſant, ou dans le texte, ou dans les notes, les Antiquitez Romaines qui demandent quelque éclairciſſement. Les *Quéſteurs* étoient comme les Receveurs ou les Tréſoriers de l'Etat, dont le nombre s'étoit augmenté à proportion de la République. *Sylla*, conſiderant l'étenduë de la République, en avoit réglé le nombre à vingt. On les envoyoit chacun dans ſa Province avec le Proconſul ou le Gouverneur déſigné, & ſi leur autorité étoit inférieure à la ſienne, elle étoit pourtant conſiderable. Ils avoient des Licteurs & des Faiſceaux, & les autres enſeignes de la ſuprême Magiſtrature: mais ils les quittoient hors de leur Province, ce que ne faiſoient pas les Proconſuls. Outre le ſoin de recouvrer les déniers de l'Etat, ils étoient encore chargez de l'intendance des Vivres, tant par rapport à la conſommation des armées au dehors, qu'aux beſoins de l'Italie & de la Capitale au dedans.

[Un illuſtre Seigneur Anglois, auſſi difdiſtingué durant ſa vie par ſes lumieres, que par ſa bravoure & ſa capacité dans le Conſeil, conſultoit, il y a du tems, un Académicien François ſur l'âge légitime & le droit d'entrer au Sénat: & il en reçut une réponſe, qui a paru dans un même volume conjointement avec ſa lettre.] Selon Mr. *Middleton*, la Quéſture dignement remplie, étoit la vraye porte pour entrer dans cette Auguſte Aſſemblée. Ainſi à leur retour, ou à l'expiration de leur charge, ils entroient naturellement dans la liſte des Peres Conſcripts; & de cette manière on avoit chaque année de quoi en remplir les vuides, par des perſonnes d'un âge mûr & déja rompuës dans le manîment des affaires.

Les Conſuls de cette année étoient *Cn. Octavius* & *C. Scribonius Curio*; le premier, ami de *Ciceron* & perſonnage d'une humanité ſinguliere, mais cruellement affligé de la goute: l'autre, moins Orateur qu'Avocat, & grand Puriſte de profeſſion, mais d'un geſte ſi bizare, qu'il ſe jettoit, en déclamant, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, [ce qui fit dire un jour à *Céſar* l'Orateur, mais non pas au Dictateur, comme on l'a cru, qu'*apparemment il avoit appris à déclamer dans un batteau.*] Avec tout cela ils étoient tous deux bons Magiſtrats, bien intentionnez pour le bien public, attachez au Sénat & aux actes de *Sylla*. Au contraire le Tribun *Sicinius*, homme ſéditieux & hardi, travailloit avec ſes Collégues à les renverſer. Ils aſſemblerent le Peuple, citerent les Conſuls, & le turbulent Tribun les ſomma de declarer leur opinion ſur la *révocation* qu'ils demandoient, & la *reſtauration* en particulier de la puiſſance Tribunicienne: ce qui fit le grand objet du zèle & de l'attention des citoyens. *Curion* s'éleva contre la propoſition avec ſa vehémence & ſon agitation accoûtumées, tandis qu'*Octavius*, enveloppé de ſa flanelle & de ſes cataplâmes, ſe contentoit d'applaudir en ſilence. Quand ſon Collégue eût fini, le Tribun ſe tournant du côté du Magiſtrat gouteux; *En vérité*, lui dit-il, *vous ne pourrez jamais reconnoître le ſervice que votre Collégue vient de vous rendre; car s'il n'avoit eu grand ſoin de chaſſer les mouches de deſſus votre corps, à coup ſûr elles vous auroient dévoré.* Cependant cette ſaillie lui coûta cher: *Sicinius* fut expedié peu après, probablement par le menagement de *Curion*, dans un tumulte qu'il avoit lui-même excité. C'eſt *Ciceron* qui nous fait part de tous ces petits faits, que notre Hiſtorien a recueillis ci & là dans ſes ouvrages, & qui rendent le ſien ſi agréable.

Enfin ce fut cette même année que vint au monde la célèbre *Tullie*, fille de notre Orateur & de *Terentia* ſon Epouſe. On n'a point parlé juſqu'ici de ſon mariage, parce qu'on n'a aucun mémoire là-deſſus : mais de la date du mariage de la fille, qui eſt connuë, on conjecture celle de ſa naiſſance & de ſon âge nubile, qui doit au moins avoir été de treize ans : & de la naiſſance de la fille, on conclut probablement l'année du mariage de la Mere, c'eſt-à-dire lorſque *Ciceron* avoit déja vingt-neuf à trente ans. C'eſt tout ce qu'on peut dire de plus poſitif ſur un ſujet dans le fond peu important. Il paroît par ſon nom, que cette femme étoit de famille; quand on ne le ſçauroit pas d'ailleurs par le caractère de ſa ſœur *Fabia*, qui étoit une des Veſtales.

Ici je m'arrête, content d'avoir expoſé aux yeux du Public le modèle d'une Education accomplie, qui influë naturellement ſur tout le reſte; dans la ſuite nous ſerons plus rapides, ſur-tout dans les endroits connus. La Vignette qui ſert de Frontiſpice à cette première ſection, nous repréſente la *Maiſon de Campagne* de l'Orateur près d'*Arpinum*, avec ſes boſquets & ſes caſcades, & le petit *Ciceron* dans les bras de ſa nourrice, que l'on porte au Temple en famille, pour lui donner la *luſtration* au pied des autels: le Cul de lampe qui eſt à la fin, nous offre en trois Médailles le vrai *Portrait*

trait de *Sylla*, & ſes trophées à droite & à gauche.

ARTICLE II.

ACADEMICA, *ſive de judicio erga Verum, ex ipſis primis fontibus, operâ* PETRI VALENTIAE, *Zafrenſis, in Extrema-Bætica. Editio nova emendatior.* C'eſt-à-dire, Académiques de P. DE VALENTIA &c. 8°. *à Londres chez Bowyer, pag.* 112. *ſans la Dédicace.* Troiſième & dernier Extrait des ACADEMIQUES.

LORSQUE Mr. *Durand* fit réimprimer ici cet excellent Ouvrage, il ne ſçavoit rien de poſitif ſur la perſonne de l'Auteur, & voilà pourquoi il n'en a dit que très-peu de choſe dans ſa Préface: mais ayant eu depuis, par la politeſſe de Monſr. de S.... communication de la grande (*) *Bibliothèque Eſpagnole*, il y a trouvé un article aſſez inſtructif ſur le chapitre de ce Philoſophe :

PIERRE DE VALENTIA nâquit à Cordoue en 1554. quoiqu'originaire de *Zafra*, à l'extrêmité méridionale de l'Eſtre-

---

(*) *Biblioth. Hiſpanica*, en 3 voll. fol.

tremadure, jolie ville, dont il ſemble avoir aimé & preferé le ſéjour à ſon lieu natal: car on voit qu'il ſe dit *Zafrenſis* à la tête de ce Commentaire, & la Dédicace eſt datée du même endroit; ce qui ſemble ſuppoſer qu'il y étoit établi. Dès ſon enfance il s'appliqua aux belles-Lettres, & ſe rendit bientôt très-familieres la langue Latine & la langue Grecque, non en les écorchant avec un Maître mal-habile, mais en les étudiant à fond dans les bons Auteurs; & comme il parvint de bonne-heure à la connoiſſance & à l'amitié d'*Arias Montanus*, & qu'il eut pour lui un attachement & une veneration extraordinaires, juſqu'à le nommer en toute occaſion, & pendant ſa vie, & après ſa mort, ſon Pere & ſon Maître, *& Patrem & Dominum*, il ne faut pas demander ſi l'Hébreu fut de la partie: car le moyen de ſe ranger ſous la diſcipline d'un tel Polyglotte, & d'étudier avec lui Moïſe & les Prophetes, ſans ſe familiariſer auſſi avec leur langue, d'ailleurs ſi ancienne & ſi reſpectable? Cependant l'inclination du Diſciple le portoit plutôt du côté du Grec & des Ecrits du N. Teſtament, à l'illuſtration deſquels il rapportoit en grande partie ce qu'il liſoit dans les Anciens, tant Ecléſiaſtiques que Profanes, juſqu'à noter avec ſoin, dans le tems qu'il les étudioit, les mépriſes aſſez fréquentes de leurs Traducteurs, ſur-tout pour le Grec. De cette manière il fit des progrès étonnans, non ſeulement dans leur Philoſophie, mais auſſi dans la Théologie Chrétienne: car des *mots* on va aux *choſes*, & il ne ſe peut gueres qu'un eſprit méthodique & penétrant, comme étoit le ſien, en puiſant ainſi aux ſources, ne ſe mette parfaitement au fait de l'une & de l'autre. A l'égard de la Philoſophie, la choſe eſt claire par le Livre même dont il s'agit; & pour ce qui eſt de la Théologie & de la Politique, on verra ci-deſſous, par le catalogue des compoſitions qu'il a laiſſées, qu'il étoit conſulté comme un Oracle dans ſon païs, non de la part de quelques hommes vulgaires, mais du Prince même, des Grands, des plus dignes Prélats du Royaume, & même de cet *Arias Montanus* à qui il devoit tant. Ainſi les gens ſages ſçavent tirer du fruit des plantes qu'ils ont cultivées, & un habile diſciple peut devenir à ſon tour le flambeau de celui qui l'a éclairé. Dans la Dédicace de ces *Académiques* il ſe donne pour Avocat; & à la fin du Livre, pour un homme aſſez occupé; mais le *Cenſeur* d'Anvers, où il fut imprimé, jugeant de l'Auteur par la matière qu'il a ſous les yeux, & qu'il trouve des plus *épineuſes*, le traite de Philoſophe inſigne, *inſigni Philoſopho.* Le Jéſuite Vélaſquez, dans la Préf. de ſon *Commentaire ſur l'Ep. aux Philippiens*, en parle comme d'un Sçavant du premier ordre, qui a très-bien mérité de la Rép. des Lettres & aſſocié une pieté ſolide avec une rare érudition : *Summæ eruditionis atque pietatis virum, deque re litteraria optimè meritum.*

Avec un mérite ſi diſtingué il n'étoit pas naturel que *Valentia* reſtât ſans avancement dans un païs comme le ſien, & dans un tems où les Lettres n'y étoient pas encore tombées dans cet abâtardiſſement qu'on y a vû depuis, & dont elles ſemblent aujourd'hui vouloir ſe rélever. Il y a apparence que ſon premier Mécénas fut ce *Dom Garcie de Figueroa*, Chambellan du jeune *Philippe*, héritier préſomptif de la Couronne, à qui il dédia ſes *Académiques* en 1590, lorſqu'il couroit ſa 36. année. Cependant je ne ſçais pourquoi elles ne furent approuvées que cinq ans après, & imprimées l'année ſuivante. Il faut qu'on n'en ait tiré que peu d'Exemplaires, car le Livre étoit fort rare avant cette nouvelle Edition : mais quoi qu'il en ſoit, il n'y perdit pas tout-à-fait ſon huile ni ſa peine, puiſqu'en cherchant le *Criterium* de la Verité, il trouva celui de la Faveur. Le vieux *Philippe* mourut en Septembre 1598. & *Philippe* ſon fils, III. du nom, ne fut pas plutôt monté ſur le trône, que le Favori, qui ne croyoit pas que l'eſprit &

le ſçavoir deshonoraſſent la naiſſance, ſe ſouvint du Philoſophe. Le Roi lui-même, touché de la renommée du perſonnage, voulut l'avoir auprès de lui, & ſe l'attacha en effet ſous le titre de ſon Hiſtoriographe, non pour l'occuper à compiler des faits à l'uſage du Public, mais pour être plus à portée de profiter lui-même de ſes lumieres & de ſes conſeils. Ce fut dans ce beau poſte, auprès de ſon Roi, de ſon Mécénas & dans la capitale, qu'il paſſa agréablement avec ſa famille le reſte de ſes jours, conſtamment aimé, & conſulté même des plus ſages. Il mourut en 1620, dans ſa 66. année, laiſſant deux fils entr'autres, dont l'aîné, *Melchior*, fut Conſeiller du Roi & héritier des papiers de ſon pere; & *Jean* ſon cadet, à qui parvinrent les mêmes papiers: nous en parlerons à la fin de cet Article.

Pour venir maintenant au Livre même, débute par une eſpece d'*introduction* à l'Hiſtoire de la Philoſophie. Tous les Peuples, ſelon lui, ont eu leurs Sages, les uns plus tôt, les autres plus tard, mais toûjours à meſure qu'ils acquéroient quelque eſpece de ſtabilité: car le moyen de philoſopher dans le tems qu'on eſt occupé, ou à repouſſer l'ennemi, ou à chercher dans le brigandage ou dans la piraterie la ſubſiſtance dont on a beſoin? [ſituation où ſe trouvoient, ſelon *Thucy-*

cydide, les plus anciennes peuplades.] Les Grecs, qui prétendirent bientôt à la louange d'avoir les premiers cultivé la Sageſſe, n'y étoient encore que des enfans par rapport à d'autres peuples beaucoup plus anciens, comme un Prêtre d'Egypte le fait remarquer à *Solon* dans le *Timée*. Ainſi il eſt probable que de tems immémorial, les Philoſophes, ſous divers noms, ont commencé à paroître & à dogmatiſer, principalement à la Cour des Princes ou des Grands, où ils ſçavoient que leurs denrées pouvoient être d'utilité réciproque : car enfin les Beaux-eſprits ne vivent pas de ſageſſe, & *les mouches ne vont gueres chercher les cuiſines froides*, dit mon Auteur. Les premiers Sages des Grecs furent ceux qu'ils nommerent leurs *Théologiens*, c'eſt-à-dire leurs Poëtes, parce qu'ils s'occupoient à chanter & à vendre les Généalogies & les avantures de leurs Dieux, dans leſquelles on ne trouve qu'un tiſſu d'abſurditez, avec une Politique fardée & déguiſée ſous l'enveloppe des Fables. Après ceux-ci ſe diſtinguerent de la foule ceux qu'on nomma *Phyſiciens*, parce qu'ils ſe bornoient à l'étude & à la contemplation de la Nature. *Anaxagore*, le dernier de tous, ne fut pas le moins illuſtre, non ſeulement par lui-même, mais principalement pour avoir formé *Socrate*, le plus ſage de tous les Grecs, & le fondateur de la véritable

Philoſophie. Après lui, ſes ſucceſſeurs donnerent une eſpece de forme à leur Art, & partagerent leurs refléxions en trois parties, la *Logique*, la *Phyſique* & la *Morale* : quelques-uns y ajouterent la *Politique*, & y enclaverent la *Religion*, qui en fait une partie eſſentielle. A l'égard de la Logique & de la Morale, les prédeceſſeurs de *Socrate* n'en connoiſſoient pas même le nom : à la vérité on recueilloit de leur bouche certaines *Sentences* ou *Apophtegmes* qui avoient les mœurs pour objet ; mais rien n'y ſentoit l'art ni le ſyſtème. Ce n'eſt pas qu'ils ne raiſonnaſſent entr'eux & avec leurs diſciples, car la raiſon eſt naturelle à l'homme ; mais ce qu'on appelle proprement *Dialectique*, ſçavoir l'Art de diſtinguer les choſes, de les énoncer, de juger & de conclure par une ſuite de raiſonnemens, ne leur étoit jamais venuë dans l'eſprit.

Pour SOCRATE, il n'étoit pas homme à rien entreprendre ſans art. Il trouva que la vie étoit courte, & cependant aſſez longue & aſſez expoſée pour avoir beſoin de régles. Ainſi ayant formé le deſſein de bien conduire la ſienne, & de diriger même, autant qu'en lui étoit, celle de ſes concitoyens, il laiſſa-là cette curieuſe ſpéculation des myſtères de la Nature, pour ſe donner tout entier à l'utile objet de la Raiſon pratique & des Mœurs ; & à cet égard on ne peut lui conteſter la gloire d'avoir été un grand maître. [On peut voir, dans *Xenophon**, & les *raiſons* qu'il allegue contre ſes prédeceſſeurs, qui avoient prétendu penétrer les premières cauſes des choſes & n'avoient enfanté que des contradictions, & enſuite les ſages *conſeils* qu'il diſtribue aux divers membres de la Societé, pour leur rendre à tous faciles & agréables des devoirs abſolument néceſſaires. Dans *Platon*, il eſt plus ſubtil & comme il a affaire à des Sophiſtes, dont le caractère n'étoit point la modeſtie, lui, ſans rien affirmer] prend à tache de chercher toûjours, de ne décider jamais, ajoutant qu'*il ne ſçait rien*, excepté *cela* même; diſpoſé pourtant à examiner toute bonne inſtruction qu'on voudra lui départir. Diſſimulation qui a porté ſes Diſciples ou ſes Sectateurs, ſoit qu'ils n'en compriſſent pas l'eſprit, ou qu'ils l'interprétaſſent chacun à leur manière, à ſe partager en divers ſentimens : & en effet, de tous ceux qui eurent l'avantage de l'ouïr & de le ſuivre, il ne s'en eſt pas trouvé deux qui ſoient convenus des mêmes principes. Déja du côté de la partie Phyſique †, où *Socrate* n'avoit point touché, ils ne ſe ſont point accordez; ni du côté de la Judicative ‡, *de judicio ergo verum*;

---

* *Memorabilia Socratis.*

† Περὶ ἀρχῶν, de Principiis.

‡ Περὶ κριτηρίου τῆς ἀληθείας, de Judicio veri.

verum ; ni enfin du côté de la Morale *, *de Finibus bonorum ac malorum.*

Valentia ne ſe propoſe point d'entrer dans le détail de ces divers ſyſtèmes ; l'ouvrage ſeroit long & peu agréable : il ſe borne uniquement à ſuivre ce petit ruiſſeau , *de dubitatione Sapientis*, de la ſuſpenſion du Sage , qui ayant pris ſa ſource dans les principes de *Socrate*, a coulé, par une ſucceſſion non interrompue dans l'*Académie* juſqu'à *Ciceron* , avec lequel il s'eſt évanoui : à moins qu'on ne veuille qu'il ait reparu, comme il arrive à certaines rivieres après quelque intervalle, dans un *Favorinus*, ou dans un *Plutarque*, mais non pas avec le même murmure, ni la même clarté. Et ſi on lui demande à quel propos il s'attache à cette branche particuliere plutôt qu'à une autre , il répond , [outre ce qu'il a dit dans ſa Dédicace, que c'eſt ici *un ouvrage de commande* de la part du Chambellan du Prince] que faute d'un pareil ſecours on ne ſçauroit gueres bien entendre la Philoſophie de *Ciceron* , & entr'autres ſon *Lucullus*; ſans compter que la queſtion en elle-même , qui roule *ſur le Critère de la Vérité*, a toûjours intéreſſé les gens ſages : [& en effet, c'eſt le fondement des Sciences, ſi elles en ont un.]

PLATON peut être compté pour le Prince des diſciples de *Socrate*. Les uns le tiennent pour *Dogmatique*, c'eſt-à-dire qui admet des dogmes, des véritez certaines, bien conçues & bien compriſes; d'autres le regardent comme *Sceptique*, c'eſt-à-dire qui doute de tout & n'affirme jamais rien. Il y en a qui prétendent qu'il joue également bien ces deux perſonnages. Mais quoi qu'il en ſoit, voici ſa penſée ſur le *Criterium* : car un *Sceptique* peut avoir ſes *maximes* & ſes *décrets*, quoiqu'il ne les regarde pas comme des perceptions, mais ſeulement comme des probabilitez. Il prétend donc que nous jugeons des choſes par le moyen de l'Eſprit, c'eſt-à-dire par l'Intelligence conduite par la Raiſon. Mais comme les choſes tombent en partie ſous l'Intelligence & en partie ſous les Sens, il établit en quelque ſorte une double Raiſon humaine : qu'ainſi à l'égard des choſes ſenſibles, ce n'eſt que la *Raiſon opinatrice* qui en juge ; jugement néanmoins qu'elle ne doit évaluer que pour des *opinions*, ou ſimples *ſentimens*, *δόξαν*: au lieu que pour celles qui tombent ſous l'Entendement, elles ſont conçues par la *Raiſon ſcientifique*, *τῷ ἐπιστημονικῷ λόγῳ*, & forment en nous ce qu'on peut nommer *Science*, *ἐπιστήμην*. Il admet pourtant, dans les choſes ſenſibles, une certaine perſpicuité ou évidence, lorſque la Raiſon s'en accommode : non que la ſcience s'en enſuive; mais au moins cette opinion nous rappelle en mémoire la ſcience des choſes qui ſont vrayes. Nous jugeons donc, ſelon lui, des choſes ſenſibles par le moyen de nos *Sens*, conjointement avec la *Raiſon opinatrice*, & des choſes intelligibles par l'*Entendement*, de concert avec la *Raiſon ſcientifique.*

---

* Περὶ ἀγαθῶν καὶ κακῶν , de bonis & malis.

Mais quelles ſont ces choſes intelligibles ? Ce ſont les *Idées* : & ces idées que ſont-elles ? *Certaines formes conſtantes & éternelles des choſes qui exiſtent véritablement*, ou, comme il le dit, *qui exiſtent dans ce qui eſt.* Comme cette Métaphyſique eſt un peu ſublime, écoutons-le parler lui-même dans ſon *Timée* : *Il y a*, dit-il, *quelque choſe qui eſt, & qui n'eſt point produit : il y a auſſi quelque choſe qui eſt produit, mais qui n'eſt pas véritablement. Le premier eſt compréhenſible par l'Intelligence raiſonnable, parce qu'il eſt toûjours de même ſorte*, [c'eſt-à-dire que l'idée eſt toûjours uniforme & invariable] *au lieu que l'autre n'eſt que l'objet de l'opinion & du ſentiment, & par conſequent opinable, produit, périſſable*, & *jamais véritablement Etre.* Si on trouve de l'obſcurité dans ces paroles, peut-être que *Ciceron* les éclaircira dans le fragment qui nous reſte de ſa première *Académique*, où il introduit *Varron*, qui *Platonize* en ces termes : „ A l'égard de „ la *Vérité*, les premiers Académiciens ne „ reconnoiſſoient d'autre juge compétent „ que l'*Eſprit*, comme le ſeul digne de „ notre confiance, par la raiſon qu'il n'y „ a point d'autre principe en nous qui

„ puiſſe diſcerner ce qui eſt ſimple, ce
„ qui eſt un, ce qui eſt toûjours le même,
„ & l'enviſager tel qu'il eſt en effet.
„ C'eſt cet objet de notre eſprit qu'ils
„ nommoient Idée d'après Platon, &
„ que nous ne pouvons gueres exprimer
„ en notre langue que par le terme de
„ *forme* ou *d'eſpece idéale.* Pour ce qui
„ eſt des *Sens*, ils les dégradoient comme
„ foibles, peſans, tardifs, incapables de
„ penétrer en aucune façon les choſes
„ mêmes qui paroiſſent être de leur
„ reſſort; parce qu'elles ſont, ou ſi petites
„ qu'elles leur échapent, ou ſi
„ mobiles & ſi agitées qu'elles ne ſçau-
„ roient reſter un moment dans un état
„ de ſtabilité, ni même d'identité: tout ce
„ qui eſt corps & matière ſe trouvant
„ aſſujetti à des changemens ou écoule-
„ mens perpétuels: d'où ils concluoient,
„ que toute cette partie de nos connoiſ-
„ ſances, qui n'eſt fondée que ſur leur
„ rapport, ne ſçauroit être qu'opinion ou
„ conjecture. Pour ce qui eſt de la
„ *Science* proprement dite, ils ne la
„ croyoient nulle part, excepté dans les
„ *notions de l'ame*, déduites & dévelop-
„ pées par le raiſonnement: *niſi in animi*
„ *notionibus & rationibus*". [Mr. *Davies*, pour le dire en paſſant, vouloit qu'on lût *motionibus*; mais ici la Philoſophie prête ſa lumiere à la Critique. Il s'agit des *Idées* de Platon, *animi notionibus*, & non

des *mouvemens* de l'ame ; du ſyſtème des premiers *Académiciens* , & non de celui des *Cyrénaïques.*] *Galien* , qui étoit *Platonicien*, diſtingue nettement ces deux principes , *ἄισθησιν καὶ γνάμην* , la ſenſation & l'intelligence : & les *Peripatéticiens* , abſolument les mêmes , ſelon *Varron* , que les *Académiciens* primitifs, ne s'éloignerent pas de ce ſentiment; ſi ce n'eſt qu'ARISTOTE rejetta ces idées Platoniques, pour leur ſubſtituer ſes *Univerſaux*, c'eſt-à-dire ces notions univerſelles des choſes qui n'exiſtent proprement que dans les choſes mêmes , mais que l'on en ſepare par abſtraction , pour les conſiderer comme ſimples & perpétuelles, au lieu que les Etres ſinguliers ſont caducs & périſſables. [A préſent vous concevez la différence entre la doctrine du Maître & celle du Diſciple : les *Idées* de l'un étoient des Etres réels, les *Univerſaux* de l'autre, de pures abſtractions. Du reſte, ſi vous êtes curieux de voir avec quelle urbanité le Diſciple a refuté ſon Maître ſur ſes Idées, vous pouvez conſulter ſa * *Morale* Livre I.]

Speuſippe , neveu de *Platon* , & *Xenocrate* , qui lui ſuccederent dans l'Académie , avec les autres Académiciens juſqu'à *Arceſilas* , ſuivirent à-peu-près les idées de leur Fondateur. *Sextus* en convient, & *Ciceron* le ſuppoſe dans ſon *Lucullus*, quoique *Numenius* le Pythagoricien, dans *Euſebe*, les accuſe *d'avoir décliné peu-à-peu, les uns plus tôt, les autres plus tard, ou par imprudence ou par ambition, des premiers décrets de leur commun Maître.*

---

* *Ad Nicomachum.*

Polémon ſucceda à *Xenocrate* & maintint les mêmes idées : mais entre ZÉNON & ARCÉSILAS, deux de ſes diſciples, il y eut beaucoup de grabuge. [C'eſt dommage qu'il n'y ait eu un *Pape* parmi eux, pour éteindre le Schiſme dès ſa naiſſance ; mais comme la Philoſophie n'en reconnoît point, & que la ville d'Athènes accordoit à ſes Citoyens une aſſez grande liberté de diſcuſſion, lorſque ſes autels n'y étoient pas directement intéreſſez, la querelle dégénéra en rupture, & il s'en forma deux Sectes qu'on regarda comme nouvelles, le *Portique* & la *nouvelle Académie*. *Zénon* fonda la première, & ſon Emule la ſeconde.]

Si l'on en croit les Stoïciens, & preſque tous les autres Philoſophes, *Arcéſilas* étoit dans le tort : c'étoit un *Novateur*, un *Perturbateur*, un *Sophiſte*, une vraye *Peſte en Philoſophie*, qui ne cherchoit qu'à ébranler, ou plutôt à renverſer des décrets bien établis, c'eſt-à-dire toute la doctrine de *Platon* & de ſes diſciples : c'eſt ſur ce pied-là qu'*Antiochus* l'attaque par la bouche de *Lucullus* dans *Ciceron*: „ Ou n'eſt-ce pas plutôt, dit-il, dans

„ le tems que les deux principales *
„ Sectes des Philoſophes étoient déja
„ tout formées, qu'il s'eſt élevé; à-peu-
„ près comme parmi nous s'éleva un
„ *Tib. Gracchus*, premier Perturbateur
„ d'une excellente République, un autre
„ perturbateur en ſon genre, un *Arcéſilas*,
„ pour renverſer la Philoſophie déja ſi
„ bien fondée, & ſe mettre à l'abri de
„ nos reproches, ſous l'autorité de ces
„ illuſtres, qu'on ſuppoſe avoir nié toute
„ eſpece de connoiſſance ou de per-
„ ception?"

Pour entendre ces dernieres paroles, *ſub antiquorum auctoritate deliteſcere voluiſſe*, qu'il prétendoit *ſe mettre à l'abri de tout reproche ſous l'autorité des Anciens*, il faut ſçavoir qu'*Arceſilas* ſe voyant traité de Novateur ambitieux, qui ne cherchoit qu'à chicaner ſes prédeceſſeurs, ne trouva point de meilleur moyen pour repouſſer les traits de l'envie, que d'en appeller, comme on a toûjours fait depuis, à la première Antiquité; en faiſant voir que non ſeulement il ne s'éloignoit pas des maximes de *Socrate* & de *Platon*, qu'il reconnoiſſoit pour ſes maîtres, mais même qu'il avoit pour lui, au ſujet de ce *Doute* qu'on lui reprochoit, le conſentement de la plus grande partie des anciens

---

* Les *Académiciens* & les *Péripatéticiens*, que *Lucullus* ne confondoit pas.

ciens Phyſiciens, *antérieurs* à *Socrate* & *inventeurs* de ces mêmes armes, qu'il hérita d'eux, & qu'il employa depuis contre la *Certitude*. *Arceſilas*, non content de ce retranchement, remontoit encore plus haut, c'eſt-à-dire juſqu'à *Homere* & à *Héſiode*. Nous avons allegué le paſſage d'*Homere* dans notre premier Extrait; & voici celui d'*Héſiode* dans un paſſage d'*Euſebe*, (*Prép. Ev.* Liv. 14.) que nous rapporterons en François, pour nous mettre à portée de toutes ſortes de Lecteurs. *On dit qu'à* Polemon *ſucceda* Arceſilas, *le fondateur, à ce qu'on prétend, d'une certaine Académie étrangere & nouvelle, qu'ils nomment la ſeconde. C'eſt lui qui, après avoir abandonné les maximes de* Platon, *diſoit tout haut, qu'il falloit retenir notre aſſention en toutes choſes; que tout étoit incompréhenſible; que tout argument de part & d'autre eſt d'un poids égal; que nos Sens ſont trompeurs, & que notre Raiſon n'eſt pas plus fidèle. Du reſte il faiſoit grand cas de cette ſentence d'*Héſiode :

Les Dieux par devers eux réſervant la Science,
N'accordent aux Humains que la ſimple apparence.

Les Stoïciens traitoient toutes ces autoritez de pures calomnies, forgées uniquement pour jetter de la poudre aux yeux; mais *Ciceron* juſtifie ſon cher *Arceſilas*, & par rapport à la choſe même, & par rapport au motif qui le faiſoit agir: c'eſt dans la première *Académique*.

„ *Arceſilas*, dit-il, en vouloit principalement à *Zénon*; non par opiniâtreté, ou par vaine gloire, au moins à „ ce qui m'en ſemble, mais en conſequence de cette *obſcurité* qu'il trouvoit „ dans les choſes mêmes, & qui avoit „ amené *Socrate* de gré ou de force à la „ confeſſion de ſon ignorance, & avant „ *Socrate*, tous ſes avant-coureurs en „ Philoſophie, un *Démocrite*, un *Anaxagore*, un *Empédocle*, en un mot „ preſque tous les Anciens, qui d'une „ commune voix ont prononcé, que „ *nous ne connoiſſions rien*, que nous ne *concevions rien*, que nous ne *ſçavions rien*; „ que nos *ſens ſont étroits*, nos *eſprits foibles*, la *vie courte*, & la *vérité noyée*, „ comme diſoit Démocrite, *dans le fond* „ *du puits*: que tout eſt *rempli d'opinions* „ & de *préjugez*, à tel point que *nous* „ *ne tenons rien*, & qu'il n'y a plus *de lieu* „ *pour la vérité*; qu'enfin *tout eſt offuſqué* „ *& enveloppé de ténèbres*. Sur ce pied-là „ il nioit abſolument qu'il y eût rien au „ monde qui pût être ſçu, pas même „ le ſeul article que *Socrate* * s'étoit „ ré-

---

* C'eſt-à-dire que *Socrate* poſoit un *dogme* en diſant, HOC UNUM SCIO *quod nihil ſcio*: ce

„ réſervé : en un mot, il étoit ſi perſuadé „ que tout eſt caché pour nous, qu'il „ ne croyoit pas qu'il fût en notre puiſſance de diſcerner ou de comprendre „ quoi que ce ſoit. D'où il inféroit naturellement, que loin de profeſſer ou „ d'affirmer quelque choſe, nous devions „ tout au contraire, de peur de quelque „ faux pas, aller bride en main, & reprimer notre temérité naturelle ; qui devient inſigne dès que nous donnons notre acquieſcement à une choſe *fauſſe*, „ ou même à une choſe inconnue : que „ rien n'eſt plus honteux qu'un pareil „ renverſement, puiſque c'eſt faire courir „ l'approbation avant la connoiſſance „ ou la perception des choſes. Imbû de „ ces principes, il les ſuivoit dans toutes ſes converſations, diſputant contre tous, & partageant, pour ainſi dire, „ toutes ſes heures entre tous les Philoſophes, dont il attaquoit les divers „ ſyſtèmes ; afin qu'ayant trouvé ſur la „ même queſtion des raiſons d'un poids „ égal, les uns & les autres fûſſent ramenez plus facilement à la conſequence, qui eſt de *ſuſpendre ſon jugement*. C'eſt ce qu'ils nomment la *nouvelle Académie*, qui eſt plutôt l'*ancienne*, „ à mon avis, au moins ſi dans celle-ci „ il faut comprendre *Platon*". *Plutarque*,

ce qu'*Arceſilas* vouloit éviter. Voyez *Bayle* dans ſa première Lettre à Mr. *Minutoli*.

que, qui étoit auſſi Académicien, juſtifie à ſa manière l'Antagoniſte de *Zénon*, & fait voir à *Colotès* l'Epicurien, qu'il étoit *mal informé* des faits, qu'il *n'y a eu proprement qu'une ſeule Académie*, & qu'*Arceſilas* n'a fait que *ſuivre à la trace les idées de ſes Prédeceſſeurs.*

Toute l'innovation qu'on peut lui attribuer, diſoit l'Académie, c'eſt d'avoir enlacé *Zénon* dans ſes propres filets. Celui-ci avoit pris pour maxime, *que le Sage ne doit point opiner*, c'eſt-à-dire qu'il ne doit conſentir à rien, qu'il ne l'ait bien compris: [en un mot, la première régle de la méthode de *Des-Cartes*, qui lui a fait tant d'honneur en ces derniers tems]. *Arceſilas* adopte cette maxime; mais il y joint celle qu'il prétendoit être de *Socrate*, de *Platon* & de leurs Maîtres communs, ſçavoir, *Que rien ne peut être compris.* Or poſé ces deux maximes, d'un côté, celle de *Zénon, Que le Sage n'opinera jamais*; & de l'autre, celle de *Socrate*, que *rien ne peut être compris*, il en réſulte néceſſairement la fameuſe Ἐποχὴ, c'eſt-à-dire la *ſuſpenſion, l'arrêt Philoſophique,* comme on l'a nommé ailleurs. *Lactance*, qui ne manquoit ni d'eſprit, ni de lumieres, a fait valoir le même argument contre toute la Sageſſe des Gentils: *Car ſi on ne peut rien ſçavoir*, dit-il, *comme* Socrate *l'a enſeigné, & qu'il ne ſoit point permis d'opiner,*

ner, comme Zénon *l'a cru, adieu toute la Philoſophie.* Ainſi voilà la fameuſe Suſpenſion, Ἐποχὴ, introduite par *Arceſilas* dans l'Ecole de *Platon.* Car quoique les *Vieux Académiciens*, au dire des *Nouveaux*, fûſſent convenus que *rien ne peut être compris*, cependant comme ils ne *défendoient pas d'opiner*, ils n'avoient que faire de *ſuſpenſion.*

Pour nous mettre à portée de juger encore mieux du vrai point de la diſpute, on introduit ſur la ſcène les deux Antagoniſtes, & on les fait entrer en lice à la manière de l'Ecole.

Zénon. Ma maxime eſt, que le *Sage n'opine point*; je veux dire qu'il ne donne ſon conſentement qu'à ce qu'il a bien conçu & bien compris.

Arceſilas. Quoique la maxime ſoit aſſez nouvelle parmi nous, cependant je l'approuve, & je la trouve digne de la gravité du Sage: ſeulement j'exige de vous, que vous admettiez auſſi celle que j'y vais joindre, & qui n'en eſt qu'une conſequence naturelle, c'eſt que *le Sage ne donnera ſon conſentement à rien*: autrement il faudra, s'il vous plaît, en découdre.

Zénon. Je nie la conſequence, & s'il faut ſe battre, à la bonne-heure, je me défendrai.

Arceſilas. Hé bien, prenez garde à ce trait. Vous ſçavez que nos gens, avant que de livrer bataille, jettent un tiſon ardent au milieu de l'ennemi; voici le mien:

Le Sage ne donnera ſon conſentement qu'à ce qu'il a bien conçu & bien compris.

Or il n'y a rien qu'on puiſſe concevoir:

Donc le Sage ne donnera ſon conſentement à rien, c'eſt-à-dire qu'il ſe tiendra colé à l'Epoque.

Zénon. Je nie la mineure: vous dites que rien ne peut être compris; & moi je vous ſoutiens qu'il y a des choſes que l'on comprend.

Arceſilas. Quoi, par exemple?

Zénon. Certains objets qui ſe préſentent à notre eſprit, en notre Langue Φαντασίαι, des idées qui ſe forment dans notre ame, & qui répondent aux choſes mêmes.

Arceſilas. Toute idée qui ſe préſente à notre eſprit eſt-elle véritable pour cela?

Zénon. Non, il faut que cette idée, pour être véritable & bien compriſe, *ſoit exprimée dans notre ame de la part de ce qui eſt, de la manière qu'il eſt, & telle qu'elle ne peut lui venir de la part de ce qui n'eſt point.* A ces conditions je dis qu'elle eſt bien conçue & bien compriſe.

Arceſilas. L'eſprit de diſpute ne m'en impoſe point, j'accepte la définition, &

je ne crois pas qu'on puiſſe mieux décrire une idée prétendue vraye. Le malheur eſt, que je n'en connois point de telle : en effet, donnez-moi telle idée qu'il vous plaira, ſuppoſée par vous venir de ce qui eſt, je vous ferai voir qu'une autre *toute ſemblable*, & que vous *ne ſçauriez diſcerner* de la première, *ὁμοιοτάτη καὶ ἀδιάκριτος*, peut venir du faux, c'eſt-à-dire de ce qui n'eſt point : comment ferez-vous pour les diſtinguer ?

Il n'eſt pas néceſſaire de les faire parler davantage, on voit aſſez où ils ſe ſeparent. Ils conviennent qu'il faut retenir ſon aſſention ſur tout objet inconnu ; qu'il ne faut point opiner ; mais ils diſputent ſur l'*Evidence*, que l'un admet & que l'autre nie. *Zénon* la trouve dans les objets de notre eſprit, lorſqu'ils nous viennent des choſes mêmes, qu'ils ſont tels que les choſes mêmes, & tels qu'ils ne ſçauroient venir de ce qui n'eſt point. *Arceſilas* replique, que ne pouvant pas nous aſſurer, ſi l'idée nous vient de ce qui eſt, ou de ce qui n'eſt point, nous n'avons point d'*Evidence*, ni par conſequent de *Vérité* : d'où il eſt clair qu'il faut revenir à la *ſuſpenſion* univerſelle.

S'il en faut croire *S. Auguſtin*, la cauſe d'*Arceſilas* & des Académiciens eſt bien plus honorable. C'eſt une eſpece de ſecret qu'il revèle paſtoralement à ſes Néophytes dans ſes Dialogues *adverſ.*

Academicos, L. I. ch. 20. Bien loin de regarder ces Philoſophes, qu'il y attaque, comme *Ennemis de la Vérité*, il nous les donne comme les vrais *Suppôts de la plus ſainte Orthodoxie*, c'eſt-à-dire des idées de *Platon*, qu'ils entretenoient ſoigneuſement entr'eux, mais qu'ils n'oſoient répandre publiquement, de peur des ſuites; que cependant, indignez contre *Zénon*, qui venoit d'énerver ces idées par cette *matérialité* univerſelle qu'il vouloit introduire, ils s'aviſerent, pour l'en punir, de le ſecouer ſans quartier ſur ſon *Evidence*, & de le réduire à l'*Opination*, qu'il faiſoit profeſſion de mépriſer. Mais quelle preuve a-t-il, lui *S. Auguſtin*, qu'*Arceſilas* & ſes Succeſſeurs fûſſent *in petto* dans toutes ces belles idées, qui avoiſinent de ſi près l'Orthodoxie Chrétienne? Pas d'autre, que ces paroles de *Ciceron*, d'une de ſes *Académiques* que nous n'avons plus; ſçavoir que ceux de cette Secte „ ne ſe dé„couvroient ſur leurs véritables prin„cipes, qu'à ceux d'entr'eux qui étoient „ parvenus dans leur Ecole à un âge avancé: *Nec ea aperire ſolerent aliis, quàm qui ſecum ad ſenectutem uſque vixiſſent.*

[Ils avoient donc leurs myſtères, comme ceux d'*Eleuſis*, & des myſtères parfaitement orthodoxes; un Dieu eſprit & ſouverainement parfait, une Providence adorable, une Vie à venir, des Recompenſes

ſes & des Peines futures: & parce que *Zénon* avoit infirmé tout cela avec ſes idées corporelles, *Arceſilas* le prit à partie, & avec le *doute* de *Socrate* d'un côté, & ſon *anti-opinion* de l'autre, il lui fit voir du chemin.

Credimus? an qui amant ipſi ſibi ſomnia fingunt!]

Mais ce qui détruit cette belle conjecture, ſelon *Valentia*, c'eſt qu'*Arceſilas* a toûjours paſſé pour un franc Pyrrhonien. *Sextus* n'en diſconvient pas, *Numenius* y ſouſcrit, & *Ciceron* l'inſinue dans le grand paſſage que l'on a allegué, où il met en toute queſtion les raiſons égales de part & d'autre: au lieu que les Académiciens ont toûjours tenu pour le probable; ils diſoient bien que, par rapport à la perception proprement dite, le poids des raiſons pouvoit être égal, mais que, par rapport à la probabilité, il y avoit des choſes *plus probables* les unes que les autres, & des *raiſons preférables à d'autres.* D'ailleurs ſi l'Orateur Romain a jugé favorablement des motifs d'*Arceſilas*, les ſiécles ſuivans ne lui ont pas rendu ſi bon témoignage. *Lactance* en parle fort mal en divers endroits, & ne dit rien de ſa prétendue Orthodoxie. *Numenius* dans *Euſebe*, le traite, lui & ſon Antagoniſte, de vrais Ergoteurs, qui, quoiqu'élevez dans la même Ecole, *s'enflamerent l'un contre l'autre par un pur eſprit de jalouſie*; qu'*Arceſilas* en particulier, *voyant qu'il avoit trouvé en* Zénon *un Rival digne de lui*, prit à tâche *de le contredire ſur tout*, & particulierement *ſur* cette *définition du vrai* qu'on a rapportée, qui faiſoit bruit dans Athenes, & qui véritablement eſt magnifique; qu'il ſe mit en devoir de lui *arracher* ce drapeau; qu'en effet il le *déſarma* & le *réduiſit au ſilence*, *demeurant maître du champ de bataille*, & ſabrant impitoyablement, *& le témoignage des ſens, & celui des loix, & celui de la coûtume*, en un mot, toute eſpece de *comprehenſion*, juſqu'à ce qu'enfin il s'éleva du fond du Portique un *Vengeur fameux* qui en réleva les colomnes. C'eſt CHRYSIPPE dont il veut parler. „En effet „ce fut un coup du Ciel, diſent les „Stoïciens dans *Plutarque*, qui ſuſci„ta ce nouvel Athlète, & qui le pla„ça préciſément entre *Arceſilas* & „*Carnéade*; d'un côté, pour abbatre les „trophées du premier, & de l'autre, „pour prévenir les irruptions du ſe„cond & lui fermer ſi bien les ave„nues, qu'il ne pût plus faire les mê„mes ravages que ſon prédeceſſeur a„voit faits". La choſe parmi eux paſſa en Proverbe: *Si Chryſippe n'eût été, il n'y auroit plus de Portique.* Telle étoit l'idée qu'ils ſe formerent de leur redoutable Hector.

Mais ſi vous écoutez les Académiciens, il en faut bien rabattre : loin de prêter du ſecours au témoignage des ſens & de la raiſon, il fit comme ces Médecins mal-habiles, qui aggravent la maladie & la rendent déſeſpérée, au lieu de la guérir. Il ne crut pas que ce fût aſſez pour lui de répondre aux objections d'*Arceſilas*; il s'aviſa d'en chercher lui-même de tous côtez, pour faire étalage de ſon eſprit dans les réponſes, ſelon lui victorieuſes, qu'il y préparoit: mais au lieu de réuſſir contre les unes ou contre les autres, il ne fit que s'embrouiller & s'embaraſſer davantage, juſques-là qu'après toutes ſes ſueurs, on le trouva fort inférieur à lui-même, inférieur dans ſes réponſes, quoique ſupérieur dans les objections. *Carnéade*, qui vint après lui, le regarda du haut de ſon eſprit, & en eut pitié; & à meſure qu'il parcouroit ſes difficultez, il lui appliquoit de tems en tems ce vers d'Homere:

Δαιμόνιε, Φθίσει σε τὸ σὸν μένος!

Miſer! tua te perdet vis.

Hélas! Infortuné, ta valeur te perdra!

En effet, c'eſt *Andromaque*, qui parle ainſi à ſon Epoux dans l'*Iliade.* Les Stoïciens avoient dit à la louange de leur Héros: *Si Chryſippe n'eût été, le Portique ne ſeroit point. Carnéade* leur renvoyoit la bale par cette eſpece de parodie: *Si Chryſippe n'eût été, je ne ſerois pas non plus*; comme pour dire, que toute la reputation de leur Hector n'avoit ſervi qu'à rélever la ſienne propre, c'eſt-à-dire qu'à faire de lui l'*Achille des Académiciens. Ciceron* ajoute, „ que les Stoïciens mêmes ſe plaignoient entr'eux, qu'en cherchant & „ en remuant tant de difficultez contre „ les ſens & contre l'évidence, *Chryſippe* étoit devenu inférieur à lui-même, & qu'au lieu de prévenir *Carnéade*, il n'avoit fait que lui fournir de „ nouvelles armes: *Itaque ab eo armatum* „ *Carnéadem.*

Pour revenir à *Arceſilas*, *Valentia* conclut qu'il étoit *Pyrrhonien*; autrement, dit-il, que ferons-nous de la différence qu'on a miſe entre les trois Académies, la 1. *Vetus*, l'Ancienne, qui regarde *Platon* & ſes Diſciples; la 2. *Media*, la Moyenne, qui apartient proprement à *Arceſilas*; & la 3. *Nova*, la Nouvelle, qu'ils attribuent à *Carnéade*? Quoique *Plutarque* & *Ciceron*, après *Philon*, n'en reconnûſſent qu'une ſeule: [*Profectam à* Socrate, *repetitam ab* Arceſila, *conſummatam*

à

à Carneade]. Avec tout cela *Sextus* a remarqué, qu'*Arceſilas* ne donnoit pas dans toutes les idées de *Pyrrhon*, puiſque dans la conduite de la vie il étoit pour le probable, comme l'unique voye de la félicité, entendue à ſa manière, *beatitate eâ quæ homini contingere poteſt*, dit *S. Auguſtin*; au lieu que, ſelon *Pyrrhon*, une choſe n'eſt pas plus probable que l'autre.

Mais en rangeant cet *Arceſilas* parmi les PYRRHONIENS, il étoit naturel que *Valentia* nous indiquât l'eſprit de cette ſecte, puiſqu'auſſi bien elle étoit Couſine-germaine de l'Académie. *Diogène Laërce* en dit quelque choſe dans l'article de *Pyrrhon*, & *Sextus* s'y étend beaucoup; mais voici un paſſage d'*Ariſtocles* de Meſſene, qu'*Euſebe* nous a conſervé, qui expedie la choſe en très-peu de mots. Il dit donc que Pyrrhon *n'a rien laiſſé par écrit*; mais que *Timon*, l'un de ſes Diſciples, nous a délivré *les trois Régles qu'il propoſoit à quiconque veut être heureux*: La première *eſt, de conſiderer de quelle nature ſont les choſes mêmes*? La ſeconde, *comment nous devons être diſpoſez à leur égard*? Et la troiſième, ce *que gagnent ceux qui entrent comme il faut dans cette diſpoſition*. A l'égard des choſes mêmes, il dit qu'elles lui paroiſſent *également indifférentes, & de telle ſorte, qu'elles ne ſont ſuſceptibles ni de meſure, ni de jugement*: Qu'ainſi ni nos *ſens*, ni notre *intelligence*, ne s'appercevant ni de la *vérité*, ni de la *fauſſeté, il faut bien ſe garder de leur ajouter foi, mais ſe tenir ferme & immobile dans la rejection univerſelle de toute opinion*, diſant ſur chaque choſe, qu'*elle n'eſt pas plus certaine qu'incertaine*, puiſqu'il n'y a *pas plus de raiſon à dire qu'elle eſt*, qu'à dire *qu'elle n'eſt pas*. *Timon* ajoute, qu'à ceux qui jouiſſent d'un tel eſprit ſont reſervez deux grands avantages; premièrement une commode *Aphaſie*, en vertu de laquelle ils ne prennent ni l'affirmative, ni la négative ſur rien: en ſecond lieu, une heureuſe *Ataraxie*, qui les délivre de toute eſpece de trouble. *Æneſideme* y en ajoute un troiſième, comme réſultant des autres, ſçavoir la *Volupté*, ἡδονὴ.

Les Sceptiques, dit *Valentia*, diſtinguoient deux ſortes de choſes; celles qui paroiſſent & tombent ſous les ſens, Φαινόμενα, & celles qui ne ſont apperçuës que par l'eſprit; νοȣ́μενα. Or ils prétendoient que la *Scepſe*, ou faculté ſceptique, conſiſtoit à les mettre en oppoſition & en contradiction les unes avec les autres; d'où réſultoit l'inconſiſtence de nos idées & tout le détail du Pyrrhoniſme. Sur quoi il faut pourtant remarquer, que les Pyrrhoniens ne nioient pas les apparences, ni les ſentimens intérieurs. Ils n'auroient pas nié, par exemple, devant un bon feu, qu'ils ne ſentiſſent de la chaleur ; ni expoſez à la bize dans le cœur de l'hyver, qu'ils ne ſentiſſent *du froid* : ſeulement ils rejettoient ce qu'on appelle un *Dogme*, une *Affirmation* en fait de Philoſophie, c'eſt-à-dire le conſentement de notre eſprit à une propoſition douteuſe & controverſée dans les Sciences. Ils ne diſputoient donc pas ſur les *apparences* des choſes ; mais ſur la *cauſe* & la *nature* de ces phénomènes. Par exemple, à l'égard du *Miel*, ils convenoient bien que cet aliment avoit dans notre bouche un certain goût de douceur ; mais ils demandoient, ſi le Miel en lui-même, & indépendamment de notre palais, pouvoit être nommé *doux*? [Ce qui revient aux ouvertures de *Deſcartes* ſur nos *ſenſations*]. Appliquez cette refléxion au ſyſtème des Académiciens : ils ne nioient pas la *réalité* des choſes, ni celle des ſenſations ; mais ils conteſtoient les définitions des choſes, conſiderées en elles-mêmes. *S. Auguſtin* y eſt exprès : *Nam & Academicis placuit, nec homini Sciëntiam poſſe contingere*, earum dumtaxat rerum quæ ad Philoſophiam pertinent : *nam cetera curare ſe* Carneades *negabat.* [Ces paroles ſont très-notables : car elles déchargent les Académiciens, & *Ciceron* par conſequent, d'une grande partie des abſurditez qu'on leur impute. On en parlera dans l'*Anti-Académique*].

Mais ſi les Sceptiques n'étendoient leurs doutes que ſur les queſtions de Phyſique, ou de Morale, ou de Dialectique, ſur quoi ſe régloient-ils pour le commerce de la vie? Sur ces mêmes *Apparences* qui nous environnent, ſur ces mêmes *Senſations* qui nous déterminent. Ainſi ils repartiſſoient toute leur diſcipline en quatre branches. 1. L'inſtruction de la *Nature* qui nous donne le ſens & l'intelligence. 2. Les *Paſſions naturelles*, comme la faim, la ſoif, le froid, le chaud, qui nous obligent à chercher les moyens de les prévenir, ou de les appaiſer. 3. Les *Loix* & les uſages du païs, qui nous menent à certains devoirs, tant poſitifs que négatifs. 4. Et enfin les *Arts* qui nous occupent, ou par néceſſité, ou par oblectation. N'en demandez pas davantage à un Pyrrhonien; car ſi vous le jettez ſur ce qu'on peut nommer une *Queſtion*, ou ſur le Vuide, ou ſur le Plein, ou ſur le Mouvement, ou ſur le Syſtême du Monde, ou ſur la Morale, ou ſur les Mathématiques, ou généralement ſur tout ce qui eſt intellectuel, il vous répondra avec ſa réſerve ordinaire, Σκέπτομαι, *je conſidere*; ἐπέχω, *je ſuſpens mon jugement*; ὀυδὲν ὁρίζω, *je ne définis rien*, car tout eſt défini; ὀυδὲν μᾶλλον, *rien de ceci ou de cela qui ſoit preférable*; παντὶ λόγῳ λόγος ἶσος ἀντίκειται, *à toute raiſon poſée, raiſon oppoſée*; & d'autres

tres formules de cette eſpece qu'on pourra voir dans *Sextus*.

[Au reſte *Valentia* n'eſt pas le ſeul qui ait touché les conformitez & les différences des deux Sectes : un ancien Critique, qu'on lira toûjours avec plaiſir, quand ce ne ſeroit que pour la clarté naïve de la diction, auſſi-bien que pour l'air de probité qui régne dans tout ce qu'il écrit, nous a laiſſé un article curieux ſur ce ſujet, c'eſt le 5. du XI. Livre de ſes *Veilles Attiques*, Noctes Atticæ, ou, ſi vous voulez, *Aulu-Gelliana*. Il y établit d'abord la notion générale du Pyrrhoniſme telle que nous l'avons indiquée, renvoyant ſes Lecteurs, pour une plus ample information, à l'Ouvrage de ſon cher *Favorinus*, de qui il avoit tant appris: *Super qua re* Favorinus *quoque ſubtiliſſimè argutiſſimèque decem Libros compoſuit, quos* Πυῤῥωνείων τρόπων *inſcripſit.* Après quoi il continue ainſi: Du reſte, c'eſt une queſtion aſſez ancienne, en quoi & juſqu'où s'étend la différence des Académiciens d'avec les Pyrrhoniens? Car les uns & les autres ſont également déſignez par les noms de *Sceptiques*, d'*Ephectiques* & d'*Aporetiques*, qui n'affirment & n'admettent rien de compréhenſible, ſoutenant que toutes les idées qui nous viennent des choſes, ne nous viennent pas telles qu'elles exiſtent en effet dans la Nature, mais ſelon l'affection ou la diſpoſition d'eſprit ou de corps de ceux à qui elles parviennent, [*ad modum recipientis*]; ce qui fait qu'on ne peut les conſiderer raiſonnablement que par relation, τῶν πρός τι: c'eſt-à-dire, qu'il n'y a abſolument aucun Etre ſingulier, qui conſtitue en lui-même ſa propre eſſence, ou qui poſſede ſa force ou ſa nature en propre, mais que tout ſe rapporte à quelque choſe d'autre; & que ſi certaines choſes nous paroiſſent telles, ce n'eſt que ſous l'apparence où nous les voyons lorſqu'elles parviennent à nos ſens, & telles qu'elles ſont en effet dans les lieux d'où elles partent]. Or comme les Académiciens tiennent à cet égard le même langage que les Pyrrhoniens; on demande en quoi gît la différence? „ En „ ceci, ajoute-t-il, que les Académi„ ciens ſemblent avoir compris leur ma„ xime favorite, *que rien ne peut être com*„ *pris*, & avoir comme déterminé leur „ décret, *que rien ne peut être déterminé*: „ au lieu que les Pyrrhoniens avouent „ l'*incertitude* de cette maxime, par la „ raiſon que rien ne leur paroît cer„ tain " Ainſi, au rapport de *Gellius*, les Académiciens n'eſquivoient pas tout-à-fait le *Dogme*. Mais *Valentia* lui oppoſe le témoignage de *Ciceron* dans le *Lucullus*, où il aſſure en propres termes, que leur décret même ſur l'incompréhenſibilité, ils le rangeoient, comme bien d'autres choſes, *dans la claſſe des probabilitez*; [tant il eſt vrai, & j'ai intérêt qu'on s'en ſouvienne, qu'il eſt aiſé de prendre le change ſur des matières ſi ſubtiles, même parmi ceux qui ont le mieux étudié *Ciceron*; & qui l'avoit mieux étudié que *Gellius*]? La vraye différence entre les uns & les autres, c'eſt que l'Académie ne ſupprimoit ni la vérité, ni la fauſſeté dans les choſes, ni même dans nos idées, qu'ils regardoient ou comme vrayes, ou comme fauſſes; au lieu que les Pyrrhoniens traitoient tout cela *d'une égale indifférence*, ἐπίσης ἀδιάφορας. Mais cela ſuffit pour la revûë du camp & des forces d'*Arceſilas*: voyons à préſent celles de *Zénon* & du Portique.

Les Stoïciens, qui ſe donnoient auſſi pour Diſciples de *Socrate* & de *Platon*, & qui prétendoient avoir raffiné ſur tout, débutoient par un principe aſſez étrange, c'eſt que *tout étoit corporel*. Notre Ame même n'étoit qu'*un certain eſprit chaud, né avec nous, qui penétroit toutes les parties du corps, & qui y reſtoit tant que le corps en étoit agité & gouverné*: & comme cette Ame n'étoit point immatérielle, il leur étoit permis de la diviſer. Ils lui donnoient donc huit parties. La 1. & la principale avoit la place d'honneur; ils la nommoient *Hegemonicon* (la Directrice) celle qui formoit nos ſens, nos appétits, nos idées, nos aſſentions, nos raiſonnemens; ce qui lui faiſoit donner encore le nom de *Logiſmos* (le principe du raiſonnement). De cette Directrice, comme d'une tige commune, naiſſoient les autres parties, & s'étendoient juſqu'aux extrêmitez du corps, à-peu-près comme les bras du Polype, ou les jambes de l'Araignée. Cinq de ces parties compoſoient nos ſens, la *Vûë*, l'*Ouïe*, l'*Odorat*, le *Goût*, le *Toucher*. La *Vûë* c'étoit l'eſprit qui de la Directrice s'étend juſqu'aux yeux; l'*Ouïe*, le même eſprit, qui de la Directrice s'étend juſqu'aux oreilles; l'*Odorat*, le même eſprit, qui de la Directrice s'étend juſqu'à la pellicule des Narines; le *Goût*, le même eſprit, qui de la Directrice parvient juſqu'à la langue; le *Toucher*, le même eſprit, qui de la Directrice s'allonge juſqu'à la ſuperficie du Corps. Des deux autres parties, la première eſt ſcabreuſe: *Reliquarum partium altera dicitur* Semen, *quæ eſt etiam Spiritus pertingens ab Hegemonico ad Paraſtatas*; & la derniere, que *Zénon* nommoit *Phonâen*, c'eſt-à-dire *vocale*, ou ſimplement *Phonen*, c'eſt encore le même eſprit, qui de la Directrice atteint juſqu'au goſier & aux autres organes de la voix.

Pour revenir à la *Directrice*, qu'ils nommoient auſſi *Diokeia*, la Gouvernante, ou *Dianoia*, la Judicatrice, elle avoit ſon ſiége dans le cœur, ou *autour* du cœur, ou dans le *centre* même du cœur, d'où, comme autant de rayons du même cercle, partoient les divers *Sens* dont nous venons de parler. Dans cette Directrice, ou principale partie de l'ame, ils ſuppoſoient comme une *Membrane* délicate, où ſe peignoient, ou plutôt s'imprimoient les images, les idées, les notions, ἔννοιαι, & cela par le moyen des Sens: c'étoit leur *Senſorium*. Pour les Sens, ou la Senſation, ils la nommoient αἴσθησις, c'étoit le *Saiſiſſement*, ou l'*appréhenſion des choſes qui ſe fait dans le Senſorium*: ou par les *Sens*, comme lorſqu'il s'agit des couleurs, du blanc, du noir, de l'âpre, du poli, &c. Ou par la *Raiſon*, comme lorſqu'il s'agit de comparer les idées entr'elles, de diſtinguer, de juger, de raiſonner ou de démontrer quelle vérité que ce ſoit. Pour l'Idée, ils la nommoient *Phantaſia*, comme qui diroit *Apparence*, *Objet*, & ils la définiſſoient, *une certaine affection produite dans l'ame, qui ſe montre elle-même avec la cauſe qui la produit.* Ainſi quand nous voyons du blanc, il ſe paſſe dans notre ame une certaine émotion, qui lui dépeint le blanc qui l'a cauſée. Car le terme de Φαντασία vient de Φῶς, *lumiere*, & comme la lumiere ſe montre elle-même avec ce qui l'environne, de même la fantaiſie nous préſente une certaine image, avec l'original qui l'a cauſée & les choſes qui l'environnent. *Zénon* avoit défini l'*Idée*, τύπωσιν ἐν ψυχῇ, une *impreſſion dans l'ame*; *Chryſippe*, qui prétendoit être plus ſubtil, changea le mot d'*impreſſion* en celui d'*immutation*, ἀλλοίωσις, par la raiſon que pluſieurs ſortes d'impreſſions ne ſe font point ſur une même cire; [comme ſi, en changeant les mots, on reparoit les bréches d'un Syſtème: & les *Sons* comment ſe conſervent-ils ſur cette membrane?]

LES STOÏCIENS diſtribuoient leurs idées en diverſes claſſes; en *Rationelles*, λογικαὶ, qui ne conviennent qu'aux animaux douez de raiſon, & *Irrationelles*, pour les brutes. Les premières étoient auſſi nommées νοήσεις, conceptions de l'eſprit ou de l'Intelligence. Ils diſtinguoient encore les idées *ſenſitives*, ἀισθητικὰς, qui nous viennent par l'organe des Sens, des *non-ſenſitives*, qui ſont le produit de la Raiſon: les *artificielles*, τεχνικαὶ, qui ſont l'effet de l'art, des *inartificielles*, ἄτεχνοι, où l'art n'entre point. Ainſi, diſoient-ils, autre eſt le coup d'œil d'un Artiſan habile, qui conſidere un tableau ou une ſtatuë de main de maître, & autre celui d'un Ignorant qui n'y connoit rien: ce qui faiſoit dire à la Secte, que *là où les Sens nous manquent, il faut employer les Arts, qui ſont comme de nouveaux Sens*; & que les Académiciens, *au lieu de les accuſer*, comme ils faiſoient, pour énerver leur témoignage, auroient dû au contraire *employer toute leur induſtrie à les aider*, à les *cultiver*

&

& à les *orner*: „ Suppoſé donc, diſoit *Lucullus*, qu'on joigne à la nature l'habitude & les régles de l'art, comme dans la *Peinture*, par exemple, & dans la *Muſique*, pour que l'une ſe rende maîtreſſe de nos yeux, & l'autre de nos oreilles, qui ne conçoit pas la force qui eſt dans les Sens? Ils diviſoient encore nos idées en *vrayes* & en *fauſſes*: mais leur principale diſtinction étoit celle qu'on a déja touchée plus haut, en faiſant diſputer les deux Antagoniſtes: c'eſt que les unes étoient *compréhenſives*, καταληπτικαὶ, & les autres non, ἀκατάληπται; mais qu'eſt-ce qu'une idée compréhenſive? Celle *qui eſt imprimée en nous de la part de ce qui eſt, de la manière qu'il eſt, & telle qu'elle ne ſçauroit jamais l'être de la part de ce qui n'eſt point.* Ainſi les idées vrayes étoient compréhenſives, & les autres, non.

A l'égard des *Sens*, ou des *Senſations*, ils ſoutenoient qu'elles étoient toutes vrayes & bien compriſes, puiſqu'elles ne ſont proprement que des compréhenſions & même des aſſentions: car lorſque je regarde du blanc, je comprens en même tems, diſoient-ils, & je conviens que c'eſt du blanc, autrement je ne le verrois pas. Ce moyen eſt employé par *Lucullus* contre les Académiciens. Il prétend que la perception des idées ſenſitives emporte une véritable aſſention. Il veut encore que nos *Appétits* ſoient des approbations & des aſſentions. Mais *Stobée* nous àvertit, que les autres Philoſophes ne regardoient la ſenſation que comme une nuë & ſimple affection de la fantaiſie, que l'*Appétit* ne ſuivoit pas toûjours, & encore moins l'approbation; *Autrement*, diſoient-ils, *l'Aſſention ne ſeroit point en notre puiſſance.* Mais les Stoïciens s'obſtinoient à ne point ſeparer ces deux choſes, la *Senſation* & l'*Approbation*, & par la même raiſon, l'*Appétit* & l'*Aſſention*: Car, diſoient-ils, comment *appéter* telle ou telle choſe, ſi vous ne convenez, ſi vous ne conſentez qu'elle eſt convenable à votre nature? [Il ſemble qu'il y ait ici du mal-entendu: les Stoïciens pouvoient diſtinguer entre une *Aſſention naturelle* & une *Aſſention raiſonnable*: *Video meliora, proboque*; voilà la Raiſon: *deteriora ſequor*; voilà la Nature.] Cependant *Plutarque* nous apprend, qu'ils appuyoient beaucoup ſur la raiſon qu'on vient d'alleguer; mais qu'enfin avec tous leurs efforts & toutes leurs déclamations, ils ne purent jamais ébranler l'*Epoque*, ou l'*Arrêt Philoſophique*, qui laiſſe à notre liberté la conſideration & la détermination; & il ajoute, *qu'on n'avoit qu'à leur oppoſer cette tête de Méduſe*, c'eſt-à-dire l'*Epoque*, *pour les réduire au ſilence.*

Dès que nos idées étoient une fois logées, ou empreintes dans l'ame, les Stoïciens les nommoient ἔννοιαι, des *Notions*; & ſi elles s'y fixoient, elles formoient en nous ce qu'ils appelloient μνήμη, le *Souvenir*, la *Mémoire*, qu'il faut bien diſtinguer de la Fantaiſie. Je vois du blanc, c'eſt un objet, c'eſt une *Fantaiſie*, ou plutôt une *Emphaſis*, une *Apparence*: mais ôtez ce blanc de devant moi, l'idée m'en reſte; & ainſi des autres choſes: c'eſt la *Mémoire*. Et ſi dans cette Mémoire vous réuniſſez une multitude de *Souvenirs homogènes*, c'eſt-à-dire de même genre, alors c'eſt l'*uſage*, ou l'*expérience*, ou l'*art*: ce qui fait dire à *Luculle*, dans *Ciceron*, que l'*Art ne réſulte pas d'une ou de deux perceptions, mais d'une multitude de perceptions*: ce qu'il fait beaucoup valoir en faveur de la compréhenſive. Mais il y a encore ici une diſtinction à faire, c'eſt que de ces notions les unes ſont naturelles & *inartificielles*; Φυσικαὶ, & reçoivent le nom de προλήψεις, *Prolepſes*; *Anticipations*, premières notions des choſes; ce qu'ils exprimoient encore par leur ἔννοια Φυσικὴ τȣ̀ καθόλου, *notitia naturalis univerſorum*, comme celle d'un homme, d'un cheval, du blanc, du noir, &c: au lieu que les autres ſont *artificielles*, τεχνικαὶ ἔννοιαι, le fruit de l'art, de l'étude & de la diſcipline. Pour *Ciceron*, il nomme indifféremment les unes & les autres *notitias*, des notions. Mais quoi qu'il qu'il en ſoit ; de l'aſſemblage de ces premières notions ſe formoit en nous, dès l'âge de ſept ans, la *faculté de raiſonner*, qu'ils nommoient Λόγος; car c'eſt alors, diſoient-ils, qu'en conſiderant toutes ces notions diverſes, & les comparant enſemble, nous commençons à juger, à raiſonner, à conclure.

Nous avons dit que le Critère de *Platon* étoit ſes *Idées*; celui de *Pyrrhon*, les *Apparences*; celui *d'Arceſilas*, la *Probabilité*; celui de *Zénon* étoit la *Compréhenſive*, Φαντασίαν καταληπτικὴν, un objet compréhenſif, ou qui comprend, qui embraſſe ce dont il s'agit. *Ciceron* le définit, *Viſum, impreſſum, efficlumque ex eo quod eſt, quale eſſe non poteſt ex eo quod non eſt.* En quoi il oublie le ſecond membre de la définition : car après *ex eo quod eſt*, il falloit ajouter, *ſicut eſt ipſum quod eſt*; car ce n'eſt pas aſſez que l'idée nous vienne de la part de ce qui eſt; il faut qu'elle ſe préſente *telle que la choſe eſt*. Mais il y a apparence que les Copiſtes, n'entendant pas la définition, l'ont tronquée.]

Si définir étoit prouver, il y a longtems que les Stoïciens auroient gagné leur procès: car il n'y a perſonne qui ait plus admiré cette définition que les Académiciens. Le malheur eſt, diſoient-ils, qu'il n'y a nulle idée qui y réponde, ni de la part des ſens, ni de la part des uſages & de la coûtume, ni de la part de la raiſon. Ainſi c'étoit-là le grand point de la controverſe entre les deux Sectes: juſques-là que *Favorin*, dont on a parlé, outre ſes dix Volumes des *Modes Pyrrhoniens*, en avoit oppoſé trois autres *à la prétendue Compréhenſive*, & que *Carnéade*, ſi *Gallien* en eſt cru, étoit quelquefois d'aſſez mauvaiſe humeur pour harceler ce grand axiome: *Que deux choſes, dont chacune eſt égale à une troiſième, ſont égales entre elles.* *Ciceron* même, dans le *Lucullus*, conteſte à *Euclide* ſes *définitions*, dans l'aſſurance que ſi on l'arrête d'abord ſur cet article, il ne pourra plus avancer d'un travers de doigt. [Mais ſi leurs objections en Géométrie n'étoient pas plus fortes que leurs difficultez en Dialectique, nous pouvons en ſupporter la perte avec plus de réſignation.]

Pour revenir aux Stoïciens, prenez garde à la liaiſon de leur Syſtème. Dès que notre eſprit ſe trouve frappé d'un objet, inſtruit qu'il eſt de toutes ces notions diverſes, & de l'uſage de l'élocution, il énonce en lui-même ce que c'eſt: ceci eſt du blanc, ceci eſt du noir: l'eſprit auſſitôt le conçoit, & il y acquieſce; & ſi cette conception lui vient de l'organe des ſens, il lui donne le nom de *Sens* ou de *Senſation*: & ſi ce qu'il vient d'appercevoir & d'approuver lui paroît convenable à ſa nature, il en réſulte auſſi-tôt l'*appetit*, ὁρμὴ, *impetus animi ad aliquid*; & ſi au contraire il y repugne, c'eſt ἀφορμὴ, ou ἔκκλισις, la *fuite*, la *declinaiſon*, *animi declinatus*, *ac fuga*: mais il y a un appetit raiſonnable, λογικὴ ὁρμὴ c'eſt *le mouvement de l'ame vers une de ces choſes qui conſiſtent dans l'action*, ou, ſelon Chryſippe, *une raiſon qui commande à l'homme une certaine action*, ou, ſelon d'autres, *un appetit pratique*, dont ils marquoient les divers degrez par les expreſſions ſuivantes, *propoſitum*, *intentio*, *præparatio*, *conatus*, *conſilium* & *voluntas*: le tout pour parvenir à la SCIENCE, qui eſt le but de la vie, le port deſiré de notre navigation, & la Cité des bienheureux.

Ils en donnoient diverſes définitions, qui aboutiſſoient à la même choſe. C'étoit *une certaine collection de connoiſſances artificielles, qui tenoit toute ſa fermeté d'elle-même, & que rien ne pouvoit ébranler*; à-peu-près comme un *Edifice* complet, bien appuyé de tous côtez, & bien entendu. Du reſte, c'étoit une des grandes maximes du Portique, que *la Sageſſe conſiſte dans la poſſeſſion des vertus*, & que ces vertus *n'habitent que dans le Sage*. IN *quibus virtutibus ſolis ineſſe etiam ſcientiam dicimus*, dit Lucullus, *quam nos non comprehenſionem modò rerum, ſed etiam ſtabilem atque immutabilem eſſe cenſemus.* Voilà donc la *Science*, qui conſiſte proprement dans les ſeules vertus; & dont la compréhenſion doit être *ſtable* & *immuable*. Ainſi tout ce qui étoit dans le Sage étoit *bon* ; mais dans les autres, rien de pareil. Ils pouvoient avoir leurs qualitez louables; mais ce n'étoit que choſes *moyennes*: dans le Sage tous les devoirs étoient accomplis & portez à la perfection, c'eſt le παντόρθωμα des *Offices* de *Ciceron* ; c'eſt ici où *Valentia* ſemble promettre un Traité de Morale Stoïcienne: *ſed de his* , ajoute-t-il, *alius erit dicendi locus*. [Il n'en paroît rien dans ſes papiers.]

Préſentement vous voyez par quels degrez on arrive au ſouverain bien ; l'objet , *Φαντασία*, les *notices*, ou les notions des choſes, les *prolepſes* ou les premières anticipations, les νοήσεις , ou *notions raiſonnables*, la *mémoire* de ces notions , l'*uſage*, l'*art* , le *logos* ou la *Dialectique* encore plus parfaite , qui de ces notions diverſes compoſe ſes propoſitions & ſes raiſonnemens; ce qui eſt commun au Sage & au non-Sage, juſqu'à ce qu'enfin , en exerçant toutes les facultez naturelles & acquiſes , il arrive à cet *état fortuné*, où nulle défectuoſité ne peut avoir lieu; à cette *ame parfaite*, à cette *ſapience ſouveraine*, à cet *état divin*, ou *égal à celui de la Divinité*, à cette *ſcience* dégagée de toute opinion, à cette *habitude immuable* ; quoiqu'auparavant il ne lui manquât aucune imperfection , & que tout-à-coup d'un homme vil & ordinaire il ſe trouve *transformé* en Héros, ou plutôt en Dieu. Car celui qui tient la Sageſſe du Portique, diſoient-ils, peut ſe dire à lui-même; *Souhaite ce que tu voudras, & il te viendra à volonté.* Ce ſont les paroles de *Plutarque*, dans ce diſcours où il met *en parallèle les Stoïciens avec les Poëtes*, & donne l'avantage aux derniers. Il ſe moque encore d'eux dans un autre endroit, où, après avoir étalé leurs *notions*, leurs *prolepſes*, leurs *ſouvenirs*, leur *ſcience* ferme & immuable, il s'étonne du fondement ridicule qu'ils prêtent à tout cela, en compoſant la ſubſtance de leur ame d'un *air*, ou d'un *ſouffle* léger, *ex tenui aura compactum.* Cependant à entendre *Zénon*, rien de plus inébranlable que leur ſcience: „ Car quand, en étendant les „ doigts, il montroit le dedans de la main; „ l'*Objet*, diſoit-il, *eſt de telle ſorte*: enſuite, „ quand il reſſerroit un peu les doigts; „ *c'eſt ainſi*, diſoit-il, *qu'eſt l'Aſſention, ou* „ *l'Acquieſcement*: après cela les ayant bien „ ſerrez & fermé le poing, il diſoit que „ *c'etoit-là la Compréhenſion*: enfin, quand il „ portoit la main gauche ſur la droite, & „ qu'il en ſerroit le poing de toute ſa force; „ *Telle eſt la Science*, diſoit-il, *dont il n'y* „ *a perſonne qui ſoit en poſſeſſion, excepté le* „ *Sage.* C'eſt *Ciceron* qui parle à la fin „ de ſon *Lucullus.*

Mais ſi la ſcience eſt le premier & le

plus grand de tous les biens, quelle en peut être l'utilité, ſi perſonne n'y peut parvenir? *Où ſont ces Sages, ou ceux qui l'ont été*? ajoute *Ciceron* aux paroles que nous venons d'alleguer, *c'eſt ce qu'ils ne nous apprennent point*; *ils n'en parlent pas même entre eux*, ils n'en alleguent aucun exemple. Il eſt vrai que *Poſidonius*, l'un de ſes Maîtres, concluoit qu'on pouvoit atteindre *juſqu'à la Vertu & à la Sageſſe*, de ce qu'un *Socrate*, un *Diogène*, un *Ariſthène y avoient fait de grands progrès*: mais après tout il falut avouer, que perſonne n'avoit encore mis le pied dans cette terre promiſe. *Quel eſt donc le Sage?* demande Plutarque; *L'homme qu'on n'a jamais vû*, répond-il. En quoi il faut convenir pourtant, que les nations les plus éclairées ont ſouſcrit à la confeſſion ingenue des Stoïciens. Il y a eu des Sages qui ont dit, que *non ſeulement perſonne n'étoit encore parvenu à la Sageſſe*, mais même qu'*il n'étoit pas donné à l'homme d'y pouvoir atteindre*: Sublimité pour nous par conſequent tout-à-fait deſeſperée, & à laquelle on pourroit appliquer le bon mot du Poëte, *Pennis non homini datis*: Déja les Chrétiens y ſouſcriront après S. Paul, *Neminem ad perfectum adduxit lex*: la loi n'a amené perſonne à la perfection: ici la Philoſophie peut tenir lieu de Loi; car n'ayant point de Loi revélée, les Philoſophes ſont Loi à eux-mêmes. Mais en voilà aſſez, & peut-être trop, ſur le *Critère* des Stoïciens ; il eſt tems qu'enfin nous venions à *Carnéade*, le Héros de *Ciceron* & le Conſommateur de la nouvelle Académie.

Arceſilas étant mort, *Lacydes* lui ſucceda dans la chaire Académique ; & la réſigna de ſon vivant à *Telède* & à *Evandre*, tous deux Phocéens. A ce dernier ſucceda *Hegeſinus* de Pergame, & à celui-ci *Carnéade* de Cyrène. Il eut pour ſucceſſeur *Clitomaque* le Carthaginois, homme d'eſprit & grand Ecrivain, au lieu que *Carnéade* n'avoit rien laiſſé par écrit. *Philon* de Lariſſe (on ne ſçait de laquelle) ſucceda à *Clitomaque*, & enſeigna long-tems en Grèce & en Italie. Il eut pluſieurs diſciples, dont les plus illuſtres furent *Antiochus* & *Ciceron*. Il eſt vraï qu'*Antiochus*, dans la ſuite, abjura les principes de ſon Maître, & ſe rangea avec les Stoïciens ſous le drapeau de l'Evidence, au lieu que *Ciceron*, ſon ami, prit tout le contrepied, & ſe détermina pour les Idées de *Philon*. [On parlera bientôt des uns & des autres: ce qu'on en dit ici, n'eſt que pour montrer une ſuite des Philoſophes Académiciens depuis *Arceſilas* juſqu'à *Ciceron*. Si d'*Arceſilas* on veut remonter juſqu'à *Socrate*, le chemin n'eſt pas long, comme on l'a vû ci-deſſus. Ainſi de *Socrate* juſqu'à *Ciceron* incluſivement, on ne compte gueres que douze perſonnes.

On objectoit à l'Orateur Romain, que de ſon tems la Secte étoit comme tombée. Sa réponſe eſt bien notable : Ce n'eſt pas, dit-il, la mort des particuliers qui fait tomber les ſentimens ; tout au plus ils perdent des défenſeurs, qui leur prêtoient le luſtre & la célébrité de leur nom : l'Académie, qui ſe propoſe de combattre toutes les opinions, & de ne décider pour aucune, a été en vigueur avant notre tems ; & ſi aujourd'hui elle eſt comme abandonnée, dans le païs même où elle a pris naiſſance, ce n'eſt pas ſa faute, à mon avis, mais plutôt celle du ſiécle, je veux dire la peſanteur & la nonchalance des génies d'à préſent. Car s'il eſt difficile de bien penétrer toutes les parties d'un ſyſtème, combien ne le ſera-t-il pas de les penétrer tous, & de s'en rendre également le maître ? Or c'eſt ce qu'il faut que faſſent néceſſairement ceux qui, pour trouver la vérité, ſe propoſent d'attaquer & de défendre tous les partis. Ce n'eſt pas que je me donne pour être parvenu à ce haut point de capacité qui demande tant de travail & tant de veilles ; mais j'avoue ingenûment que j'y ai toûjours viſé. Ainſi il voulut être l'*Iſmael* de la Philoſophie, le *Carnéade* des Romains, comme il en étoit déja le *Démoſthene*. *Johnſon* convient du dernier article, mais non pas du premier.]

CARNÉADE ſçut joindre à une grande ſubtilité philoſophique [une éloquence ſupérieure & atterrante, dont *Ciceron* fait de grands éloges, & quoiqu'il ne publiât rien, ſon nom devint ſi fameux, qu'*Athenes* lui fit l'honneur de le choiſir pour un de ſes Ambaſſadeurs auprès de la Rép. Romaine, & elle ſe flatta, que celui qu'on nommoit communément *le tyran des opinions*, qui *n'attaquoit jamais rien qu'il ne renverſât, & ne défendoit jamais rien qu'il ne relevât*, étoit le plus propre de tous ſes Sujets à obtenir du Sénat les adouciſſemens qu'on avoit à lui demander. Mais comme il ne s'agit point ici d'Eloquence, mais de Philoſophie, tâchons de donner une juſte idée de ſes ſentimens. C'eſt ici où *Valentia* s'eſt ſurpaſſé].

Arceſilas, toûjours ſerré dans la diſpute, ne démordoit gueres de la rigidité Pyrrhonienne; *Carnéade*, plus traitable, s'émancipoit quelquefois juſqu'à l'Opination; mais ce n'étoit que pour mieux prêter le collet à l'Adverſaire; car, au rapport de *Numenius*, cette grande facilité qu'il affectoit alors, n'étoit qu'un *raffinement* de l'art; à-peu-près *comme dans ces Athlètes*, diſons mieux, *comme dans ces bêtes féroces, qui ſemblent vouloir reculer, mais qui en effet ne font un pas en arriere, que pour ſe lancer avec plus d'impétuoſité ſur l'Ennemi.*

Ses ſentimens étoient une *Acatalepſie*, une incompréhenſibilité univerſelle, non par la faute des choſes mêmes, qui ſont ce qu'elles ſont indépendamment de nous, mais par la foibleſſe de nos organes & de nos facultez: qu'ainſi ſur quel ſujet que ce puiſſe être qu'on affirme ou qu'on nie, nos propoſitions ſont toûjours *vrayes* ou *fauſſes*, au moins *à parte rei*, comme diſtinguent ſagement nos Scolaſtiques; mais par rapport à nous, *à parte intellectûs*, nulle diſtinction du vrai ou du faux. Pour nos idées, qui ſont comme les images des choſes, *Φαντασίαι*, il convenoit bien qu'elles peuvent être vrayes; mais il ajoutoit, que comme elles nous viennent de dehors, il étoit à craindre que le meſſage ne fût pas toûjours fidèle; qu'il y avoit de vrayes & de fauſſes idées, mais que les vrayes n'ont aucune marque de leur autenticité: qu'il falloit pourtant, dans le cours de la vie, ſe déterminer pour les plus probables, ſous peine de ſe voir reduit

Au pénible fardeau de n'avoir rien à faire.

Voilà en gros ſon idée & ſon *Critère*; mais il faut l'éplucher avec quelque attention, & écouter ſes raiſons; car enfin je voudrois bien comprendre, dit notre Avocat, comment, ſelon la nouvelle Académie, rien ne peut être compris.

Les choſes hors de nous, ſont ce qu'elles ſont en elles-mêmes; & il ne tient pas à elles qu'elles ne ſoient connues; mais la Nature n'a accordé aux hommes aucun inſtrument pour parvenir au vrai, non l'*Imagination*, Φαντασία, puiſqu'elle peut nous tromper, & qu'en effet elle nous trompe ſouvent: non l'*Ame* même, ou notre *Eſprit*, qui ne peut raiſonner ſur les objets, ou ſur les idées que l'Imagination s'en forme. Or toutes ces notices, ces notions, ces conceptions nous doivent être ſuſpectes; elles tirent toute leur * origine des ſens; elles forment notre langage, nos énoncez, nos argumens: la Dialectique même, qui nous enſeigne à arranger tout cela, n'en peut faire qu'un compoſé de ſuppoſitions douteuſes, dont la plupart ſe contrediſent. Ainſi voilà déja une aſſez grande différence entre nos deux Champions. *Carnéade* n'admettoit l'incompréhenſibilité que de la part de l'homme, au lieu qu'*Arcéſilas*, également injurieux à la Nature & à ſon Auteur, s'en prenoit à l'homme & aux choſes mêmes. *Carnéade* ne s'en prenoit qu'à l'humanité: *Veri aliquid eſſe non negamus, percipi poſſe negamus*: Nous ne diſconvenons pas, diſoit *Ciceron*, qu'il n'y ait quelque choſe de vrai, mais nous nions qu'on le puiſſe concevoir.

---

* Ceci eſt refuté dans l'*Art de penſer*.

POUR bien faire, diſoit *Philon* Juif, il faudroit que les deux ſortes de Jugemens ou de Tribunaux que nous avons par devers nous, les *Sens* & l'*Intelligence*, fûſſent tous deux *intègres* & *incorruptibles*; que d'un côté le premier ne nous offrît que des images *fidèles*, & de l'autre, que le ſecond nous indiquât à point nommé celles qu'il faut *admettre* & celles qu'il faut *rejetter*: alors nous ſerions heureux, parce que nous aurions la Science. Mais comme nous éprouvons tous les jours que nous ſommes *diverſement* affectez des mêmes choſes, nous ne pouvons prononcer rien de *ſtable* ſur quoi que ce ſoit.... Ce raiſonnement ſe trouve dans le Traité *de l'Yvreſſe*, & il faut avouer que ce Platonicien de la Synagogue, qui n'étoit rien moins qu'ignorant, ſe plaît beaucoup à *Carnéader*. Il y étale tout au long en quatre grandes pages de l'Edition de *Geneve*, la plupart des moyens de contradiction, que *Sextus* a développez depuis, & qui ſe trouvent dans pluſieurs livres.

Mais quoi qu'il en ſoit de nos diſpoſitions intérieures, *Carnéade* ſoutenoit, que les idées vrayes étoient ſi ſemblables aux fauſſes, qu'il n'y avoit pas moyen de les diſcerner. C'eſt ce que ſon Avocat prétend rendre ſenſible par cet exemple : J'ai vû, dit-il, pluſieurs têtes de JULES-CÉSAR le Dictateur; j'en ai vû en or, en argent, en bronze, en marbre & en pierres gravées: je cherche la plus reſſemblante, & pour cet effet je fais à part moi mes conjectures & mes raiſonnemens ſur celles qu'on me préſente, & je me détermine: mais où eſt le Stoïcien qui oſera me ſoutenir que celle que je prefère, par telle ou telle raiſon, eſt en effet la plus reſſemblante? De même à l'égard de nos idées, elles ne ſont point ce qu'elles repréſentent, elles n'en ſont que les images, dont la multitude ne fait que rendre douteuſe la reſſemblance.

Il y a des imaginations *vrayes*, & il y en a de *fauſſes*; les unes ſont fidèles, & les autres non; comment ferons-nous pour les diſcerner? De deux objets qui *ſe reſſemblent*, & entre leſquels il n'y a *nulle différence*, pouvons-nous dire que nous concevons l'un & non pas l'autre? Or entre nos imaginations fauſſes & nos imaginations vrayes il n'y a nulle différence, au moins par rapport à nous; donc nulle compréhenſion. *Epicure* ſoutenoit, qu'il n'y avoit point d'imagination fauſſe, par la raiſon qu'il eſt abſurde de ſuppoſer un *effet* ſans une *cauſe* qui le produiſe; mais les Stoïciens, les vrais *Antagoniſtes* de *Carnéade*, plus ſinceres à cet égard, avouoient la dette & s'élevoient en commun, & avec *Carnéade*, & avec *Ciceron*, & avec tous les Académiciens,

ciens, contre cet Ignorant, ce Babillard, *Blateronem*, qui ſe plaiſoit à chicaner ſur les maximes les plus reçuës. Pour vous, *Zénon*, diſoit *Carnéade*, vous convenez que *le faux ne peut être conçû*; c'eſt un de vos décrets: or de deux idées, l'une fauſſe & l'autre vraye, mais toutes deux ſi ſemblables qu'on ne peut les diſcerner, comment pouvez-vous ſoutenir qu'on peut concevoir l'une, & l'autre non? Ici, comme on voit, les Stoïciens ſe trouvoient forcez de chercher dans les idées vrayes un *ſigne* évident, une *marque* certaine, qui en fit la différence à notre contemplation.

Ils reprochoient à *Carnéade* une eſpece de contradiction, que *Ciceron* n'a pas oubliée: Vous diſtinguez d'abord, dit *Lucullus*, *nos idées en vrayes & en fauſſes*; c'eſt y admettre de la différence: mais dans la ſuite vous oubliez votre diſtinction; vous dites *qu'il n'y a entre elles aucune différence*: n'eſt-ce pas ſe contredire viſiblement? „ L'Objection ſeroit juſte, „ replique *Ciceron*, ſi nous ſupprimions „ toute vérité; nous n'avons garde, car „ nous voyons des choſes vrayes, & nous „ en voyons de fauſſes: apparence de „ probabilité en beaucoup de choſes, „ nul ſigne de perception": c'eſt-à-dire, que les choſes ſont ce qu'elles ſont *à parte rei*, mais par rapport à nous & à notre intelligence, elles n'ont point de *marque aſſurée*, elles ne ſont que *probables*, puiſque rien ne peut nous venir de la part du vrai, qui ne puiſſe nous venir de la part du faux. Sur quoi ils rapportoient une multitude d'exemples.

Les uns étoient empruntez de la Nature, les autres de l'Art, les autres du cours de la vie humaine, ou de la vie Philoſophique. Dans la Nature, la reſſemblance des *œufs*, des *abeilles*, des *cheveux*, des *jumeaux*; les imaginations de ceux qui *dorment*, qui *rêvent*, qui ſont en *démence*, ou dans le *vin*: dans les Arts, la reſſemblance des *ſtatuës*, des *buſtes*, des *portraits*, des *impreſſions*. A ces exemples généraux ils en ajoutoient de plus Philoſophiques: *Denis* d'Héraclée, diſoient-ils, étant encore Stoïcien, ſoutenoit déterminément, *Qu'il n'y avoit d'autre bien que l'honnête*; mais dans la ſuite, tourmenté du mal des yeux, il abandonna le Portique, pour paſſer dans les Jardins d'*Epicure*, & changea tout-à-fait de principes. Sur quoi *Antiochus*, alors Diſciple de *Philon* & encore Carnéadéen, demandoit en riant, *Ce qu'étoit devenue cette marque inſigne de vérité*, qu'il avoit trouvée ſi long-tems dans le dogme Stoïque, *Qu'il n'y a d'autre bien que l'honnête?* Mais les Académiciens dans la ſuite, & *Ciceron* avec eux, voyant le même *Antiochus* paſſer de l'Académie ſous le drapeau des Stoïciens, demanderent auſſi à leur tour, *Depuis quand, & ſous quel beau Soleil*, il s'étoit apperçu de cette *marque certaine & irréfragable* qu'il avoit conteſtée ſi long-tems dans le dogme en queſtion?

Sur l'illuſion aſſez ordinaire des Jumeaux, ils propoſoient un autre exemple. *Perſée* le Philoſophe, pour convaincre *Ariſton* le Stoïcien de la reſſemblance des images fauſſes avec les images vrayes, s'aviſa de cet innocent artifice. Il envoya un Jumeau de ſa connoiſſance mettre en depôt chez *Ariſton* une ſomme d'argent reſtituable à demande; & quelque tems après, il envoya l'autre Jumeau, c'eſt-à-dire le frere du premier, redemander le depôt, qui fut reſtitué ſur le champ, mais à celui à qui il n'apartenoit pas. *Hé bien!* lui dit *Perſée* en lui dévoilant le myſtère, *qu'eſt devenue votre marque de compréhenſibilité?* Un objet faux, avec toutes les livrées du véritable, vous a trompé, pour vous apprendre que de deux idées qui ſe reſſemblent, il eſt abſurde de ſoutenir qu'on peut concevoir l'une & non pas l'autre.

Sur le chapitre des ſonges, des viſions, des extaſes, des accès de frénéſie, il ſeroit ſuperflu d'entrer dans le détail, ils ne tariſſoient point ſur cet article. Envain les Stoïciens repliquoient, que ces gens en démence, ou en liqueur, réfutoient eux-mêmes dans la ſuite la vanité de leurs imaginations; cette réponſe paroît à *Ciceron* la foibleſſe même: *Il ne s'agit pas de ſçavoir*, dit-il, *quelle eſpece de ſouvenir ſuccede à ces tranſports*; *mais quelle ſorte de ſenſation a été la leur*, *dans le tems même qu'ils étoient agitez.* Ce ſont ſes propres paroles dans le *Lucullus.*

Valentia, qui nage ici en grande eau, va encore plus loin. Il ne pouvoit ignorer, lui qui avoit tout lû, que *Tertullien*, d'un côté, dans ſon Traité *de l'Ame*, s'éleve avec beaucoup de vehémence, & comme Philoſophe, & comme Chrétien, contre la nouvelle Académie; & que, de l'autre, *S. Auguſtin*, déja converti, avoit, dans un âge mûr & par zèle de Religion, *Deo juvante ac miſerante*, comme il le dit lui-même * vers la fin de ſa vie, compoſé trois Dialogues *adverſùs Academicos*, où vraiſemblablement un bon Catholique, comme *Valentia*, devoit chercher des ſolutions ſatisfaiſantes. En effet, il ne les negligea point; & voici le jugement qu'il en porte: *Quorum* (Academicorum) *aliqua argumenta* Tertullianus *in libro* de Anima, *&* D. Auguſtinus adverſùs Academicos *libro tertio, retulerunt & ſol-*

---

* A la tête de ſes *Retractations* ou *Eclairciſſemens.*

ſolvere ſe credunt; c'eſt-à-dire, que ces deux Peres *ont rapporté quelques-unes de leurs raiſons, & qu'ils ſe flattent de les avoir refutées.* Voilà tout. A l'égard de *Tertullien*, on peut voir la note du Commentateur dans notre premier Extrait : il ſeroit inutile d'y revenir : nous dirons ſeulement par voye d'appendice, que plus on y refléchit, plus on trouve inconcevable que *Tertullièn* s'aviſe d'aller inſulter l'Académie, (*Academice procaciſſime*, lui dit-il) dans le tems qu'il va réveiller une idée, celle du *Vin*, en tant que *mémorial du Sang de J. C.*, qu'on pouvoit ſi aiſement retorquer contre lui. Ainſi *Valentia* a évité l'écueil, & a été plus ſage.

Cependant les Stoïciens ne ſe rendoient pas à tant d'exemples d'illuſions; ils ſoutenoient toûjours qu'il y avoit une *Evidence*, *ἐνάργεια*, une certaine perſpicuité au deſſus de tous les diſcours. *Lucullus* nous apprend, qu'il y avoit même des Philoſophes qui ne vouloient pas qu'on en diſputât, parce que tout ce qu'on pouvoit dire ſur ce ſujet, étoit au deſſous de l'Evidence même : *Quicquid dixeris infra.* D'autres ſoutenoient qu'il y avoit de la *folie*, & peut-être de la *mauvaiſe-foi* à la conteſter. Quoi ! diſoit *Epictete* à „ l'*Académicien*, vous ne comprenez pas „ à préſent que vous veillez ! *Non*, dit- „ il; *car lors même que je dors, il me ſem-* „ *ble auſſi que je veille.* Il n'y a donc,

„ ſelon vous, aucune différence entre „ ces deux idées? *Aucune.* . . . Après „ cela, ajoute-t-il, comment raiſonner „ avec un tel homme! quel tiſon, quel „ fer ardent lui appliquerai-je, pour le „ convaincre qu'il eſt dans un état de „ mort? Il ſent, & avec tout cela il „ diſſimule le ſentiment: à mon avis il „ eſt pire qu'un trépaſſé. [Ces paroles, qui ſont du *Commentaire* d'*Arrien*, ne ſont point tombées à terre: Mr. LOCKE, dans ce Chapitre où il traite des *degrez de la Connoiſſance*, Liv. IV. de ſon *Entend. Humain*, fait uſage de ce même *feu* contre les Sceptiques: Vous doutez *ſi vous ne dormez pas, ſi vous ne ſongez pas*, Eh bien! pour vous réveiller, *mettez la main dans le feu.* Quoi! *n'y auroit-il point de différence entre ſonger qu'on eſt dans le feu, & y être effectivement?* Un ſonge nous fait voir la flame & craindre la brûlure, mais il ne nous rôtit point. *Hobbes*, dans ſon *Léviathan*, imagine une autre ſolution qui vaut de l'or; car il eſt permis de recueillir des pailles d'or *ex ſtercore Ennii: En veillant*, dit-il, *je me rappelle parfaitement bien le deſordre, la confuſion, l'inconſiſtence des idées qui m'ont occupé en dormant; & en ſongeant, je ne me ſouviens pas que je me ſois jamais rappellé l'ordre & l'économie des reflexions que j'ai faites pendant la journée. Valentia* ne répond point au premier exemple, & je ne vois pas ce qu'on peut oppoſer au ſecond. Le reſte dans l'*Anti-Académique* :]

Voici un autre aſſaut d'*Epictete* dans le même livre, qui n'eſt pas moins vif: „ Si j'étois, diſoit-il, au ſervice de quelqu'un de ces Philoſophes, quand je ſçaurois devoir être roué de coups tous les jours de la vie, à chaque fois qu'il me demanderoit de l'*Huile*, je lui apporterois conſtamment du *Garum* (*eſpece de Sauce à Robert*,) & s'il me diſoit, *Comment ! ne t'ai-je pas dit de m'apporter de l'Huile ? ... Oui*, lui répondrois-je, *vous me l'avez dit*; mais *ayant vû du Garum, l'image de l'Huile, toute pareille & indiſcernable* (ὁμοιότατος καὶ ἀδιάκριτος) *s'eſt préſentée à mon eſprit, & m'a trompé.* De même à l'égard des autres choſes, je le régalerois tous les jours ſur le même pied: & ſi deux ou trois de ſes Eſclaves vouloient bien s'entendre là-deſſus, je ne doute point qu'à la fin il ne s'en pendit, ou du moins qu'il ne renonçât à l'Académie.

[Il faut que la raillerie ne ſoit pas tout-à-fait deſtituée de ſel, puiſque *Valentia* ne l'a pas jugée indigne d'une réponſe :] *Et moi*, dit-il, ô Epictete, *ſi j'étois à la place de ton maître, je voudrois faire une expérience, ſçavoir qui ſe laſſeroit le plutôt de ſon train, ou toi, de recevoir les étrivieres, ou moi, de te les donner.* [Pour répondre en Philoſophe, il falloit avouer de bonne-foi, *qu'il y a une infinité de choſes dans la vie ſi diſtinctes & ſi aiſées à diſcerner*, que celui qui s'aviſe de les confondre, mérite la repréhenſion d'un Eſclave.

LES STOÏCIENS appuyoient encore leur Evidence ſur cette maxime, que *chaque choſe a ſon genre*; que *rien n'eſt égal à autre choſe*, & qu'ainſi la *marque* eſt réelle.

Plutarque ſe récrie ſur ce principe: *Quoi!* dit-il, *point de Pigeons qui ſe reſſemblent*, ni d'*Abeilles*, ni de *Figues*, ni de *Grains*, ni de *Semences!* J'en appelle *au ſuffrage univerſel du Genre humain.* *Ciceron* répond plus modeſtement, que cette maxime, pour être Stoïcienne, n'en eſt pas plus croyable; *mais*, ajoute-t-il, *ne conteſtons point, il ne s'agit pas proprement de ſçavoir, ſi entre de pareils objets il n'y a point de différence; mais ſeulement ſi, en ſuppoſant qu'il y en ait, elle ſoit telle que nous n'y ſoyons point trompez.* [Cette réponſe me paroît foible; car s'il y a de la différence, & qu'elle ſoit importante, c'eſt à nous à la chercher & à la trouver: autrement la *Sauce à Robert* reviendra ſur le tapis.]

Après les ſens, vient la *Dialectique* & l'Art de raiſonner. Ici les objections de *Carnéade* ne ſont pas ſi fortes: *Valentia* en convient; *Ea*, dit-il, *quibus Dialecticen oppugnant Academici, valdè ſunt infirma*, *ma.* Ainſi on ne s'y arrêtera point; on en a dit ſon ſentiment dans une *Addition* particuliere à la *Préface* des *Académiques*. Cependant *Valentia*, pour conſoler *Carnéade* de cet échec, s'en venge ſur la Dialectique de *St. Auguſtin*. Entre eux le débat: paſſons à la *Probabilité*.

Les Stoïciens diſoient, qu'*il y a des objets qui peuvent être compris, & d'autres non*: mais *Carnéade* diſoit, qu'*entre les divers objets qui s'offrent à notre eſprit, il y en a qui ſont probables, & d'autres non.* Ainſi toutes nos objections, diſoit *Clitomaque*, contre les ſens, contre l'évidence &c. tombent ſur la diſtinction des Stoïciens; mais pour la nôtre, elle ne ſouffre aucune difficulté: & ſi nous manquons d'*évidence*, il nous *reſte aſſez de raiſons pour nous déterminer pour tel ou tel objet*, ſur-tout dans les affaires de la vie. Car *il ſeroit contre la Nature qu'il n'y eût rien de probable.* Le Critère des Académiciens eſt donc la *Probabilité*; & celui du Portique, l'*Evidence*.

Si on objectoit aux premiers, qu'au moins le décret de l'Académie, qu'*Il faut ſe contenter du probable*, devoit être certain & compréhenſible, & par conſequent renverſer leur hypothèſe; ils répliquoient, ſelon *Clitomaque*, que *ſi certains objets étoient probables, & d'autres non, cela ne ſuffiſoit pas pour pouvoir dire, que les uns pouvoient être compris, & non pas les autres,* *parce qu'il y a beaucoup de choſes probables qui ſont fauſſes, & que le faux ne peut être compris*: d'où ils concluoient, que leur *Critère même ne s'étendoit point au-delà de la Probabilité.* Ils ne diſoient donc pas, *tel ou tel objet* eſt *probable*; mais ſeulement, *il nous paroît tel*; cèla *peut* être; il y a *apparence*; s'il falloit ſe déterminer & agir, nous ne delibérerions pas longtems, mais *la compréhenſion* nous manque.

Cependant *St. Auguſtin* ne laiſſe pas d'inſiſter ſur cette vraiſemblance: Le *vraiſemblable*, dit-il, eſt ce qui *reſſemble au vrai*; comment donc pouvez-vous dire *qu'une choſe eſt ſemblable à ce que vous ne connoiſſez point?* Cette objection, dit *Valentia*, n'a pas beſoin d'un *Carnéade* pour être réſolue: elle n'eſt fondée que ſur l'expreſſion Latine, *vero ſimile*, qui a paſſé dans notre langue, au lieu que les Grecs uſent communément du πιθανὸν, & les Latins le plus ſouvent de leur *probabile.* Il eſt vrai que *Ciceron* employe quelquefois le *vero ſimile*; mais le dernier Editeur des *Académiques* a remarqué là-deſſus, que ce n'eſt pas ſans précaution; car il a dit une fois *&* QUASI *vero ſimile*: ce qui auroit dû prévenir l'objection de *St. Auguſtin. Valentia* ſubſtitue à *vraiſemblable*, PERSPICUO SIMILE, qui *approche de la perſpicuité*, ou *qui lui reſſemble*: [en quoi il me paroît qu'il fortifie l'objection. Le plus court à, mon avis, ſeroit de demander aux Académiciens, *Pourquoi il ſe déterminent pour un objet* probable, *plûtôt que pour un autre*? Ou ils ne diront rien, ou ils donneront à entendre, que cet objet leur paroît le plus approchant de la vérité: d'autant plus qu'ils admettent des idées *vrayes*, auſſi-bien que des idées *fauſſes*; ſeulement ils ne ſont pas ſûrs de l'application du principe, lors même qu'il eſt bien appliqué.

On leur objectoit encore la *mémoire*, les *arts*, les *régles* & les *maximes* de chaque Diſcipline: mais à l'égard de la *Mémoire*, ſi l'argument étoit bon, il prouveroit trop: car il ſuivroit de-là, qu'ayant retenu dans ſon eſprit les raiſons d'un ſyſtème particulier, comme de celui d'*Epicure* par exemple, le ſyſtème ſeroit vrai & bien compris; ce qui eſt abſurde, ſur-tout pour les Stoïciens, qui n'en connoiſſoient point de plus faux: & pour ce qui eſt des *Arts*, chacun ſçait qu'il y en a de diverſes ſortes: les uns tiennent de la *Charlatanerie*, les autres de la *Conjecture*, & pour ceux qui paſſent pour les plus *néceſſaires*, ils varient en tant de façons, qu'il n'eſt nullement beſoin de la Compréhenſive pour les exercer.

Mais s'il y a des choſes probables, la probabilité n'eſt pas toûjours *égale*. *Carnéade* en diſtinguoit de divers ordres: les unes étoient ſimplement *probables*,

bles, *πιθαναὶ*, les autres non ſeulement probables, mais en même tems *débaraſſées*, *Indiſtractæ*, *πιθαναὶ καὶ ἀπερίσπασται*: d'autres, qu'il nommoit *parcourues* ou *circonſtanciées*, c'eſt-à-dire, qu'étant enviſagées dans toutes leurs circonſtances, rien n'apportoit obſtacle à l'approbation, *περιωδευμέναι ἢ ἐξωδευμέναι*. *Ciceron*, qui évitoit tant qu'il pouvoit les termes ſcientifiques; exprime leur idée par circonlocution, *ex circumſpectione & accurata conſideratione, & quæ non impediatur*: donnons des exemples des unes & des autres.

La probabilité eſt *débaraſſée*, ſi, en conſiderant un objet dans ſa totalité, tout concourt au même jugement: Je vois venir à moi un *Vieillard* venérable; je juge à ſon air, à ſa taille, à ſa demarche & à tous ſes traits que c'eſt *Socrate*; & comme tout ce que je vois ne contredit point cette idée, la probabilité n'en eſt point embaraſſante. Mais il arrive quelquefois que, malgré le concours des vraiſemblances, il me reſte dans l'eſprit quelque préjugé qui me la rend ſuſpecte. *Menelas* arrivé au Phare, y voit *Helene* ſon Epouſe; mais il ne la reconnoit pas, parce qu'il s'imagine de l'avoir laiſſée dans le vaiſſeau. En ce cas la probabilité ſe trouve *embaraſſée*. Mais ſi le préjugé ne s'en mêle point, & que toutes les circonſtances de tems, de lieu & d'objet ſe réuniſſent, alors c'eſt une probabilité *dcbaraſſée & circonſtanciée.*

Quand il s'agit d'un objet, dit l'Académie, il faut conſiderer bien des choſes : 1. l'*Inſtrument* même dont on ſe ſert pour en juger, ſçavoir nos yeux, ou notre vûë, ou nos autres *ſens*, s'ils ſont en bon état & propres à obſerver? 2. La *Choſe* même, ſi elle eſt proportionnée à la portée de nos yeux ou non? Car ſi l'objet eſt trop mince, ou trop petit, ou trop grand, on pourroit s'y tromper. 3. Les *Interſtices*; ſi un air obſcur, ou nébuleux, ou trop éclatant ne s'y interpoſe point; ſi l'intervalle n'eſt ni trop grand, ni trop petit? 4. Le *Lieu* où l'objet eſt placé; s'il eſt plan, ou concave, ou cannelé, ou bigarré; ſous un vrai, ou ſous un faux jour, qui pourroit en alterer l'image? 5. Y employer un *Tems* raiſonnable, & ne pas faire les choſes à la volée. 6. Etre ſûr de *l'Objet* ſur lequel on raiſonne &c. Enfin tant d'autres précautions, qui varient à l'infini. Quand toutes ces conditions ont été bien obſervées, la probabilité eſt dans les formes, bien *conſiderée* & bien *débaraſſée*: & cependant, après toutes ces précautions, il peut arriver au Sage, dit *Ciceron*, de manquer la vérité. *Lucullus* objecte, que ſi cela eſt, *la Nature ne nous a donné aucune régle pour aller*

aller au vrai. Eſt-ce ma faute ? Replique l'Académicien: accommodez-vous comme vous pourrez; *utere conceſſis*, prenez toûjours ce qu'on vous donne; ſi vous n'avez pas de *certitude*, au moins vous jouiſſez du *probable.*

Remarquez, que la probabilité peut être *circonſtanciée* ſans être *débaraſſée. Alceſte*, déja morte & enterrée depuis quelques jours, ayant été rendue à la vie par *Hercule*, ce *Héros* la mène à ſon Mari, & la lui donne en garde comme une autre femme. *Admete*, frappé de la vûë de ſon Epouſe, l'ayant bien conſiderée, rappelle ſes idées avec toute l'attention poſſible: tout s'accorde, la taille, les yeux, les traits, le ſoûrire & la tendreſſe conjugale: mais la probabilité y manque; car comment pourroit-il ſe perſuader, que c'eſt la même perſonne qu'il a enterrée depuis peu? Elle lui reſſemble ſans doute, mais ce ne peut être la même. Ainſi il y a 4. ſortes de probabilitez, la *ſimple*, la *débaraſſée*, la *circonſtanciée*, & la *circonſtanciée ſans embaras.* Tout cela peut avoir ſon utilité.

Numenius, dans *Euſebe*, donne à entendre, que *Carnéade* n'admettoit point *l'Epoque* univerſellement; *parce*, diſoit-il, *qu'il n'eſt pas poſſible à l'homme de retenir ſon aſſention ſur toutes choſes:* & *Philon* & *Métrodore* ajoutent, qu'il ne ſoutenoit la Suſpenſion que par voye de diſpute, & pour étaler ſes talens, *animi gratiâ*. Mais *Valentia* aime mieux s'en rapporter à *Clitomaque* & à *Ciceron*, qui aſſurent poſitivement le contraire. D'ailleurs, quelle néceſſité avoit *Carnéade* de ſortir d'un ſi bon poſte, pour conſentir à ce qui eſt inconnu? *Ne vaut-il pas mieux*, diſoit l'Orateur Romain, *quand même il y auroit quelque choſe qu'on pût concevoir, de ſe tenir toûjours ſur ſes gardes, depeur qu'en ſe donnant la licence d'opiner, on ne tombe lourdement dans une pente ſi dangereuſe?* Le vrai moyen d'éviter le parjure, c'eſt de ne jurer jamais; de même, pour éviter l'erreur, écueil honteux & ſouvent fatal, il ne faut jamais opiner. En vertu de cette *régle*, on cenſure ici celui qui l'a préſcrite, de ce que, dans le tems qu'il va plaider la cauſe de l'*Epoque*, qui eſt celle de ſon *Carnéade* & la ſienne propre, il debute, dans ſon *Lucullus*, par cette confeſſion ingenue: „ Je ne „ ſuis pourtant point de ceux qui ne „ hazardent jamais, qui n'opinent jamais: mais ici il eſt queſtion du Sage: „ pour moi, je ſuis grand Opinateur. Je „ ne me donne point pour Sage; je dirige mes penſées, non du côté de „ cette *petite-Ourſe*

„ Nocturne, & cependant conductrice fidelle

„ Du Nocher Tyrien, qui ſe guide
ſur elle:

„ Mais plutôt du côté de la *grande-*
„ *Ourſe*, de ces Etoiles brillantes qui
„ compoſent le Chariot, c'eſt-à-dire de
„ ces raiſons d'une grande latitude: &
„ voilà pourquoi je m'égare ſi ſouvent
„ à droite & à gauche. Mais encore
„ une fois, il s'agit du Sage, & non pas
„ de moi : car à l'égard des Objets, dès
„ qu'ils ont frappé vivement mon eſ-
„ prit & mes ſens, je les *reçois*, & quel-
„ quefois même j'y *acquieſce*; cependant
„ je ne les conçois point : car je ne
„ crois pas qu'on puiſſe rien concevoir:
„ je ne ſuis point ce Sage que nous
„ cherchons; c'eſt pourquoi je cede aux
„ apparences, & je n'y puis reſiſter". *Valentia* répond, que c'eſt lâcher le pied, *cedentis eſt*; & que, quoiqu'on ne ſoit point un *Sage*, il faut pourtant être *Philoſophe*, s'étudier à la vraye Sageſſe, & y faire de continuels progrès, & que les Stoïciens mêmes, qui n'attendoient que de leur Sage des devoirs parfaits, exigeoient pourtant des autres des devoirs *réels*, dont l'un des plus grands étoit la fuite de l'*opination* & de la *témérité*.

Une autre objection des Stoïciens contre l'*Arrêt Philoſophique*, c'eſt qu'il en découle deux inconvéniens; l'*Aphaſie*, du côté du Diſcours; & l'*Apraxie*, du côte de nos Devoirs. Mais *Ciceron* y répond avec ſa clarté ordinaire : premièrement ſur l'*Aphaſie*, que pour garder la loi de l'*Epoque*, on n'en devient pas muët ; qu'à la vérité il faut ſuſpendre ſon jugement définitif, mais que, ſans préjudice de cette réſerve, on peut dire modeſtement ſa penſée ſur quel objet qui ſe préſente, pourvû qu'on ne ſorte pas des termes de la probabilité : ſur l'*Apraxie*, il eſt encore plus étendu ; il fait voir au long, que dans le cours des choſes humaines nous ſommes tous Académiciens ; nous entreprenons tout, & nous ne ſommes ſûrs de rien. L'un ſe marie pour être content ; l'autre, pour avoir un héritier ; un autre ſème ſon champ ou plante ſa vigne dans l'eſpérance de la récolte ; un autre s'embarque pour faire fortune ; un autre s'engage dans les armes pour ſe faire un nom ; un autre fait des expériences pour épier la Nature ; tous agiſſent & ſe remuent, & cependant nul n'eſt aſſuré du ſuccès. D'ailleurs il n'eſt pas vrai que ces trois choſes ſoient néceſſairement liées, comme le prétendent les Stoïciens, l'*Idée*, l'*Appétit* & l'*Aſſention* : l'Idée n'eſt que la ſimple image des choſes : l'Appétit peut s'en enſuivre, ſelon les rapports de convenance entre nous & l'objet ; mais nous ſommes les maîtres de l'Aſſention, autrement rien ne ſeroit en notre puiſſance : ce qui renverſeroit en partie le ſyſtème du Portique, qui ſe vante de ſubjuguer les paſſions deſpotiquement.

Ciceron, dans une de ſes Lettres à *Atticus*, c'eſt la 21. du XIII. Liv., parle d'une certaine comparaiſon qu'il avoit employée dans le *Catulus*, pour nous repréſenter l'action ou l'office de l'*Arrêt*: c'étoit celle du *Nautonnier*, qui oppoſe la rame au mouvement de ſa barque; mais dans la ſuite, n'en étant pas content, il ſe détermina pour celle du *Lutteur* qui préſente le poing, mais qui ne frappe pas, de peur de manquer ſon coup; ou pour celle du *Conducteur* qui, au lieu de lâcher les rênes à ſes chevaux dans une pente difficile, les retient d'une main vigoureuſe, de peur qu'ils ne ſe précipitent. C'eſt, dit-il, la comparaiſon de *Lucilius*.

> *Suſtineat curſum, ut bonu' ſæpe Agitator, equoſque.*

A juger des Académiciens par cette *Suſpenſion*, on s'imagineroit peut-être, que deſeſpérant de parvenir au vrai, la langueur & l'oiſiveté doivent être leur caractère. Rien moins, au dire de *Ciceron*: leur grande paſſion étoit la recherche de cette même vérité tant deſirée, à l'acquiſition de laquelle ils n'épargnoient ni ſoins, ni veilles, ni expériences. Auſſi leur grande maxime étoit de diſputer pour & contre, afin que, comme dans le cours ordinaire de la Juſtice on ne juge les parties qu'après les avoir ouïs contradictoirement, de même en fait de ſectes de Philoſophes, on ne ſe déterminât pour aucune, qu'après les avoir écoutées toutes avec une patience & une impartialité de véritables juges.

Enfin ſi on reprochoit aux Académiciens, qu'ils avoient, comme les autres, certains ſentimens de prédilection, certaines maximes favorites, comme ils en avoient ſans doute ſur *la liberté*, ſur *le ſouverain bien* &c. ils répondoient, qu'ils ne prétendoient pas pour cela prononcer des *Oracles* & avoir trouvé la *vérité*, mais uniquement ce qui leur ſembloit de plus *probable*, *proviſionellement* & en attendant *mieux*. C'eſt ainſi qu'*Horace* ſe dépeint lui-même dans une de ſes Epîtres, où l'on a fait voir dans l'Extrait précedent qu'il pille *Ciceron*:

Ac ne fortè roges quo me duce, quo lare tuter,
Nullius addictus jurare in verba Magiſtri,
Quò me cunque rapit tempeſtas deferor hoſpes.

A *Carnéade* ſucceda *Clitomachus*, Carthaginois & homme d'eſprit, non qu'il fût le premier entre ſes Diſciples ; car c'étoit *Mentor* de Bythinie qui avoit cet honneur : mais celui-ci ayant été ſurpris avec *Meliſſe*, la Concubine de ſon Maître, par ſon Maître même, il fut chaſſé par lui de ſon Ecole, & exclus de la ſucceſſion : ce qui fait croire à *Valentia*, que la Probabilité étoit plus que *circonſtanciée*, & qu'il y avoit de la *Compréhenſive* : COMPREHENDENTEM *phantaſian fuiſſe illam, non* PROBABILEM *modò, Carneades fateatur oportet.* On voit par-là que notre Avoçat avoit bien lû ſon *Ciceron de Oratore*, & qu'il ſçavoit rejouir l'Audience quand la matière l'y invitoit. Cependant il faut avouer qu'il n'a pas la paire des gands de la raillerie ; on la trouve dans *Euſèbe*, attribuée à *Numenius* en très-bon Grec, *οὐχ ὑπὸ πιθανῆς Φαντασίας ὡς δὲ μάλιϛα πιϛεύων τῇ ὄψει καὶ καταλαβὼν Non jam viſo tantùm probabili, at ſuis maximè credens oculis, eumque verè comprehendens.* Après cela on ne s'étonne plus de voir le Diſciple ſe déchaîner contre ſon Maître, & ſoutenir à cor & à cri tout le reſte de ſes jours, *qu'il y avoit un Critère de vérité.*

Entre les Diſciples de *Clitomaque*, PHILON de Lariſſe fut un des plus illuſtres. Il brilla principalement durant la guerre de *Mithridate* ; qui s'étant rendu maître d'Athenes, l'obligea de ſe refugier à Rome, où *Ciceron*, encore jeune ;

fit connoiſſance avec lui, & goûta ſi bien ſes leçons, qu'il ne s'en départit jamais. En effet, peu de tems avant ſa mort, en envoyant ſes grandes *Académiques* à *Varron*, il lui declare dans ſa lettre, que s'il lui a donné à ſoutenir, dans ces Entretiens, le ſyſtème d'*Antiochus*, qu'il approuvoit, *il a pris pour lui celui de Philon.* Cependant comme nous avons perdu, & le *Catulus*, où *Philon* étoit fort concerné, & preſque toutes les grandes *Académiques*, *Valentia* a eu plus de peine à déchiffrer ſon caractère, que celui des autres Académiciens. Tout ce qu'on peut inférer en gros de ce qui nous en reſte, & de quelques autres temoignages de l'Antiquité, c'eſt que probablement il étoit dans les mêmes idées que ſon Diſciple, c'eſt-à-dire que *Ciceron* même, qui s'étoit chargé, comme il le dit, de la défenſe de ſes ſentimens: *Tibi dedi partes Antiochi, mihi ſumſi Philonis.*

D'abord il faut convenir qu'il s'écarta un peu du point fixe de la doctrine de ſes maîtres. *Numenius* nous apprend, qu'il ne perſévéra pas dans la *fermeté* de *Clitomaque*: *Sextus*, qu'il forma une eſpece de quatrième *Académie*; ce qui n'auroit aucun ſens, ſi on ne ſuppoſoit de ſa part quelque innovation: *Lucullus* l'en accuſe formellement, *Nova quædam commoviſſe, quod ea ſuſtinere vix poterat, quæ contra Academicorum pertinaciam dicerentur.* Un

des

des grands principes de l'Académie étoit la *Suſpenſion* : *Numenius* prétend, qu'il l'obſervoit ſi mal, qu'il ne défendoit point au Sage d'*opiner*.

Il croyoit qu'on pouvoit *comprendre* beaucoup de choſes dans la Nature, mais non pas dans le ſens du Portique, d'une manière ferme & inébranlable; juſques-là que, ſi *Zénon* s'étoit contenté de dire, que l'objet eſt vrai *lorſqu'il nous vient de la part de ce qui eſt*, ſans y ajouter cette queuë, *& tel qu'il ne ſçauroit venir de la part de ce qui n'eſt point*, *Philon* n'auroit eu aucun procès avec lui; ce qui, comme on voit, le rapprochoit des Péripatéticiens, qui diſtinguoient les choſes *connues* des *inconnues*, & admettoient une infinité d'aſſentions.

Mais il y a plus; c'eſt qu'en cela il ne prétendoit s'éloigner ni de *Carnéade*, ni de l'*Académie*, ni de *Platon*, ſoutenant dans un ouvrage *ex profeſſo*, que *tout ſe réduiſoit à une ſeule & même Académie* : ce qui indiſpoſa contre lui, non ſeulement *Catulus* le Pere, qui lui en donna le démenti en face, mais encore *Antiochus*, ſon ancien Diſciple, qui auſſi le refuta dans un Traité exprès qu'il dédia à *Soſus*, ſon compatriote & ſon ami, & d'ailleurs Stoïcien comme lui. [Il arriva donc à *Philon*, ce qui eſt arrivé depuis à nos Conciliateurs en fait de Religion; en voulant mettre la paix entre les partis, il les ont tous déſobligez.] Car d'un côté les *Académiciens* véritables lui reprocherent de parler contre ſa conſcience ; & de l'autre les *Stoïciens*, de ſe contredire, en n'admettant que la moitié de leur définition. Vous vous rapprochez de nous, lui diſoit-on, en admettant la *Compréhenſive*, mais en rejettant la clauſe, vous retombez dans l'Acatalepſie : car ſi l'idée peut venir du faux, telle qu'elle vient du vrai, où eſt la compréhenſion ? Ainſi, en voulant éviter l'écueil, il y retomboit, ſelon *Lucullus*. *Numenius* ajoute, que *Philon*, qui vécut long-tems, s'appercevant à la longue que ſon *Epoque n'en pouvoit plus*, & que l'*Evidence* & la *Concorde* de nos idées réiteroient leurs aſſauts, il ſe trouva ſi frappé & ſi accablé de leur poids, que ſa conſcience, déja convaincue, ne cherchoit plus qu'un prétexte honnête, une conférence par exemple avec un habile homme, pour tourner caſaque : [à-peu-près comme certains proſélytes de notre tems, qui déja gagnez dans le cœur, ſont bien-aiſe de ſe faire aſſiéger dans les formes, pour éviter le reproche de légereté.]

Philon eut pour auditeur pendant longues années, ce même ANTIOCHUS *Aſcalonite*, qui l'abandonna, & qui écrivit même contre lui. Il fut auſſi un des maîtres de *Ciceron*, pendant le ſéjour qu'il fit à *Athènes*, ſur-tout pour la *Dialectique*, qui étoit le fort des Stoïciens. L'Orateur ſe loue beaucoup de ſa probité, de ſa douceur & de ſes manières. Il ne lui reproche que ſon changement de *Philoſophie* : car ayant été long-tems *Académicien*, il abandonna enfin, *Ciceron* dit que ce fut par vanité, & *Lucullus* par conviction, les principes de ſon maître, pour ſe ranger avec tous les Dogmatiques du côté de l'Evidence, & la défendre deſormais de vive voix & par écrit; ſans renoncer au nom d'*Académicien*, qu'il croyoit apartenir aux vrais Diſciples de *Platon* & de *Xénocrate*, c'eſt-à-dire aux vieux *Académiciens*. Ainſi, à ſon dire, il n'étoit pas *ſorti* de chez lui, mais il y étoit *rentré*; *migraſſe dicebat quaſi è nova in veterem domum*; il n'étoit pas le Déſerteur, mais le Reſtaurateur de la véritable *Académie*. Pour ſon Critère, c'étoit celui des Stoïciens, qu'il admiroit & qu'il défendoit preſqu'en tout : *niſi perpauca mutaviſſet, germaniſſimus Stoïcus*, dit *Ciceron* en réfutant ſes principes; cependant, dans une de ſes Lettres, il convient que ſes raiſonnemens ſont bien probables; *illa Antiochea ſunt valdè πιθανὰ.* Par-là il amadouoit *Varron*, à qui *Atticus* montroit ſes Lettres, & qui étoit pour *Antiochus*. Témoin ce Volume qu'il compoſa enfin vers la fin de ſa vie, & qu'il intitula *de Philoſophia*, [qu'il ne faut pas confondre avec l'*Hortenſius* de *Ciceron*, qui avoit auſſi le même titre. L'un & l'autre ont péri, ou par malice, ou par negligence ; mais *St. Auguſtin*, dans la *Cité de Dieu* & ailleurs, en parle avec eſtime ; du premier, comme tout *Antiochéen*, & de l'autre, comme d'un *chef-d'œuvre*, auquel il devoit en grande partie ſa converſion.

Voilà en gros le Commentaire Philoſophique de *Valentia* ſur les *Académiques* de *Ciceron*. Avec ce ſecours on n'aura pas beſoin pour les entendre de beaucoup de notes : on pourra même ſe paſſer de conſulter l'article des *Académiciens* dans la grande Hiſtoire de *Stanley* : car il s'en faut bien que cette matière y ſoit développée avec l'exactitude que l'on trouve ici ; ce qui ſoit dit pourtant ſans préjudice du grand cas que je fais avec le Public de ce docte répertoire.

Valentia, pour rendre ſon Traité plus complet, y joint deux Additions, l'une ſur le *Criterium* des *Cyrénaïques*, qui bornoient toutes leurs connoiſſances aux émotions intérieures, regardant comme incertain, & ſeulement apparent, tout ce qui eſt hors de nous ; à-peu-près comme une ville aſſiégée, qui ſçait ce qui ſe paſſe au dedans de ſes murs, mais qui n'a que des apparences ſur la manœuvre des aſſiégeans : & l'autre ſur le *Criterium* d'*Epicure*, qui prenant tout le contre-pied remettoit les *Sens* en honneur, juſtifioit de ſon mieux leur *fidélité*, & les diſculpoit des *erreurs* de l'opinion.

Mais comme cet Extrait n'eſt déja que trop étendu, il vaut mieux renvoyer nos Lecteurs à *Sextus* pour les *Cyrénaïques*, & pour *Epicure* à l'illuſtre *Gaſſendi*, qui n'a rien oublié ſur la matière, & qui, pour venger ſon Héros des railleries des Académiciens, ne laiſſe point paſſer l'occaſion de leur porter quelques petites atteintes. Par exemple (& ceci n'eſt point étranger à notre ſujet) après avoir expoſé ſon idée ſur nos connoiſſances, & ſur la manière de les acquérir & de les démontrer, il s'addreſſe à eux & leur propoſe ce dilemme: „ Ou vous concevez „ ce que c'eſt qu'une *démonſtration*, ou „ vous ne le concevez pas; ſi vous le „ concevez, vous en avez donc la notion; „ il y a donc une démonſtration: & ſi vous „ ne le concevez pas, comment exigez- „ vous de moi une choſe dont vous „ n'avez pas ſeulement l'idée?]

La Concluſion de *Valentia*, qu'il ne faut pas omettre, c'eſt que puiſque les Grecs, avec tout leur bel-eſprit, en cherchant pour eux la Sageſſe & la promettant aux autres, ne l'ont ni trouvée, ni délivrée dans leurs Ecrits, c'eſt à nous à ne la chercher ni parmi eux, ni parmi les hommes, mais à *la demander à Dieu, qui la donne liberalement à* tout *eſprit humble.* Je ſouſcris de tout mon cœur à une concluſion ſi ſage, & je conſeille à mes Lecteurs de ſe défier également de la

Préſomption du Portique, & de la * *Pithanologie* des Académiciens.

NOTICE

Des Ouvrages de *Valentia.*

Academica, ſive de Judicio erga Verum, ex ipſis primis fontibus: &c.

C'eſt celui dont on vient de lire l'Extrait. La première Ed. parut à *Anvers* chez *Plantin*: la *Dédicace* eſt datée du mois de Février 1590; l'*Approbation* du mois de Mars, 1595, & le *Livre* même de l'année ſuivante. C'eſt un 8. de 128. pagg. du caractère de cette *Bibliothèque.*

La 2. Ed. eſt celle de *Londres*, à la ſuite des *Académiques* de *Ciceron*, auſſi in 8. mais d'un caractère plus petit que la première, chez *Bowyer*, 1740.

La derniere Ed. eſt de *Paris*, à la ſuite des *Philoſophiques* de *Ciceron*, in 4. d'un caractère plus petit que les précedentes. On en a retranché la *Dédicace* & l'*Approbation*, & à l'égard des paſſages Grecs, on s'eſt contenté d'en rapporter les premiers mots avec un &c. mais en conſervant le Latin.

---

* *Coloſſ. II.* 4. ἵνα μή τις ὑμᾶς παραλογίζηται ἐν πιθανολογίᾳ.

C'eſt le ſeul Ouvrage de *Valentia* qui ait vû le jour: les autres ſont encore en MS. répandus en diverſes Bibliothèques. *Melchior de Valentia*, qui en avoit hérité, les laiſſa en mourant à ſon Cadet, qui apparemment n'en a pas fait le cas qu'il auroit dû. Quoi qu'il en ſoit, il s'eſt trouvé un Seigneur à *Madrid*, *D. Gaſpar de Svannez de Segovie*, Marquis d'*Agropoli*, qui en connoiſſant le mérite, en a recouvré une bonne partie. Voici le Catalogue de ceux qu'il poſſede:

Diſſertatio ad Paulum V. *Pontificem Max. ut Feſtum* Sti. Pauli *in Eccleſia conſtituatur.*

Advertencias a cerca de la Impreſſion de la Paraphraſis Chaldaïca *del Padre* Andres de Leon.

Cenſura ſopre los Commentarios de GERONIMO DE PRADO *y* JUAN BAPTISTA VILLALPANDO *ſobre* Ezechiel.

Reſpueſta a Arias-Montano *ſobre unos lugares del* Geneſis.

Advertencias para declaracion de una gran parte de la Hiſtoria Apoſtolica en los Actos y Epiſtola ad Galatas. [Comme l'Auteur étoit grand admirateur de St. Paul, il s'étoit fort appliqué à en développer l'Hiſtoire, ſur-tout par rapport à la conciliation de St. Luc, dans les Actes, avec St. Paul lui-même, dans ſon Epître aux Galates. Il parle de ce Traité avec beaucoup de prédilection dans pluſieurs de ſes Lettres.]

Diſcurſo ſobre el acrecentamiento de labor de la tierra, al Rey D. FELIPE III. Rien de plus utile qu'une pareille Diſſertation en Eſpagne, où la plus grande partie des terres ſont negligées & abandonnées, ſur-tout dans l'Arragon, où d'ailleurs il croît le plus beau blé qui ſe puiſſe voir.]

Diſcurſo contra la Ocioſidad.

Diſcurſo ſobre inſtruir un Grande de Eſpaña *en la materia de Eſtado.*

Diſcurſo ſobre que deben communicar los pobres a los ricos las dotes de la doctrina y entendimiento.

Diſcurſo de la Taſa del Pan: ſur la taxe du pain.

Diſcurſo contra el Cardinal Baronio *ſobre la venida de* San-Iago *à* Eſpaña.

Diſcurſo ſobre que non ſe pungan Cruces en lugares ſucios y indecentes.

Diſcurſo a Su Mageſtad, para que no ſe cargue tanto a los Reinos con impoſiciones.

Diſcurſo para el guberno publico de los lugares de Eſpaña *a donde ay peſte.*

Diſcurſo en materia de Guerra y Eſtado, compueſto con ſentencias y palabras de Demoſthenes, *juntas y traducidas del Griego.*

Tratado de Luciano, que non ſe a de dar credito facilmente a la calumnia, *traducido de Griego en Caſtellano.*

Reſpueſta a los argumentos que ſe openen al parecer del Autor a cerca de la admiſſion y eleccion de los Colegiales naturales y foraſteros del

del Collegio de San Bernardo *de* Oropeſa.

Defenſa de la Memoria de Arias-Montano.

Juizio ſopre las ſoledades y Polyſemo de D. Luis de Gongora.

Outre ces divers Traitez ſur des matières, comme on voit, aſſez importantes, le même Seigneur poſſede un aſſez bon nombre de *Lettres* de *Valentia.*

Une au Dr. *Sanchez de Oropeſa, ſobre la Interpretacion de un lugar de* Hippocrates. [C'eſt peut-être ce fameux paſſage d'*Hippocrate*, dont il eſt parlé dans la *Continuation des Penſées* de Mr. *Bayle*, & dans le *Panthéiſticon* de *Toland.*]

Une au Dr. *Terrones*, contenant l'Eloge d'*Arias-Montanus*, *Alabanza de* Arias-Montano.

Une à D. *Pedro Garzia de Galarza*, Evêque de *Coria* dans l'*Eſtremadure*, *ſur le mot Grec*, Ἐπιούσιον, *qu'on lit dans l'Oraiſon Dominicale*, *& que l'Interprète Latin a rendu par* Quotidianum, *notre Pain quotidien.* [Feu Mr. *Elie Saurin* traduiſoit: *Donne-nous aujourd'hui notre pain de demain*, & l'entendoit du pain ſpirituel. Il y en a qui l'entendent de l'un & de l'autre pain. Certainement le paſſage eſt difficile: car ſi vous l'entendez des choſes *néceſſaires à la vie* & pour le *lendemain*, J. C. nous a défendu ailleurs de nous *en inquiéter*; à moins qu'on ne diſe, que c'eſt préciſement pour calmer nos inquiétudes là-deſſus, que J. C. nous commande de demander à Dieu le néceſſaire pour l'avenir, afin de le ſervir avec plus de courage & de confiance.]

Une à *Franc. Joſeph de Siguenza, ſur un paſſage du LIII. Chap. d'Iſaïe.* [Dans cette Lettre il parle d'un Traité qu'il a compoſé autrefois *del Odio de los Pueblos Hebreo y Gentil, y de la Paz Chriſtiana,* ad *M. Franc. Martin de Paraza,* Catedratico de Biblia en *Salamanca.*]

Une à D. *Pedro Gonzalez de Acevedo,* Obiſpo de Plaſencia, *ſur quelques Paſſages de* St. Chryſoſtome, & ſur le *fameux Paſſage* de l'Epître aux Philippiens : *Non rapinam arbitratus eſt, &c.*

Une autre au même, *ſur le jour de la Célébration de la Paque.*

Une au Dr. *Ferdinand Boan,* Chanoine de *Badajox, en que haze Juïzio de los Annales del Cardinal* Baronio.

Une autre au même, ſur un Paſſage de *Baruch, ſobre que eſcriviò el P.* Martin de Roa *en el Lib. 3. Singularium, Cap. IX. & X. al* M. Curiel.

Trois Lettres à *M. Franc. de Medina,* Chanoine de *Seville*: deux *ſur la difficulté d'expliquer l'Apocalypſe,* & la 3. *à la louange des Vers de D.* Juan de Arguijo, *Cavallero Sevillano.*

Une au Licencié *Montero, où l'on fait voir que les Sybilles ne ſont point Prophéteſſes.*

Une à *Michel Ferrer*, Secretaire du Duc de *Bejar*, *ſur la Lecture de l'Hiſtoire.*

Une autre à D. *Pedro Gonzalez de Acevedo*, Obiſpo de Plaſencia, *ſur le même Paſſage de l'Epître aux Philipppiens*, ȣ̓χ ἀρπαγμὸν ἡγήσατο, *non rapinam arbitratus eſt*, *&c.* [C'eſt dans cette Lettre où il donne à entendre, qu'il a fait des Remarques & des Corrections ſur les Traductions de preſque tous les Auteurs Grecs.]

Quatre Lettres au P. *Louis del Alcazar*, *ſur l'Explication de l'Apocalypſe.*

Une Lettre à *Franc. Joſeph de Siguenza*, *ſur les Homélies de* St. Macaire, [dans laquelle il fait entendre, qu'il a traduit en Eſpagnol huit de ces Homélies. Ce qui eſt une nouvelle preuve de ſa pieté.]

Une au Dr. *Terrones*, *ſur une Edition complette de toutes les Oeuvres* d'Arias-Montanus.

Une al *Racionero Paulo de Ceſpedes*, *ſobre los Syros*, ſur les Syriens, *ſçavoir ſ'ils ſont nommez* Araméens, *ailleurs que dans les Ecrits Sacrez?*

Toutes ces Lettres, & quantité d'autres moins importantes, ſont entre les mains de Mr. le Marquis d'*Agropoli.* ajoutez,

Deux *Diſſertations*: l'une *ſur les Moriſques d'Eſpagne*, avant leur expulſion en 1610; & l'autre *ſur les Sorcieres*, addreſſée à D. *Bernard de Roxas & Sandoval*, Archevêque de *Tolède*: toutes deux entre les mains de l'Auteur de la *Bibliotheca Hiſpanica.* Joignez-y

Explication de deux Paſſages de S. Paul, l'un, 1 Cor. IV. 9. *Nos noviſſimos Apoſtolorum fecit Dominus, ut morti traderet, & Spectaculum facti ſumus Deo & Hominibus*; & l'autre, Eph. II. *Comites Dei & Domeſtici ejus.* [*Martin Vaſquez Siruela*, Portionaire de l'Egliſe de Seville, aſſure avoir vû ce Traité-là quelque part.]

Remarques ſur l'Ecriture Sainte, addreſſées à l'Archevêque de Tolède, le même que ci-deſſus. [Ces Remarques ſont actuellement dans la Bibliothèque du Roi d'Eſpagne, à l'Eſcurial.]

De Sacris Granatenſium Cimeliis: ad eundem Archiepiſcopum Toletanum. L'Auteur de la Bibliothèque Eſpagnole a vû ce MS, mais il ne dit pas où.

Tratado del Linage de Sepulvedas. C'eſt un Mémoire touchant la Famille des *Sepulvedes*, cité par *Roderic Mendez Silva, en ſu Memorial de los Sepulvedas*, comme un Ouvrage du Dr. *Valentia*, *Hiſtoriographe de Philippe II.* [Il veut dire Philippe III.]

C'eſt tout ce que notre Auteur a pû recueillir de plus certain ſur ce qu'il reſte de *Valentia*: mais il ne faut pas oublier le jugement qu'il en porte. *Il ſeroit à ſouhaiter*, dit-il, *qu'on raſſemblât avec ſoin toutes ces Pièces, & d'autres même, ſi on en peut trouver de ce ſçavant homme,* *pour les rendre publiques par l'impreſſion. Ce qui ſeroit bien plus édifiant, que de faire gémir nos preſſes, comme on fait tous les jours, de tant de ſottiſes ſouvent ſi pernicieuſes.*

ARTICLE IV.

MICHAELIS MAITTAIRE, *A. M. Annalium Typographicorum Tomus Quintus & ultimus, Indicem in Tomos quatuor præeuntes complectens.* Londini, apud Guillelmum Darres & Cl. du Boſc, 1741, in 4, 2. Partibus; *Pars I*, 536 *pagg*; *II verò* 572.

PERSONNE n'a peut-être jamais autant témoigné de Zele & d'Affection pour aucune Science ou pour aucun Art, que Monſieur MAITTAIRE en a fait paroître pour le bel Art de l'Imprimerie : & le Public lui eſt redevable à ce ſeul Egard de quantité d'Ouvrages curieux, non ſeulement agréables & intéreſſans, mais même utiles & néceſſaires:

DÈS l'Année 1709, il nous avoit donné ſon *Hiſtoria Stephanorum*; imprimée *à Londres, chés Benjamin Motte*, 8; & qui contient la Vie & le Catalogue des Editions de tous les Particuliers de cette illuſtre Famille, ſans en excepter même *Mamert Pa-*

Patiſſon, le ſecond Mari de la Veuve de l'un d'entre eux, & le Directeur de l'Imprimerie de *Robert Etienne* III. de ce Nom. En 1717, il y avoit ajouté, comme une eſpece de ſecond Volume, ſon *Hiſtoria Typographorum aliquot Pariſienſium*; imprimée *à Londres, chés Guillaume Bowyer, in* 8; & qui contient la Vie & le Catalogue des Editions de *Simon de Colines*, ſecond Mari de la Veuve de *Henri Etienne* I du Nom, Pere de tous les *Etiennes*, de *Michel Vaſcoſan*, d'*Adrien Turnebe*, de *Jean Bien-né*, & de tous les *Morels*, tant ceux de Normandie, que ceux de Champagne. Et comme ſi ce n'avoient été-là que de foibles Preuves de ſa grande Affection pour ce bel Art, il forma de plus le Deſſein d'en écrire une Hiſtoire entiere : & c'eſt ce qu'il a auſſi heureuſement que réellement éxécuté dans un Ouvrage conſidérable, auquel il a donné le Titre général d'*Annales Typographici, ab Artis inventæ Origine, ad Annum M. DC. LXIV.* En 1719, il nous en donna le I. Volume, imprimé *à la Haye chés Iſaac Vaillant, in* 4; dans lequel il fait non ſeulement l'Hiſtoire de l'Origine & des Progrès de l'Imprimerie, depuis l'An 1440 juſqu'à la fin du XV. Siècle, mais encore celle de tous les Imprimeurs qui s'y ſont particuliérement, & quelquefois même aſſez médiocrement diſtingués, pendant ce même eſpace de Tems. En 1722, il y joignit un II. Volume,

lume, diviſé en deux Parties, & qui s'étend depuis 1501, juſqu'en 1536. En 1725. il y en ajouta encore un III, diviſé de même en deux Parties; s'étendant depuis 1537 juſqu'en 1557, l'Année ſéculaire de la prémiere Edition certainement exiſtante, ſavoir le *Codex Pſalmorum*, imprimé *à Maïence, par Jean Fuſt & Pierre Schoiffer, en* 1457, *in folio*; & finiſſant par un très long *Appendix* d'Editions plus nouvelles. Cet *Appendix* n'eſt proprement qu'un *Supplement* à ſon *Hiſtoria Stephanorum*, & à ſon *Hiſtoria Typographorum aliquot Pariſienſium*, indiquées ci-deſſus: car, les Editions de ces célébres Imprimeurs ſont preſque les ſeules qu'il y indique; & il les conduit juſqu'en 1664. Ce II. & ce III. Volumes ſont imprimez de même *à la Haye, chés les Freres Vaillant, in* 4. En 1733, encouragé par l'heureux Succès de ſon Ouvrage, & pour le rendre encore plus utile, tant par les nouvelles Découvertes qu'il avoit faites, que par celles qui lui avoient été communiquées d'ailleurs, il en donna un nouveau Volume, imprimé *à Amſterdam, chés Pierre Humbert, en deux Parties in* 4. Outre toutes les anciennes Editions indiquées dans ſon I Volume, celui-ci contient un très ample & très curieux *Supplément*, tant d'Editions du XV. Siécle, que de Remarques qui en font connoitre la Qualité & le Mérite; &, par cette Raiſon, devroit na-

naturellement être le II de tout l'Ouvrage, n'étant proprement & réellement qu'un *Supplément* au I. Cependant, l'Auteur le regardoit comme le IV, & ſon Deſſein étoit de le publier comme tel. Mais le Libraire, de ſa propre Autorité, & contre le Gré de l'Auteur, a trouvé bon d'en faire le I; inſinuant tacitement par-là, que celui, qui l'étoit réellement & de fait, étoit devenu abſolument inutile. C'étoit néanmoins ſi peu-là la Penſée de l'Auteur, que, par une Précaution tout-à-fait ſinguliere, & peut-être unique, il a conſervé, autant qu'il lui a été poſſible, dans ce prétendu I. Volume, l'Uſage & la Néceſſité de celui qui l'eſt effectivement, & que, pour cet effet, il y renvoie très fréquemment ſes Lecteurs.

Comme ces IV. divers Volumes ſont ſuffiſamment connus dans la République des Lettres, tant par l'Ouvrage même, qui y a été parfaitement bien reçu, que par les différens Extraits, qui ont été donnez du I, dans les *Acta Eruditorum Lipſienſia*, Année 1719, pages 478-481: dans les *Nouvelles Littéraires*, Tome X. pages 1-18: dans le *Journal des Sçavans*, en Mars 1720, pages 219-226, & en Février 1725, pages 213-225 (*): du II, dans

---

(*) *On ne comprend pas par quelle Raiſon les Auteurs de ce* Journal *ont ainſi donné deux dif-*

dans les *Acta Eruditorum Lipſienſia*, Tome VIII. de leurs *Supplémens*, pages 104-107 : des III. prémiers ; dans la *Bibliotheque Ancienne & Moderne*, Tome XI, pages 352-372 ; Tome XVIII, pages 398-407 ; Tome XXV, pages 72-88 : & du IV, ou prétendu I, dans le *Journal Hiſtorique de la République des Lettres*, Tome II, pages 248-257 : nous n'y inſiſterons pas davantage, & nous paſſerons au V. & dernier, que nous venons d'annoncer, & dont il s'agit ici de rendre compte.

IL commence par une *Préface*, dans laquelle, après une courte Expoſition du Plan général, & de la Diſpoſition de l'Ouvrage ; & quelques Plaintes aſſez

vives

---

férens Extraits *du même Volume, à cinq Ans de diſtance l'un de l'autre. Peut-être avoient-ils oublié le prémier, ou peut-être l'avoient ils trouvé trop peu intéreſſant, ou même trop peu éxact ; comme lorſqu'on y fait dire à l'Auteur contre ſa Penſée :* Les Caracteres, dont les Inventeurs ſe ſervirent pour l'Impreſſion du *Catholicon*, étoient de Bois, & gravez ſur des Planches ; de ſorte qu'il falloit faire autant de Caracteres qu'il y avoit de Lettres dans l'Ouvrage. *Quoi qu'il en ſoit, ils paroiſſent n'avoir fait le ſecond* Extrait, *que pour ſervir d'Introduction à ceux qu'ils promettoient du II. & du III. Volumes des* Annales : *& ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt qu'ils ne les ont point donnez. Comme on le va voir, Mr. le Clerc a mieux rempli ſa Tâche.*

vives du Dérangement qu'y a apporté le Libraire du IV. Volume, l'Auteur inſtruit en particulier ſes Lecteurs du *But* & de l'*Uſage* de celui-ci. Son *But* eſt d'y donner, non ſeulement une *Récapitulation* utile, mais même un *Supplément* néceſſaire, de ſon Ouvrage ; & pour cet effet il y a diſpoſé, par *Ordre Alphabétique*, & ſous le *Nom propre* de chaque Auteur, ou, pour les Ecrits anonimes, ſous le Mot le plus propre à bien déſigner la Matiere dont ils traitent, non ſeulement toutes les *Editions* compriſes dans les IV. prémiers Volumes, avec leurs Circonſtances les plus intéreſſantes, telles que la *Ville* où elles ont été fabriquées, l'*Imprimeur* qui les a imprimées, l'*Année* en laquelle elles ont été publiées, la *Forme* qu'on leur a donnée, aſſez ſouvent les *Caracteres* qu'on y a emploiés, en un mot tout ce qui peut contribuër à faire exactement connoitre des Editions ; mais de plus, il y a encore ajouté les *nouvelles Découvertes* qu'il a eu occaſion de faire depuis la Publication de ces prémiers Volumes : & l'*Uſage*, qu'il preſcrit du dernier, eſt celui-ci. Les *Chiffres Romains* I, I*, II, & III, mis au bout de chaque Article, indiquent I, le prémier ou quatrieme Volume, I*, le prémier, publié en 1719, II, le ſecond, & III, le troiſiéme : les *Chiffres Arabes*, qui y ſont joints, marquent les Pages ſur les quelles ſe trouvent ces

Articles; & cette †, miſe au devant d'une très grande Quantité d'entre eux, déſigne ceux qui ſont nouvellement ajoutez à l'Ouvrage, & fait voir en même tems, qu'il eſt ici très conſidérablement augmenté. Ainſi, d'un ſimple coup d'œil, on voit d'abord réüni, dans un très court Eſpace, tout ce qui concerne un même Sujet.

CET *Indice* général *Alphabétique des Auteurs & des Matiéres* eſt ſuivi d'un ſecond *Indice Chronologique des Lieux* où ſe ſont faites les Editions, & *des Imprimeurs* qui les y ont faites: & peut-être n'auroit-il point été inutile d'y en ajouter de ſemblables *Alphabétiques*, s'il ne s'en trouvoit de tels dans le milieu du I. ou IV. Volume, mais qui ſeroient peut-être plus commodément ici, outre qu'ils ſeroient plus complets.

ET comme, pendant le Cours de l'Impreſſion de ces *Indices*, l'Auteur a encore eu occaſion d'acquérir de nouvelles Lumieres, il a ajouté à la fin de ce V. Tome deux nouveaux *Supplémens* à ſon Ouvrage.

LE I, intitulé *Appendix Alphabetica, Librorum aliquot Editiones in præeuntibus Indicibus omiſſas, exhibens*, s'étend depuis la page 491. juſqu'àla 563. de la II. Partie de ce Volume, & conſiſte principalement en nouveaux Articles, tirez du *Liber ſingularis de Origine & Incrementis Typographiæ Lipſienſis* de Monſieur JEAN-HENRI LEICHIUS, imprimé *à Leipſic chés*

Breitkopf, *en* 1740, *in* 4; & de l'*Hiſtoire de l'Origine & des prémiers Progrès de l'Imprimerie* de Mr. PROSPER MARCHAND, imprimée *à la Haye*, *chés la Veuve Levier*, *en* 1740, *in* 4: & ces Articles ſont éxactement diſtingués par les Lettres L & M, & accompagnés de Chiffres renvoïans aux pages de ces deux Hiſtoires. Quant à ceux au deſſous deſquels on ne voït ſimplement que des Chiffres, ils ſont la plûpart pris d'un autre *Catalogue d'anciennes Edition*, communiqué autrefois à l'Auteur par le même Mr. MARCHAND, & imprimé à la fin de ſon IV ou I. Volume, pages 772-791.

LE II. de ces *Supplémens*, intitulé *Spicilegium aliquot Editionum & Obſervationum quæ priùs deſiderabantur*, s'étend depuis la page 564. juſqu'à la 572. de la même II. Partie, & contient, non ſeulement diverſes Remarques curieuſes ſur pluſieurs Editions auſſi rares que ſingulieres, mais même quelques Corrections importantes concernant certaines Editions notables: & ces Corrections ſont très propres à confirmer puiſſamment la Candeur, la Bonne-Foi, & la grande Exactitude de l'Auteur, déjà très connues & fort louées parmi les honnêtes Gens.

LA principale concerne une Edition de la *Bible Latine*, qu'un Curieux avoit autrefois indiquée à l'Auteur comme bien cerainement imprimée *à Paris*, *par Ulric*

Gering, *Martin Crants*, & *Michel Fribuger*, les trois prémiers Introducteurs de l'Imprimerie dans cette grande Ville ; & cela avec cette Date ſinguliere,

Jam SEMI *undecimus* LUSTRUM
Francos Ludovicus
Rexerat,

qui déſignoit la ſeconde Année & demie du Regne de Louïs XI, & par conſéquent l'Année 1464 : mais, que quelques Critiques, & particuliérement l'Auteur de l'Extrait du I. ou IV. Volume des *Annales Typographici* de Mr. Maittaire, inſéré dans le *Journal Hiſtorique de la République des Lettres*, Tome II, pages 248-257, avoient trouvé ne s'accorder nullement, ni avec les Recherches exactes & bien ſoutenues de Mr. Chevillier touchant l'Introduction de l'Imprimerie à Paris, ni avec aucun des Exemplaires de cette Edition de la *Bible*, répandus dans les diverſes Bibliotheques de cette Ville, dans tous leſquels on lit bien poſitivement,

Jam TRIBUS *undecimus* LUSTRIS
Francos Ludovicus
Rexerat,

ce qui revient à l'Année 1476, Date réelle & effective de cette rare Impreſſion. Et c'eſt ce que reconnoit aujourd'hui de très bonne-foi Mr. Maittaire, ſur la Dépoſition d'une Perſonne fort in-

intelligente en cette Matiere, qui, après avoir ſoigneuſement éxaminé cet Exemplaire, a découvert enfin, que, pour y forger frauduleuſement cette fauſſe Date, on avoit effacé le mot *tribus*, pour y ſubſtituer celui de *ſemi*, & cela fort adroitement avec des Caracteres & de l'Encre d'Imprimerie; & qu'on en avoit uſé de même à l'égard des deux dernieres Lettres du mot *Luſtris*, au lieu deſquelles on avoit rimprimé *um*. Tout cela, probablement, afin de vendre un peu plus chérement cet Exemplaire: & ce n'eſt point-là la ſeule Filouterie de cette Eſpece, qu'on pourroit reprocher aux Brocanteurs d'anciennes Editions. L'Auteur deſavoue auſſi, avec la même Bonne-Foi, la prétendue Edition du FRANCISCI FLORII *Liber de Camilli & Emilie Amoribus*, donnée comme faite *à Tours, en* 1467, *in* 4, & qui lui avoit été objectée comme peu certaine, dans le même *Journal* page 254. Ceux, qui ſouhaiteroient voir d'autres Exemples de pareilles Corrections de l'Auteur, pourront conſulter les Articles, BLARRORIVO, Tome I, page 188; MOLITOR, Tome II, page 78; & SCAPULA, Tome II, pages 210 & 211. Nous n'avons abrégé celle qui concerne la *Bible Latine de Gering, Crants, & Friburger*, que parce qu'elle eſt de très grande Importance, & que malheureuſement elle ne ſe trouve que dans un de ces *Supplé-*

mens d'ordinaire trop négligés par le plus grand Nombre des Lecteurs.

SI Mr. MAITTAIRE ſe corrige ainſi avec beaucoup de candeur, il ſe juſtifie auſſi quelquefois avec beaucoup de force. Nous n'en indiquerons pour Preuve, que ſon Article VALERIUS FLACCUS, Tome II, page 307, où il repouſſe très vigoureuſement les Injures du Profeſſeur BURMAN; & cela, à l'occaſion d'une Bévûe de ce fameux Critique, encore plus riſible que celle du *Plut. in Galb.* qu'il avoit ſi durement reprochée à feu Mr. *le Clerc.*

C'EST-là le Plan général de cet *Indice.* Pour donner maintenant quelques Exemples de ſon Exécution, & faire voir en même tems avec quel Soin & quelle Attention l'Auteur s'y eſt appliqué, nous nous contenterons d'indiquer ſimplement, comme Choſes déjà connues, les Articles des *Bibles*, y compris les *Pſeautiers*, les *Nouveaux Teſtamens*, & les *Concordances*; ceux de *St. Auguſtin*, de *St. Baſile*, de *St. Bernard*, de *St. Chryſoſtome*, *d'Euſebe de Ceſarée*, des divers *Sts. Grégoires*, de *St. Jérome*, de *Lactance*, & d'*Origene*; entre les Peres de l'Egliſe; d'*Albert le Grand*, de *Thomas d'Aquin*, de *Gerſon*, d'*Antonin de Florence*, & du Cardinal *de Turrecremata*, entre les Théologiens; des *Bréviaires*, des *Miſſels*, des *Hymnes*, & des *Heures*, de divers Dioceſes, entre les Liturgies; d'*Ariſtote*, d'*Averroës*, d'*Avicenne*, de *Boëce*, d'*Eſope*, de *Platon*, de *Plutarque*, de *Séneque*, & de *Xénophon*, entre les Philoſophes; de *Galien*, d'*Hippocrate*, de *Pline*, & de *Theophraſte*, entre les Naturaliſtes & les Médecins; des *Corps de Droit Canonique & Civil*, de *Juſtinien*, & de ſes principaux *Interpretes*, entre les Juriſconſultes; de *Céſar*, de *Comines*, de *Florus*, de *Juſtin*, de *Tite-Live*, de *Mela*, de *Polybe*, de *Ptolomée*, *de Salluſte*, de *Solin*, de *Strabon*, de *Suetone*, de *Tacite*, de *de Thou*, de *Thucydide*, de *Tritheme*, & de *Valere Maxime*, entre les Hiſtoriens; d'*Alexander de Villa Dei*, de *Clenard*, de *Deſpautere*, des *Dictionaires*, *Lexicons*, *Vocabulaires Alphabets*, *Grammaires*, &c. des diverſes Langues, entre les Grammairiens; de *Ciceron*, *de Démoſthene*, d'*Iſocrate*, & de *Quintilien*, entre les Orateurs; de *Catulle*, *Tibulle*, & *Properce*, de *Dante*, d'*Euripide*, d'*Héſiode*, d'*Homere*, d'*Horace*, de *Juvenal*, de *Lucain*, de *Lucrece*, de *Martial*, *de Muſée*, d'*Orphée*, d'*Ovide*, de *Perſe*, de *Petrarque*, de *Petrone*, de *Pindare*, de *Silius Italicus*, de *Sophocle*, de *Stace*, de *Terence*, de *Valerius Flaccus*, & de *Virgile*, entre les Poëtes; de *Bembe*, de *Boccace*, de *Budée*, de *Gyraldus*, de *Lambin*, des trois *Manuces*, de *Muret*, de *Perrot*, de *Politien*, de *Pontanus*, des *Scaligers*, de *Sirlet*, de *Valla*, & de *Vives*, entre les Philologues & les Critiques;

&

& enfin, d'*Æneas Sylvius*, d'*Agrippa*, d'*Aulugelle*, d'*Eraſme*, de *Geſner*; de *Lipſe*, de *Machiavel*, de *Melanchton*, de *Poſtel*, de *Reuchlin*, de *Savonarole*, de *Turnebe*, & de *Wimpheling*, entre les Polygraphes; Articles, qu'on trouvera tous très bien fournis des principales & meilleures Editions, faites dans l'Eſpace de Tems que s'eſt preſcrit l'Auteur : mais, nous tranſcrirons ici quelques-uns des Articles nouveaux, comme encore aſſez peu connus; & nous nous attacherons aux plus intéreſſans.

AGRIPPA (HENRICUS-CORNELIUS) *de Vanitate Scientiarum.* Antwerpiæ excudebat Joannes Grapheus, An. M. D. XXX. Menſe Sept. *in folio.*

EJUSDEM *Oratio funebris Divæ Margaritæ, Auſtriacorum & Burgundionum Principis, æternâ Memoriâ digniſſimæ.* Antwerpiæ excudebat Martinus Cæſar, Anno à Chriſto nato milleſimo quingenteſimo trigeſimo primo, Menſis Junii die ſexto, *in octavo.*

ALBERTESCHII (SALOMONIS) *Commentarius in Pandectas*: Editus Anno 1472. *in folio.*

ALCOCK (JOHANNIS) *Hill of Perfection, entituled in Latine* Mons Perfectionis, *by* JOHN, *Biſhop of Ely:* printed Weſtminſter, by Winkin de Word, An. 1501. in 4.

EJUSDEM *Abbey of the Holy Ghoſt, &c.* printed by Winkin de Word, An. 1531. in 4.

BARTHOLOMÆUS DE PISIS. *Liber aureus de Conformitate Vite Beati Franciſci ad Vitam Dn̄i Jheſu Chriſti Redemptoris n̄ri, editus à Fratre Bartholomeo de Piſis, Ordinis Minorum, ob Reverentiam ſui Patris precipui Beati Franciſci.* Impreſſ. Mediolani, per Gotardum Ponticum. . . . Anno M. CCCCC. X. Die xviij Menſis Septembris, *in folio.*

Biblia Sacra, ex SANTIS PAGNINI *Tranſlatione, ſed ad Hebraicæ Linguæ Amuſſim noviſſimè ita recognita, & Scholiis illuſtrata, ut planè nova Editio videri poſſit; cum* MICHAELIS VILLANOVANI (i. e. SERVETI) *ad Lectorem Præfatione.* Lugduni, apud Hugon. à Porta, 1542. *in folio.*

La Sainte Bible, traduite en François, & accompagnée de petites Notes (par JAQUES LE FEBVRE *d'Eſtaples.)* Anvers, Martin l'Empereur, 1534. achevée le ſixieme Jour d'Apvril, *in folio.*

Quatuor Evangelia, Latinè, cum JACOBI FABRI *Stapulenſis Commentariis initiatoriis.* Meldis, Impenſis Simonis Colinæi, Anno Salutis Humanæ, M. D. XXII. Menſe Junio, *in folio.*

Epiſtolæ D. PAULI, *Latinè, cum ejuſdem* FABRI *Commentariis : Item :* Epiſtolæ ad *Laodicenſes & Senecam, &c.* Pariſiis, apud Henricum Stephanum, Anno milleſimo & duodecimo ſupra quingenteſimum, Decembris xv. *in folio.*

Breviarium Mozarabicum, ſecundùm Regulam B. Iſydori, emendatum per ALFONSUM ORTIZ, *juſſu Cardinalis Ximenii.* Toleti, per Petrum Hagenbach, Anno milleſimo quingenteſimo ſecundo, die verò vigeſima quinta Octobris, *in folio.*

Miſſale Mozarabicum, eodem modo emendatum & editum, Anno 1500. *in folio.*

Charta magna Regni Angliæ. Londini, Richard Pynſon, 1527; Thomas Berthelet, 1532; Robert Redman, 1539; Thomas Berthelet, 1540; *in* 12 & *in* 8.

DRUTHMARI (CHRISTIANI) *Expoſitio in Matthæum, per* MENRADUM MOLTHERUM *edita & reſtituta.* Haganoæ, per Johannem Secerium, Anno M. D. XXX. Menſe Auguſto, *in* 8.

SERVETI (MICHAELIS) *Libri de Trinitatis Erroribus* : Conrad Rouſſ, Libraire d'Haguenau à Strasbourg, M. D. XXXI. cent dix-neuf Feuilles, *in* 8.

D'autres diſent, que ce Volume, & le ſuivant, ont été imprimez à Haguenau, par le même *Johannes Secerius*, indiqué dans l'Article précédent; & en jugent ainſi par la Reſſemblance du Caractere avec celui de ſes autres Editions.

EJUSDEM *Dialogorum de Trinitate Libri*

IV. (*Libri II.*) *& de Juſtitiâ Regni Chriſti Capitula IV.* Haganoæ, M. D. XXXI. ſix Feuilles, *in* 8.

Ejusdem *Chriſtianiſmi Reſtitutio, h. e. totius Eccleſiæ Apoſtolicæ ad ſua Limina Vocatio, in integrum reſtitutâ Cognitione Dei, Fidei Chriſtianæ, Juſtificationis noſtræ, Regenerationis, Baptiſmi, & Cœnæ Domini Manducationis; reſtituto denique nobis Regno cœleſti, Babylonis impiæ Captivitate ſolutâ, & Anti-Chriſto cum ſuis penitùs deſtructo.* Viennæ Allobrogum, M. D. LIII. 734. pagg. *in* 8. *

A

---

* Les Curieux de ces ſortes d'Ecrits apprendront ſans doute avec plaiſir, qu'il y a actuellement entre les mains de Pierre De Hondt, Imprimeur de cette *Bibliotheque Britannique*, un fort beau Manuſcrit de ce dernier Ouvrage de Servet: contenant, 1. *De Trinitate Divinâ Libri VII.*; 2. *De Fide & Juſtitiâ Regni Chriſti Libri III.*; 3. *de Regeneratione & Manducatione ſupremâ, & Regno Anti-Chriſti, Libri IV.*; 4. *Epiſtolæ XXX.* Serveti *ad Joan. Calvinum*; 5. *Signa LX. Regni Anti-Chriſti, ejuſque Revelatio*; 6. *De Myſterio Trinitatis, & Veterum Diſciplinâ, ad Philippum Melanchtonem & ejus Collegas Apologia*: le tout précédé d'un Certificat de Mr. Samuel Crellius, Petit-Fils du célébre Jean Crellius, touchant les Ecrivains de ce Volume, & la Fidélité de cette Copie. Outre cela, il y a à la Tête de ce Vo-

A CES Ecrits de SERVET, l'Auteur auroit encore pû ajouter, non ſeulement les ſuivans, qui ne ſont pas moins rares,

Theſaurus Animæ, ſeu Theſaurus Animæ Chriſtianæ, aliàs Deſiderius Peregrinus, imprimé en Eſpagnol, en Latin, en Flamand, & en d'autres Langues, ſelon Sandius, *Bibliothecæ Anti-Trinitariorum* pag. 11; mais, que Mr. Allwoerden, *Hiſtoriæ Serveti* pag. 235, ſoutient n'être point de Servet:

CLAUDII PTOLOMÆI, *Alexandrini, Geographicæ Enarrationis Libri VIII. ex* BILIBALDI PIRCHEYMHERI *Tranſlatione, ſed ad Græca & priſca Exemplaria à* MICHAELE VILLANOVANO *jam primùm recognitâ, cum ejus Scholiis, &c.* Lugduni, Melchior & Gaſpar Trechſelii, 1535, *in folio majori*:

Apologia in Leonardum Fuchſium: imprimée

lume, un Traité d'un Auteur inconnu, intitulé *Chriſtianæ Theologiæ Delineatio*, diviſé en deux Livres: &, à la Fin, *Le Portrait de Servet* gravé par *C. W. Sichem*, avec l'*Hiſtoire de ſon Suplice*, en Flamand, imprimée en Placard en 1607.; &, de plus, *Hiſtoria de Morte truculenta Michaelis Serveti, ex Inſtinctu Johannis Calvini*, ſuivie de quelques Morceaux Polonois ſur le même Sujet. Ce *Manuſcrit*, très bien conſervé, contient 959. pages in 4. d'aſſez menu Caractere.

mée en 1536, & que le ſeul Jean-George Schenck indique *Bibliothecæ Medicæ* pag. 416:

Ratio Syruporum univerſa, ad Galeni Cenſuram diligenter explicata, &c. Pariſiis, S. Colinæus, 1537, *in* 8; Venetiis, Vinc. Valgriſius, 1545, *in* 8; & Lugduni, Guill. Rovillius, 1546, *in* 8:

Biblia Latina, &c. ainſi qu'elle eſt notée ci-deſſus:

Mais même ſon

Apologia de Aſtrologiæ in Re Medicâ Utilitate, contra Medicos Pariſienſes, imprimée *à Paris*, peut-être *chez Simon de Colines*, de même que ſa *Ratio Syruporum*, mais certainement en 1537, in.. A la vérité, aucun des Auteurs, qui ont parlé de l'infortuné Servet, n'a connu cette Piéce, non pas même Mr. Allwoerden, ſon dernier Hiſtorien; mais, elle a été indiquée dans le *Journal Litteraire*, Tome XIX, pagg. 221 & 222, & dans le *Journal Hiſtorique de la République des Lettres*, Tome I, page 210.

Les Oeuvres de MICHEL, *aliàs* REVES, *van Arragon*: Manuſcrit *in* 4°.

Sous ce Titre, & ſous cette Forme, quelqu'un, ou quelques-uns, des précédens Ecrits Théologiques ont été mis en François, & ſe trouvoient ainſi dans la *Bibliotheque d'Adrien Boſcheiden, Miniſtre à Leide*, page 111. numero 1753. Cela eſt tombé entre les Maiñs d'un Avanturier Allemand, qui le vante comme une merveilleuſe Piéce. Mais, cela eſt très mal écrit, & paroît n'avoir été traduit, paraphraſé, ou ſimplement extrait, que par quelque bon Wallon, aſſez peu familiariſé avec la Langue Françoiſe, & ſans doute auſſi peu éclairé qu'on l'eſt ordinairement ſur ces Matieres obſcures & inintelligibles; qu'on ne ceſſe pourtant point d'expliquer, quoiqu'on les avoue inexplicables; qu'on entreprend donc fort témérairement de faire comprendre aux autres, quoiqu'on ne les comprenne pas ſoi-même; qu'on ne fait, par conſéquent, que rendre encore par-là plus impénétrables & plus incompréhenſibles; &, qui pis eſt, enfin, pour le prétendu vrai Sens deſquelles on ne craint point de décrier, de cenſurer, de dégrader, d'anathématiſer, & même d'exterminer, ceux qui ont le Malheur de les concevoir autrement que leur Société.

En voilà aſſez, pour faire connoître le Caractere & la Rareté des Editions ajoutées ici par l'Auteur, & nous n'inſiſterons ſur la ſuivante, que pour lui propoſer un Doute à ſon égard.

Romance, Germanicis Verſibus. „Die ge-
„ verlichetten undemſtells der geſchtch-
„ ten

,, ten des löblichen ſtreyt paren und-
,, hochberi imbten helds &c. *cum*
,, *Tabulis, in quibus Figuræ faberrimè inci-*
,, *duntur. In fine*, Gedruckt inder
,, Kayſerlichen Stat Nurnberg, durch
,, den Hannſen Schonſperger, Burger
,, de Augſ-Privileg. geben da Nurem-
,, berg, Anno Domini tauſent fanff
,, hundert unnd im zebent zibenden
,, zar. (1517) *in folio. In hac Editione id ob-*
,, *ſervatu dignum eſt, quòd* Literæ *ſint non*
,, *tantùm Germano-Gothicæ, ſed* γυρωδεῖς,
,, *tàm infrà quàm ſuprà curvis Lineola-*
,, *rum Inflexibus (qualibus nunc ſcribendi*
,, *Magiſtri aliique ſuos decorare Charac-*
,, *teres ſolent) productæ, & quaſi floru-*
,, *lentæ.* ,,

La Fabrique ſinguliere de cette Impreſſion, la Ville où elle a été faite, l'Imprimeur qui l'a procurée, le Tems auquel elle a été publiée, les Figures qu'elle renferme, ſes Lettres Germano-Gothiques de Forme particuliere, & ſurtout ces Traits extraordinaires à l'Imprimerie, s'étendans conſidérablement en Lignes recourbées au-deſſus & au-deſſous de ces Lettres, & des Lignes qu'elles compoſent; tout cela, en un mot, reſſemble ſi fort à l'Impreſſion de la fameuſe *Hiſtoire du Chevalier Theurdanck, ou de l'Empereur Maximilien I*, compoſée en Vers Allemands par ce Prince & publiée par MELCHIOR PFINTZING, imprimée de même à *Nuremberg, pour Hans Schonſperger, Libraire d'Ausbourg*, en 1517, & enrichie pareillement de Figures de ſemblable Eſpece, que nous ſerions tentez de croire, qu'il ne s'agit-là que d'une ſeule & même Edition. Cependant, comme il eſt très poſſible, qu'on ait imprimé dans le même Lieu, dans le même Tems, & de la même Maniere, un autre Ouvrage en Vers Allemands, & avec Figures; & vû ſur-tout la grande Connoiſſance des Livres que poſſede l'Auteur; nous nous contentons de lui propoſer notre Doute, qui ne ſçauroit guére s'éclaircir, qu'en comparant enſemble ces deux rares Monumens de l'Imprimerie.

AFIN de faire auſſi connoître quelques-uns de ceux qui compoſent l'*Appendix Alphabetica, Librorum aliquot Editiones in præcedentibus Indicibus omiſſas, complectens*, nous choiſirons les plus anciens, & nous les indiquerons ſelon la Méthode de l'Auteur.

Bibliorum Germanicorum Editio Moguntina: Johan. Fuſt, Moguntinus Civis, Anno M. CCCC. LXII. effecit. *in folio*. M. 40.

Biblia Germanica: Explicit Liber iſte, Anno Domini milleſimo quadringenteſimo ſexageſimo ſexto, formatus Arte Impreſſoriâ per venerabilem Virum Johannem Mentell, in Argentina. *in folio*: M. 55.

MR. Maittaire paroît néanmoins douter, Tome II., page 566, de l'Autenticité de ces deux Editions: mais, les voïant ſi bien atteſtées par un Homme auſſi éclairé que Mr. BENGELIUS, nous ne concevons pas ſur quoi peut être fondé le Doute du prémier.

Decretorum Auctoritates: impreſſe Colonie Agrippine, per me Petrum de Olpe, ſub Anno à Nativitate Domini milleſimo quadringenteſimo ſeptuageſimo, finite & complete ipſo Die Lune xxij Menſis Junii: Finiunt feliciter. *In folio.* M. 56.

Biblia Latina: Placentiæ, 1470., *in quarto.* M. 57.

FRANCISCI DE RETZA *Comeſtorium Vitiorum.* Nuremb. 1470. *in folio.* M. 58.

SOMMARIVA (GEORGIO) *Cavalier Veroneſe, la Batrachomiomachia d'Omero, tradotta in terza Rima*: in Verona, 1470, *in quarto.* M. 58.

GERSONIS (JOANNIS) *Opuſculum de Spiritualibus Nuptiis ſuper Canticum Canticorum*: editum 1470, *in folio.* L. 126.

ANTONII (JOHANNIS) *Campani, Epiſcopi Aprutini, Oràtio in Conventu Ratiſponenſi dicta, ad exhortandos Principes Germanorum contra Turcos; & de Laudibus eorum.* Nurnbergæ, 1471, *in quarto.* L. 126.

ÆNEAS SYLVIUS *de Miſeriis Curialium*: in Domo Johan. Philippi de Li-

gnamine, 1473, *in folio*. L. 127.

ARISTOTELIS *Lapidarius, de novo à Græco tranſlatus*: in Civitate Mersborg, 1473, *in folio*. L. 127.

BERCHORII (PETRI) *Reductorium Morale Figurarum Bibliæ*: per C. W. Civem Argentinenſem, 1474, *in folio*. L. 127.

AMPIGOLLIS (ANTONII, *idem qui &* RAMPIGOLLIS) *Liber introductorius in Bibliæ Hiſtorias Figurasque Veteris & Novi Teſtamenti*: artificialiter effigiatus per Johannem Zeiner de Reutlingen, Ulmæ, 1476, *in folio*. L. 127.

CASSALIS (JACOBI) *Das Spiel, das da heiſſet vom Schach Zabel*: gedruckt 1477, L. 128.

LES Articles du *Spicilegium aliquot Editionum & Obſervationum quæ priùs deſiderabantur* ſont d'ordinaire plus détaillés que ceux de l'*Appendix* précédent. Celui-ci ſervira de Preuve & d'Exemple.

AMBROSII (D.) *Opuſcula*: *Hexahemeron*; *de Paradiſo*; *de Ortu Adæ*; *de Arbore interdictâ*; *de Caïn & Abel*. *in folio*.
,, *Hanc Editionem* MASELLUS (*Maſſellus*)
,, VENIA *dedicat Ambroſio Corano*. AM-
,, BROSIUS DE MASSARIS, *de Cora, ſive*
,, CORANUS, *aliàs* CORIOLANUS, *Ord.*
,, *Eremitarum Sti. Auguſtini ab Anno* 1477.
,, *Generalis, & Pœnitentiarius Xiſti IV*,
,, *obiit Romæ* 1485. *Ejus Scripta, de*
,, *Vitâ & Laudibus Sti. Auguſtini, & in*

„ *duplicem ejus Regulam, Defenſoriumque*
„ *Ordinis Auguſtiniani, junctim prodiêre*
„ *Romæ*, 1481, *in folio.* [Jo. Alb. Fa-
„ bricius, Bibliothecæ Latinæ med.
„ & infimæ Latinitatis.] Simlerus,
„ *in* Bibliothecâ Geſneri, *unum hunc in*
„ *duos ſecuit.* Coranus (inquit) *cla-*
„ *ruit An.* 1472. Choriolanus *vixit*
„ *An.* 1470.

The Newe Teſtament : imprinted at Antwerp, by Marten Emperour, Anno M. D. XXXIIII. *in* 8.

Cette rare Edition du *Nouveau Teſtament* en Anglois eſt de Guillaume Tyndale; & la Notice, qu'en donne ici Mr. Maittaire, eſt ſuivie de la *Préface* de ce pieux Traducteur.

Mr. Maittaire ne donne pas ſimplement ici de nouvelles Editions, mais ajoute auſſi quelquefois aux anciennes des Particularitez intéreſſantes. Par éxemple, à cet Article,

Franciscus Mataratius *de componendis Verſibus Hexametro & Pentametro*: Erhardus Ratdolt, Auguſtenſis, probatiſſimus Librariæ Artis Exactor, ſummâ confecit Diligentiâ, Anno Chriſti M. CCCC. LXVIII. (*Error manifeſtus pro* LXXVIII.) vij Calend. Decembris, *in foliò*;

qui

qui ſe trouve dans ſon I. ou IV. Volume, page 391; il ajoute ces Vers touchant cet Auteur:

Verſibus ſcribere qui cupit Liquore
Tinctos Pierio; Thalia vel quos
Dictat Vatibus alma, qui Corymbo
Cingunt Tempora, Fonte cum biberunt
Undas Cornipedis volantis altè
Pulli; perlegat apta Scripta paſſim
FRANCISCI, *Numeris Viri diſerti.*

TELS ſont le Plan, l'Exécution, & l'Uſage, de cet abondant & néceſſaire INDICE: &, comme on en peut aiſément juger par le Détail précédent, quiconque ne le regarderoit ſur ſon Titre, que comme une ſimple *Table* ordinaire de tout autre Livre, ne rendroit nullement Juſtice, ni à la Compoſition, ni à ſon Auteur. En effet, c'eſt la Clef d'un Ouvrage utile & agréable, rempli de Recherches très curieuſes & très habilement employées, & dans lequel on trouve, non ſeulement les Vies & les Editions des plus célébres Imprimeurs de l'Europe, tels que les trois Inventeurs de l'Art, *Guttemberg*, *Fuſt*, & *Schoiffer*, & après eux les *Amerbachs*, les *Badius*, les *Blaeus*, *Bomberg*, *Caxton*, *Colines*, *Commelin*, les *Cramoiſis*, *Dolet*, *Epiſcopius*, les *Etiennes*, les *Elzeviers*, *Fezendat*, *Froben*, *Froſchover*, *Gering*, les *Giuntes*, les *Gryphes*, *Hervage*, les *Janſſons*, *Jenſon*, les *Kervers*, *Koburger*, les trois *Manuces*, les *Morels*, les *Morets*, *Oporin*, *Plantin*, les *Raphelenges*, *Ratdolt*, *Reſcius*, *Roville*, *Schurer*, *Tory*, les *de Tournes*, les *Trechſels*, *Turnebe*, *Vaſcoſan*, & les *Wechels*; mais même beaucoup de Particularitez très intéreſſantes concernant l'Hiſtoire & les Ouvrages de quantite de Savans illuſtres depuis le Renouvellement des Lettres, tels qu'*Albert Comte de Carpi*, *Budée*, *Cheradame*, *Chalcondyle*, *Couſin*, *Colet*, *Creſton*, *Crocus*, *Eraſme*, *Felix Pratenſis*, *Gaza*, *Gelenius*, *Geſner*, *Gracinus*, *Grynæus*, *Juſtiniani*, *Laſcaris*, *Marot*, *Muſurus*, *Pellican*, *Pic de la Mirandole*, *Politien*, *Portus*, *Reuchlin*, *B. Rhenanus*, *Simler*, *Tiſſard*, *Tonſtal*, *Thitheme*, *Turnebe*, *Vatable*, & divers autres moins célébres: enſorte qu'on peut fort bien regarder ce vaſte Recueil comme de très bons Mémoires pour ſervir à une Partie conſidérable de l'Hiſtoire Littéraire des XV. & XVI. Siécles. En un mot, c'eſt non ſeulement un très bon *Abrégé* d'un très utile Ouvrage, mais encore un *Abrégé* dont on pourroit bien moins ſe paſſer que de l'Ouvrage même, puiſqu'outre qu'il en contient exactement le plus eſſentiel, & qu'il en communique particuliérement l'Uſage, il y ſupplée, le corrige, l'améliore, en une infinité d'Endroits.

ARTICLE IV.

*NOUVEAU Voyage d'*Allemagne, *de* Suiſſe, *de toute l'*Italie, *& de quelques autres Païs de l'*Europe, *fait pendant les années* 1705, 1706, 1707 *&* 1708. *Accompagné d'un très-grand nombre de Remarques Hiſtoriques Géographiques, Critiques & de Littérature.*

Ouvrage Poſthume & Manuſcrit, en quatre Volumes in Quarto, de cinq à ſix-cens pages chacun, Caractère menu & ſerré. Le tout illuſtré par un grand nombre de belles Eſtampes, ramaſſées par l'Auteur avec beaucoup de peine & de dépenſe.

A MESSIEURS LES AUTEURS

De la Bibliothèque Britannique.

MESSIEURS,

„ Il n'eſt pas ordinaire de voir an-
„ noncer dans les Journaux un Livre Ma-
„ nuſcrit; mais comme le cas eſt ſingu-
„ lier, j'eſpère que vous ne refuſerez
„ pas une place dans le vôtre à l'Ex-
„ trait

„ trait que je vous envoye de celui-ci. „ J'oſe même me flater que ce petit écart, ſi c'en eſt un, ne lui fera rien „ perdre de la reputation qu'il s'eſt ſi „ juſtement acquiſe. Il s'agit d'un Ouvrage très-conſiderable à tous égards, „ qu'il eſt bien tems de faire connoître au Public, puiſque depuis plus de „ trente ans il eſt demeuré comme enſeveli dans les ténèbres de l'oubli, & „ que, ſans moi, il auroit, ſelon toutes „ les apparences, miſérablement péri.

„ Il paroît d'abord ſurprenant que „ l'Auteur (que vous me permettrez, „ s'il vous plaît, de ne pas nommer encore) qui n'eſt mort que depuis neuf „ ou dix ans, ne l'ait pas publié lui-même il y a long-tems: mais quand on examine ſa Préface, on a lieu de préſumer „ au moins, que trois raiſons l'en ont „ empêché: 1. Ses Maladies, qui ont été „ longues & cruelles pendant pluſieurs années; deſorte qu'étant arrêté chez lui, „ il ne fut pas en état d'agir avec toute „ l'activité néceſſaire pour produire & „ faire valoir ſon Livre. Il paroît en ſecond lieu, que par un excès de modeſtie, il craignoit extrêmement le jugement du Public, & que jamais content de ſon Ouvrage, il étoit éternellement occupé à le retoucher, & à „ le perfectionner.

„ Enfin, je ſoupçonne qu'il entroit

„ une autre eſpece de crainte dans cet-
„ te retenue. Il avoit parlé avec une
„ franchiſe, avec une liberté peu com-
„ mune d'une infinité de perſonnes qui
„ étoient encore pleines de vie, même
„ des plus diſtinguées. Or ſe rappellant
„ que les Souverains ont les bras longs,
„ & que la volonté de ſe venger de
„ ceux qui ne les menagent pas dans
„ leurs Ecrits, ne leur manque preſ-
„ que jamais, je m'imagine avec aſſez
„ de vraiſemblance, qu'il appréhendoit
„ quelque orage de leur part. J'avoue
„ qu'il auroit aiſément pû rectifier tous
„ ces endroits un peu ſcabreux: mais
„ peut-être étoient-ce ceux-là même
„ qu'il auroit le moins voulu retran-
„ cher; car ſon penchant le portoit fu-
„ rieuſement à la Satyre, non pas pour
„ diffamer, mais pour appeller

„ *Un Chat un Chat, & Rollet un Fripon.*

„ Quoi qu'il en ſoit, j'ai tâché de ſup-
„ pléer à ce defaut, ſi c'en eſt un que
„ d'être trop ſincere en adouciſſant
„ par-ci par-là ces traits piquans qui
„ auroient pû déplaire à certains Lec-
„ teurs peut-être trop accoûtumez à
„ parler ou à entendre parler avec des
„ égards exceſſifs des Grands du Monde,
„ ſur-tout, des Têtes Couronnées, qui,
„ dans le fond, ne ſemblent dignes de
„ nos

„ nos homages & de nos reſpects, qu'à „ proportion de leur mérite, & du bien „ qu'ils font à ceux qui leur ſont ſoû- „ mis.

„ Comme je n'ai point eu l'avantage „ de connoître notre Auteur, que je ne „ l'ai même jamais vû, je ne ſuis pas „ en état de vous dire grand' choſe de „ ſa vie. Tout ce que j'en ſçais, c'eſt „ qu'après avoir ſéjourné aſſez long- „ tems en Hollande, & pendant quel- „ ques années à Madrid en qualité de „ Secretaire d'Ambaſſade pour Meſſieurs „ les Etats-Généraux, il ſe rendit à „ Londres; enfin, qu'ayant été ſollicité „ par quelques Gentilshommes Anglois, „ à faire avec eux ce qu'on appelle le „ *Grand Tour de l'Europe*, il embraſſa ce „ parti avec joye, & qu'il mit quatre ans „ entiers à faire cette Courſe, qui lui „ fournit la matière de ce curieux Mê- „ lange d'Erudition dont il s'agit ici.

„ Quand on l'a lû avec attention, on „ ſe trouve étonné à la vûë de cette „ multitude immenſe de choſes intéreſ- „ ſantes, & on ne comprend pas com- „ ment il a pû les raſſembler en voya- „ geant, & le faire, ſur-tout, avec cette „ exactitude qui régne dans toute ſa Re- „ lation. Je ſçais par expérience, com- „ bien il eſt difficile en pareil cas, de „ trouver du tems de reſte pour coucher „ ſur ſes Mémoires cette foule d'objets

„ qui s'offrent à l'eſprit & à la vûë d'un „ Voyageur. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que „ l'Auteur étoit prodigieuſement laborieux, ou plutôt infatigable : ſans „ compter, qu'étant extrêmement ſobre, „ tempérant, moderé, même dans les „ plaiſirs les plus permis, il trouvoit du „ tems où la plupart des autres Voyageurs n'en trouvent point, & s'occupoit utilement dans ſa retraite à enrichir & à perfectionner ſon Ouvrage.

„ Il eſt écrit par voye de Journal; „ c'eſt-à-dire que l'Auteur marquoit „ jour par jour à un illuſtre Correſpondant qu'il avoit en Angleterre, & qu'il „ ne nomme pas, généralement tout ce „ qui lui arrivoit, tout ce qu'il rencontroit de mémorable dans les Païs qu'il „ parcouroit. Cette méthode lui parut „ la plus commode, la plus agréable & „ la plus propre à égayer les différens „ ſujets qu'il avoit en main: Et je ne „ doute pas que le Public n'en ſoit très-ſatisfait, comme j'avoue que je le „ ſuis très-parfaitement.

„ Ne vous attendez pas, Meſſieurs, „ que je vous donne un Extrait bien ſuivi de ce Journal, & en ſuivant la „ route ordinaire, qui eſt de faire une „ eſpece d'Abregé d'un Livre, accompagné de quelques Refléxions. L'Ouvrage, ce me ſemble, n'en eſt gueres ſuſceptible. Il eſt trop rempli, les Sujets

„ intéreſſans s'y ſuivent de trop près, „ & un pareil Extrait ne produiroit, „ s'il faut ainſi dire, qu'un Squélette „ monſtrueux. Je me propoſe donc de „ citer beaucoup plus que de parler de „ mon chef, &, par d'aſſez longs mor„ceaux, de faire parfaitement connoî„tre l'Ouvrage au Public. Je les pren„drai en quelque ſorte à la volée, & „ ſans beaucoup de prédilection.

„ Au reſte, comme il eſt certainement „ écrit avec pureté, avec élégance, & „ même avec une aimable vivacité, il „ mériteroit bien de voir le jour dès „ à préſent, dans ſa propre Langue. „ Mais après y avoir mûrement penſé, „ je me ſuis enfin déterminé à le faire „ traduire & imprimer en Anglois. Mes „ raiſons ont parû ſolides à pluſieurs „ perſonnes judicieuſes à qui je les ai „ communiquées: & je ſuppoſe que les „ Libraires Etrangers, ſur-tout ceux de „ Hollande, n'auront pas de peine à de„viner de quelle nature ſont ces raiſons. „ A l'égard de l'Original, je le garderai „ *in petto*, pour en faire uſage en tems „ & lieu. On m'a déja fait faire quel„ques propoſitions de delà la Mer, „ mais que je n'ai point voulu accepter, „ comme n'étant nullement proportion„nées au mérite de l'Ouvrage. Dans le „ fond elles ne pouvoient gueres être „ autrement, puiſqu'on n'en avoit que

„ des idées vagues & générales. Je m'en
„ vais travailler à ſuppléer à ce defaut,
„ en le faiſant connoître au Public d'une
„ manière un peu plus diſtincte. Peut-
„ être ſerai-je un peu long, mais je
„ tâcherai au moins de n'être point
„ diffus, ſur-tout de ne rien dire qui
„ ne ſoit conforme à la vérité. Je ſuis
„ avec une parfaite Eſtime,

Messieurs,

Votre très-humble & très-
obéïſſant Serviteur....

Plus je lis cette Relation, & plus je ſuis convaincu qu'elle ſurpaſſe de beaucoup tout ce qu'on a jamais vû juſqu'ici dans ce genre. L'Auteur ſemble avoir eu tous les talens néceſſaires à un Voyageur qui veut publier ſes Obſervations. D'abord il poſſedoit parfaitement toutes les Langues modernes, au moins celles qui ſont les plus connues & d'un plus grand uſage en Europe: comme l'*Anglois*, le *François*, le *Hollandois*, l'*Allemand*, l'*Italien*, l'*Eſpagnol.* Avec un pareil ſecours, & que peut-être aucun Voyageur n'avoit eu avant lui, il étoit en état de s'inſtruire à fond d'une infinité de choſes, ſoit par la Lecture, ſoit par la Converſation. Il pouvoit même, comme il a effectivement fait aſſez ſouvent,

vent, illuſtrer ſon Ouvrage par d'agréables & utiles citations. Bienplus; il étoit capable de parler de tout correctement. C'eſt une pitié de voir comment les Hiſtoriens, comment les Voyageurs ont défiguré, faute de ce ſecours, je ne ſçais combien de Noms propres de Lieux qui ne ſont que médiocrement connus, & cela juſqu'à les rendre preſque méconnoiſſables : Comment encore ils ont mal copié certains Paſſages, certaines Inſcriptions, des Epitaphes qu'ils ont inſéré dans leurs Ecrits. Ici, tout eſt correct, & l'Orthographe de l'Auteur eſt ſans defauts dans tous ces différens langages, comme ceux qui les entendent en ſeront d'abord convaincus.

A l'égard des Langues ſçavantes, comme le *Grec* & le *Latin*, c'étoit encore très-certainement ſon fort. Il ſçavoit tous les Auteurs Claſſiques, comme on dit, ſur le bout du doigt. Il les cite en mille endroits, les applique toûjours ingenieuſement, & le plus heureuſement du monde; & par-là il en éclaircit une infinité d'endroits qui ne ſont pas faciles à entendre. En un mot, ſon Livre eſt un riche tréſor de la plus belle Littérature. Feu Monſieur * *Addiſon* s'étoit fi-

---

* Le Livre de Monſieur *Addiſon* parut pour la première fois lorſque l'Auteur étoit à Vienne, & ſur le point de terminer ſes Voyages,

ſignalé, s'étoit fait admirer de toute la Terre preciſément par cet endroit-là, dans ſa petite Relation. Mais quand on aura vû celle-ci, on ſera obligé de convenir, qu'à cet égard l'autre lui eſt inférieure de cent degrez. Au reſte, notre Voyageur étoit non ſeulement bien verſé dans les Auteurs, ſur-tout les Poëtes Latins, mais il étoit auſſi fort bon Poëte Latin lui-même, comme il en donne un aſſez grand nombre de preuves dans ſon Livre. Enfin, il réuſſiſſoit encore aſſez bien à faire des vers François: J'en donnerai dans la ſuite quelques exemples qui ne deplaîront peut-être pas au Lecteur.

La Geographie, auſſi-bien que l'Hiſtoire Ancienne & Moderne, ſont encore des Sciences bien néceſſaires à un Voyageur qui a deſſein de s'ériger en Auteur. Le nôtre, on peut le dire hardiment, excelle encore à cet égard; & c'eſt un vrai plaiſir de le ſuivre dans toutes ſes courſes, mais principalement en Italie. Il ne rencontre pas un ſeul Endroit de quelque nom, dont il ne vous faſſe voir au

---

ges. Ce fut Mr. l'Envoyé d'Angleterre dans cette Cour qui le lui communiqua; le priant en même tems de lui en dire ſa penſée: Ce qu'il fit, & même par écrit. On verra ſes Remarques Critiques dans la derniere partie de cet Ouvrage.

au naturel, non ſeulement l'état préſent, mais auſſi celui où il s'eſt trouvé de ſiécle en ſiécle, & même dans les tems les plus reculez. Pour ce qui regarde l'Hiſtoire, on ne ſçauroit aſſez admirer ſa Mémoire, qui lui fournit à point nommé tous les Faits tant ſoit peu importans, tant anciens que nouveaux, & qui ſont propres à illuſtrer les divers ſujets qu'il traite. L'Hiſtoire Romaine lui étoit ſur-tout parfaitement connue, puiſqu'il en avoit compoſé un Abregé des plus curieux, & qui pourra bien auſſi quelque jour être donné au Public. Mais il l'avoit étudiée dans un goût tout différent de la plupart de ceux qui en ont écrit. Je veux dire dans un goût Critique : car bien loin d'aimer les Romains, ou de les admirer, l'Auteur avoit conçu pour eux une eſpece d'horreur ; & loin de regarder comme des Héros, tant de leurs Hommes célèbres dont on voit par-tout des Panégiriques, il montre, & cela le plus ſouvent par des preuves demonſtratives, que pluſieurs d'entre eux n'étoient rien moins que tels. Le fameux *Scipion l'Africain* nous en fournira dans la ſuite un exemple mémorable.

Que dirai-je après cela de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, &c ? Un Voyageur peut-il ignorer ces Arts libéraux, & entreprendre de parler au Public de certains Païs, ſur-tout de l'Italie, où il y a une multitude ſi prodigieuſe d'Edifices ſuperbes, tant ſacrez que profanes? Notre Auteur entretient encore ſon Lecteur de toutes ces choſes en habile homme. Il les décrit tous avec un détail, avec une exactitude qui ſurprend, & en ſe ſervant toûjours, quoique ſans affectation, de tous les termes propres à ces Arts. Il fait plus. Il donne l'Hiſtoire de ces Bâtimens, il nomme tous les grands Maîtres qui ont travaillé à les décorer, chacun ſelon ſon talent. En un mot, il n'y a pas un excellent Tableau, une Statue, & autres pareilles choſes remarquables, dont il ne vous indique l'Auteur. Enfin, n'oublions pas de dire qu'il étoit bon Ingenieur. Il ne rencontre en effet aucune Place un peu importante ſur ſa route, qu'il n'en faſſe une Deſcription circonſtanciée, & qu'il n'en marque, en détail, ſoit les perfections, ſoit les defauts.

Mais à l'occaſion de toutes ces magnificences de Rome & de l'Italie, je ne ſçaurois m'empêcher de remarquer une ſingularité dans notre Auteur. C'eſt que différent en cela de la plupart des autres qui en ont parlé, il ne tombe jamais dans des excès d'admiration: il conſerve, au contraire, toûjours ſon flegme en les décrivant. On pourroit d'abord s'imaginer qu'il y entre un peu d'affectation. Mais ce n'eſt certainement rien moins que cela ; c'eſt un flegme purement philoſophique, qui part d'un principe noble & plein d'humanité.

Il fait ſouvent cette refléxion, que ces Palais ſi ſuperbes, ces Temples ſi pompeux, n'ont été érigez pour la plupart, que par l'orgueil & la ſuperſtition : &, ce qu'il y a de pis encore, qu'ils doivent leur gloire & leur richeſſe à la ruine d'une infinité de malheureux, qui gémiſſent dans une profonde miſere ; tandis que ces Temples renferment des tréſors immenſes, & inutiles au Public ; tandis que tant de ſcelérats nagent dans l'abondance, & ſont logez comme des Souverains de la première volée. C'eſt encore la refléxion qu'il fait aſſez fréquemment au ſujet de ces illuſtres reſtes du faſte des anciens Romains. Loin de les admirer, ou d'en regretter, comme font tant de gens, la ruine, il les regarde avec une eſpece d'horreur, comme n'ayant été conſtruits que des dépouilles de cent-Peuples, que les Romains avoient injuſtement aſſervis, ou comme n'ayant été deſtinez qu'à donner des ſpectacles exécrables & ſanguinaires à la plus inhumaine de toutes les Nations. Tels étoient ces énormes maſſes, ces immenſes Coliſées Amphithéâtres, & autres Edifices, qui ſont à la fin devenus, pour la plupart, la proye de la fureur du Tems, ou des Nations barbares qui ont inondé l'Italie.

Le flegme de notre Auteur, ou pour mieux dire ſa patience inépuiſable, ſe manifeſte encore très-ſouvent dans une autre rencontre; c'eſt lorſqu'il s'agit de Marbres, de Monumens antiques & de leurs Inſcriptions. Il n'en neglige aucune de celles qui méritent quelque attention, & il les copie avec une exactitude merveilleuſe, ſoit qu'elles ſe trouvent entieres, ſoit qu'elles ayent été en partie effacées par le tems: Il les place dans leur état naturel, & abſolument de la même manière qu'elles ſont en original. On ſouffre, pour ainſi dire, en le voyant pâlir, quelquefois des journées entieres, ſur de pareils objets, pour les déchifrer & en tirer copie. Dans la ſeule Ville d'Augsbourg, par exemple, il en déterra une cinquantaine qui avoient échapé aux curieuſes recherches de tant d'habiles Gens qui y avoient été avant lui, & même à la ſagacité du célèbre Monſieur Spon. Au reſte, il n'a été ni moins curieux, ni moins exact à l'égard des Monumens modernes; & peut-être ne verra-t-on nulle part un auſſi bel aſſemblage d'Inſcriptions ou d'Epitaphes de cette eſpece. A coup ſûr, on peut compter qu'il n'en a omis aucune qui fut tant ſoit peu remarquable par ſa ſingularité & ſa bizarerie, par ſon élegance & la beauté de ſon expreſſion, ou par la célébrité de la Perſonne pour qui elle avoit été faite.

A propos de Perſonnes célèbres, c'eſt encore à leur égard que notre Voyageur s'eſt diſtingué par ſon exactitude, en parlant non ſeulement de celles qu'il a vû en divers endroits, & en traçant leur caractère, mais en donnant un petit abregé de la vie d'un très-grand nombre d'Illuſtres Morts, & cela à l'occaſion du lieu de leur naiſſance. Je mets dans ce rang tous ceux qui ſe ſont ſignalez, ſoit dans l'Art Militaire, ſoit dans les autres Arts & dans les Sciences.

Sur ce pied-là, on doit bien ſuppoſer qu'il n'a pas negligé les Bibliothèques. Il n'en eſt preſqu'aucune tant ſoit peu célèbre dont il n'ait fureté tous les coins & recoins, & dont il ne découvre au Lecteur toutes les ſingularitez. J'en dis de même des Cabinets de Curioſitez, des Collections de Médailles, & autres pareilles Antiquitez. Non qu'il eût une fort haute idée de ces ſortes de choſes, n'étant pas tout-à-fait convaincu de leur grande importance, ni de leur utilité. Ainſi, s'il entre de tems en tems dans quelque détail à cet égard, c'eſt moins par inclination, que pour s'accommoder au goût de bien des Gens qui en font grand cas, & en particulier à celui de ſon Ami, à qui il addreſſe ce Journal. Peut-être verra-t-on dans la ſuite de cet Article quelques exemples de la manière ſpirituelle dont il raille quelquefois les Antiquaires, c'eſt-à-dire les Amateurs outrez de l'Antiquité.

Pour s'introduire dans tous ces divers endroits, Bibliothèques, Cabinets, Palais, Maiſons de Plaiſance, & ſur-tout dans les Cours des Princes, l'Auteur avoit un avantage que n'ont pas une infinité de Voyageurs. Il étoit en compagnie de Gens de diſtinction, bien fournis de ce qu'on peut appeller le Nerf des Voyages, comme il eſt celui de la Guerre, & par conſequent en état de figurer; bien munis d'ailleurs de bonnes lettres de recommandation. Avec un tel Paſſeport, joint à ſon propre mérite, qui ſe faiſoit bientôt jour partout où il alloit, particulierement ſon Erudition, ſa connoiſſance du Monde & des Langues; avec un tel paſſeport, dis-je, où ne pouvoit-il pas penétrer? Quels obſtacles ſa curioſité pouvoit-elle rencontrer? Quelles découvertes ne pouvoit-il pas faire, ſoit à l'égard des choſes rares & extraordinaires, ſoit à l'égard de l'intérieur des Cours, des Revenus, des Intérêts, de la Politique des Souverains, ſur-tout par rapport à leur genie & à leur caractère?

Auſſi peut-on bien aſſurer, qu'il a ſçû mettre à profit tous ces avantages, qu'il a decouvert à tous ces égards, tout ce qui ſe pouvoit humainement découvrir, & qu'il a parfaitement connu un grand nombre de ces Souverains. Témoin pluſieurs Portraits qu'il en a tracé, que l'on peut dire être faits de main de maître, & qui certainement ne ſont point flattez. Tels ſont entr'autres ceux des Empereurs *Leopold* & *Joſeph*, des deux derniers Grand-Ducs de Toſcane, de feu *Victor Amedée* Roi de Sardaigne, & de je ne ſçais combien d'autres Potentats, à qui, au moins ſelon mon petit jugement, il a rendu une rigoureuſe juſtice, ſoit pour le bien, ſoit pour le mal.

Mais ſi notre Voyageur s'entendoit à peindre naïvement les Hommes, j'oſe dire qu'il n'étoit pas moins habile à repréſenter les objets inanimez qui ont quelque choſe de frapant, de merveilleux; ſoit que ce merveilleux leur vint de l'Art ou de la Nature. C'eſt dans ces ſortes de rencontres qu'il fait ſouvent briller ſon genie, ſon imagination, & la délicateſſe de ſon pinceau. Si je ne m'étois pas fait une loi de ne rien citer ici, pour ne pas interrompre le fil du diſcours, je ſerois extrêmement tenté d'en rapporter quelques exemples; parmi leſquels je n'oublierois certainement pas la belle & ingenieuſe deſcription qu'il fait de la fameuſe Caſcade de Terni en Italie. Mais ce qui eſt différé n'eſt pas perdu.

Ce n'eſt pas tout ; & ce qui ſemble mettre le comble au mérite de cet Ouvrage, c'eſt la Critique fine & judicieuſe qu'on y voit régner depuis un bout juſqu'à l'autre. Pluſieurs ſçavans Hommes avoient, en divers tems, précedé notre Auteur dans la même carriere, & avoient donné au Public leurs Relations. Tels ſont les *Burnet*, les *Spon*, les *Montfaucon*, les *Miſſon*, les *Addiſon*, l'Auteur du *Mercurius Italicus*, & un grand nombre d'autres moins célèbres. Or ce ſont toutes ces Relations qu'il s'eſt fait une étude particuliere de ſuivre pied-à-pied, & de réléver autant de fois qu'il les a trouvé fautives ou defectueuſes : ce qui eſt arrivé en mille & mille rencontres. Il s'en eſt acquitté avec politeſſe, avec eſprit, & ſurtout avec une ſolidité de jugement & de raiſonnement qui ſemble entraîner, comme par une force invincible, le ſuffrage du Lecteur, qui ſe trouve ſouvent ſurpris, confus, à la vûë de cette multitude de fautes d'omiſſion & de commiſſion, qui ſont échapées à tous ces grands Hommes.

Pour rendre cette Critique ſi fréquente un peu moins ſéche & ennuyeuſe, l'Auteur l'a ſouvent égayée par un ſtile enjoué, & même badin, ſur-tout quand les fautes qu'il cenſure ſont des plus groſſieres, ou qu'elles ont été commiſes par des Auteurs préſomptueux, qui ſe piquoient d'avoir ſurpaſſé tous les autres en exactitude; mais principalement lorſqu'elles partoient d'un zèle mal-entendu de Religion, en un mot, d'un principe de bigoterie & de ſuperſtition. C'eſt ſur ce pied-là qu'il drape une infinité de fois un certain *Jouvin de Rochefort*, un *Laſſels*, Prêtre Catholique Anglois; & c'eſt un vrai plaiſir de voir comment il mene ces Meſſieurs-là battant, & les expoſe à la riſée des Lecteurs par ſes plaiſantes turlupinades. Enfin, je ſerai bien trompé ſi cette partie de l'Ouvrage ne paroît pas au Public une des plus inſtructives & des plus divertiſſantes en même tems.

Après ce que l'on vient de voir, il ſemble que je devrois avoir tout dit. Mais non: j'ai encore quatre choſes conſiderables à remarquer dans mon Auteur. Il n'étoit point National. Il n'étoit point Bigot. Il n'étoit pas non plus Libertin. Enfin il étoit Ennemi juré du Pouvoir arbitraire.

Il n'étoit point National. A l'entendre parler, vous diriez qu'il n'avoit point de patrie: C'étoit un vrai Citoyen du monde. Quoique François de naiſſance & d'éducation, on ne le voit jamais élever ſon Païs ni ſa Nation au deſſus des autres. Bien différent des Petits-Maîtres d'une certaine contrée qui ſortent rarement de chez eux, mais qui, quand ils le font, ſemblent avoir uniquement pour but, de regarder du haut en bas les autres Peuples, & de mépriſer ſouverainement, ſoit leur langue, ſoit leurs coûtumes; bien différent, dis-je, de ces Etourdis, notre Voyageur trouve partout des choſes, des maximes, des pratiques dignes de louange, quoiqu'il ne neglige pas non plus de cenſurer en paſſant celles qui lui paroiſſent évidemment ridicules. Il trouve enfin en tous les lieux, même dans ceux qui ſemblent les plus retirez & les plus ſauvages, des gens raiſonnables, bienfaits, polis, & qui ne le cedent gueres à ceux qui prétendent être les ſeuls modèles des belles manières.

A l'égard des defauts conſiderables, des vices capitaux, il ne menage aucune Nation, quand il a trouvé qu'ils y dominoient. C'eſt ainſi qu'il n'a pas épargné les Italiens, mais principalement les Romains. Peut-être des gens de mauvaiſe humeur pourront-ils s'en plaindre: mais que vouloit-on qu'il fit? Vouloit-on qu'il ſe bouchât les oreilles, qu'il ſe crevât les yeux, pour ne pas voir & ne pas entendre mille indignitez qui ſe commettoient tous les jours, pour ainſi dire en ſa préſence? Ou, les voyant & les entendant, vouloit-on qu'il gardât un profond ſilence, & qu'il ſupprimat tout cela dans ſa narration? Mais auroit-ce été agir en Voyageur exact? Se feroit-il de cette manière acquitté d'un des principaux devoirs impoſez à un Hiſtorien?

Quoi qu'il en ſoit, bien loin d'avoir exageré le moins du monde dans cette rencontre, on peut aſſurer qu'il eſt demeuré bien au deſſous de la vérité; au moins s'il en faut croire un grand nombre d'Italiens eux-mêmes. L'Auteur, pour confirmer ce qu'il a avancé, cite pluſieurs beaux & longs paſſages de divers Poëtes fameux, qui ont déclamé avec une vigueur extraordinaire contre l'horrible corruption de leurs Compatriotes. Ce n'étoient point des ſatiriques de profeſſion, gens qui aiment à médire du prochain & à dechirer ſa reputation. C'étoient des hommes venérables à tous égards, par leur rang, par leur ſcience, mais ſur-tout par leur vie irréprochable, & la plupart dans les Ordres ſacrez, qui ont ainſi cenſuré avec zèle les deſordres qui dominent le plus à Rome & dans le reſte de l'Italie, ſans épargner les Grands, non plus que les petits, ſans reſpecter même la Thiare Pontificale.

Au reſte, ceux qui n'entendent point le Latin, pourront peut-être trouver mauvais qu'on ait ici placé toute cette Collection de vers dans cette Langue. Mais en tournant une douzaine de feuillets, il leur ſera aiſé de ſe délivrer de cet objet choquant. Pour les autres Lecteurs, je ſuis bien ſûr que, loin d'en ſçavoir mauvais gré à l'Auteur, ils ſeront charmez, d'un côté, de voir que l'Italie moderne ait produit un ſi grand nombre de Poëtes qui approchent de bien près ceux qui vivoient du tems d'Auguſte, du moins ceux qui floriſſoient ſous ſes ſucceſſeurs immédiats; & d'un autre côté, qu'elle nourriſſe encore aujourd'hui dans ſon ſein des Gens d'une probité exemplaire, qui ſe diſtinguant de la foule, non ſeulement ne participent pas aux vices de leurs Concitoyens, mais les foudroyent encore avec tant de vehémence dans leurs Ecrits. Notre Voyageur en a lui-même rencontré pluſieurs de cet ordre dans ſes courſes, ſans compter une infinité de Perſonnes d'un mérite diſtingué d'un autre genre; & en général il ne paroît pas qu'il ait eu aucun ſujet particulier de ſe plaindre de cette Nation-là. Ainſi ce qu'il en a dit ne ſçauroit proceder de préjugé, ni de paſſion, mais uniquement de la néceſſité qui oblige un Hiſtorien à dire ce qui eſt vrai, quoique quelquefois contre ſon inclination.

J'ai dit en ſecond lieu, que l'Auteur n'étoït nullement Bigot: & en effet, c'étoit le moindre de ſes defauts. Il déclame au contraire de toute ſa force contre la ſuperſtition, quelque part qu'il la rencontre, ſans égard pour aucune Secte; perſuadé que c'eſt la ſangſue de la Religion; & que là où elle domine d'une manière un peu forte, elle ne manque pas d'étouffer peu-à-peu & les lumieres de l'eſprit, & les bons ſentimens du cœur, & de détruire, en un mot, parmi les hommes toutes les connoiſſances utiles & la vraye pieté; ſans compter qu'elle les dépouille inſenſiblement de tous leurs avantages temporels, les forçant à les employer à mille uſages ridicules, à les ſacrifier à une infinité d'objets chimériques. Au reſte, l'Auteur ne fait pas l'honneur à la ſuperſtition de diſputer jamais ſérieuſement contre elle; auſſi ne verra-t-on point ici un ſeul mot de Controverſe: choſe d'ordinaire fort dégoûtante pour un Lecteur. Il la traite comme elle mérite d'être traitée, c'eſt-à-dire en badinant.

Peut-être certains zèlez indiſcrets pourront-ils ſe plaindre de ce procedé. Mais, encore une fois, que vouloit-on qu'il fît? Prétend-on qu'il pût ou qu'il dût regarder d'un œil indifférent les objets de cette eſpece les plus choquans, & qu'il n'en dit pas un ſeul mot? Mais cela me paroît impoſſible pour tout homme qui penſe, ou qui a ſeulement une ombre de ſens commun; pour un homme ſur-tout qui a quelque ſentiment d'humanité. Peut-il s'empêcher de déplorer le malheur d'un ſi grand nombre de ſes ſemblables qui croupiſſent dans une ignorance baſſe & rampante, dans des égaremens qui ſont honte à la raiſon ? Un Catholique qui voyage dans des Païs d'une Religion différente de la ſienne, pourra-t-il ſe réſoudre à ne pas faire attention aux abus qu'il croit y appercevoir, ſoit dans les Dogmes, ſoit dans le Culte, & à n'en pas faire mention dans les Mémoires qu'il pourra tracer de ſes Voyages ?

D'ailleurs, la Catholicité n'a-t-elle pas elle-même nourri dans ſon ſein des Hommes de grand nom, qui ont crié avec force contre certaines pratiques qui s'y ſont introduites peu-à-peu pendant les Siécles d'ignorance; qui ont déclamé ſur-tout contre les excès où ſont tombez les Légendaires, particulierement l'Auteur de la Légende dorée ? Enfin n'a-t-elle pas produit des *Dénicheurs de Saints*, c'eſt-à-dire des Perſonnages doctes & pieux, qui par leur profonde connoiſſance de l'Hiſtoire ont apperçu, que parmi cette multitude prodigieuſe qu'on venéroit comme Saints dans leur Communion, il y en avoit un nombre aſſez conſiderable qui n'étoient que des Saints de contrebande ? Après cela, voudroit-on exiger d'un Proteſtant, ou plutôt d'un Philoſophe, qu'il demeurât tout-à-fait muet, qu'il ne touchât pas ſeulement à ces ſortes de ſujets dans le récit de ſes Voyages ?

Mais ſi notre Auteur n'eſt point ſuperſtitieux, j'oſe le dire, il eſt encore moins porté au Libertinage en matière de Religion. Je veux bien croire que ſur ce ſujet-là, comme ſur les autres, il penſoit en vrai Philoſophe, c'eſt-à-dire librement, & ſans s'en remettre tout-à-fait à la foi de ſon Curé. J'ai quelque raiſon de croire encore, que ſa Confeſſion de foi n'avoit pas toute l'étendue que peut avoir celle de l'Egliſe Anglicane, ou de telle autre Societé Chrétienne. Mais je dois lui rendre auſſi cette juſtice, c'eſt qu'il n'en attaque jamais, ni directement ni indirectement aucun des Articles. Beaucoup moins le voit-on s'en prendre à aucun de ces grands principes qui ſont la baſe de la Religion Naturelle & Revélée, auſſi bien que le fondement de la Societé & du bonheur des hommes, ſoit dans ce monde, ſoit dans l'autre. Au contraire, il s'exprime ſouvent en termes très-forts contre les Athées, qui abondent, dit-il, en certains Païs, ſur-tout dans ceux où bien des gens prétendent que ſe trouve le centre du Chriſtianiſme; ou contre ceux qui, ſans être tout-à-fait Athées, nient le dogme fondamental de l'Immortalité de l'Ame.

Et à l'égard des bonnes Mœurs, je ſuis perſuadé qu'on ne trouvera pas un ſeul endroit de ſon Ouvrage où il y ſoit donné la moindre atteinte. Sur cet article ſa Théorie & ſa Pratique vont abſolument d'un pas égal. On ne l'entend jamais débiter aucune Maxime qui puiſſe tendre le moins du monde à détruire dans les hommes le ſentiment de l'Honneur & de la Vertu. Bien loin de-là; il déclame ſouvent contre ceux qui ſont deſtituez de l'un & de l'autre, comme les occaſions ne s'en préſentoient que trop fréquemment. On ne peut rien voir de plus fort que ce qu'il dit contre certains vices dominans parmi quelques Nations, & qu'on ſe fait de la peine de déſigner même d'une manière indirecte. Bien plus: Il eſt ſi retenu dans ſes diſcours, qu'il ne s'arroge pas ſeulement la liberté de parler en badinant ſur certains ſujets, que la plupart des gens regardent comme des bagatelles ou des peccadilles. Enfin, depuis un bout de ſon Livre juſqu'à l'autre, on ne voit rien dans ſa conduite qui puiſſe donner un mauvais exemple, ou plutôt qui ne ſoit parfaitement bien réglé. On ne le voit jamais engagé dans aucune partie de debauche; au contraire il paroît avoir un éloignement égal pour toutes les branches de l'intempérance. C'eſt-à-dire, en un mot, que cet Ouvrage ne contient rien qui puiſſe corrompre ou l'Eſprit ou le Cœur, ou pour mieux dire, qui ne ſoit propre à produire un effet tout oppoſé.

Enfin j'ai dit, que l'Auteur étoit ennemi juré de l'Eſclavage ou du *Pouvoir Arbitraire*. Il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie ſoit en Hollande ſoit en Angleterre, & avoit par conſequent été long-tems témoin de la Liberté précieuſe qui régne dans ces deux Etats, auſſi-bien que de ſes heureux effets par rapport au bonheur des Peuples. Ils y ſont maîtres abſolus du fruit de leur induſtrie & de leur travail &, ce qu'il y a encore de plus fortuné, leur Conſcience n'y eſt tiranniſée par qui que ce ſoit. Si on voit de tems en tems, dans ces heureuſes contrées, une eſpece d'oppreſſion par le poids des Impôts, elle ne procede point du caprice, de l'ambition, du faſte ou de l'avarice d'un ſeul, mais du malheur des tems, qui oblige quelquefois à lever des ſommes immenſes pour leur défenſe. Or du ſein de ces Païs-là l'Auteur ſe tranſporte ſubitement en pluſieurs autres où les choſes ſont ſur un pied bien différent; où la Nature a été ſouverainement libérale, ou plutôt prodigue de ſes préſens, & où cependant on ne voit que très-peu d'habitans, qui même vivent pour la plupart dans une miſere affreuſe, en conſequence de la tirannie de leurs Maîtres deſpotiques. Pouvoit-il contempler, comme il a fait aſſez long-tems, de ſi triſtes objets, ſans déplorer le malheur de ces Nations, ſans concevoir de l'horreur pour cette eſpece de Gouvernement qui le produit par une conſequence néceſſaire?

Mais de toutes les tirannies, celle de l'Egliſe lui paroît la plus inſupportable ; & malheureuſement l'Hiſtoire de cette Egliſe de ſiécle en ſiécle ne prouve que trop qu'il a raiſon. L'empire des Prêtres eſt d'autant plus onéreux, qu'il étend ſon pouvoir ſur tout; ſur les eſprits comme ſur les corps, & ſur les biens de la fortune. Ses funeſtes influences ne ſont que trop ſenſibles en une infinité d'endroits de la terre: ils le ſont ſur-tout en *Italie*, & plus encore dans les Etats du Pape. Ce Païs qui fut autrefois ſi peuplé, qui par ſa fertilité, & mille autres avantages, devroit encore aujourd'hui fourmiller d'habitans, eſt réduit à n'être plus gueres qu'une vaſte ſolitude, où le peu de monde qui y reſte ne fait que traîner une vie malheureuſe & languiſſante.

Demandez à ces Peuples infortunez, quelle eſt la cauſe de leur miſere & de leurs ſouffrances? Les moins ſtupides, ou les plus hardis, vous donneront pour toute réponſe ces deux mots: La *Chambre Apoſtolique*, la *Chambre Apoſtolique*; & cela, en hauſſant les épaules, & en pouſſant de profonds ſoupirs. Cette Chambre eſt en effet une éponge qui ſucce toute leur ſubſtance. Nous aurons apparemment occaſion d'en parler quelque jour avec plus d'étendue après notre Voyageur, qui en fait un Portrait affreux.

Sur ce pied-là, eſt-il ſurprenant ſi ſa compaſſion, ſi ſon humanité le porte fréquemment à déplorer le ſort de ces Nations, & à rélever le bonheur de celles qui ont ſçû conſerver leur Liberté ſpirituelle & temporelle?

Tel eſt à-peu-près le caractère de cet Ouvrage: telle eſt au moins l'idée que je m'en ſuis formée. Il s'agit préſentement de prouver qu'elle n'eſt point chimérique, & c'eſt ce qui ne me ſera pas bien difficile. Naturellement je devrois m'arrêter ici, & renvoyer ces preuves à une autre occaſion, de peur de trop allonger cet Extrait. Mais comme le Public pourroit s'impatienter, ou s'imaginer, après toutes les grandes choſes qui ont été avancées, que je crains la pierre de touche, que je cherche des délais & de vains prétextes pour n'en pas venir à ces preuves de fait, je m'en vais dès-à préſent tâcher de lui donner au moins quelque ſatisfaction. Dans la ſuite je pourrai bien y revenir, & continuer mes Extraits, pour peu qu'on témoigne le ſouhaiter.

Avant que d'entrer en matière, je ne dois pas oublier d'avertir le Lecteur, que, comme à l'avenir je citerai beaucoup, ou plutôt que je ne ferai gueres que citer, je ne ſuivrai pas la coûtume, qui eſt de mettre en marge des guillemets, dont les retours trop fréquens pourroient à la fin cauſer de l'ennui. Ainſi, pour diſtinguer mes paroles de celles de l'Auteur, je me contenterai de les renfermer entre deux crochets.

[J'avoue que pendant pluſieurs jours mon embarras n'a pas été médiocre par rapport au choix des ſujets que je devois d'abord expoſer aux yeux du Lecteur; & peu s'en eſt fallu que, pour me déterminer, je ne m'en ſois entierement remis à la déciſion du hazard, en ouvrant le Livre à l'avanture, & me faiſiſſant du premier objet qui ſe préſenteroit; perſuadé que rien ne pouvoit s'offrir qui ne fût de quelque utilité ou de quelque agrément. Enfin, après bien des incertitudes, je me ſuis réſolu à commencer par un Article qui juſtifiera déja une partie des choſes qui ont été dites ci-deſſus à l'avantage de l'Auteur, à l'égard de ſon Erudition, de ſa vaſte Lecture, & en particulier de ſa parfaite connoiſſance de la Géographie & de l'Hiſtoire ancienne, de ſa Critique & de ſa belle Littérature. C'eſt le commencement du récit qu'il fait de ſon Voyage de Rome à Naples. Le voici.]

Tous les Voyageurs qui ont vû l'Italie tombent d'accord, que la route la plus pénible de tout ce beau Païs eſt celle de *Rome* à *Naples*, ſoit pour les mauvaiſes Hôtelleries, ſoit pour d'autres incommoditez qu'on y rencontre. Mais dès qu'on a gagné la Ville de *Naples*, on ſe trouve abondamment dédommagé, & on oublie bientôt toutes ces fatigues. Les Curioſitez ſans nombre qu'on y trouve, & dans ſes environs, ſont qu'on ne regrette nullement la peine qu'on s'eſt donnée pour les aller voir.

Avec cette notion générale nous ſommes ſortis de *Rome* par la Porte de *St. Jean de Lateran*, autrefois *Porta Cœlimontana.* Dès qu'on l'a paſſée on entre dans une grande plaine, où l'on voit pendant cinq ou ſix milles les reſtes de ces vaſtes Aqueducs des anciens *Romains*, qui coûterent des ſommes immenſes pour faire venir l'eau dans la Ville. Le plus entier de tous eſt celui que *Sixte V.* fit reparer à grands fraix, pour conduire juſques dans le Quartier des Thermes de *Diocletien* l'ancienne *Aqua Inturica*: on l'appelle aujourd'hui *Aqua Felice*, du nom de *Felix*, que ce Pape portoit lorſqu'il étoit ſimple Cordelier.

Après qu'on a paſſé *Torre di mezza via*, ainſi nommée à cauſe d'une vieille Tour qui eſt à moitié chemin de *Rome* à *Marino*, on voit de grandes ruines d'anciennes Murailles, entre leſquelles il y a pluſieurs Corridors fort hauts & fort larges, qu'on appelle aujourd'hui *Grotta delli Centroni.* Les Antiquaires diſent, que ce ſont des reſtes de ces endroits qu'on nommoit anciennement *Alcaſtri*, où les Romains tenoient renfermez leurs priſonniers de guerre, re, juſqu'à ce qu'ils en eûſſent échangé une partie, & vendu l'autre. Mais quelques Sçavans veulent que ces maſures ayent été des lieux où on logeoit les Soldats qu'on tenoit dans les environs de *Rome*, pour la ſureté de la Ville. Quoi qu'il en ſoit, par ce qui en reſte, on voit que ce devoient être de fort vaſtes Edifices.

Enſuite nous ſommes arrivez à *Marino*. C'eſt l'ancien *Lamum* des *Romains*. Dans la ſuite on l'appella *Villa Marii*, parce que le fameux *Caius Marius* y avoit une Maiſon de campagne. Aujourd'hui c'eſt une aſſez jolie petite Ville. Sa ſituation eſt fort agréable, ſur le penchant d'une colline; & il ſemble que la Nature ait pris plaiſir à faire une terraſſe, ſur laquelle elle paroît comme un Amphithéâtre, d'où l'on découvre une partie de l'ancien *Latium* d'un côté, la Mer Mediterranée de l'autre, & la Ville de *Rome* au bout de la perſpective. *Marino* apartient à la Famille *Colonna* avec tître de Duché. Un Cardinal de cette Maiſon y a fait bâtir la grande Egliſe; & le même fit auſſi faire la Fontaine qu'on voit avant que d'entrer dans la Ville. Les *Colonna* y ont encore une Maiſon avec un Jardin aſſez bien entendu, où ils vont paſſer une partie de l'été. La plupart de celles des habitans ſont peintes en dehors, & aſſez propres. La Fontaine qu'on voit dans la grande ruë qui traverſe la Ville d'un bout à l'autre, mérite quelque attention. Mais elle n'eſt point *admirable pour ſes Statues*, comme le dit *Jouvin de Rochefort*, non plus que l'Hôtel de Ville, ni le Jardin de la Famille *Colonna*, que ce Voyageur traite auſſi d'*admirables*. La Relation de ce grand *Admirateur de Riens*, qui étoit François de naiſſance, ſeroit tres-propre à faire croire à ceux qui n'ont jamais été en France, que cet homme n'avoit jamais rien vû de beau dans ſon Païs. Entre les Maiſons Religieuſes qui ſont à *Marino*, celle des *Jéſuites* eſt ſans contredit la plus belle & la plus riche.

Après avoir paſſé cette Ville, on monte pendant pluſieurs milles une Montagne paſſablement pierreuſe & difficile, nommée *la Fayola*, où l'on ne voit que des Bois & des Bufles en quantité. Ces animaux ſervent à labourer la terre, & ſont infiniment plus forts que les autres. Ces Bois étoient autrefois très-dangereux à paſſer, à cauſe des Bandits; mais *Sixte V.* trouva moyen de les purger de cette vermine. Quand on eſt tout au haut de la Montagne, on découvre ſur la droite *Caſtel Gandolfe* & ſon Lac, avec *Città di Lavigna*, anciennement *Lanuvium*, patrie du fameux Comédien *Roſcius*, en faveur duquel *Ciceron* fit un Plaidoyé; & de l'Empereur *Antonin Pie*.

Tout ce Païs étoit dans les commencemens de *Rome* habité par les *Antemnates.* En deſcendant la *Fayola*, nous avons encore trouvé les chemins très-raboteux, ainſi nous n'arrivâmes qu'avec beaucoup de peine à *Velitri.*

Ce n'eſt pas ſeulement aux grandes Villes qu'on attribue ici une origine fabuleuſe: les moindres Bicoques vont auſſi chercher la leur dans l'Antiquité la plus reculée. *Velitri*, ou *Velletri*, comme les Italiens l'appellent aujourd'hui, ſe vante d'avoir été bâtie, en premier lieu par *Electra* fille d'*Atlas*, & mere de *Dardanus* fondateur de *Troye.* Quoi qu'il en ſoit, *Ancus Martius*, quatrième Roi de *Rome*, l'aſſiégea & la prit. Dans la ſuite des tems, après la ruine de *Privernum* & d'*Anxur*, elle fut la Capitale des *Volſques*, qui y bâtirent un Temple magnifique à *Mars*, Dieu tutélaire de la Nation; c'eſt pourquoi on l'appella *Urbs inclyta Martis.* Elle fit tant de peine aux *Romains*, & ſe revolta ſi ſouvent contre eux, qu'ils furent obligez d'en chaſſer les Habitans, & d'en faire une de leurs Colonies. *Volſcis devictis*, dit Tite Live L. 2. *Veliternus ager ademptus eſt*; *Velitras Coloni ab Urbe miſſi & Colonia deducta.*

Tous ſes Habitans modernes ſont perſuadez que l'Empereur *Auguſte* y nâquit, quoique *Suetone* diſe poſitivement que ce fut à *Rome. Natus eſt Auguſtus, &c.* * Il eſt vrai que ſa Famille etoit originaire de *Velitri*, & qu'une des principales ruës avoit nom *Vicus Octavius.* On y voyoit même un Autel conſacré à un brave de cette Famille, qui ayant été averti, pendant qu'il ſacrifioit à *Mars*, que les Ennemis ravageoient les terres des *Velitriens*, quitta ſon Sacrifice, ſortit à leur tête, tua un grand nombre de ces pillards, puis revint achever ſon Sacrifice, ſans en être plus émû. *Gentem Octaviam Velitris præcipuam olim fuiſſe multa declarant*, dit le même *Suetone*; mais dire qu'*Auguſte* y prit naiſſance, c'eſt, comme nous avons vû, une fauſſeté manifeſte, qui prouve que les Traditions les plus ridicules ne laiſſent pas de trouver grand nombre de défenſeurs.

Cette Ville eſt ſituée ſur une colline à dix milles de *Marino*, & pas loin de la Mer. Elle n'eſt ceinte que d'une ſimple muraille, & quoiqu'elle ſoit aſſez petite, elle a beaucoup de Vignes & de Terres labourées dans ſon enceinte. *Pline* vante fort les Vins de *Velitri* de ſon tems; mais ceux d'aujourd'hui ſont des plus mé-

---

* *In Aug. num.* 5. Il faut remarquer que tous les Paſſages ſuivis d'un &c. ou abregez, ſe trouvent tout entiers dans l'Original. Mais on a voulu menager le terrein.

médiocres. Au milieu de la Place, que *Jouvin* & Mr. *Miſſon* appellent la *Grande Place*, & qu'on peut nommer avec raiſon *très-petite*, eſt une Statue de bronze d'*Urbain VIII.* de la main du Cavalier *Bernin.* Elle eſt aſſiſe dans l'attitude de donner la bénédiction. La Fontaine de cette Place, & quelques autres choſes, que le premier de ces Voyageurs traite de *merveilleuſes*, ſont très-peu de choſe, auſſi-bien que la Ville, qu'il nomme pourtant *une Ville* de *grande apparence*; tant cet homme aime à exagérer juſques dans les moindres choſes. L'Egliſe dédiée à *St. Clement I.* Pape & Martir, eſt bâtie ſur les ruines de l'ancien Temple de *Mars*, & celle de *St. Giovanni in Plagis* ſur les reſtes du Temple d'*Hercule.* On dit qu'il y avoit autrefois un Amphithéâtre paſſablement grand, & on veut le prouver par un Marbre antique que l'on garde à l'Hôtel de Ville, ſur lequel il y a une Inſcription, [qui n'eſt pas aſſez importante pour être rapportée ici.]

Le Palais de la Famille *Ginetti*, eſt ce qu'il y a de plus remarquable dans *Velitri.* Outre qu'il eſt dans une très-agréable ſituation, ſon Eſcalier & ſes Apartemens ſont magnifiques. Il eſt de l'Architecture du fameux *Martin Lunghi*, orné de quantité de Statues, de Buſtes, d'autres Antiques, de Tableaux de prix & de Tapiſſeries aſſez riches. De ſa Platte-forme, bordée d'une Baluſtrade à hauteur d'appui, on découvre toute la Ville, une vaſte Campagne & la Mer. Ses Jardins, qui ſont d'une très-grande étendue, contiennent quantité de belles Allées, des Paliſſades & des Fontaines, dont on a fait venir l'eau à grands fraix de la Montagne de *Fayola.*

Il y avoit anciennement dans le voiſinage de cette Ville un Temple de *Diane*, en un lieu qu'on appelle aujourd'hui *Carrara.* Ce fut-là que, parmi de vieilles maſures, on déterra la Statue de *Tarquin le Superbe*, dont le Cardinal *Scipion Borgheſe*, Neveu du Pape *Paul V*, paya une ſomme très-conſiderable. Les Empereurs *Tibere*, *Caligula* & *Othon* avoient des Maiſons de plaiſance aux environs de cette Ville. Celle du premier étoit ſituée dans un lieu aujourd'hui nommé par corruption *Tivera*, poſſedé par la Famille *Gaëtani.* Celle du ſecond étoit remarquable par ce fameux *Plane* dont *Pline* fait mention, ſous lequel quinze perſonnes pouvoient dîner à l'ombre avec tous ceux qui les ſervoient. *Aliud exemplum*, dit-il, *Caii Principis*, *&c.* Celle d'*Othon* n'étoit qu'à un petit mille de *Velitri*, dans un endroit qu'on appelle encore *Colle Ottone.* Ce fut-là que les cendres de ce Prince furent enterrées à la hâte & ſans pompe, comme il l'al'avoit ordonné lui-même avant que de ſe tuer. *Celeriter ac parvo cultu, &c.* dit *Suetone* dans ſa Vie. Au reſte, je ne rencontre jamais le nom de cet Empereur, grand favori de *Neron* & compagnon de ſes debauches, que je ne me rappelle le magnifique Eloge que *Tacite*, tout *Tacite* qu'il eſt, c'eſt-à-dire Hiſtorien qui ne flatte point, en fait dans ce peu de mots Liv. 2. de ſes Hiſtoires: *Alii diutiùs Imperium tenuerunt; nemo tam fortiter reliquit.* En voici un autre en ſix Vers d'un Poëte, qui en louant ſa généreuſe mort, blâme en même tems ſes vices;

Mollis Otho, ac ſummi nimium feſtinus honoris, &c.

On deſcend le côteau de *Velitri* par un chemin fort raboteux, mais bordé de Vignobles & de Jardins remplis d'arbres fruitiers. Enſuite on entre dans une grande plaine de ſept ou huit milles de chemin, tantôt mauvais tantôt bon. On laiſſe à main gauche de hautes montagnes, la plupart ſtériles, au pied deſquelles eſt la petite Ville de *Correa*, anciennement *Cora*. Tout le reſte du païs eſt plat & fort déſert juſqu'à *Sermonetta*, bâtie ſur les ruines de l'ancienne *Sora*. Elle eſt à 13. milles de *Velitri*, dans l'Etat Eccléſiaſtique, avec titre de Duché, ap-

apartenant à la Maiſon *Gaëtani*. Elle n'eſt fermée que d'une ſimple muraille, mais d'un accès ſi difficile, qu'elle réſiſta long-tems à l'armée de *Charles V*. qui, après l'avoir priſe, ne put jamais ſe rendre maître du Château.

A quatre milles de *Sermonetta*, on voit à main gauche, pas loin du grand chemin, de vieilles maſures & quelques voutes, qu'on appelle aujourd'hui *Ciſterna*, & les *Tres Tabernæ*, dont *Ciceron* & l'Itinéraire d'*Antonin* font mention. On veut que ce ſoit les reſtes du lieu qui eſt nommé les *Trois Boutiques* au 28. des Actes des Apôtres. Un peu plus loin eſt la petite Ville de *Setia*, au haut d'une montagne toute couverte d'oliviers, au pied de laquelle ſont les ſources de l'ancien *Uſens*, qu'on appelle aujourd'hui *Potatore*. *Setia* étoit autrefois fameuſe pour la bonté de ſes vins.

Pendula, Promptinos quæ ſpectat Setia campos
Exiguâ vetulos mittit ab urbe cados.
Epigr. L. XIII.

dit *Martial*; & dans un autre endroit:

Septinum, dominæque nives, denſique trientes
Quando ego vos, Medico non prohibente, bibam?
Lib. VI.

Pline aſſure, que ces vins aidoient extrêmement à la digeſtion, & qu'à cauſe de celà *Auguſte* les preferoit aux plus fameux, même au *Falerne*. *Juvenal* les met au nombre des meilleurs & des plus généreux. Sat. 5.

Cras bibet Albanis aliquid de Montibus, aut de

& les quatre Vers ſuivans. Les côteaux de *Setia* ſont aujourd'hui bien différens, & ne produiſent que de fort petits vins, même en petite quantité. Pour des olives, on y en voit beaucoup, auſſi-bien que cette plante qu'on appelle *Ficus Indica*. Quant aux *Orangers en pleine terre*, que Mr. *Miſſon* dit y *avoir rencontré en abondance*, il faut qu'ils ſoient tous morts depuis qu'il y a paſſé, car je n'en ai pas vû un ſeul.

C'eſt dans le voiſinage de *Setia* que commence le grand Marais, ſi connu des *Romains* par les mauvaiſes exhalaiſons qu'il envoyoit & qu'il envoye encore fort ſouvent à *Rome*. Ce Marais s'appelle *Palus Pomptina*. Il commençoit autrefois près de *Velitri*, & s'étendoit juſqu'à *Anxur*, aujourd'hui *Terracine*. Mais *T. Live* aſſure, que le Conſul *Cornelius Cethegus* en deſſécha une partie. *Pomptinæ Paludes à &c.* *Auguſte* en fit deſſécher une autre, & il avoit réſolu de venir à bout de tout, mais il ne put jamais exécuter ce deſſein, qui auroit rendu l'air de *Rome* beaucoup plus ſain. Ce qui rend la choſe impoſſible, c'eſt que pluſieurs petites rivieres s'y viennent décharger, & dont on ne peut détourner le cours. C'étoit à cette partie deſſéchée qu'*Horace* faiſoit alluſion, lorſqu'il diſoit dans ſon Art Poëtique:

. . . . . . *Sterilisque diu palus aptaque remis*
Vicinas urbes alit, & grave ſentit aratrum.

Caſe-Nove, que Mr. *Miſſon* appelle un village, n'eſt qu'une ſeule Maiſon avec des Ecuries pour les chevaux de poſte. On peut aller par eau de *Caſe-Nove* à *Terracine*, qui eſt le chemin le plus court; mais on y va plus ſûrement par terre. On laiſſe à main droite la Montagne qu'on appelle aujourd'hui de *San Felice*, & *Monte Circello*, dont les Anciens ont fait une Iſle. Ils diſent qu'elle étoit habitée par *Circé*, cette fameuſe Enchantereſſe, qui d'un coup de baguette changeoit en toute ſorte d'Animaux les Hommes qui tomboient ſous ſa coupe: mais, ce n'étoit qu'après que cette inſigne Ribaude en avoit tiré tout le plaiſir qu'elle pouvoit. *Virgile* en fait une magnifique deſcription dans ces onze vers du 7. de l'Enéïde:

Proxima Circeæ raduntur littora terræ, &c.

N'en déplaiſe à ce Poëte & à *Homere*, & à tous les autres Poëtes qui l'ont priſe pour une Iſle; en dépit de *Pline* & de *Solin*, qui la nomment *Inſulam immenſo mari circumfluam*, cette Montagne ou Cap de *Circæum* a toûjours été une Langue qui s'avance en mer, & jamais une Iſle, puiſqu'elle tient à la Terre ferme. Pour ce qui eſt d'*Homere*, qui n'avoit jamais été ſur les lieux, il peut l'avoir cru ſur le rapport de quelques mariniers Grecs, qui l'avoient apparemment pris de loin pour une Iſle. Mais à l'égard de *Virgile* & des autres Auteurs Latins, qui devoient avoir vû plus d'une fois ce Cap en allant de *Rome* à *Naples*, l'erreur n'eſt pas pardonnable.

Quoi qu'il en ſoit, l'on y voyoit autrefois une petite Ville, qui portoit auſſi le nom de *Circæum*, où *Tarquin le Superbe* avoit envoyé une Colonie. Il y avoit auſſi un petit Temple dédié à *Circé*, & un Autel ſur lequel on offroit des Sacrifices à *Minerve*. *Strabon* dit, qu'on y montroit de ſon têms une manière Taſſe, dont on croyoit qu'*Ulyſſe* ſe ſervoit pour boire pendant le ſejour qu'il fit chez *Circé*. Si la choſe eſt, peut-on encore blâmer les bonnes ames du *Languedoc*, qui conſervent, comme des Reliques précieuſes, le Bourdon du fameux Pelerin St. *Roch*, & l'Ecuelle de bois dans laquelle ce bénoit Saint & ſon Roquet, c'eſt-à-dire ſon Chien, bûvoient pendant leur Pélérinage?

Dans la ſuite on bâtit une Fortereſſe ſur les ruines de l'ancien *Circæum*, qui ſervoit de retraite aux Papes quand on les chaſſoit de *Rome*. Aujourd'hui il ne reſte rien de tout cela, qu'un Château nommé *San Felice*, bâti par le Pape *Celeſtin II.* qui mourut vers le milieu du XII. Siécle; avec quelques Tours le long de la côte, garnies de quelque Artillerie pour empêcher les deſcentes des Corſaires. On y montre encore un ancien Tombeau, que les Antiquaires prétendent être celui du pauvre *Elpenor*, compagnon d'*Ulyſſe*, qui s'étant enyvré chez *Circé*, prit une fenêtre pour la porte, tomba du haut en bas, & ſe caſſa le col:

At miſer Elpenor *tecto delapſus ab alto,*
Occurrit Regi flebilis umbra ſuo.

dit *Ovide*; Ce qui a donné lieu à cette Fable des ſortiléges de *Circé*, c'eſt que ce Promontoire étoit fertile en plantes venimeuſes. *In Italiæ monte* Circæo, dit un Interpréte d'*Ariſtote*, *fertur venenum gigni tantâ vi, &c.* Au reſte, il y avoit autrefois un Port; mais ce qui en reſte eſt à préſent à une diſtance aſſez éloignée de la Mer, auſſi-bien que ceux de *Ravenne* & de *Rimini*.

En continuant notre Route, nous avons vû ſur la gauche de vieilles maſures, entre leſquelles j'ai compté douze grandes Voutes à double étage, que l'on croit être les reſtes d'un ancien Cirque.

On ne trouve pas une ſeule maiſon entre *Caſe-Nove* & *Piperno*, tant ce païs eſt déſert. Cette déſolation d'une Province, dont le fond produiroit abondamment s'il étoit bien cultivé, vient uniquement de la dureté du Gouvernement, qui déſole les pauvres Habitans.

Piperno eſt ſitué ſur une montagne, & le chemin qui y conduit eſt pavé de cailloux ſi gliſſans, qu'on a bien de la peine à y aborder à pied. C'eſt une Ville nouvelle, d'où l'on découvre pluſieurs Bourgs, tous bâtis des ruines de l'ancien *Privernum*, dont on voit encore quelques reſtes à une portée de canon. Ce *Privernum* étoit, ſelon *Virgile*, la patrie de l'Amazone *Camilla*, fille du Roi des *Volſques Metabus*, qui ſervit *Turnus* Roi des *Rutules* dans la guerre qu'il fit à *Enée*, & y fut tuée en trahiſon par *Aruns* en combattant vaillamment.

Pulſus ob invidiam regno vireſque ſuperbas
Æn. L. XI.

Et les quatre Vers ſuivans. Voilà un trait Poëtique qui fait honneur à cette Ville. En voici un Hiſtorique qui lui en fait incomparablement davantage. Les *Privernates* & les *Fundaniens*, ayant été défaits par *Papyrius*, le Conſul *Cn. Plantius* aſſiégea *Privernum* l'année ſuivante, & la prit. Mais après avoir fait couper

per la tête au Commandant, il ſe rendit interceſſeur pour les Habitans. Leur Ambaſſadeur, qu'il avoit amené à Rome avec lui, étoit aux pieds du Sénat pour lui demander la Paix, quand un des Sénateurs lui demanda fiérement; *Quelle punition il croyoit que ſes Compatriotes avoient mérité?* *Celle*, répondit cet homme généreux, *que mérite un Peuple qui combat pour ſa Liberté.* *Plantius*, craignant que cette hardieſſe n'irritât les Sénateurs, *Si l'on vous donne la Paix*, dit-il, s'addreſſant à l'Ambaſſadeur, *que ferez-vous? Si on la donne bonne*, repliqua celui-ci, *nous la garderons inviolablement; ſi on la donne mauvaiſe, elle ſera de peu de durée.* Ces paroles nobles & ſenſées toucherent tellement l'Aſſemblée, que les *Privernates* obtinrent non ſeulement une bonne Paix, mais encore la Bourgeoiſie Romaine.

Piperno fut auſſi bâtie d'une partie des débris de *Privernum*, qui, à en juger par les maſures que l'on voit encore, devoit être autrefois une grande Ville. Elle fut long-tems la Capitale du Païs des *Volſques*. Elle eſt dans l'Etat Eccléſiaſtique, & a eu titre d'Evêché, qui à cauſe de ſa pauvreté fut joint à celui de *Terracine* par le Pape *Honorius III.* en 1225. Aujourd'hui elle eſt encore plus pauvre; & il n'y a pas juſqu'aux Egliſes qui ne ſe reſſentent de ſa miſere, malgré la grande dévotion de ſes Habitans pour *St. Sebaſtien* & *St. Thomas d'Aquin*, & cela, graces à la *Santiſſima Camera Apoſtolica*; qui engloutit tout le bien des pauvres Sujets. La ſeule choſe pour laquelle *Piperno* mérite quelque attention, c'eſt ſon aſſiéte. On découvre non ſeulement, comme je l'ai dit, un grand nombre de Bourgs, avec les ruines de l'ancien *Privernum*, mais auſſi la Mer, quelques Caps ou Promontoires aſſez éloignez, & la riviere *Amaſène* qui en arroſe les environs.

Nous avons donc quitté cette vilaine Bicoque ſans regret, & après avoir fait environ deux milles de chemin par des Côteaux ſabloneux, nous ſommes entrez dans une aſſez grande Forêt remplie de Liéges, qui portent du gland comme des Chênes, & qui étoit autrefois dangereuſe à paſſer à cauſe des Brigands. Elle apartient aujourd'hui à une groſſe Abbaye nommée *Foſſa Nuova*, bâtie ſur les ruines du *Forum Appii.* C'étoit anciennement un Bourg, où l'on s'embarquoit la nuit, pour arriver à la pointe du jour à la Ville de *Feronia*, qui n'étoit qu'à trois milles en deçà d'*Anxur*. La Barque étoit tirée par une Mule, & le *Forum Appii* n'étoit habité que par des Batteliers, & des Cabaretiers. C'eſt *Horace* qui m'apprend toutes ces particularitez Lib. I. Sat. où il fait une plaiſante Deſcription de ſon Voyage de *Rome* à *Brundu-*

duſium. [Ce Paſſage eſt trop joli pour ne le pas citer tout entier.]

Egreſſum magnâ me excepit Aricia Româ,
Hoſpitio modico Rhetor Comes Heliodorus
Græcorum longè doctiſſimus. Inde Forum Appî
Diſſertum Nautis, Cauponibus atque malignis.

. . . .
. . . .

- - - - - *Jam nox inducere terris*
Umbras, & diffundere ſigna parabat;
Tum Pueri Nautis, Pueris convicia Nautæ
Ingerere: Huc appelle! trecentos ingeris: Ohe!
Jam ſatis eſt. Dum æs exigitur, dum Mula ligatur,
Tota abit hora; mali Culices Ranæque paluſtres
Avertunt ſomnos. Abſentem cantat Amicam
Multa prolutus Vappa, Nauta atque Viator
Certatim: tandem feſſus domire Viator
Incipit.

Eh bien! ne voilà-t-il pas préciſément les Barques de nuit de Hollande, & une partie des choſes qui s'y paſſent le plus ſouvent? Au reſte, cette Abbaye de *Foſſa-Nuova* eſt le lieu où mourut *St. Thomas d'Aquin* en 1274. dans le tems qu'il alloit au 2. Concile de Lyon, pour y porter des plaintes contre *Charles d'Anjou* Roi de *Naples* & Frere de *St. Louis.* On prétend qu'il fut empoiſonné par ordre de ce Prince. Son Corps fut porté à *Fundi*, & enſuite tranſporté à *Toulouſe.* [La ſuite une autre fois.]

AVIS

AVIS
AU
PUBLIC.

P. De Hondt, Libraire à la Haye, vient de publier *Nummophylacium* Reginae Christinae, quod comprehendit Numiſmata ænea Imperatorum Romanorum Latina Græca atque Coloniis cuſa, quondàm a Petro Santes-Bartolo ſummo artificio ſummâque fide Tabulis Aeneis LXIII. inciſa; nunc primum prodeunt cum Commentario Sig. Havercampi; *Folio Latinè & Gallicè.* Le bel Ouvrage dont on vient de voir le Titre, non ſeulement n'a point été vû des Antiquaires, mais ils en ignoroient même l'exiſtence, ou ils ne le croyoient pas du moins avoir été conſervé juſqu'à ce jour. Il contient les Médailles les plus rares en Bronze des Empereurs Romains, tant de la première, que de la ſeconde & de la troiſième grandeur, que Christine Reine de Suéde avoit autrefois fait raſſembler avec beaucoup de Soin & de Dépenſe. Ce ſont en effet *les plus Rares*, car de toutes celles qui rempliſſent les LXIII. Planches qui compoſent ce Volume, il n'y en a aucune qui ne ſe diſtingue par quelque Fait curieux, ou par quelque ſingularité qu'elle déſigne, ou à quoi elle fait au moins alluſion. D'ailleurs, pluſieurs d'entre elles n'ont jamais paru dans le Public, & ſont encore abſoluſolument inconnues aux Antiquaires. Elles ont été gravées d'après les Originaux, avec une fidelité, une délicateſſe, & une exactitude admirables, par PIETRO SANTES-BARTOLO, l'un des plus habiles Graveurs des Monumens Antiques qu'on ait encore vû. Un pareil Ouvrage n'a pas beſoin de recommandation; ſon Titre ſeul fait ſon Eloge, & c'en eſt aſſez pour reveiller & exciter la curioſité des habiles Gens & des vrais Connoiſſeurs des Belles Antiquitez. Le célèbre Mr. VAILLANT, qui en a parlé avec beaucoup de louanges preſque à chaque Page de *ſes Médailles des Empereurs Grecs*, n'en a pourtant employé que trois ou quatre dans ſon Ouvrage; mais elles ſe trouvent ici en très-grande abondance. Pour les rendre d'un uſage plus facile & plus univerſel, elles y ſont accompagnées non ſeulement d'un Commentaire Latin de Mr. SIGEBERT HAVERCAMP (dont l'Erudition & le Sçavoir en ce genre d'Etude ſont ſuffiſamment connus par les Ouvrages qu'il en a déja mis au jour;) mais même d'une Traduction Françoiſe de ce Commentaire la plus exacte qu'il a été poſſible.

Le même Libraire a imprimé les *Remarques Hiſtoriques, Critiques, & Philologiques ſur le Nouveau Teſtament par Mr.* DE BEAUSOBRE, *le Pere*. 2. vol. 4. avec la Vie de l'Auteur. Cet Ouvrage, qui eſt tout-à fait différent de celui qui porte pour Titre *Traduction Françoiſe du Nouveau Teſtament avec les Remarques de Mrs.* BEAUSOBRE *&* LENFANT, en fait proprement la ſuite ou le Supplément. Tout y eſt nouveau, & Mr. DE BEAUSOBRE s'y eſt appliqué d'une façon conſtante & ſinguliere a éviter les redites. L'Auteur, qui liſoit toûjours la Plume à la main, continuant à mettre à profit toutes ſes diverſes Lectures pour l'intelligence du Texte Sacré, corrige quelquefois Mr. LENFANT, & quelquefois il ſe corrige ſoi-même. Il critique auſſi fort ſouvent le Texte du nouveau Teſtament de Mr. LE CLERC; & on y verra, non peut-être ſans quelque étonnement, que ce dernier ait été capable de tant de mépriſes.

Le même DE HONDT vient auſſi de mettre au jour le ſecond Volume de *l'Attaque & de la Défenſe des Places par le Maréchal* DE VAUBAN, avec une Table générale pour les deux Volumes, & des Figures. 4.

Jo. HARDUINI Commentarius in Novum Teſtamentum. Fol.

———— —— Idem Ch. maj.

ANT. MATTHAEI Analecta Veteris Ævi 5. vol. 4.

———— —— Idem Charta majori.

La Ste. Bible, nouvelle Traduction ſur les plus Anciens MSS. de l'Europe, par Mr. LE CENE, 2. vol. fol.

———— —— Le même Live, en grand Papier.

FIN.

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

OU

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SÇAVANS DE LA

GRANDE-BRETAGNE:

Pour les Mois
DE JANVIER, FEVRIER ET MARS
MDCCXLII.

TOME DIX-HUITIEME,
SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
MDCCXLII.

TABLE
DES
ARTICLES.

Art. I. Mr. **Antoine Palomin Velasco**; *ſes Vies des Peintres & Statuaires* Eſpagnols, *& de quelques autres illuſtres Etrangers des mêmes Profeſſions, qui ont travaillé en* Eſpagne. pag. 219.

II. Mr. **Jean Greaves**; *ſes Oeuvres mêlées, avec l'Hiſtoire de ſa Vie, par* Mr. **Thom. Birch**. 233.

III. Mr. **George Turnbull**; *ſon Traité de l'ancienne Peinture, ſur l'Affinité qui s'y trouve avec la Poëſie & la Philoſophie, & ſur l'uſage qu'on peut en faire dans l'Education.* 271.

IV. *Nouveau Voyage d'*Allemagne, *de* Suiſſe, *de toute l'*Italie *& de quelques autres Païs de l'*Europe, *&c.* Second Extrait. 303.

TABLE DES ARTICLES.

ART. V. IRENÉE KRANTZOVIUS; *ſon Traité Mathématique ſur le Bonheur, avec une Lettre préliminaire.* pag. 330.
VI. Mr. LE CENE, *ſa Nouvelle Verſion de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.* 343.
VII. *Lettre de* Mr. D. M. *à* Mr. D. L. C. *contenant pluſieurs Particularitez curieuſes, qui ont été ſupprimées dans le* Commentaire du *Pere Merſenne* ſur la Geneſe. 406.
VIII. *Hiſtoire de la Conduite de la Ducheſſe de* MARLBOROUGH, *écrite par elle-même; & deux Critiques de cet Ouvrage*, l'une intitulée *Lettre d'un Membre du dernier Parlement du Régne de la Reine* Anne *à un jeune Seigneur*, & l'autre, *Lettre à une Perſonne de Diſtinction, &c.* 422.
IX. *Nouvelles Littéraires.* 465.

Comme l'on pourroit trouver étrange, que contre l'uſage obſervé juſqu'à préſent, il n'y a point de *Table des Matieres* à la fin de cette Partie; on croit devoir avertir le Public, que la Copie de l'*Article VIII.* étant arrivée dans le tems qu'on alloit imprimer la Table pour finir ce Tome, on a jugé que les Lecteurs verroient avec plaiſir le terrein deſtiné à celle-ci, occupé par l'Extrait en queſtion. On n'a pû cependant l'y faire entrer qu'en partie ſeulement; le reſte ſuivra, de même que la *Contre-Critique*, dans le Tome XIX. à la fin duquel on ajoutera auſſi la Table pour le Tome XVIII.

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

O U

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SÇAVANS DE LA

GRANDE-BRETAGNE.

POUR LES MOIS DE JANVIER, FEVRIER ET MARS. MDCCXLII.

ARTICLE PREMIER.

Las Vidas de los Pintores y Eſtatuarios eminentes Eſpagnoles, *que con ſus heroycas Obras han illuſtrado la Nacion: y d'aquellos Eſtrangeros illuſtres, que han concurrido en eſtas Provincias, y las han enriquicido, con ſus eminentes Obras. Por Don* Antonio Palomino Velaſco, *Pintor de Camara de ſu Mageſtad* Phelipe V. *Londres: impreſſo por* Henrique Woodfall, a *coſta de* Claude du Boſc *y* Guilliermo Darres *en el Mercado de* Heno. 1742.

C'eſt-à-dire:

Les Vies des grands Peintres & Statuaires *Eſpagnols*, & de quelques autres illuſtres Etrangers des mêmes Profeſſions, qui ont travaillé en *Eſpagne*. Par *Antoine Palomin Velaſco*, Peintre de la Chambre du Roi *Philippe V*. A *Londres* 1742. in 8. Pages 212. ſans compter une *Préface* très-courte, & deux *Indices*, l'un pour les Peintres & les Sculpteurs, & l'autre des endroits de l'*Eſpagne* où l'on voit quelques-uns de leurs Ouvrages.

TOut Livre qui eſt imprimé en *Angleterre* apartient de plein droit à la *Bibliothèque* de la *Grande-Bretagne*, & nous ne voyons pas ce qui en feroit plus exclure les *Eſpagnols* que les *Latins* & que les *Grecs*. Il eſt ſeulement vrai que l'on a rarement vû des Ouvrages en Langue *Eſpagnole*, occuper les Preſſes *Angloiſes*, & j'oſe même avouer, que celui-ci eſt le premier de ma connoiſnoiſſance. Il eſt donc fort vraiſemblable, que la ſingularité en doit être attribuée au goût extraordinaire de la Nation *Britannique* pour les beaux Arts, & ſur-tout pour la Peinture. Depuis 50. à 60. ans ce goût y eſt devenu ſi commun, & principalement parmi la Nobleſſe, qu'un Peuple très-opulent, & à qui rien ne coûte pour ſatisfaire ſes envies, a déja enlevé à l'*Italie* & aux *Païs-Bas*, tout ce qu'il a pû acheter de Piéces mobiles, & que dans la ſuite, ſi cela continue, il ne laiſſera gueres aux autres que le rebut de ce qui leur en reſte. On conçoit donc aiſément, que Don *Velaſco* peut avoir trouvé à *Londres*, pour l'Impreſſion de ſon Livre, des encouragemens qu'il n'auroit peut-être pû eſpérer dans ſa propre patrie.

Ce n'eſt pourtant qu'une conjecture que j'avance au hazard; car je ne vois ici, ni Souſcriptions, ni Epître dédicatoire, ni même expreſſions indirectes qui annoncent rien de ſemblable. Le ſilence va ſi loin, qu'il faut même deviner ſi l'Auteur eſt en *Angleterre*, ce qu'il y fait, & ce qu'il y eſt venu faire. Il y a pourtant beaucoup d'apparence que l'Edition de ces *Vies* s'eſt faite ſous ſes yeux, & que la curioſité de voir un Païs où ſa Profeſſion eſt très-eſtimée & très-cultivée, peut l'y avoir attiré. Ce qui m'en fait juger de la ſorte, eſt en grande partie ce qu'il inſinue lui-même, par occaſion, des courſes qu'il a faites dans le même eſprit, & pour les mêmes raiſons. On remarque dans ſon Livre, qu'il a parcouru tous les lieux de l'*Eſpagne* où l'on montre quelques morceaux de Peinture & de Sculpture qui viennent de bonnes mains, & qu'il en parle, non ſeulement en très-habile homme, mais encore en homme qui a vû. On y remarque auſſi, qu'il a dans les mêmes vûës viſité *Rome* & d'autres places d'*Italie*; & qui ſçait, ſi ce n'eſt point encore-là le but principal qui l'a conduit dans la *Grande-Bretagne?*

Cependant il doit être déja dans un âge avancé. Car dans ſon Article, qui eſt le 227. & le dernier de l'Ouvrage, il dit, qu'en 1699. il peignit le Presbytère de l'Egliſe Paroiſſiale de St. *Jean* du Marché à *Valence*; & dans le 172, qui eſt celui de Don *Juan Carreño*, Peintre de la Chambre du Roi *Charles II.* il dit: qu'il alla un jour avec ce Peintre chez Don *Pedro de Arce*, Régidor de *Madrid*, où ils virent entre autres choſes une très-mauvaiſe Copie du célèbre Tableau de Ste. *Marguerite*, du *Titien*; que tous les ſpectateurs la trouverent déteſtable, & que *Carreño* lui-même, qui reconnut l'avoir faite, la condamna ſur le champ à être jettée au feu. Ce Peintre de *Charles II.* mourut en 1685.: & de-là il eſt aiſé de conclure, que notre Auteur a eu les principes de la Peinture à un degré ſuffiſant pour bien juger, depuis plus de 57. ans. Je ne ſçais point d'autres particularitez de ſa Vie, ſi ce n'eſt qu'il paroît avoir commencé à *Valence* à ſe mettre en reputation de ſon Art, puiſque c'eſt dans cette Ville qu'il date les premiers Ouvrages qu'il a faits pour le Public, & qu'il s'y donne *Denis Vidal* pour Eleve.

Venons donc à ſes *Vies*; & pour en donner une idée générale, tirons-la de l'Ecrivain lui-même, en traduiſant ſon *Avis au Lecteur*, qui eſt exprimé de la manière ſuivante: „ Comme l'Ecole „ *Eſpagnole* a été peu connue des Eu„ropéens eux-mêmes, on en donne „ dans ce Traité la relation, pour la „ ſatisfaction des Amateurs, qui, ſur la „ multitude des Piéces admirables dont „ il y eſt parlé, pourront ſe former une „ idée raiſonnable des richeſſes que l'*Eſ„pagne* poſſede, tant en Peinture qu'en „ Sculpture. Le deſſein de ce Livre eſt, „ d'y décrire les Ouvrages les plus van„tez des grands Maîtres que l'*Eſpagne* a „ eus pendant l'eſpace de 200. * ans „ ſans aucune interruption. On y verra „ l'origine, le progrès & la perfection de „ ce bel Art dans ce Royaume, & je ſuis

---

* L'Auteur auroit dû dire 240. ans.

„ perſuadé que le Lecteur curieux n'en „ eſtimera pas moins cet Ouvrage, quand „ je lui aurai dit, qu'il n'y trouvera pas „ la moindre choſe qui n'apartienne au „ ſujet. Il a été mis en petit Volume, „ afin qu'on puiſſe le tenir commo- „ dement à la main, & qu'il ne ſoit pas „ cher à acheter. Ce ne ſera pas même „ trop de préſomption que d'ajouter, „ que les Voyageurs pourroient diffi- „ cilement rencontrer dans les Villes „ les plus conſiderables de ce grand „ Royaume des inſtructions, ni plus „ vrayes, ni plus ſûres, ni plus faciles, „ que celles que l'on trouve ici "

Ce que Don *Velaſco* vient de nous dire dans ſa courte *Préface*, que l'*on ne trouvera pas* ici la *moindre choſe qui n'apartienne au ſujet*, n'eſt peut-être que trop vrai au pied de la lettre. A la reſerve de deux ou trois lignes, pour fixer le tems & les lieux où les Ouvriers nâquirent & moururent ; dans tout le reſte on ne voit rien qui ſoit étranger à la Profeſſion. L'Auteur s'y borne entierement à marquer leurs noms, les parties de l'Art qu'ils cultiverent, celles où ils excellerent, les principaux Ouvrages qu'ils ont laiſſez, & à donner des deſcriptions très-exactes, & très-circonſtanciées des Morceaux les plus achevez qui en ſubſiſtent encore. A cet égard je ne ſçaurois diſſimuler, que les perſonnes qui n'ont qu'une teinture ſuperficielle de la Peinture & de la Sculpture, ne trouveront pas dans la lecture de ce Recueil le même agrément que l'on trouve ordinairement dans ceux que l'on appelle proprement des *Vies*. On y cherche des Voyages, des Avantures, des Mariages, des viciſſitudes de condition &c. & ſur tout cela Don *Velaſco* a cru devoir garder un ſilence très-profond, à moins qu'il ne fût eſſentiel à ſa fin principale. Mais en recompenſe les Amateurs verront ici bien des choſes, qui leur paroîtront d'autant plus curieuſes & d'autant plus intéreſſantes, que les *richeſſes* que l'*Eſpagne* poſſede en ce genre ſont très-peu connues hors de chez elles, & que la plupart même n'en pourront jamais être tranſportées. Pour voir des Tableaux qui apartiennent aux Rois ou aux Grands, des Chambres, des Galeries, des Platfonds, &c. que l'on a peints dans les Palais; des Crucifix, des Images, des Statues, & de grandes Piéces qui ornent les Egliſes, ou qui ſervent à la dévotion des Peuples, il faut aller ſur les lieux, & peu de gens ſe ſont aviſez juſqu'ici de voyager par pure curioſité dans les diverſes Provinces de la Monarchie *Eſpagnole*. Peut-être que Don *Velaſco* en fera venir la mode. Il eſt ſûr au moins qu'il en peut aiſément faire naître l'envie aux gens de ſa Profeſſion, & à ceux qui l'admirent.

J'ai déja dit que ce Livre contient 227. Articles. Ils doivent donc être généralement aſſez courts, puiſqu'il n'y a en tout que 212. pages. Cependant la longueur en eſt quelquefois fort inégale, & le plus grand eſt celui de *Luc Jordan*, qui tient 20. pages entieres. On y compte 36. *Etrangers*, parmi leſquels il ne faut pas mettre les *Portugais*, que l'Auteur attribue à l'*Eſpagne*. Parmi ces *Etrangers* il ſe rencontre des noms très-illuſtres, tels que *Bergamaſque*, *Coroni*, le *Grec*, *Jordan*, le *Mantouan*, *Peregrin*, *Rubens*, *Titien*, & d'autres ſemblables. On y voit auſſi les noms de deux Femmes, qui ſont, l'une *Sofonisbe Anguſciola*, morte en 1575., & l'autre *Sofonisbe Gentileſca*, morte en 1587., qui furent toutes deux au ſervice de la Reine *Iſabelle* de *Valois*, ſurnommée de la *Paix*, Epouſe de *Philippe II.* Tous ces Articles ſont diſpoſez dans l'ordre chronologique de la mort des Sujets. Ainſi *Antoine* de *Rincon*, Peintre de la Chambre du Roi *Ferdinand*, mort en 1500., fait l'ouverture du Livre, & Don *Velaſco* lui-même, encore vivant, en fait la clôture. Quant à la méthode que l'Auteur y a ſuivie, je ne ſçaurois mieux la repréſenter qu'en traduiſant un Article tout entier. Je prendrai pour cet effet au hazard le 20., car ils ſont tous numérotez à la marge. Le voici donc en *François.*

Le *Divin Moralez,* Peintre.

,, On ignore ſon nom de bâtême.
,, Natif de *Badajoz*, & Diſciple de Maître
,, *Pierre* de *Campagne*, il devint un Peintre
,, célèbre. On lui donna le ſurnom de *Divin*;
,, d'un côté, parce que tout ce qu'il
,, faiſoit étoient des choſes ſacrées ; & de
,, l'autre, parce qu'il faiſoit des Têtes de
,, Chriſt avec tant de ſupériorité & d'adreſſe
,, dans les Cheveux, que les plus
,, habiles Connoiſſeurs ne le pouvoient
,, comprendre, parce que ces Cheveux
,, paroiſſoient mobiles, n'étant pas moins
,, fins que les naturels. Il alla à *Seville*,
,, où il demeura pluſieurs années, & y
,, fit de ſa main pluſieurs Piéces de Peinture,
,, ſur-tout en quelques-unes des anciennes
,, Chapelles de cette ſainte Egliſe
,, Cathédrale. Il ne s'eſt point vû d'Ouvrage
,, de ſa façon qui paſſe une Tête,
,, ou la moitié du Corps. . . Ceux qui le
,, mirent en reputation furent, la *Véronique*
,, qui eſt dans la Chapelle de *Notre-Dame*
,, de la Conſolation de l'Egliſe du Couvent
,, des Trinitaires chauſſez de cette
,, Cour [*Madrid*] ; l'*Ecce Homo* qui eſt au
,, Collateral de l'Evangile, dans l'Egliſe
,, du Couvent des Religieuſes du Corps

„ de Chriſt; & le *Chriſt* attaché à la „ colomne, avec *St. Pierre* qui pleure, „ à moitié corps; choſe excellentiſſime! „ Il y a auſſi dans le Monaſtère de *St.* „ *Jerôme* à *Madrid* un Tableau excellent „ de ſa main, où l'on voit à moitié corps, „ & de grandeur naturelle, *Jeſus* le *Na-* „ *zarien*, attaché à la croix, accompa- „ gné de ſa très-ſainte Mere, & de ſaint „ *Jean* l'Evangeliſte; tout cela dans les „ plus grandes expreſſions de douleur & „ d'affliction, & avec cette extrême beau- „ té, & cette extrême délicateſſe qui „ apartenoient en propre à ſon pinceau. „ Il peignit auſſi pour *Philippe II.* dans „ l'Eſcurial, & a laiſſé quelques Piéces de „ ſa main à *Cordouë*. Il mourut à *Badajoz*, „ l'an 1586. âgé de 77. "

Je m'imagine, qu'en liſant cet Article, quelques Proteſtans qui ne ſont pas encore inſtruits du goût *Eſpagnol*, ſeront ſurpris de ce que le Fils de Dieu y eſt appellé froidement, *Chriſt*, & *Jeſus le Nazarien*, pendant qu'on y donne le Titre de *très-ſainte* à ſa Mere. Mais dans le païs de Don *Velaſco* l'on eſt ſi fort accoûtumé dès l'enfance à cette indécence bizarre, qu'elle y échape ſans que l'on s'en apperçoive. *Alphonſe* de *Vargas*, ou plutôt *Scioppius*, dans ſes *Stratagêmes des Jéſuites*, impute à ces derniers, d'avoir extrêmement contribué aux excès de la dévotion populaire pour la ſainte Vierge dans la Monarchie *Eſpagnole*. Ce qu'il y a pourtant de certain, c'eſt que cette dévotion étoit déja bien grande parmi ces Peuples avant l'inſtitution de la Societé. Sans courir fort loin pour chercher mes preuves, je me contenterai de celle que l'Auteur de ces *Vies* me fournit dès ſon ſecond Article. C'eſt celui de *Torrigiano Torrigiani*, Sculpteur, natif de *Florence*, qui mourut en 1522. „ Le „ Tribunal de l'Inquiſition de *Seville* „ le condamna à la mort, pour avoir „ mis en morceaux une Statue de la „ Vierge qu'il avoit faite lui-même, „ piqué de ce qu'un Seigneur *Eſpagnol*, „ pour lequel il l'avoit travaillée, ne „ lui en avoit voulu donner que 30. „ Ducats ". Ce pauvre homme, je l'avoue, ne fut pas conduit au ſupplice, mais „ il mourut de faim en priſon ". Voilà certainement une Religion bien extraordinaire, qu'un Ouvrier ne puiſſe pas diſpoſer de ſon Ouvrage pendant qu'il eſt encore dans ſa boutique, & qu'il n'y a eu encore, ni conſécration faite, ni culte rendu! Je ne me ſouviens pas d'avoir lû nulle part, que les Statuaires Payens ayent été ſoûmis aux rigueurs d'une Diſcipline ſemblable. Mais je ne ſçaurois que me rappeller à cette occaſion, les ſanglantes railleries que les Peres firent autrefois du Paganiſme, au ſujet de ſes Dieux faits par les hommes.

Les ſages Payens s'en moquerent eux-mêmes, témoin la Satyre VIII. du I. Livre d'*Horace*, qui commence par ce début ironique:

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,
Quum faber, incertus ſcamnum, faceretne Priapum,
Maluit eſſe Deum. Deus inde ego. *

Le P. *Sanadon* qui a peut-être craint la retorſion, a paſſé aſſez légerement là-deſſus. Mais Mr. *Dacier*, qui tenoit toûjours un peu de l'ancien levain de ſa naiſſance, ne craint point de citer *Arnobe* & *Baruch*; & parlant de ſon chef, „ Voilà, *dit-il*, un plaiſant Dieu, qui n'eſt „ Dieu que depuis qu'il a plû à l'Artiſan „ de le former". Gare pourtant l'Inquiſition de *Seville*! Si *Horace* & *Dacier* étoient tombez entre ſes mains, ils auroient bien pû y avoir le même ſort que *Torrigiani*.

Quoi qu'il en ſoit de la triſte fin de cet illuſtre & trop colérique Sculpteur; à l'occaſion de la Ville de *Florence*, où il nâ-

---

* C'eſt-à-dire, ſelon le P. *Sanadon*; „ Je fus „ jadis un tronc de figuier, qui n'étoit propre à „ rien. Un Ouvrier, doutant s'il feroit de moi „ un banc ou un Priape, jugea que je n'étois bon „ qu'à faire un Dieu. Me voilà donc, graces „ à ſon choix, une Divinité formidable".

nâquit, je ne puis me diſpenſer d'obſerver, que c'eſt d'*Italie* que le goût des beaux Arts paſſa dans le XVI. Siécle en *Eſpagne*. Cela ſe voit clairement aux premiers Artiſtes célèbres qui paroiſſent dans le Catalogue de Don *Velaſco*. Immédiatement après ce *Florentin*, viennent *Jules* & *Mexandre*, deux *Italiens*, Diſciples de *Jean* d'*Udine*, que *Charles V.* fit paſſer avec lui dans ce Royaume. On voit enſuite *Monzo Berrugeze*, Peintre de la Chambre du même Prince, grand Sculpteur & grand Architecte, qui avoit été Diſciple de *Michel Ange* à *Florence*. Le 6. eſt *Fernand Gallegos*, Eleve d'*Albert Durer*. Le 8. eſt *Chriſtophle* d'*Utrecht*, Diſciple d'*Antoine More*, auſſi natif d'*Utrecht*, qui, en voyageant dans l'*Italie*, s'y étoit fort attaché à l'étude des Ouvrages de *Michel Ange* & de *Raphaël* d'*Urbin*. *Jean Bâtiſte*, ſurnommé le *Bergamaſque*, parce qu'il étoit natif de *Bergame*, & qui ſous *Charles* V. vint en *Eſpagne*, étoit Diſciple de *Michel Ange*. *Gaſpard Becerra*, le 13. Peintre, Sculpteur & Architecte, étoit auſſi ſorti de l'Ecole de *Michel Ange*, & de celle de *Raphaël* d'*Urbin*. *Pierre Campaña*, le 14, natif de *Bruxelles*, fut encore Diſciple de ce dernier. *Jean Fernandez Ximenez de Navarrette*, vit *Rome*, *Florence*, *Veniſe*, *Milan* & *Naples*, & demeura longtems dans l'Ecole du *Titien*. Remarquons en paſſant, que celui-ci, né ſourd & muet, de-

demeura *muet* toute ſa vie, ce qui lui en fit donner le ſurnom, qui eſt le ſeul ſous lequel on le connoiſſe ordinairement. Enfin, & pour ne pas pouſſer plus loin les preuves de ce que j'ai avancé, le *Titien*, natif de *Veniſe*, qui eſt ici le 17, fut invité par *Charles* V. pour aller en *Eſpagne*, où il travailla depuis l'an 1548. juſqu'en 1553.

Il eſt donc inconteſtable que l'*Eſpagne* a tiré de l'*Italie* ſon goût & ſes connoiſſances pour la Peinture, pour la Sculpture, & pour l'Architecture : mais on auroit tort de penſer, qu'après en avoir tiré du dehors les premières leçons, la Nation *Eſpagnole* n'ait pû enſuite ſe ſoutenir par elle-même, tant à cultiver qu'à perfectionner ces beaux Arts dans la pratique. C'eſt une obſervation de Don *Velaſco*, à laquelle toute perſonne judicieuſe ſouſcrira volontiers. Il l'a faite dans ſon Article 173, qui eſt celui de Don *Barthelemy Etienne Murillo*, Peintre, né en 1613. à la *Villa de Pilas*, environ à cinq lieuës de *Seville*. „ Quelques Etrangers, „ *dit notre Auteur*, ont avancé qu'il avoit „ été èn *Italie*; ce qui n'eſt pas vrai. Il „ l'eſt ſeulement, que les Etrangers ne „ peuvent ſe réſoudre à ceder les lau„ riers de la Renommée en cet Art à au„ cun *Eſpagnol* qui n'a pas reſpiré l'air de „ l'*Italie*: ſans prendre garde que l'*Italie* „ elle-même s'eſt tranſportée en *Eſpa-*

„ *gne*,

„ *gné*, dans les Statues, dans les Peintures excellentes, dans les Eſtampes, „ & dans les Livres; qu'avec ces ſecours „ l'étude du naturel abonde dans tous les „ lieux, & que c'en a été aſſez, que les „ illuſtres *Italiens* qui ſont venus ici dans „ le tems de *Charles* V, & qui ont porté „ en *Eſpagne* leur Ecole & leurs Ouvrages, de même que des *Eſpagnols* qui „ ont été ſe former en *Italie*".

Il a placé cette remarque au ſujet de *Murillo*, parce que ce Peintre, qui d'ailleurs ſe moûloit fort ſur les manières du *Titien*, de *Rubens*, & de *Van Dyck*, les paſſoit tous dans la beauté du Coloris, & dans la correction du Deſſein; de telle manière, dit-il, „ qu'il n'y a eu ni *Eſpagnol*, ni Etranger qui le paſſe, & „ qu'aujourd'hui, même hors de l'*Eſpagne*, „ un Tableau de *Murillo* eſt plus eſtimé „ qu'un autre, ſoit du *Titien*, ou de *Van* „ *Dyck*". Sans entrer dans cette querelle nationale, ou particuliere, je dois dire, que ſur les deſcriptions que Don *Velaſco* nous donne de pluſieurs grands Ouvrages qui ont été faits par des *Eſpagnols* naturels, on ne ſçauroit nier qu'il n'y en ait quelques-uns qui égalent ce que l'on admire le plus en divers autres Païs de l'*Europe*. Auſſi eſt-ce un plaiſir délicieux que de voir dans ces rencontres, avec quels tranſports d'admiration, d'enthouſiaſme même, notre Hiſtorien exprime le jugement qu'il en porte. Ce jugement eſt ſans doute reſpectable par-tout, parce qu'il vient d'un grand Maître. Mais il y a des endroits où tout le monde admireroit, comme lui; parce qu'il y a véritablement du miracle, en ſuppoſant néanmoins la vérité de l'Hiſtoire que Don *Velaſco* nous donne pour certaine. En voici deux Exemples.

Le premier ſe trouve dans la Vie de *Gaſpard Becerra.* En qualité de Sculpteur, ſon Chef-d'œuvre fut une Image ou Statue de Notre-Dame de la *Solitude* que lui commanda la Reine *Iſabelle*, Epouſe de *Philippe* II. pour un Couvent de l'Ordre de St. *François* de *Paule.* „ *Becerra* l'avoit „ faite deux fois ſans pouvoir réuſſir. „ Avant que de l'entreprendre pour la „ troiſième, il ſongea que quelqu'un lui „ parloit; qu'il ne ſçavoit qui c'étoit, & „ qu'il entendoit ſeulement qu'on lui di- „ ſoit: *Levez-vous au plus vîte, & de ce gros* „ *Tronc de Bois, qui brûle dans le feu, ſculptez* „ *votre idée, & vous viendrez à bout de fai-* „ *re l'Image que vous déſirez.* Il ſe leve; „ jette ſur le feu autant d'eau qu'il en „ falloit pour l'éteindre; en tire le Tronc „ d'Arbre; en fait ſa Statue, à la gran- „ de ſatisfaction de la Reine; qui dit de „ ſon côté, qu'elle avoit été extraordinai- „ rement inſpirée dans cette occaſion, „ & qui attribua ce ſuccès miraculeux „ au grand nombre de Prieres, de Meſſes,

„ &

„ & de ſuffrages de la Communauté. Auſſi
„ étoit-ce un miracle de l'Art".

Mon ſecond Exemple ſera tiré de la Vie de *Jean Bâtiſte Juánez*, Peintre, natif de *Valence*, Diſciple de *Raphaël* d'*Urbin* & du *Divin Moralez*, mort dans la ville de ſa naiſſance en 1596. ayant à peine 56. ans. „ De tous ſes Ouvrages, *dit Don*
„ *Velaſco*, celui qui a pû immortaliſer ſon
„ nom avec plus de juſtice, eſt l'image
„ très-pure de la *Conception*, qui eſt au-
„ jourd'hui venérée dans la Chapelle ſin-
„ guliere, & véritablement ſinguliere de
„ la Maiſon Profeſſe de la Compagnie de
„ *Jeſus* dans l'illuſtre Ville de *Valence*.
„ Chapelle qui porte le nom de très-pu-
„ re. *Juanez* exécuta cette Piéce ſur la
„ Relation, & ſur la Revélation du ve-
„ nérable Serviteur de Dieu le P. *Martin*
„ *Alberro*, de cette Compagnie, auquel
„ cette ſouveraine Dame dit un jour,
„ qui étoit la veille de ſon Aſſomption,
„ qu'il la fit peindre dans la forme où il
„ la verroit. Elle lui apparut donc avec
„ une Robe blanche, & un Manteau d'a-
„ zur, ayant la Lune ſous ſes pieds, &
„ près du Pere Eternel, & de ſon très-
„ ſaint Fils, qui la couronnoient, le St.
„ Eſprit, en forme de Colombe, ſe tenant
„ au-deſſus de la Couronne. Le Servi-
„ teur de Dieu obéït, & chargea de l'ex-
„ écution de ce deſſein *Juanez*, qui étoit
„ tout à la fois célèbre dans ſon Art, &

„ ſon fils de confeſſion, & qui outre cela étoit d'une éminente vertu. Le Serviteur de Dieu lui fit ſa Relation, ſur laquelle le Peintre fit une ébauche de l'Aſſomption. Le Pere ne la trouva pas à ſon gré quand il l'eût vûë, parce qu'elle n'étoit pas conforme à ce qu'il avoit vû. Il ajouta auſſi quelques circonſtances à ſa Relation précedente, & exhorta le Peintre à ſe préparer à l'Ouvrage par la priere & par d'autres pratiques Chrétiennes. Celui-ci entreprit la Peinture avec des préſages infaillibles de ſuccès. Dès les premiers traits de ſon deſſein, il ne prit jamais le pinceau pour travailler à cette Image ſacrée, que ce jour-là il ne ſe fût confeſſé, & n'eût communié. . . . Ou s'il poſoit quelquefois le pinceau ſur la table, c'étoit à cauſe qu'il ne ſentoit pas dans ſon eſprit l'émulation qui lui étoit néceſſaire pour réuſſir; juſqu'à ce qu'étant fortifié par le ſecours de la priere, il étoit rempli de feu & de ferveur. Il continua de cette manière, juſqu'à ce qu'il eut fini cet Ouvrage à l'entiere ſatisfaction du Pere, qui aſſura, que c'étoit ponctuellement le ſemblable de l'Original qu'il avoit vû. J'ai vû & adoré pluſieurs fois à *Valence* cette Image ſacrée, & je puis dire qu'elle inſpire un ſouverain reſpect, tant elle eſt belle, & très-modeſte, avec une con-

„ tenance & une décence extraordinai-
„ res ”.

Il eſt ſûr qu'avec de ſemblables ſecours, & qu'à l'aide des Viſions & des Revélations céleſtes, s'il y en a de telles pour les Images & pour les Statues, les Peintres & les Sculpteurs ne peuvent produire que de véritables chefs-d'œuvre. Cela eſt d'autant plus poſſible, qu'ils réuſſiſſent en certaines rencontres parfaitement, ſans qu'il y ait ni Revélation ni Viſion qui s'en mêle, & par les ſeules régles de leur Art bien entendues & bien exécutées. Que ne font ils point en effet quelquefois qui ne ſoit ſurprenant, & qui ne paroiſſe tenir du miracle ? De tant d'exemples que leurs Hiſtoriens en rapportent, je m'en tiendrai à un ſeul, que je trouve ici, dans la Vie de Don *Juan* de *Valdès*, Peintre, Sculpteur & Architecte, né à *Seville*, & mort dans la même Ville en 1691.
„ Il y fit un Tableau qui repréſente la
„ Mort. On y voit un Cadavre corrom-
„ pu, & à moitié rongé des vers, que
„ l'on ne peut regarder ſans horreur &
„ ſans épouvante. Il eſt ſi naturel, que
„ pluſieurs perſonnes, en le voyant à
„ l'improviſte, ou ſe retirent en frayeur,
„ ou ſe bouchent le nez, craignant que
„ la puanteur de cette charogne ne les
„ infecte ”.

A dire le vrai, quand on voit de ſi beaux

Ouvrages, il eſt comme impoſſible que l'on n'admire les Ouvriers qui les font, & l'Art qui dirige à les faire. On a donc bien de la peine à comprendre, que des Grands Seigneurs ſe refuſent à favoriſer ces grands Maîtres. On ſeroit encore plus embaraſſé de ce phénomène, ſi l'on ne ſçavoit pas que le bon goût n'eſt pas toûjours le mérite des grandes fortunes. L'exemple du fameux Comte Duc d'*Olivarez* devroit bien en inſtruire ceux qui l'ignorent. Don *Velaſco* nous le donne, dans la Vie de Don *François Herrera el Mozo*, Peintre & Architecte de la Cour, mort en 1685. Le Comte Duc ayant donné commiſſion à ce Peintre, d'aller à certaine vente publique de Peintures, & de lui en choiſir les meilleures; *Herrera* obéït, & tria de ſon mieux tout ce qu'il jugea de plus excellent. Le Seigneur, auquel il les préſenta, n'en agréa aucune, & en choiſit lui-même d'autres, qui étoient toutes fort mauvaiſes, non ſans ſe moquer du choix de ſon Peintre, dont il parla de la manière la plus mépriſante. *Herrera*, piqué de cet affront, s'en vengea par un Tableau ſatyrique * qu'il auroit préſenté à ce à ce Seigneur, ſi quelqu'un de ſes amis ne l'en avoit pas détourné.

---

* *Herrera* y peignit un Singe, qui, entré dans un Parterre pour y cueillir des Fleurs, & ſe trouvant près de magnifiques Roſes, s'étoit jetté ſur le Pas d'Ane. *Tiré de l'Hiſtorien.*

Philippe III. ſe connoiſſoit bien mieux en bonnes choſes. Le feu qui conſuma le Palais du *Pardo* en 1608, ayant fait périr pluſieurs Peintures originales, le Roi demanda ſeulement, ſi la *Venus* du *Titien* avoit par malheur péri dans les flammes, & ſur la réponſe qu'on lui fit que non; *Eh bien*, dit-il, *que nous importe du reſte! on le refera.* Ce Prince avoit hérité de ce bon goût de ſon Pere *Philippe* II. & de ſon Grand-Pere l'Empereur *Charles* V, qui attirerent en *Eſpagne* les plus grands Maîtres qu'ils purent trouver dans l'*Italie* & dans les *Païs-Bas*, pour embellir leurs Palais, & ſur-tout l'*Eſcurial*, où Don *Velaſco* nous dit avoir vû lui-même plus de 20. Piéces qui ſont du *Titien*. Auſſi l'Auteur nous apprend-il, que ces Monarques payoient avec une magnificence Royale les habiles gens qu'ils employerent. Le *Titien* eut de *Charles* V. une penſion viagere de 200. Ducats de rente, & deux-cens autres de *Philippe* II; ſans parler des honneurs, & des honoraires. *Alonſo Sanchés Coello*, élevé dans l'Ecole de *Raphaël d'Urbin*, & *Portugais*, Peintre de *Philippe* II, avoit acquis un Capital de 55000. Ducats; & *Pelerin de Bologne*, autrement nommé *Peregrin de Peregrini*, Peintre *Bolonois*, qui travailla pour le même Prince, rapporta dans ſa patrie 50000. Ducats qu'il avoit gagnez en *Eſpagne*; ſomme alors bien conſiderable.

L'Hiſtorien ne nous marque pas de même, ſi les Peintres & les Sculpteurs qui travailloient pour les Particuliers, ou pour les Communautez, étoient payez à proportion de ces autres. Mais ſur une particularité qui ſe trouve dans la Vie du Docteur *Paul* de *las Roelas*, Diſciple du *Titien*, & mort à *Sevill*e en 1620., on juge ſans peine, que la Profeſſion n'étoit pas ingrate. Voici ce que Don *Velaſco* nous en dit. ,, *Roelas* fit de ſa main la
,, Peinture du Martyre de St. *André*,
,, qui eſt dans la Chapelle des *Flamans*,
,, & dans le Collége de St. *Thomas*; en
,, quoi il ſe paſſa une plaiſante avanture.
,, Après avoir tardé long-tems à finir ſon
,, Ouvrage, enfin le Peintre l'acheva tout
,, d'un coup. Les Directeurs du Collége,
,, qui avoient fait leur marché pour 1000.
,, Ducats, en voulurent rabattre, parce
,, que d'un côté, il les avoit fait fort attendre, & que de l'autre, la fin lui en
,, avoit coûté ſi peu de tems & de peine.
,, Le Peintre au contraire leur en demanda le double. Par accommodement
,, on convint d'envoyer le Tableau en
,, *Flandre*, pour l'y faire taxer par les Experts, n'y ayant perſonne ſur les lieux
,, qui pût le faire. La choſe fut faite, &
,, les *Flamans* y mirent le prix de 3000.

„ Ducats. *Roelas* n'en voulut pas rabattre „ un Maravedi". Je trouve encore quelque choſe d'approchant dans la Vie de *Louïs Triſtan* Peintre, natif à *Tolede* en 1649. Mais je ne ſçaurois extraire tout ce qu'il y a ici de remarquable.

ARTICLE II.

Miſcellaneous Works of Mr. John Greaves, *Profeſſor of Aſtronomy in the Univerſity of* Oxford, *many of which are now firſt publiſhed; adorned with Sculptures: To the whole is prefix'd an Hiſtorical and Critical Account of the Life and Writings of the Author. Publiſhed by* THOMAS BIRCH, *M. A. F. R. S. and Member of the Society of Antiquaries.* London, *Printed by J.* Hughs *near* Lincolns-inn-fields, *for J.* Brindley, *Bookſeller to his Royal Highneſs the Prince of* Wales, *in* New-bondſtreet *and* C. Corbeſt, *overagainſt St.* Dunſtaris *Church*, Fleet-ſtreet, 1737.

C'eſt-à-dire:

Oeuvres Mêlées de Mr. *Jean Greaves*, Profeſſeur d'Aſtronomie à *Oxford*, avec la Vie de l'Auteur; publiées par Mr. THOMAS BIRCH, Maître ès Arts, Membre de la Societé Royale, & de celle des Antiquaires. A *Londres* 1737. 2. Volumes in 8. pag. 3. pour l'Epître dédicatoire à Mylord Evêque de *Derry*, 72. pour la Vie; & 800. pour le Corps de l'Ouvrage.

TOus les Etrangers, qui ne le ſont pas dans la République des Lettres, ſçavent que Mr. *Johannes Gravius*, Profeſſeur d'Aſtronomie à *Oxford*, fut un des plus ſçavans hommes, & des plus grands Mathématiciens du Siécle paſſé. Mais ils ne ſçavent pas tous qu'en *Anglois* cet Illuſtre s'appelloit *Jean Greaves*; & j'ai dû commencer par cet éclairciſſement ſur le nom, pour faire comprendre le prix du Recueil. On y trouve raſſemblé, tout ce que ce grand Homme publia lui-même en *Anglois* pendant ſa vie, ou que l'on en a pû déterrer depuis ſa mort; & comme l'Editeur, Mr. *Birch*, eſt lui-même un des plus habiles gens du Royaume, on conçoit aiſément, qu'il n'a rien negligé pour faire paroître ces *Oeuvres Mêlées* dans un état qui faſſe également honneur, tant à celui qui les compoſa, qu'à celui qui les publie. Mais afin que l'on puiſſe mieux juger de l'un & de l'autre, il faut, de toute néceſſité, que nous donnions l'abregé de la *Vie* de *l'Auteur*, où l'on trouve l'Hiſtoire de ſes

Ecrits. Il eſt vrai que cette *Vie* a déja été donnée par le Docteur *Thomas Smith*, entre celles qu'il publia de divers Illuſtres, à *Londres* 1707. *in* 4. Mais celle que Mr. *Birch* nous en donne ici, eſt beaucoup plus ample, plus correcte & plus raiſonnée. Il eſt même néceſſaire d'en avoir le précis ſous les yeux, pour comprendre l'utilité du Recueil, & la qualité des Piéces qui le compoſent.

Jean Greaves, Fils d'un Miniſtre du même nom, très-bon Humaniſte, nâquit en 1602. & fit de rapides progrès dans les Belles-Lettres à *Oxford*, où il fit ſes études Académiques. Il fut admis à la Maîtriſe ès Arts le 23. de Juin 1688. Alors, ſans perdre le goût de l'Antiquité *Grecque & Latine*, il ſe jetta dans la Philoſophie naturelle & dans les Mathématiques, & peu content de ce qu'il en put apprendre, ſoit dans le commerce intime de Mrs. *Briggs & Bambridge*, Profeſſeurs, l'un de Géometrie, & l'autre d'Aſtronomie, ſoit dans la lecture de *Copernic*, de *Regiomontanus*, de *Purbach*, de *Tycho-Brahé*, de *Kepler* & d'autres Sçavans modernes, il puiſa dans toutes les ſources Aſtronomiques les plus anciennes & les plus éloignées, joignant aux Auteurs *Grecs*, les *Arabes* & les *Perſans*, à l'aide des Langues Orientales, qu'il entendoit déja parfaitement bien. Son mérite lui fit bientôt obtenir la Chaire de Profeſſeur de Géometrie au Collége de *Greſham.* On la lui donna le 22. de Fevrier 1631. N. S. Bientôt après, c'eſt-à-dire environ l'an 1635., il fit un Voyage en *France*, en *Italie* & en *Hollande*, & y lia par-tout une amitié ſolide avec quantité d'illuſtres Etrangers.

A peine fut-il de retour dans ſa patrie, que l'Archevêque *Laud*, qui vouloit quelque habile homme, qu'il pût envoyer dans l'Orient pour y chercher des Manuſcrits, le choiſit pour cette commiſſion. Mr. *Greaves*, qui ne demandoit pas mieux, s'embarqua l'an 1637. non ſans ſe pourvoir de tous les Inſtrumens de Mathématiques qu'il put trouver à *Londres.* Arrivé à *Livourne*, il fit un tour à *Rome*, à *Padoue* & à *Florence*, faiſant par-tout ſes Obſervations, & voyant tout ce qu'il y avoit de Perſonnages célèbres, tels que *Holſtenius, Kircher, Bertius, Urſati, Rhodius*, & *Moretti.* Se rembarquant enſuite pour *Conſtantinople*, il y arriva vers le mois d'*Avril* 1638. Par le moyen de *Cyrille Lucar*, il déterra quelques MSS. *Grecs*; mais il ne jouit pas long-tems du ſecours de ce Patriarche, qui, le 27. de *Juin* de la même année, fut mis à mort par l'ordre exprès d'*Amurath IV.* ſous le prétexte d'une correſpondance criminelle avec la Cour de *Moſcovie.* Mr. *Greaves* apprit bien des *Grecs*, qu'il y avoit d'immenſes tréſors littéraires dans la Bibliothèque des Empereurs Chrétiens, qui ſe conſervoit encore dans le Palais du *Sultan*. Mais l'accès en eſt ſi difficile, qu'il ne put en tirer qu'un magnifique MS. de l'*Almageſte* de *Ptolomée*; encore ne ſçait-on pas comment il fit pour l'avoir.

De *Conſtantinople* il alla en *Egypte*, & après avoir relaché à *Rhodes*, où il fit quelques Obſervations à l'aide d'un Aſtrolabe de *Gemma*, il arriva à *Alexandrie*, où il demeura 4. ou 5. mois. En 1638. & 1639. il vit à deux diverſes fois le *Grand Caire*, & prit avec exactitude la meſure des Pyramides, & fixa la meſure du différent pied de tous les Peuples. Après avoir raſſemblé dans cet endroit-là quantité de Manuſcrits *Grecs*, *Arabes* & *Perſans*, il revint en *Italie*, viſita encore *Florence*, & paſſa enſuite quelque tems à *Rome*, pour repéter les Obſervations qu'il y avoit déja faites, & pour en faire de nouvelles, & arriva enfin dans ſa patrie dans l'été de 1640. Le 4. de Novembre 1643. le Roi *Charles I.* lui donna la Chaire de Profeſſeur d'Aſtronomie à *Oxford*, vacante depuis le 3. par la mort du Dr. *Jean Bambridge*. Dès le lendemain les Parlementaires, maîtres à *Londres*, lui ôterent le Profeſſorat du Collége de *Greſham*, qu'il poſſedoit depuis quelques années.

En 1645. il communiqua ſon plan pour la reformation du Calendrier. Le Roi & ſon Conſeil goûterent extrêmement ce projet. La ſeule ſituation des affaires en fit juger l'exécution impoſſible. En 1646. il publia ſa *Pyramidographie*, ou *Diſſertation ſur les Pyramides d'Egypte. A Londres*, 8. en *Anglois*. L'Ouvrage, traduit en *François*, fut inferé par Mr. *Thevenot* dans le I. Volume de ſes *Relations de divers Voyages*. Mais la Diſſertation étoit alors bien moins conſiderable que Mr. *Birch* ne la donne dans ce Recueil. Dès que la première Edition *Angloiſe* en eût paru, elle eſſaya la Critique d'un Sçavant Anonyme, qui y oppoſa bien plus de difficultez, que des faits & que des raiſons. Cette cenſure engagea Mr. *Greaves* à revoir ſon Ouvrage, auquel il fit grand nombre d'Additions, ou de Corrections importantes, qu'il écrivit aux marges d'un Exemplaire dont il fit préſent à l'un de ſes Freres, & ſur lequel l'Editeur s'eſt réglé.

Cette Piéce, qui eſt la première de ces *Oeuvres Mêlées*, eſt partagée en huit *Sections*, dont la première traite des Auteurs & des Fondateurs des Pyramides. Mr. *Greaves* aſſure bien qu'elles n'ont point été bâties par les *Iſraëlites*, parce qu'elles ſont de Pierre, & que ce Peuple fut condamné à faire des Briques. Il ſoutient auſſi, que les Ecrivains qui en at-

attribuent l'invention & la conſtruction au Patriarche *Joſeph*, n'ont pas pris garde que la figure n'en convenoit nullement à des Edifices bâtis, comme on le prétend, pour ſervir de Greniers. Quant au reſte, après avoir rapporté tout ce que les Anciens ont dit ſur ce ſujet, il reconnoît qu'il n'y a rien de certain, ſi ce n'eſt que ces Ouvrages ne peuvent avoir été faits que par des Rois; ce qu'il faut dire auſſi de ceux du même ordre qui ſe rencontrent dans les Déſerts de la *Lybie*. Quant au têms où les trois Pyramides d'*Egypte* furent conſtruites, c'eſt ce que l'Auteur examine dans la ſeconde *Section*, qui renferme de grandes recherches Chronologiques pour fixer les Régnes de *Cheops*, de *Cephrem* & de *Mycezinus*, auxquels les Anciens ont rapporté la fondation de ces maſſes ſuperbes. Après avoir combattu le ſentiment de ceux qui veulent que les *Iſraëlites* formerent la Dynaſtie des Bergers, Mr. *Greaves* conclut, que ces trois Princes doivent avoir vécu depuis *Moïſe*. Dans la 3. *Section*, qui a pour but de déterminer l'uſage intentionel des Pyramides, l'Auteur démontre, que ce ne pouvoit être que pour ſervir de Sépulcres, & ne manque point à cette occaſion de décrire, de quelle manière on embaumoit les morts chez les *Egyptiens*; & là-deſſus on trouve ici une grande profuſion de Sçavoir, de même que diverſes Obſervations importantes. Enſuite vient dans la 4. *Section*, une Deſcription très-exacte & très-détaillée, tant du dehors que de l'intérieur de la première Pyramide, qui eſt auſſi la mieux conſervée. „ Elle eſt ſi-„ tuée, dit l'Auteur, ſur le ſommet d'une „ montagne de rocher, dans le Déſert ſa-„ bloneux de la *Lybie*, environ à un quart „ de mille Oueſt des Plaines de l'*Egypte*, „ au-deſſus deſquelles le rocher s'éleve à „ la hauteur de 100. pas, par une mon-„ tée fort douce. . . Lorſque j'en meſu-„ rai le côté du Nord, à la baſe, ... „ je trouvai qu'il étoit de 693. pieds „ d'*Angleterre*, ce qui eſt un peu moins „ que n'en compte *Diodore* de *Sicile*. . . „ La hauteur meſurée perpendiculaire-„ ment, eſt de 499. pieds; mais à la „ prendre ſur l'inclination de la Pyrami-„ de en montant, ce qui eſt commun à „ toutes les figures ſemblables, alors, „ eu égard aux lignes ſouſtendantes des „ divers Angles, elle ſera égale à la lar-„ geur de la baſe, c'eſt-à-dire qu'elle „ aura 693. pieds. . . .

„ Que l'on imagine donc ſur les cô-„ tez de la baſe, qui eſt parfaitement „ quarrée, quatre triangles équilatéraux, „ dont chacun ſe retire, & s'incline, „ juſqu'à ce qu'ils ſe rencontrent tous au „ haut, comme dans un Point, car du bas „ cela ſemble être ainſi, & l'on ſe fera u-„ ne juſte notion de la vraye dimenſion,

„ & de la figure de cette Pyramide; le „ périmetre de chaque triangle étant „ de deux mille ſeptante-neuf pieds, & „ celui de la baſe étant de 2772. de „ ſorte que toute l'aire de la baſe contient de nos meſures *Angloiſes* 488249. „ pieds en quarré. . . . La montée au „ haut de cette Pyramide eſt faite de „ la manière ſuivante. De tous les côtez au dehors on monte par des degrez, dont le plus bas a près de quatre pieds de hauteur, & en a trois „ de largeur, courant à niveau tout autour de la Pyramide; ce qui, au commencement, lorſque les Pierres étoient „ encore entieres (ce qu'elles ne ſont „ plus à préſent) faiſoit de tous les côtez une longue quoiqu'étroite promenade. Le ſecond degré, d'ailleurs ſemblable en tout au premier, s'en retire „ en dedans près de trois pieds. . . . Il „ en eſt de même des ſuivans, juſqu'au „ haut, qui ne finit pas en pointe, comme les Pyramides Mathématiques, „ mais dans un petit plat, ou quarré de „ 13. pieds, & de la 280. millième partie „ d'un pied ".

On a prétendu que cet endroit plat avoit été menagé pour les Obſervations Aſtronomiques des Prêtres *Egyptiens*. Mr. *Greaves* ne trouve cela nullement vraiſemblable, parce que, ſans prendre une peine extrême à monter ſi haut, ces Obſervateurs ſe trouvoient à la baſe ſur une élevation aſſez grande, & aſſez découverte pour ſe ſatisfaire. Quoi qu'il en ſoit de ceci, „ le haut de la Pyramide eſt couvert de neuf pierres maſſives, outre „ deux autres qui manquent aux Angles. „ Les degrez par leſquels on monte ne „ ſont pas tous d'une profondeur égale, „ quelques-uns ayant près de quatre „ pieds, quelques autres n'en ayant que „ trois, & plus on monte, plus cette „ profondeur diminue. La largeur n'en „ eſt pas égale non plus, la différence, „ autant que je pus en juger, en étant „ proportionelle à la profondeur. . . Il „ me fut impoſſible de les meſurer avec „ exactitude, . . . parce que les injures „ de l'air, & la chute des pluyes, ont „ ſi fort endommagé & gâté ces degrez, que l'on ne peut plus les monter commodement, que par le côté „ du Midi, ou l'Angle Occidental du „ Nord ".

Après avoir obſervé là-deſſus, dans une Note fort longue & fort curieuſe, qu'il eſt faux qu'il ne tombe point de pluye en *Egypte*, Mr. *Greaves* continue ſa Deſcription. „ Le nombre des degrez, *dit-il*, du bas juſqu'au haut „ eſt de 207.; quoiqu'en deſcendant „ un de nos Compagnons en compta „ 208. . . . Du côté du Nord de la Pyramide, ſur un Banc artificiel de terre

„ de la hauteur de 38. pieds, il y a un „ paſſage étroit & quarré qui conduit à „ l'intérieur, & dont l'entrée, à égale „ diſtance des deux côtez de la Pyramide, forme une deſcente aſſez roide, „ en déclinant par un angle de 26. degrez ; la largeur en eſt préciſément „ de 3. pieds, & 463. millièmes. La „ longueur, qui va toûjours en rétreciſſant, eſt de 92 ½ . . Au bout, dit Mr. „ *Greaves*, des flambeaux à la main, & „ gliſſant ſur le ventre comme des ſerpens, nous paſſâmes, non ſans peine, „ dans un endroit un peu large, & d'une raiſonnable hauteur, mais tout dérangé, parce qu'on en a ſouvent remué la terre, ſoit par curioſité ou par „ avarice. . . . La longueur en eſt de „ 89. pieds, mais la largeur & la hauteur „ n'en ſont pas par-tout les mêmes. „ Dans cet endroit, à gauche de l'entrée, nous grimpames ſur une Pierre „ droite & maſſive, haute de 8. ou 9. „ pieds, où nous nous trouvames auſſitôt à l'entrée du bas bout de la première Galerie. . . qui va en montant, „ &. . . . qui, ſelon la meſure que j'en „ pris avec un cordeau, eſt de 110. pieds „ de longueur. A la fin de cette Galerie „ en commence une ſeconde, qui pour „ l'Art & les matériaux ne le cede pas „ aux bâtimens les plus ſomptueux & les „ plus magnifiques. Celle-ci eſt ſepa-

„ rée de l'autre par une muraille, que
„ l'on paſſe, en ſe baiſſant, par un trou,
„ à-peu-près de la même grandeur que
„ celui de l'entrée, mais aſſez court. Ce
„ paſſage étroit eſt à niveau, & lorſque
„ l'on eſt au bout, on trouve à la main
„ droite le Puits dont *Pline* a parlé, qui
„ a plus de 3. pieds de diamètre, dont
„ les côtez ſont incruſtez de marbre, &
„ dans lequel on a coupé, de diſtance
„ en diſtance, des eſpaces ouverts, afin
„ que l'on y puiſſe deſcendre, en ap-
„ puyant les mains & les pieds. . . *Pline*
„ lui donne 86. coudées de profondeur. . .
„ Mais le meſurant au cordeau, je ne lui
„ en trouvai que 20.; différence qui vient,
„ à mon avis, de ce qu'avec le tems il
„ ſe comble. . . Laiſſant le Puits, à quin-
„ ze pieds plus loin, ſur la même ligne,
„ nous entrames dans un autre paſſage
„ quarré, qui eſt vis-à-vis de l'autre, &
„ de la même grandeur. . . Celui-ci
„ conduit, au bout de 110. pieds, à une
„ voute faite en arcade ou petite cham-
„ bre, qui ſentoit ſi fort le Cimetiere,
„ & qui d'ailleurs étoit ſi remplie de
„ décombres, que j'y demeurai fort peu.
„ Cette chambre eſt Eſt & Oueſt lon-
„ gue de 20. pieds, large de 17. & hau-
„ te de moins de 15. Les murailles en
„ ſont entières, & plâtrées de mortier.
„ Le plat-fond en eſt couvert de gran-
„ des pierres unies, & placées par éta-
„ ges.

,, ges. Au milieu du côté oriental de
,, la chambre, il ſemble y avoir eu un
,, paſſage, qui conduiſoit à quelque autre
,, endroit. . . ou qui peut-être n'étoit
,, qu'une Niche pour y placer quelque
,, Idole. . .

,, En retournant ſur nos pas par le
,, même chemin, au ſortir du paſſage étroit,
,, nous grimpames au deſſus, &
,, marchant tout droit ſur un pavé qui
,, alloit en montant, nous vinmes à un
,, ſecond mur de partage qui étoit à cent
,, cinquante-quatre pieds au deſſus du
,, Puits. Ici la Galerie eſt bâtie de marbre
,, blanc & poli, coupé en grands quarrez,
,, tous égaux. Elle eſt haute de 26.
,, pieds, large de $6\frac{870}{1000}$., & bordée des
,, deux côtez de deux bancs de pierre
,, très-polie, dont chacune a un pied
,, $\frac{17}{1000}$. de large, & autant de profond.
,, Au deſſus du haut de ces bancs, près
,, de l'angle où ils ſe joignent avec la
,, muraille, il y a de petits eſpaces,
,, coupez en figures parallèles à angles
,, droits, & placez de chaque côté à
,, l'oppoſite l'un de l'autre, ce qui, ſans
,, doute, n'avoit pas été fait pour le ſeul
,, ornement. . . .

,, Après avoir paſſé cette Galerie,
,, nous entrames dans un grand trou
,, quarré, de la même dimenſion que le
,, précedent, qui nous mena dans deux
,, Antichambres incruſtées d'une eſpece

,, de marbre de *Thebes*. La première eſt
,, d'une figure oblongue, un côté ayant
,, ſept pieds, l'autre n'en ayant que 3 ½,
,, La hauteur en eſt de 10. Aux deux
,, côtez de l'Eſt & du Sud, à deux pieds
,, & demi du haut, qui eſt un peu plus
,, large que le bas, ſont trois cavitez,
,, comme trois endroits pour s'aſſeoir. La
,, plus enfoncée eſt ſeparée de l'autre
,, par une pierre de marbre rouge & tacheté,
,, qui pend en deux mortaiſes entre
,, les murailles, un peu plus de trois
,, pieds au deſſus du pavé, & un peu
,, moins de deux au deſſous du platfond.
,, Par cette chambre on entre dans
,, un autre trou quarré, au deſſus duquel
,, on a coupé perpendiculairement cinq
,, lignes parallèles. A cela près, je ne
,, remarquai dans toute la Pyramide aucune
,, autre ſculpture ou gravure. . . .
,, Ce Paſſage. . . long de près de 9. pieds,
,, & tout de marbre de *Thebes*, très-bien
,, travaillé, nous mena au bout ſeptentrional
,, d'une chambre très-ſomptueuſe
,, & très-bien proportionnée. . L'Art
,, y diſpute avec la Nature. . . Elle
,, eſt en quelque manière dans le cœur
,, & dans le centre de la Pyramide, à
,, égale diſtance de tous les côtez, &
,, preſque au milieu entre la baſe & le
,, ſommet. Le pavé, les côtez, le platfond,
,, tout en eſt de vaſtes & magnifiques
,, piéces de marbre de *Thebes*. . . .

„ d'une longueur étonnante. La longueur
„ de cette chambre, meſurée à l'endroit
„ où les deux premiers rangs de ces
„ pierres ſe rencontrent, eſt de 34. pieds
„ $\frac{380}{1000}$: la largeur du côté occidental,
„ priſe de même, eſt de 17. pieds $\frac{100}{1000}$,
„ & la hauteur en eſt de 17. pieds $\frac{1}{2}$. C'eſt
„ dans cette chambre magnifique que ſe
„ trouve le Monument, que l'on dit être
„ de *Cheops*, ou *Chemmis*. Il eſt d'une
„ ſeule piéce de marbre, creux en de-
„ dans, découvert au deſſus, & ſonne
„ comme une cloche, choſe ſi peu ra-
„ re dans l'Art & dans la Nature, que je
„ n'en parle ici, que parce que je con-
„ nois des Modernes qui l'ont trop re-
„ gardée comme un miracle. . . Par le
„ dehors ce Tombeau reſſemble à un Au-
„ tel, ou plutôt à deux cubes que l'on
„ a bien joints & creuſez par dedans.
„ Il eſt uni & ſimple, ſans ſculpture, ſans
„ gravure, & ſans aucun ornement en
„ relief ou en boſſe. La ſuperficie exté-
„ rieure contient en longueur ſept pieds
„ $3\frac{1}{2}$. pouces, & en profondeur 3. pieds $3\frac{3}{4}$.
„ pouces; de même en largeur. Le creux
„ du dedans eſt en longueur, du côté du
„ Oueſt, de ſix pieds $\frac{485}{1000}$., & du côté
„ du Nord de 2. pieds $\frac{218}{1000}$, de la pro-
„ fondeur de 2. pieds. . . d'où l'on doit
„ conclure que la nature ne déperit pas,
„ & que les hommes ſont aujourd'hui

„ de la même ſtature qu'ils l'étoient il y „ a 3. mille ans ".

Au reſte cette Deſcription de la première Pyramide eſt accompagnée de diverſes Notes de l'Auteur, qui ſont au bas des pages, & de deux Figures, dans l'une deſquelles on en voit le dehors, & dans l'autre eſt repréſenté le dedans. Dans la 5. *Section* Mr. *Greaves* décrit la ſeconde Pyramide, qui eſt à peine éloignée d'un trait d'arbalète. En s'en approchant du côté du Oüeſt, on voit les ruines d'un bâtiment, tout de pierres quarrées & polies, qui peut avoir été, ou une habitation de Prêtres, ou quelque ſépulcre. A droite de ces ruines, en tirant vers le Sud, on trouve le Monument, dont les Anciens ont différemment parlé. L'Auteur qui rapporte ce qu'il a vû de ſes propres yeux, dit que les pierres en ſont blanches, & ſont inférieures pour la grandeur à celles de la première Pyramide; que les côtez n'en ont point de degrez; que la hauteur n'en cede point à la précedente; que les côtez de la baſe en ſont auſſi les mêmes, & qu'il n'y a point d'entrée, de ſorte qu'on ne peut rien ſçavoir du dedans; mais qu'aux deux côtez Nord & Oüeſt, cette Pyramide eſt bornée par deux morceaux magnifiques, dont il eſt ſurprenant qu'aucun Ecrivain n'ait parlé. Voici de quelle manière celui-ci s'en exprime.

„ Environ à trente pieds de profon-„ deur, & plus de 1400. de longueur, ſont „ des bâtimens taillez perpendiculaire-„ ment dans le roc, & qui me paroiſ-„ ſent l'avoir été par le ciſeau, pour ſer-„ vir d'habitation aux Prêtres. Ces bâ-„ timens ſont continuez dans une diſtan-„ ce convenable, parallèles aux deux „ côtez mentionnez, & ſe rencontrent „ dans un angle droit... On y entre par „ des ouvertures quarrées, coupées dans „ le roc, & à-peu-près de la grandeur „ de celle de la première Pyramide.... „ L'eſpace creux de chaque habitation „ reſſemble un peu à une chambre quar-„ rée, bien proportionnée, & couverte „ par deſſus en arcade par le roc naturel. „ Dans la plupart de ces chambres, au-„ tant que je puis m'en ſouvenir, il y a un „ paſſage qui conduit à quelque autre a-„ partement, que les décombres & l'obſ-„ curité m'empêcherent de viſiter. Au cô-„ té du Nord, par le dehors, je remarquai „ une ligne d'écriture, & pas plus d'une „ ſeule, qui étoit gravée dans les caractè-„ res ſacrez des *Egyptiens*, propres aux „ Prêtres, au rapport d'*Herodote* & de *Dio-„ dore de Sicile*, & qui différoient des ca-„ ractères communs pour les affaires pro-„ fanes. Ces caractères ne ſont pas écrits „ du haut en bas, comme ceux des *Chinois*, „ mais en ligne droite, à notre mode, „ ſi ce n'eſt qu'il faut les lire de la droi-

„ te à la gauche . . . Car *Herodote* dit „ en termes formels, que * *les* GRECS „ *écrivent & comptent de la gauche à la droi-* „ *te, & que les* EGYPTIENS *le font de* „ *la droite à la gauche*; ce qui explique l'ex- „ preſſion obſcure de *Mela*, qui dit; „ † *Ægyptii ſuis litteris perverſè utuntur*; „ c'eſt-à-dire que *les* EGYPTIENS *per-* „ *vertiſſent l'uſage des lettres*".

La troiſième Pyramide, qui fait le ſujet de la 6. *Section* de Mr. *Greaves*, eſt auſſi bâtie ſur l'éminence d'un rocher, mais moins grande & moins élevée que les deux précedentes. L'Auteur eut ſi peu de tems pour la bien examiner, que ce qu'il en dit eſt bien plus pour refuter ce que d'autres en ont rapporté, que pour nous en apprendre rien de plus ſûr. Nous devons donc paſſer légerement là-deſſus, de même que ſur la 7. *Section*, qui traite des autres Pyramides que l'on trouve repandues par-ci par-là dans le Déſert de *Lybie*; & que ſur la 8., où l'Auteur examine, de quelle manière ces Monumens furent conſtruits: où, n'étant de l'avis ni d'*Herodote*, ni de celui de *Diodore* de *Sicile*, ni de celui de *Pline*, il avance le ſien, qui n'eſt, après tout, que conjecture, & ne ſçauroit être autre choſe.

J'ai déja remarqué, que cet Ouvrage

---

* Herod. Lib. II. † Lib. I. Cap. 9,

fut attaqué dès ſa naiſſance par un Sçavant *Anonyme.* Mr. *Birch* ajoute, que depuis ce tems-là quelques habiles Mathématiciens y ont trouvé des defauts, ou s'en ſont écartez. Dans une *Diſſertation ſur les Tremblemens de Terre*, * Mr. *Hooke* ne fit point difficulté de ſe plaindre de l'inexactitude de Mr. *Greaves* à obſerver la latitude préciſe, de même que les faces des quatre côtez, s'étant contenté de parler du *Nord,* du *Sud* &c, ſans les définir en Géometre. Mr. de *Chazelle* ne tomba pas dans la même negligence. „ † Il meſura les Pyramides, *eſt-il dit dans ſon* „ *Eloge,* & trouva que les quatre côtez „ de la plus grande étoient expoſez pré„ciſément aux quatre régions du Monde. „ Or comme cette expoſition ſi juſte, doit, „ ſelon toutes les apparences poſſibles, „ avoir été affectée par ceux qui éleve„rent cette grande maſſe de pierres il „ y a plus de 3000. ans, il s'enſuit que „ pendant un ſi long eſpace de tems „ rien n'a changé dans le ciel à cet é„gard, ou, ce qui revient au même, „ dans les Poles de la Terre, ni dans les „ Méridiens". Outre cette inattention, qui ne paroît preſque pas pardonnable à un auſſi habile Aſtronome que l'étoit Mr. *Greaves*, on a auſſi chicané ſa *Diſſertation* ſur la hauteur qu'il donne à la première de ces Pyramides. Sa meſure diffère de celle du même Mr. de *Chazelle*, & de celle de divers autres Voyageurs ; mais au jugement de l'Editeur des * *Obſervations mêlées ſur les Auteurs anciens & modernes*, cette différence n'eſt venue que de ce que le Sçavant *Anglois* ſuppoſa trop facilement, que les quatre côtez de la baſe étoient parfaitement égaux, ce qu'ils ne ſont pas ; & qu'il n'en meſura qu'un, ce qu'il n'auroit pas dû faire.

---

* Oeuv. poſthum. p. 315. Ed. de Lond. 1705. fol.

† Hiſt. de l'Acad. Année 1710.

En 1647. Mr. *Greaves* publia un autre Ouvrage, intitulé, *Diſſertation ſur le Pied & ſur le Dénier Romain, d'où, comme de deux principes, on peut déduire les Meſures & les Poids qui furent en uſage parmi les Anciens.* Cette Piéce, auſſi en Anglois, & partagée en deux *Sections*, contient une infinité de recherches très-curieuſes, & très-approfondies. Pour en donner le précis, je ne ſçaurois mieux faire que de traduire l'idée générale que l'Auteur lui-même en a tracée dans ſon *Epître dédicatoire* à l'illuſtre *Selden*.

„ N'étoit, *dit-il*, que le *Pied Romain*, „ ou de *Monnoye*, comme *Hygin* l'appel„ le, exiſte encore à *Rome*, ſur les Mo„ numens de *Coſſutius* & de *Tit. Stati„ lius*, nous pourrions entierement deſeſ„ pé-

---

* C'eſt un Livre Anglois, imprimé à Londres 1731. in 8.

,, pérer de connoître les Meſures des *Hébreux*,
,, des *Babyloniens*, des *Perſes*, des
,, *Egyptiens*, des *Grecs*, des *Romains*, &
,, de tous les autres dont il eſt fait mention
,, dans les Auteurs Claſſiques ; qui ne
,, pouvant tranſmettre à la poſterité les
,, Meſures individuelles, n'ont pû nous
,, apprendre que les proportions qu'elles
,, avoient entre elles. Il en eſt de même
,, des Poids, . . . qui ne peuvent être à
,, préſent retablis, que par ceux qui nous
,, en reſtent des Anciens ; c'eſt-à-dire,
,, ou que par le *Dénier* des *Romains*, ou
,, que par la *Drachme* des *Grecs*, ou que
,, par le *Congius* de *Veſpaſien*, ou que par
,, les *Livres* & les *Onces* de *Rome*, ou que
,, par d'autres qui ſe ſont conſervez
,, chez les Antiquaires.

,, Voyant donc que le *Dénier* eſt de la
,, même importance pour decouvrir les
,, *Poids*, que le *Pied Romain* l'eſt pour connoître
,, les *Meſures*, j'ai pris l'un & l'autre
,, pour les principes irréfragables
,, d'où l'on peut déduire le reſte qui étoit
,, en uſage parmi les Anciens. Et parce
,, que le *Dénier* peut être conſideré ſous
,, deux égards, ou comme *Monnoye*, ou
,, comme *Poids*, le premier égard ſervant
,, à fixer la valeur des *Monnoyes*, & l'autre
,, celle du *Poids* ; il m'a paru néceſſaire
,, de connoître à fond, & la peſanteur,
,, & la valeur du *Dénier*. Pour
,, cet effet, pendant que j'étois en *Italie*,

,, j'ai examiné, avec une balance que la
,, 16me. partie d'un grain pouvoit faire
,, pencher, pluſieurs beaux *Déniers*, tant
,, *Conſulaires* qu'*Impériaux*, comme auſſi
,, des *Quinarii*, ou *Victoriati* d'argent;
,, pluſieurs *Aurei* des premiers & des der-
,, niers Empereurs ; ſans parler du *Con-
,, gius* que *Veſpaſien* plaça dans le *Capi-
,, tole* pour ſervir de régle, & pluſieurs
,, *Onces* & *Livres* de cuivre. J'en ai
,, conclu quel étoit le *Poids* du *Dénier Con-
,, ſulaire* & du *Dénier Imperial*; c'eſt-à-
,, dire que le premier étoit la ſeptiè-
,, me partie de l'*Once Romaine*, ainſi que
,, *Celſe*, *Scribonius Largus* & *Pline* le diſent
,, très-bien; & que l'autre fut quelque-
,, fois la huitième partie, quelquefois la
,, ſeptième, mais le plus ſouvent dans
,, une proportion mitoyenne entre huit
,, & ſept, juſqu'aux tems de *Severe* & de
,, *Gordien*, ſous leſquels, & ſous les Em-
,, pereurs ſuivans, il revint au poids du
,, *Dénier Conſulaire*, mais perdit beau-
,, coup de ſa fineſſe par le mélange de
,, l'alliage.

,, Pour une plus grande certitude je
,, comparai ces *Déniers* avec le Monnoyes
,, *Grecques*, & ſur-tout avec celles d'*Athe-
,, nes*, que j'avois vûës dans les meilleurs
,, Cabinets, ou que j'avois achettées; c'eſt-
,, à-dire avec les *Stateres d'or*, qui, ſelon
,, *Julius Pollux* & *Heſychius*. . . . peſoient
,, deux Drachmes; avec les *Tetradrachmes*,

„ ou *Stateres* d'*argent*, qui en peſoient „ quatre; avec la *Drachme*, & avec la „ *Demi-Drachme.*

„ Je decouvris par cette comparaiſon, „ que bien que les *Romains*, comme *Pline, Aulu-Gelle, Valere Maxime* & *Suetone*, diſent que le *Dénier* eſt égal à la „ *Drachme*, & bien que les *Grecs*, comme *Strabon*, *Cleopatre*, *Plutarque*, *Galien*, „ *Dion*, & pluſieurs autres, diſent auſſi „ que la *Drachme* eſt égale au *Denier*, ils „ parlerent ſelon l'eſtimation populaire, & „ de la valeur courante dans le Commerce. . . . Car on diſcerne aiſement à „ la balance, que la *Drachme* d'*Athenes* peſe plus que le *Dénier*; & que par conſequent tous les Anciens qui diſent „ qu'elle étoit égale, ſe ſont trompez, s'ils „ ont voulu parler à la rigueur du poids, „ & non de la valeur courante; & par „ conſequent encore, que tous les Modernes, qui ont ſuivi les Auteurs de l'Antiquité dans leurs *Diſſertations ſur les* „ *Poids & ſur les Monnoyes*, ſe ſont trompez „ après eux.

„ Mais parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable que les Anciens, tant *Grecs* que „ *Romains*, n'ayent pas connu les Monnoyes de leurs uſages & de leurs „ tems, cela m'a fait faire attention à ce „ qui ſe pratique par les Banquiers étrangers qui ſe mêlent de change, & „ parmi leſquels les mêmes Piéces, en

,, paſſant d'un païs à l'autre, changent de valeur ; & j'ai cru pouvoir concilier par ce moyen les traditions des *Grecs* & des *Romains*, pour le Poids, & pour l'évaluation de la *Drachme* d'*Athenes* & du *Dénier*, malgré la différence du poids intrinſéque de l'un & de l'autre.

,, Ceci m'a engagé à inſerer dans ma Diſſertation, les *Régles qu'il faut obſerver dans la comparaiſon que l'on fait de la valeur des Monnoyes*; Régles qui peuvent ſervir à concilier non ſeulement ce que diſent les Ecrivains *Grecs & Romains*, mais particulierement auſſi les traditions de *Philon*, de St. *Epiphane*, de St. *Jerôme* & d'*Heſychius*, qui font le *Sicle Hébreu* égal à la *Tétradrachme* d'*Athenes*; au lieu que dans la balance, qui eſt le plus ſûr arbitre de cette diſpute, je trouve manifeſtement que ces deux poids ſont inégaux, le *Sicle Hébreu* ou *Samaritain* peſant beaucoup moins que la *Tétradrachme* d'*Athenes*".

J'ajouterai que Mr. *Greaves*, étant à *Rome* en 1639, & y ayant diviſé le *Pied Anglois*, très-exactement meſuré, en 2000, parties, il trouva que le *Pied Romain* qui eſt ſur le Monument de *Coſſutius*, & qu'il eſtima le plus exact, eſt à ce pied *Anglois* comme 1934. à 2000; bien entendu que les 1000. parties du *Pied Anglois*, en font 1068. de celui de *Paris*, & 1033. de celui du *Rhinland*. Remarquons auſſi que Mr. *Greaves* a conſtamment trouvé par le poids, que les *Déniers Conſulaires* ſont de 62. grains d'*Angleterre*, & que les *Drachmes* d'*Athenes* ſont de 67, puiſque les *Tétradrachmes* ſont de 268. grains *Troy*, ou *Anglois*; d'où il s'enſuit, qu'à prendre ces Monnoyes dans leur valeur intrinſéque, & les ſuppoſant d'une fineſſe égale, la *Drachme* d'*Athenes* faiſoit 8. ſols & $\frac{1}{4}$ de l'argent d'*Angleterre*, & le *Dénier Conſulaire* en faiſoit 7. ſols & $\frac{3}{4}$.

Les perſonnes qui ſont au fait ſur ces ſortes de choſes, conçoivent facilement à combien de lectures & de diſcuſſions tout ceci dut engager Mr. *Greaves*: elles ſçavent donc auſſi que tout cela n'eſt point ſuſceptible d'Extrait. Ainſi l'on doit être content de nous, puiſque nous venons d'en donner la principale ſubſtance: & comme ces deux Traitez ſont les plus conſiderables de ceux que notre Sçavant écrivit en *Anglois*, & qui entrent dans ce Recueil, nous allons être fort courts ſur le reſte, nous bornant à l'indiquer, en reprenant la *Vie* de l'Auteur, telle que Mr. *Birch* nous la donne.

La même année 1647, l'illuſtre Aſtronome *Anglois* publia en *Latin* in 12. à *Oxford*, les *Canicularia* du Dr. *Bainbridge*, auxquelles il ajouta, *Demonſtratio Ortûs Sirii heliaci pro parallelo inferioris Ægypti, & inſigniorum aliquot Stellarum longitudines*,

nes & latitudines ex Aſtronomicis Obſervationibus Ulug Beigi, Tamerlanis magni Nepotis. Ces deux Piéces furent écrites à la priere du célèbre *Uſher*, Archevêque d'*Armagh*.

Au mois d'Octobre 1648. Mr. *Greaves* fut expulſé de ſa Chaire Aſtronomique, & des autres douceurs qu'il avoit à *Oxford*, par les Viſiteurs Parlementaires, qui lui chercherent une querelle très-mal fondée. On uſa même de violence; on rompit ſes coffres; on lui enleva ſes Papiers & ſes Manuſcrits. Mais par la puiſſante protection de ſon Ami *Selden*, il eut le bonheur d'en recouvrer une partie; & Mr. *Ward*, ſon ſucceſſeur dans la Profeſſion d'Aſtronomie, eut la généroſité de lui faire payer les arrérages qui lui en étoient dûs, & de lui faire tenir, ſous main, tous les ans, une bonne partie de ſes gages. Mr. *Greaves* ſe retira donc à *Londres*, où il ſe maria, & continua ſes travaux littéraires avec plus d'ardeur, & autant de tranquillité que jamais.

En * 1569. il y publia in 4. *Elementa linguæ Perſicæ*, & joignit à cette Grammaire *Perſane*, *Anonymus Perſa de Siglis Arabum & Perſarum Aſtronomicis.* En 1650.

---

* Mr. *Birch* remarque que c'étoit en 1648, & que l'autre date vint des Libraires, dont c'eſt la coûtume d'antidater les Editions qui ſe font vers la fin de l'année.

il y publia auſſi in 4. en Langue *Latine*, *Epochæ celebriores, Aſtronomis, Hiſtoricis, Chronologicis, Chataiorum, Syro-Græcorum, Arabum, Perſarum, Choraſmiorum, uſitatæ, ex traditione* Ulug Beigi, Indiæ *citra extraque* Gangem *Principis. Eas primus publicavit, recenſuit & Commentariis illuſtravit* Johannes Gravius. Il dédia cet Ouvrage à la République de *Veniſe*, & y joignit, *Choraſmiæ & Mawaralnahræ, hoc eſt, Regionum extra fluvium Oxum Deſcriptio, ex Tabulis Abulfedæ Iſmaelis, Principis Hamah*, qu'il dédia à l'Archevêque *Uſher*, en lui diſant, qu'il avoit collationné ces Tables Géographiques d'*Abulfeda* ſur cinq Manuſcrits, & y avoit par ce moyen corrigé beaucoup de fautes. Il y diſoit auſſi, qu'*Abulfeda* avoit ſuccedé à ſon frere, dans la principauté de *Hamah* en *Syrie*, l'an de l'Hégire 743, & de notre ſtile 1342. Mrs. * *Gagnier* & † *Sale* ont fait voir, que Mr *Greaves* avoit pris pour ſon Prince de *Hamah*, un Roi d'*Egypte* de même nom, qui ne commença ſon régne que 10. ans après la mort de l'autre.

La même année 1650. notre Sçavant publia in 12. à *Londres*, dans la langue *Angloiſe*, une *Deſcription du Sérail du Grand-Seigneur, par* ROBERT WITHERS, ne ſçachant pas apparamment que cette Piéce avoit déja paru dans la 2. Partie des *Pélerinages de Purchas*, imprimez à *Londres* en 1625. in fol. Il eſt vrai que cette derniere, donnée par Mr. *Greaves*, étoit plus correcte, plus ample & plus complette que l'autre. Cette Relation du Sérail eſt fort curieuſe, ſur-tout pour ce qui regarde l'intérieur du Palais, où l'on ſçait combien il eſt difficile à des Etrangers de penétrer. Mr. *Birch* l'a placée ici à la fin du 2. Volume, quoiqu'elle n'apartienne à l'Auteur que par l'Epître dédicatoire qu'il y a miſe.

---

* Préf. ſur la Vie de Mahomet par *Abulfeda*.
† Diction. Hiſt. & Crit. Anglois. Ed. 1734.

Il donna au Public en 1652. à *Londres*, in 4. en *Latin*, *Aſtronomica quædam, ex traditione* SHAH CHOLGII, *Perſæ : unà cum hypotheſibus Planetarum : ſtudio & operâ* Johannis Gravii *nunc primùm publicata*; dédié à * Mr. *Jean Marſham*, qui, à ſa ſollicitation, avoit publié en 1649. ſa *Diatribe Chronologica*, dédiée à Mr. *Greaves*. A cet Extrait des principes Aſtronomiques du *Shah Cholgi*, ce dernier joignit deux Tables Géographiques; l'une d'un *Perſan* nommé *Neſſir Eddin*, & l'autre du *Tartare*, *Ulug Beigh*.

Mr. *Greaves* ne ſurvécut pas long-tems à ce dernier Ouvrage. Il mourut à *Londres* le 8. d'*Octobre* 1652, âgé de 50. ans. Après ſa mort, en divers tems, on donna pluſieurs Ouvrages de ſa façon : voici les *Latins*.

---

* Il ne fut fait Chevalier que dans la ſuite.

Latins. I. *Lemmata* ARCHIMEDIS, *apud Græcos & Latinos jam pridem deſiderata, è vetuſto codice MS. Arabico à* Johanne Gravio *traducta, & nunc primùm cum Arabum ſcholiis publicata. Reviſa & pluribus mendis repurgata* à Samuele Foſtero. *Lond.* 1659. *fol.* II. *Deſcriptio Peninſulæ Arabicæ, ex* Abulfeda, *Arabicè & Latinè* : publiée par Mr. *Gagnier*, dans le 3. Volume des plus petits *Ecrivains Grecs de l'ancienne Géographie* recueillis par *Hudſon* ; & c'eſt de cette Piéce que Mr. la *Roque* a tiré ce qu'il dit de meilleur dans ſa Deſcription de l'*Arabie*, ajoutée au *Voyage* de Mr. d'*Arvieux* dans la *Paleſtine*.

Quant aux Piéces *Angloiſes* qui ont paru depuis ſa mort, & que Mr. *Birch* a fait entrer dans ce Recueil, marquons-les auſſi dans l'ordre où l'Editeur les a placées. I. „ La manière dont on fait éclore les Poulets au Grand *Caire* ; " tiré des *Tranſactions Philoſophiques*, Fevrier 167⅞. II. „ La Latitude de *Conſtantinople* & de *Rhodes*, " tiré des mêmes *Tranſactions Philoſophiques*, Dec. 1685. III. „ Refléxions ſur le Rapport des Commiſſaires nommez par la Reine *Eliſabeth* pour examiner un Plan de *Dee* au ſujet de la Reformation du Calendrier, " tiré des mêmes *Tranſactions*, Octob. 1699. IV. „ Penſées ſur l'Art de la Navigation, tendant à la perfectionner, " tiré du MS. original qui ſe trouve dans la Bibliothèque de *Savill* à *Oxford.* V. „ Lettre au Médecin *Scarborough* , ſur la hauteur attribuée à la I. Pyramide , dans la première Edition de la *Pyramidographie* : " L'Editeur ne nous dit point d'où il l'a tirée. VI. „ Lettres écrites par Mr. *Greaves* , à lui , " dont la plupart paroiſſent ici pour la première fois. Elles ſont au nombre de 14. VII. „ Fragment d'un „ Traité , concernant les Montagnes de la „ Terre ſelon les *Arabes* ". VIII. „ Obſervations faites pendant ſes Voyages ; " tirées de ſes MSS. dans la Bibliothèque de *Savill.* La plupart ne ſont que des *Memorandum* de diverſes natures. En voici une qui fait partie de l'Article de *Florence.* „ Selon la Liſte qui en fut „ portée au Grand-Duc en 1630, le nombre des Ames qu'il y a dans ſes Etats, „ monte à 1100856. Il peut lever 46. „ mille Soldats d'Infanterie , & 2000. de „ Cavalerie. Mais s'il venoit à perdre „ une bataille, il ne lui feroit pas facile „ de completer ce nombre ". L'Article le plus long, & où il y a le plus de curieux , eſt celui de *Rome.* On voit dans celui du *Grand Caire* , que Mr. *Greaves* étoit un peu crédule ſur les contes des Sorciers & des Sortilèges

Après ces Piéces *Angloiſes* , viennent quelques petits morceaux de Poëſie, ſoit *Lettres* , *Epigrammes* ou *Epitaphes.* A tout cela Mr. *Birch* a trouvé à propos, par la ſeule raiſon de bienſéance, d'ajouter deux Pieces *Angloiſes*; dont l'une contient les *Refléxions* publiees par l'*Anonyme* ſur la *Pyramidographie*, & l'autre eſt une *Diſſertation* traduite du *Latin* du Chevalier *Newton*, & qui paroît ici pour la premiére fois, *ſur la Coudée ſacrée des Juifs, & ſur celle des autres Nations, où l'on détermine l'ancienne Coudée de* Memphis, *ſur les dimenſions de la plus grande des Pyramides, telles qu'elles furent priſes par Mr.* Greaves.

Cet illuſtre Aſtronome eut trois Freres, *Nicolas* & *Thomas*, qui furent gens d'Egliſe, & *Edouard*, qui fut Médecin, tous très-ſçavans & d'une grande réputation: Mr. *Birch* ne marque point qu'aucun des quatre Freres ait laiſſé des Enfans.

ARTICLE III.

A Treatiſe on antient Painting; containing Obſervation on the Riſe, Progreſs, and Decline of that Art amongſt the Grecks *and the* Romans; *the high Opinion which the great Men of Antiquity had of it; its connexion with* Poetry *and* Philoſophy, *and the uſe that may be made of it in Education: To which are added ſome Remarcks on the peculiar genius, caractere and talents of* Raphael, Michael-Angelo, Nicolas Pouſſin, *and others*

others celebrated modern Maſters; and the commendable uſe they made of the exquiſite Remains of Antiquity in Painting *as wel as* Sculpture. *The whole illuſtrated and adorned with fifty Pieces of antient* Painting, *diſcovered, at different times, in the ruins of old* Rome, *accurately engraved from drawings of* Camillo Paderni, *a* Roman, *lately from the Originals, with great exactneſs and elegance. By* GEORGE TURNBULL, LL. D. London. *Printed for the Author, and ſold by* A. Millar *at* Buchanan's *head, over againſt* St. Clement's *Church, in the* Strand. 1740.

C'eſt-à-dire:

Traité de l'ancienne *Peinture*, où l'on fait des Obſervations ſur la Naiſſance, le Progrès & le Déclin de cet Art parmi les *Grecs* & les *Romains*; ſur la grande eſtime qu'on en fit autrefois; ſur l'affinité qui s'y trouve avec la *Poëſie* & la *Philoſophie*, & ſur l'uſage qu'on peut en faire dans l'Education. A quoi l'on ajoute des *Remarques* ſur le génie particulier, le caractère &

les talens de *Raphaël*, de *Michel-Ange*, de *Pouſſin* & d'autres illuſtres Maîtres modernes; avec 50. Piéces d'ancienne Peinture, découvertes en divers tems dans les ruines de l'ancienne *Rome*, & copiées par *Camillo Paderni*, Peintre *Romain*. Par GEORGE TURNBULL, Docteur ès Loix. *Londres* 1740. grand *folio*. pages 40. pour le *Titre*, l'*Epître Dédicatoire*, la *Préface* & le *Sommaire* abregé des Matières; 183. pour le corps de l'Ouvrage, & 50. & quelques demi feuilles, ou feuilles entieres, pour les Copies d'autant de divers Morceaux d'ancienne Peinture, qui ont été tirées ſur les Originaux par un Deſſinateur très-habile.

L'*Epître Dédicatoire* de cet Ouvrage, adreſſée à Mylord *Lonsdale*, eſt une eſpece de *Diſſertation Préliminaire*, pour ſervir d'introduction à la *Préface*. Cette *Préface* roule ſur l'Education des jeunes gens de qualité, ſur les Voyages & ſur les beaux Arts, & ſe termine à faire voir le rang que la Peinture tient parmi ces derniers, & de quelle utilité par conſequent il ſeroit de s'y former le goût de bonne-heure. C'eſt à cet objet gé-

général que Mr. *Turnbull* ſe propoſe de préparer les voyes dans ſon *Epître*. Ecoutons-le parler lui-même.

„ En montrant, *dit-il*, en quoi conſiſte „ l'excellence réelle de la Peinture, & „ l'heureux uſage qui s'en eſt fait, ou qui „ s'en peut faire pour former la Jeuneſſe „ à la vertu, & au bon goût de tous les „ Arts, je me vois naturellement conduit „ à rélever diverſes fautes que l'on com- „ met dans l'Education, & à montrer, „ combien il ſeroit néceſſaire d'y faire „ entrer à la fois tous les Arts libéraux, „ & toutes les Sciences, afin de par- „ venir avec plus de ſuccès, à ce que „ l'on reconnoît en être la fin, qui eſt „ d'inſpirer de bonne-heure à de jeu- „ nes Eſprits l'amour du vrai Sçavoir, & „ celui de la Societé, du Genre humain „ & de la Vertu; & de leur donner en „ même tems de juſtes idées des meil- „ leurs moyens d'expliquer, de rendre „ aimable, d'embellir, & d'imprimer for- „ tement en eux toutes les véritez, ou „ toutes les vertus; ce qui doit être le „ but de tout *Langage*, c'eſt-à-dire de „ tous les Arts qui ſe propoſent de nous „ inſtruire ou de nous toucher ".

L'Auteur poſe donc d'abord pour principe, que l'Education bonne ou mauvaiſe décide de tout, & que, comme les inſtructions viennent ordinairement trop tard, lorſqu'on ne les donne qu'après que les plis ſont pris, & que les habitudes ſont formées, il ſeroit de la derniere importance d'accoûtumer les hommes, dès leur première jeuneſſe, à faire uſage de leur raiſon ſur toutes choſes, & principalement ſur celles qui ont la relation la plus intime avec le droit uſage & le vrai bonheur de la vie. Ceci renferme deux choſes qui ſont eſſentielles à la bonne Education; l'une eſt, de ne donner aux jeunes gens que de juſtes & ſaines idées de ce qu'ils doivent ſçavoir, en évitant avec ſoin toutes celles qui ſont vagues, fauſſes, incertaines, & ſurtout celles qui ne ſont qu'hyperbole & que déclamation, auxquelles l'Auteur ne manque pas de rapporter ce que l'on dit quelquefois contre le luxe, contre tous les plaiſirs de l'imagination, & contre les Arts qui ſervent à l'ornement, tels que la Peinture & la Sculpture; l'autre eſt, qu'en inſtruiſant la Jeuneſſe à connoître le vrai des choſes, & à penſer juſte, on la forme auſſi à bien dire ce qu'elle ſçait, & à exprimer vivement ſes penſées; „ d'où il s'enſuit, *ajoute-t-il*, „ que le Style didactique, la Rhétori- „ que, la Poëſie, & de même auſſi tous „ les Arts du Deſſein, de la Peinture, „ de l'Imagerie & de la Sculpture, de- „ viennent proprement des *Langages*. . . „ A conſiderer donc ſous ce point de „ vûë tous les Arts qui inſtruiſent ou

S 5

„ qui touchent, c'eſt-à-dire à les re-
„ garder comme autant de moyens d'im-
„ primer agréablement & fortement les
„ véritez dans l'eſprit, ou d'exciter nos
„ affections par des idées qui ſoient
„ propres à operer cet effet, ils apar-
„ tiennent tous à l'Education, & doivent
„ être employez par la Philoſophie dans
„ tous les pas qu'elle fait ".

De-là Mr. *Turnbull* conclut, que dans l'Education des jeunes gens on commet quelques fautes qui ne ſont pas moins conſiderables qu'elles ſont ordinaires. La première eſt, de penſer que l'on doit enſeigner ſéparément la Philoſophie, la Rhétorique, la Poëſie & les autres Arts; au lieu que, comme c'eſt proprement la Philoſophie ou la connoiſſance de la Nature que l'on doit avoir pour objet principal, c'eſt auſſi par la Rhétorique, par la Poëſie, & par les Arts qui embelliſſent les véritez Philoſophiques, & qui en rendent les impreſſions plus vives & plus fortes, que l'on peut venir à bout de les graver dans l'eſprit, & d'en donner de juſtes comme de riantes idées. „ Les „ ſeparer, *dit-il*, c'eſt ſeparer le Langa„ge des choſes "; & la faute devient encore plus grande & plus pernicieuſe, lorſqu'à la connoiſſance que l'on donne de la Nature, on ne joint pas celle de l'application qu'il en faut faire dans l'uſage & dans la pratique. Quelles ne doivent point être les ſuites fâcheuſes d'une Education, dans laquelle on neglige de réunir des moyens d'inſtruction qui doivent toûjours aller enſemble? Ne ſongeant à *Sparte* qu'à rendre les hommes courageux & zèlez pour la patrie, on les rendit impolis & féroces. Dans *Athènes*, où l'on ne ſe piquoit que de délicateſſe dans le diſcours & dans le commerce, on ne cultivoit que l'Art de bien dire, & que ceux qui plaiſent aux yeux ou à l'imagination. l'Auteur trouve un defaut fort approchant à celui-là dans la manière dont *Grotius*, *Puffendorf*, & pluſieurs autres illuſtres Modernes ont traité des Devoirs de l'Homme. Il lui paroît, d'un côté, qu'ils n'ont pas aſſez tiré de la nature même des choſes, les concluſions qu'ils donnent pour principes; & de l'autre, qu'en prodiguant les citations, ils y ont trop évité les agrémens de l'expreſſion, & les embelliſſemens du langage.

Une autre faute que l'on commet dans l'Education des jeunes gens, eſt celle d'y ſuivre une méthode qui eſt trop la même, & trop uniforme, malgré la diverſité preſqu'infinie des Génies, des Tempéramens & des Inclinations. On en agit à cet égard, comme feroit un Jardinier mal-habile, qui cultive tous les Végetaux d'une ſeule & même manière. C'eſt à quoi, de même que ſur l'article précedent, que Mr. *Turnbull* ſouhaiteroit de pouvoir mettre ordre, & pour y contribuer de ſa part quelque choſe, en attendant qu'un autre entreprenne l'ouvrage, il ſe contente ici d'indiquer les fondemens ſur leſquels on doit ériger ce grand édifice, & c'eſt ce qu'il commence d'exécuter dans ſa *Préface*.

Il confeſſe d'abord, que la fin principale qu'il s'eſt propoſée dans ce Livre, a été de rendre les Voyages d'outre Mer véritablement utiles aux jeunes *Anglois* qu'on y envoye, en leur apprenant à ſe connoître d'avance en ce qui fait le prix des Statues, des Peintures & des Sculptures, qui doivent y attirer leurs regards. Quelques idées que l'on ſe faſſe de ces objets, il y en a, dit-il, d'une nature bien plus importante, qui doivent occuper un Voyageur, lorſqu'en viſitant les Nations étrangeres, il a en vûë de s'y rendre plus propre à ſervir ſa patrie. Il doit voyager en Philoſophe, pour ſe former à la connoiſſance des hommes & des choſes humaines: autrement les beaux Arts eux-mêmes ne ſont que des ornemens à pure perte; & c'eſt un mérite bien mince, & bien inutile à ſon païs, que celui de pouvoir diſtinguer une Statue *Grecque* ou *Romaine*, & la main de *Raphaël* de celle de *Michel-Ange*. Il ſeroit donc eſſentïel d'avoir acquis ce diſcernement en *Angleterre*, afin ne n'y perdre

dre pas en *France* & en *Italie* un tems qui pourroit être mieux employé.

A cette occaſion Mr. *Turnbull* fait voir le ridicule des deux grandes raiſons que donne ordinairement la Nobleſſe *Angloiſe* pour faire voyager leurs Enfans. L'une eſt, de viſiter ce qui reſte des anciens Maîtres, ou ce que l'on a de plus habiles Modernes ; & l'autre eſt, de voir le Monde & d'étudier les Hommes. La première eſt certainement incompréhenſible. Car quel goût, quel plaiſir-même peuvent prendre, à voir ces beaux Ouvrages de l'Art, de jeunes gens qui n'en ont pas encore la première teinture ? Suffira-t-il, pour s'y entendre & pour en juger, de reſpirer l'air de *Florence*, ou de ſe faire trainer dans les voitures de *Rome?* Manque-t-on pour cela de moyens & d'occaſions en *Angleterre*? Et ne vaudroit-il pas mieux aſſocier cette étude à celles que l'on fait ordinairement au Collége, quand ce ne ſeroit que pour faire mieux comprendre aux jeunes gens les Auteurs Claſſiques de l'Antiquité *Grecque* & *Romaine*?

La ſeconde raiſon pour laquelle la Nobleſſe de la *Grande-Bretagne* fait voyager les Enfans, paroît encore plus mal entendue à l'Auteur. C'eſt, dit-on, pour voir le Monde, & pour y étudier les Hommes. La fin eſt excellente, mais l'âge n'y convient en aucune manière. Si les ſes Anciens voyagerent, comme ce fut toûjours dans cette vûë, ils ne s'y engagerent que dans la maturité, que dans un tems où, à l'aide d'une raiſon déja éclairée & formée, ils purent mettre à profit ce qu'ils voyoient au dehors; & peut-on dire la même choſe d'une Jeuneſſe encore ſans expérience, qui ne connoît pas ſa propre patrie, & qui eſt comme étrangère dans les lieux de ſa naiſſance? „ A prétendre même, *ajoute l'Auteur*, que „ c'eſt uniquement pour leur apprendre „ les bonnes manières, & pour leur donner „ le bel air, que l'on envoye nos „ jeunes Gentilshommes en *France*, c'eſt „ ce que l'on ne ſçauroit dire ſans faire „ injuſtice à nos Dames *Angloiſes*, dont „ le commerce auroit bientôt donné à „ ces jeunes gens un air & des manières „ préferables à tout ce qu'ils en „ peuvent prendre dans les païs étrangers. „ C'eſt ſans doute à notre coûtume „ de les envoyer en *France*, pour „ s'y faire & pour s'y polir, comme on „ dit, hommage que la Nation *Britannique* „ a rendu trop long-tems, oui trop „ long-tems, à la *Françoiſe*; c'eſt, dis-„ je, à cela que l'on doit attribuer l'extrême „ politeſſe qu'a cette derniere, de „ dire à tous les Etrangers, qu'elle eſt la „ ſeule où l'on *ſçache vivre*, & où l'on „ s'entende au *Commerce de la Vie*. Aſſurément „ ce ne peut être la raiſon pour

„ laquelle on envoye notre jeune Nobleſſe dans les Villes de Province en „ *France*; car on ſçait combien les perſonnes les mieux élevées de *Caen*, „ d'*Angers* & de *Beſançon*, par exemple, „ paroiſſent entrepriſes quand on les compare avec les gens de la Cour, le centre de la *Politeſſe Françoiſe.* Dans tous „ les païs du monde, c'eſt le beau Sexe „ qui civiliſe les hommes, & qui leur „ donne les belles manières. Sans avoir „ voyagé, nos Dames ſçavent, mieux „ qu'on ne penſe, former le galant homme. Graces à leurs ſoins, nos jeunes „ Voyageurs, qui reviennent de *France* „ évaporez petits-Maîtres, s'ils veulent être bien venus auprès d'elles, „ perdent bientôt leur papillonage, l'impertinence & l'indiſcrétion des airs „ *François*, pour reprendre le ſérieux & „ la ſimplicité qui conviennent naturellement à la *Grande-Bretagne*, & dont „ il ne peut jamais arriver qu'elle ſe faſſe, en général, une honte, juſqu'à ce „ que tout ce qu'il y a de grave & de „ grand parmi nous, & que ce qui nous „ éleve au deſſus de tous les païs eſclaves, ne ſoit au bord du précipice où „ nous devons périr ".

Mr. *Turnbull* fait enſuite diverſes autres Refléxions très-judicieuſes, pour démontrer, que quelque fin que l'on ſe propoſe dans les Voyages, il n'y en a point qui puiſſe être d'une utilité ſolide & réelle, à moins qu'avant que de ſortir de la patrie, on ne ſçache déja tout ce qui a pû s'y apprendre. Il declare que c'eſt dans cette vûë qu'il a compoſé cet *Eſſai ſur la Naiſſance, le Progrès, & le Déclin de la Peinture des Anciens*, afin qu'en mettant dans leur vrai jour les beautez du Deſſein, il puiſſe faire ſentir en parculier, l'excellent uſage que l'on en peut faire dans l'Education. Tout le monde en peut aiſément juger ſur le précis qu'il donne lui-même de ſon Ouvrage. Son Extrait eſt ſi juſte & ſi rempli, que deſeſpérant d'en pouvoir faire un qui le vaille, nous nous contenterons de le traduire. Peut-être l'aurions-nous fait plus court ſur certains endroits, & plus long ſur d'autres; mais en demeurant ſimples Copiſtes, l'Auteur n'aura pas ſujet de ſe plaindre de nous, & le Lecteur n'auroit pas raiſon d'en exiger davantage. Voici donc l'idée que Mr. *Turnbull* nous donne de ſon travail & de ſes vûës.

„ Dans le *I. Chapitre*, *dit-il*, on obſer-
„ ve que les Arts du Deſſein ſont d'une
„ très-grande antiquité, & plus anciens
„ que les Fables qui regardent *Apollon*,
„ *Minerve*, *Vulcain*, les *Muſes*, les *Graces*,
„ & par conſequent que l'Hiſtoire de *Dé-*
„ *dale*. Mais quoi qu'il en puiſſe être de
„ cette Antiquité dans la pratique, il eſt
„ cer-

„ certain qu'*Homere* en eut des notions „ très-parfaites, dans toutes leurs di„ verſes qualitez, & différentes parties, „ & qu'il en connut très-bien le pou„ voir, l'étendue & l'utilité, non ſeule„ ment pour charmer & pour plaire, „ mais auſſi pour inſtruire dans les ob„ jets les plus importans de nos connoiſ„ ſances. *Virgile* n'a pas fait ſcrupule non „ plus de ſuppoſer, que la Sculpture, & „ que la Peinture même, étoient en uſa„ ge dans des tems auſſi reculez que le „ fut celui du Siége de *Troye*, & conçut „ la même opinion de leur dignité, de „ leur utilité & de leur excellence. Les „ plus habiles Philoſophes de l'Antiquité „ penſerent de même ſur le ſujet de ces „ Arts, & les jugerent très-propres à in„ ſtruire les hommes, à faire ſentir la „ beauté de la vertu & la turpitude du „ vice, & à éclairer l'eſprit de la maniè„ re la plus utile & la plus agréable. Auſſi „ les employerent-ils à ce noble uſage, „ & tirerent-ils ſouvent les ſujets de „ leurs leçons morales des Peintures & „ des Sculptures dont étoient ornez les „ Portiques publics d'*Athènes* où ils enſei„ gnoient leurs diſciples. Quelques Mo„ dernes de notre Nation, qui, de l'a„ veu général, ont le plus approché de „ ces illuſtres Anciens, tant par l'utili„ té que par l'agrément de leurs Ecrits, „ ont auſſi donné très-fortement la mê-

„ me idée des beaux Arts, dont ils ont
„ recommandé la réunion avec les autres
„ Etudes qui conviennent aux hommes,
„ comme néceſſaire pour en completer la
„ belle Education. De cette manière,
„ la concluſion qui ſert de but princi-
„ pal à cet *Eſſai*, commence dès ce pre-
„ mier *Chapitre* à paroître déja dans un
„ grand degré d'évidence.

„ Pour mettre dans leur vrai jour l'ex-
„ cellence & l'utilité des beaux Arts, il
„ eſt néceſſaire de repréſenter fidèlement
„ la perfection à laquelle ils ont été por-
„ tez, en quelque tems que ce ſoit. Quel-
„ ques gens pourroient s'imaginer, que
„ des Perſonnes, dont l'imagination em-
„ bellit tout, ont, dans la théorie, mis
„ ces Arts au-delà de l'état où ils fu-
„ rent jamais actuellement, ou de ce
„ qu'ils purent jamais être. D'autres auſ-
„ ſi qui, ſur les Deſcriptions des Poëtes,
„ ou ſur quelques bons Tableaux qu'ils
„ ont vûs, ſe ſont fait quelque idée de
„ ce que ces Arts bien cultivez & per-
„ fectionnez peuvent réellement pro-
„ duire, doivent naturellement déſirer
„ de ſçavoir les progrès qu'ils firent dans
„ les tems anciens, & quels en furent
„ principalement les moyens & les cau-
„ ſes. Et à dire le vrai, il eſt à peine
„ poſſible d'en faire mieux connoître le
„ pouvoir, l'étendue & le mérite, qu'en
„ montrant les productions qui en ſont
„ for-

„ ſorties; & c'eſt ce que l'on tâche de „ faire dans le *ſecond Chapitre.*

„ Mais avant que d'entrer dans l'Hiſ„ toire de l'Art, il a fallu que dans un „ *Eſſai*, dont la fin principale eſt de fai„ re voir l'utilité de la Peinture & de „ ſes Sœurs pour l'Education, l'on com„ mençât par obſerver, que bien que nous „ ayons perdu les plus anciens Ouvrages „ qui en parlerent, & qu'il ne nous reſ„ te rien d'écrit *ex profeſſo* ſur ce ſujet, „ que ce qui s'en trouve dans *Pline* le „ *Naturaliſte*, & dans les deux *Philoſtra*„ *tes*, telle fut néanmoins l'ancienne ma„ nière d'élever les jeunes gens, & de „ leur expliquer quelque Art ou quelque „ Science en particulier que ce fût, que „ dans les Livres où les Anciens traite„ rent de la Poëſie, de l'Eloquence, de „ la Morale & d'autres ſujets, ils firent, „ pour éclaircir ces matières, diverſes „ excellentes Remarques ſur les divers „ talens, & ſur les meilleurs ouvrages „ des anciens Peintres; ſur les qualitez „ eſſentielles de la bonne Peinture; ſur „ la naiſſance, le progrès & le déclin „ de cet Art; Remarques qui, raſſem„ blées & miſes en ordre, ne nous en „ fourniſſent pas ſeulement une Hiſtoi„ re complete;, mais nous donnent en„ core une juſte idée, de quelle utilité il „ doit être dans l'Education, tant pour „ conduire le cœur, que pour régler l'i-

„ magination & le jugement. Cette Ob„ ſervation , par laquelle le I. *Chapitre* „ finit, eſt munie de bonnes preuves, qui „ ſont tirées de l'autorité & des faits.

„ Dans le II. *Chapitre* on fait un Paral„ lèle ſuivi entre *Apelle* & *Raphaël*, pour „ définir les principaux talens, & les prin„ cipales qualitez des plus grands Pein„ tres dans les deux Ages les plus beaux „ de la Peinture. On y fait voir, par „ quelle rencontre de moyens & de cau„ ſes ſemblables, l'Art fut porté au mê„ me degré de perfection dans les deux „ Periodes. Le rapport qui s'y trouve „ à pluſieurs égards, eſt en effet une cho„ ſe bien ſurprenante ; cependant c'eſt „ une choſe bien prouvée, & qui n'étant „ point une affaire de pure imagination, „ forme par elle-même, & mettant à „ part toute autre conſideration, un phé„ nomène qui mérite bien l'attention „ d'un Philoſophe & d'un Politique. On „ s'eſt ſervi de la voye du Parallèle pour „ donner cette Hiſtoire, d'un côté, parce „ que l'on a crû que l'on verroit avec plai„ ſir ces deux Ages de la Peinture raſ„ ſemblez comme dans un point de vûë, „ & de l'autre principalement, parce „ qu'il eſt très-difficile de caractériſer „ au juſte les talens des Peintres par la „ ſeule parole ; les Perſonnes même qui „ entendent le moins ce qu'on leur diroit „ de la capacité d'un ancien Maître, pou

„ vant aiſement le comprendre par la comparaiſon de ſes Ouvrages avec ceux d'un „ Moderne qui lui a reſſemblé. Dans „ cette double Hiſtoire il ſe préſente de „ fréquentes occaſions de mettre ſous les „ yeux la connexité des beaux Arts avec „ la véritable Philoſophie, & de quel uſage ils peuvent être pour définir le *beau* „ & le *laid* dans la vie & dans les mœurs, „ de même que pour conduire aux juſtes „ notions que l'on doit ſe faire de la Nature, de tous les Arts, & de tous les „ Devoirs: C'eſt ce qui reſulte particulierement des caractères que l'on a eu „ ſoin de tracer d'*Apelle*, de *Paraphile*, „ d'*Euphranor*, de *Nicias & de Metrodore*, „ & des reflexions que l'on a faites ſur „ quelques endroits de *Ciceron* & de *Quintilien*, qui nous repréſentent la Peinture & l'Eloquence, comme deux Arts „ qui firent enſemble les mêmes progrès „ parmi les *Grecs*, & qui nous en indiquent les moyens & les cauſes.

„ Le même ſujet revient dans le III. „ *Chapitre*, mais d'une autre manière. Il s'y agit encore des progrès „ que la Peinture fit dans la *Grece*. On „ y examine les Ouvrages les plus achevez des plus grands Maîtres, & ſur-tout „ ceux où l'Art parut être porté à ſa „ plus grande perfection dans ce païs „ là. Cela ſert à démontrer l'excel-

„ lence des beaux Arts, & la conne-
„ xité qui ſe trouve entre la Peinture
„ & la Poëſie, & celle qui ſe trou-
„ ve entre ces deux & la Philoſophie.
„ A la fin du *Chapitre* la même choſe
„ eſt encore juſtifiée par une Paraphra-
„ ſe de ce que les deux *Philoſtrates* ont
„ dit ſur ce ſujet dans leurs Livres de
„ la Peinture. A ces Reflèxions on en a-
„ joute quelques autres ſur l'égalité de la
„ Peinture & de la Poëſie dans leur é-
„ tendue, ſur la diverſité dont elles ſont
„ également ſuſceptibles, & ſur les exem-
„ ples de l'Antiquité qui le prouvent.

„ Après avoir fait dans le IV. quel-
„ ques Obſervations ſur le Coloris, ſur
„ le Deſſein des Anciens, de même que
„ ſur la connoiſſance qu'ils eurent de
„ la Perſpective, on examine en détail
„ les qualitez eſſentielles de la bonne ma-
„ nière de peindre, telles que le Vrai,
„ le Beau, le Grand, l'Aiſé & le Gra-
„ cieux. Pour cet effet on ſuit & l'on
„ commente, d'un bout à l'autre, deux
„ Dialogues de *Socrate*, le premier avec
„ un Peintre, & le dernier avec un Sta-
„ tuaire. On explique enſuite divers paſ-
„ ſages d'*Ariſtote*, de *Ciceron*, de *Quinti-
„ lien*, & d'autres Auteurs, qui regardent
„ les qualitez d'une bonne Peinture. Dans
„ tout cela je ne perds point de vûe le rap-
„ port qui ſe trouve entre cette dernie-

„ re & la Poëſie. Pour donner une juſte
„ idée de l'une & de l'autre, & pour finir
„ le *Chapitre*, je donne un court Expoſé
„ des principales queſtions, par leſquel-
„ les les anciens Critiques jugerent que
„ l'on doit prononcer ſur le mérite des
„ Tableaux & des Poëmes.

„ Je paſſe dans le V. *Chapitre*, au pro-
„ grès que la Peinture fit parmi les *Ro-*
„ *mains*. On s'apperçoit aiſément qu'elle
„ n'y parvint jamais à la même perfec-
„ tion que dans la *Grece*. On fait donc
„ quelques refléxions ſur les cauſes mo-
„ rales que les Anciens attribuent, tant
„ au progrès qu'au déclin des beaux Arts
„ en général, & de la Peinture en par-
„ ticulier. Outre celles dont il avoit été
„ déja fait mention dans le *Chapitre* pré-
„ cedent, & qui ſe tirent des talens &
„ des caractères des Peintres, de même
„ que des encouragemens qu'ils rencon-
„ trerent, on en indique ici pluſieurs au-
„ tres qui ſont d'un intérêt plus univer-
„ ſel; telles que peuvent être l'union &
„ la dépendance où les beaux Arts ſont
„ entre eux, & leur connexité avec la
„ Liberté, la Vertu, l'Eſprit public, &
„ la vraye Philoſophie.

„ Le VI. *Chapitre* déploye l'excellent
„ uſage auquel les *Grecs* employerent
„ principalement les Arts du Deſſein, &
„ la haute opinion que quelques-uns

„ des plus grands perſonnages de l'Antiquité conçurent de leur dignité & „ de leur excellence réelle, en les conſiderant comme des moyens qui tendent „ à inſpirer & à animer la Vertu, & à „ donner du luſtre, de la beauté, & du „ goût à la vie humaine. Ceci conduit „ à des raiſonnemens qui montrent combien les beaux Arts ſont néceſſaires, „ tant pour le vrai bonheur de l'Homme, que pour la grandeur réelle de la „ Societé. On répond enfin à toutes les „ Objections que l'on fait là-deſſus; à ce „ que *Platon* banit les beaux Arts de ſa „ République; à ce que d'autres diſent, „ qu'ils contribuent à amollir & à efféminer les hommes; à ce que l'on prétend enfin, qu'ils furent la cauſe principale de la ruine de la République *Romaine*.

„ Mais comme toutes ces diſcuſſions ont „ pour but général, de préparer les voyes „ à la conſidération Philoſophique des „ beaux Arts, on fait voir dans le VII. „ *Chapitre*, que le goût de la Nature, celui de l'Art, & celui de la Vie, ſont le „ même; qu'il tire ſa naiſſance des mêmes diſpoſitions, & des mêmes principes dans notre conſtitution Morale; „ & que par conſequent le moyen le „ plus efficace pour former & pour „ perfectionner le bon goût doit être, de

„ faire concourir tous les Arts à l'Education de la Jeuneſſe, en ayant égard à „ leur union, & à leur connexité naturelle. Pour rendre ceci plus ſenſible, „ on doit obſerver que l'Homme eſt naturellement Imitateur & Copiſte; que ce „ penchant tire ſon origine de l'amour naturel du Vrai, du Beau & du Grand; & „ que par conſequent il importe que dans „ l'Education cette inclination ſoit cultivée. Cela ſuppoſé, l'on cherche quelle ſera la méthode la plus ſûre pour „ enſeigner la Rhétorique, la Poëſie, la „ Logique, & la Philoſophie, tant phyſique que morale, & l'on prouve que la „ Peinture eſt la plus agréable, comme „ la plus utile. A conſiderer l'Education „ par rapport à la culture de l'Imagination, de la Raiſon ou du Cœur, on montre que la Peinture y eſt d'un uſage „ excellent. A conſiderer la nature, & „ les fins de la Philoſophie, on prouve „ auſſi que les Peintures tiennent lieu de „ patrons ou d'experiences, tant pour la „ Phyſique que pour la Morale; & qu'à „ cet égard l'efficace en eſt admirable „ pour fixer l'attention dans l'examen de „ la Nature, qui eſt l'unique objet de la „ connoiſſance, la ſource de toute Beauté, & la régle de tous les Arts qui conſiſtent en imitation. Pour confirmer „ ceci, l'on décrit quelques Peintures „ morales, & après avoir remarqué, que

„ pour pluſieurs raiſons, la lecture & l'ex„ plication des Claſſiques demande le ſe„ cours des Sculptures & des Peintures, „ auxquelles on puiſſe renvoyer, on fi„ nit ce *Chapitre* en faiſant obſerver, que „ ce Plan d'Education requiert ſeulement „ que l'on enſeigne de bonne-heure le „ Deſſein, qui, ſelon ce qu'*Ariſtote* en a „ dit depuis long-tems, eſt néceſſaire, non „ ſeulement pour les Arts liberaux, mais „ auſſi pour les méchaniques.

„ Le dernier *Chapitre* indique, au ſujet „ des Peintures, quelques autres recher„ ches très-utiles & très-amuſantes, ou„ tre celles qui regardent la Vérité & la „ Beauté dans la Compoſition. Car bien „ que ces dernieres choſes faſſent l'eſ„ ſentiel dans la Peinture, de même que „ dans la Poëſie, ces Arts néanmoins ſe „ reſſemblent ſi fort, qu'à l'égard de l'une „ & de l'autre il ne laiſſe pas d'y avoir „ d'autres diſcuſſions, qui ſont également „ utiles & agréables. Telles ſont celles „ qui font diſtinguer le genie du Peintre „ & celui du Poëte, qui ſe marque dans „ tous leurs Ouvrages, & qui regardent „ l'uſage que les Peintres modernes ont „ fait de l'Antique, à l'imitation des Poë„ tes les plus excellens des derniers tems, „ qui ſe ſont utilement ſervis des An„ ciens.

„ Le but de ces Diſcuſſions ne ſe ter„ minant pas à la connoiſſance des mains

„ & des ſtiles, mais allant à celle des
„ hommes & des choſes, on ne ſe con-
„ tente pas d'en ſuggerer la penſée; &
„ pour y faire mieux entrer les jeunes
„ Voyageurs, on fait ici quelques Ob-
„ ſervations qui les aideront à diſtinguer
„ les talens, les genies & les caractères
„ de pluſieurs des plus fameux Maîtres
„ modernes, & l'uſage non moins eſti-
„ mable qu'heureux qu'ils firent de ce qui
„ nous reſte de plus exquis de l'Antiquité
„ dans la Sculpture & dans la Peinture.

„ L'Ouvrage finit par quelques cour-
„ tes Remarques ſur les 50. Morceaux
„ d'ancienne Peinture, que l'on donne
„ ici gravez, avec beaucoup d'exactitude
„ & d'élegance, ſur d'excellentes Copies.
„ On avoit déja fait diverſes Obſervations
„ ſur ces Morceaux dans les *Chapitres*
„ précedens; mais l'on donne en cet en-
„ droit quelques-unes des raiſons qui
„ ont engagé à les publier. C'eſt une
„ partie d'Antiquité qui mérite d'être
„ connue, & qui par conſequent doit fai-
„ re grand plaiſir à tous les Amateurs.
„ Ceci ſert outre cela de preuve, que
„ ce que nous avons dit, dans cet Eſſai,
„ de l'ancienne Peinture, & que nous en
„ avons tiré des Anciens, mérite créan-
„ ce, & n'a point été exageré. La fin
„ principale qui fait qu'on les publié
„ eſt néanmoins, pour exciter les perſon-
„ nes à qui l'Education de la Jeuneſſe

„ eſt confiée, à faire ſervir à propos „ ces morceaux de Peinture & de Sculpture qui nous reſtent de l'Antiquité, „ à l'explication des anciens Auteurs; „ de même que pour engager les Voyageurs à changer de maxime, & qu'au „ lieu de redonner les Statues & les Bas „ Reliefs que d'autres avoient déja donné bien gravez, ils s'attachent à rechercher ce qui n'avoit point encore été „ rendu public, & qui peut perfectionner le goût de l'Art, & répandre „ quelques lumieres ſur les anciens Auteurs. Après ces Refléxions générales „ vient une Relation concife des Piéces „ originales, de leur grandeur, des lieux „ où on les a trouvées, de ceux où elles „ ſont &c."

Mr. *Turnbull* ajoute, que, ſans avoir pour objet l'explication, ni des Auteurs Claſſiques, ni de la Mythologie, cela ne laiſſe pas de revenir très-ſouvent dans ſon Ouvrage; qu'un ſçavant Homme de ſa connoiſſance va bientôt donner quelque choſe de plus complet ſur tout cela, relativement aux beaux Arts; qu'il a profité très-utilement de l'*excellent Commentaire* que Mr. *D. Durand* publia en 1725. ſur l'*Hiſtoire de la Peinture* par *Pline* le *Naturaliſte*; qu'il a auſſi embelli ſon premier *Chapitre* des Obſervations que Mr. *Pope* a faites ſur le Bouclier d'*Achille* dans *Homere*; qu'à cela près, il a trouvé peu de ſecours dans les Ecrivains modernes qui ont traité de la Peinture des Anciens, à l'exception du ſeul *Junius*, ſans l'aſſiſtance duquel il n'auroit oſé former le deſſein qu'il vient d'exécuter; que s'y propoſant néanmoins d'autres vûës, la ſienne n'a été que d'expliquer & de prouver la Maxime de *Platon*, qu'*il y a une affinité très-intime entre tous les Arts liberaux*, *& toutes les Sciences*; que ſans entreprendre de faire des leçons aux gens du métier, il a cru qu'il pouvoit lui être permis d'en faire l'éloge; qu'il ne prétend même en cela qu'à la ſeule gloire d'avoir compilé ce que les Anciens ont dit; mais qu'en les citant, il n'a pas cru devoir s'aſtraindre à les traduire en Ecolier, les ayant ſouvent commentez ou paraphraſez; & qu'enfin il ne fait point d'excuſes d'avoir fréquemment inſeré dans ſon Texte des Citations plus ou moins longues des anciens Poëtes, tant *Grecs* que *Latins*.

On voit, ſur cet Expoſé, que l'Eloge de la Peinture ne peut gueres être pouſſé plus loin qu'il ne l'eſt dans cet Ouvrage. Le détail ne démentiroit point cette idée, & ſeroit peut-être néceſſaire pour ramener les perſonnes, qui, ſans mépriſer ce bel Art, ne l'eſtiment pas tout-à-fait autant que le fait Mr. *Turnbull*. Ces perſonnes-là m'ont bien la mine de ſe rappeller à cette occaſion la Scene * du *Bourgeois Gentilhomme* de *Moliere*, où le *Maître de Muſique* & le *Maître à Danſer* ſoutiennent, l'un, qu'il n'y a rien de ſi utile dans un Etat que la *Muſique*, „ *parce que* ſans „ *elle* un Etat ne peut ſubſiſter "; & l'autre, qu'il n'y a rien qui ſoit ſi néceſſaire aux hommes que la *Danſe* „ *parce que* ſans „ *elle*, un homme ne ſçauroit rien fai„ re"; après quoi vient un *Maître d'Armes* †, qui prétend que „ la Science des „ *Armes* l'emporte hautement ſur toutes „ les autres Sciences inutiles, comme la „ *Danſe* & la *Muſique* ". J'avoue que la ſaillie ſeroit fort mal placée. Il eſt pourtant hors de doute qu'elle viendra naturellement à l'eſprit d'un nombre infini de Lecteurs, qui n'ont regardé juſqu'ici les Tableaux, les Statues & toutes les choſes ſemblables, que comme de purs ornemens, pour embellir les lieux, & pour amuſer les regards. Ainſi je conçois que, pour faire revenir ces gens-là de leur préjugé, rien ne feroit plus utile que de pouvoir expoſer plus au long les ſçavantes diſcuſſions qui prouvent dans cet *Eſſai*, que les Arts du Deſſein ſervent à toutes les Sciences, & que ſans eux, il n'y a ni goût, ni ſaveur. Mais quelque plaiſir que nous euſſions pris à le faire;

---

* Act. II. Sc. I. † Scene II.

le champ nous a paru trop ſpacieux, & nous avons craint de nous engager dans une longueur exceſſive.

La même raiſon nous fera ſupprimer quantité de Remarques curieuſes que Mr. *Turnbull* a faites en paſſant, pour expliquer, tantôt certains paſſages des Anciens qui ſont obſcurs, ou mal entendus, & tantôt quelques particularitez conſiderables de l'Hiſtoire ou de la Mythologie. Nous ne ſçaurions néanmoins finir cet *Article*, ſans faire obſerver, qu'il ſemble que dans le *VI. Chapitre* on auroit pû ſouhaiter un peu plus d'éclairciſſement que l'Auteur n'y en donne. Le but qu'il s'y propoſe eſt, d'un côté, de faire voir l'excellent uſage que les Anciens firent de la Peinture & de la Sculpture, & de l'autre, de répondre aux objections que l'on fait.

Au premier égard, il montre d'abord par de bonnes preuves de fait, que parmi les *Grecs* on ſe ſervit utilement de ces Arts pour conſerver la mémoire des grands Hommes & des grandes Actions; que l'on plaça, pour cet effet, dans les Temples, ou dans les Places publiques, les portraits de *Lycurgue*, de *Demoſthène*, de *Pericles*, d'*Ariſtide*, de *Miltiade*, d'*Homere*, d'*Heſiode*, de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Menandre*, d'*Eſchyle*, & les Statues d'*Eſope* & de *Socrate*; que l'on repréſentoit les Héros avec des ſymboles qui les caractéririſoient; que l'on porta l'admiration pour *Homere* juſqu'à lui ériger un Temple à *Smyrne*; que dans la même vûë, on peignit des évenemens hiſtoriques entiers, comme le Siége de *Troye*, la Bataille de *Marathon*, la Défenſe des *Thermopyles*; que l'on rendit de ſemblables honneurs aux Princes étrangers de qui l'on avoit reçu des bienfaits; que les Guerriers embelliſſoient de ces ornemens leurs Boucliers, pour s'animer à leur profeſſion; que *Philopoemen* employa ce ſtratagême pour inſpirer du courage à la jeuneſſe de l'*Achaie*; que parmi les *Romains* on peignit de même le Combat naval où *Duilius* commandoit; que chez le même Peuple les Images des Anciens étoient le titre le plus ſûr & le plus beau de la Nobleſſe; que ce n'étoit pas ſeulement dans les Temples ou dans les Places publiques que l'on plaçoit ces Monumens, mais encore dans les Ecoles, dans les Académies, dans les Aſſemblées des Gens de Lettres, dans les Bibliothèques publiques, & dans celles des particuliers. Mais là-deſſus on déſireroit de ſçavoir, ſi les Peintres & les Statuaires ne travaillerent jamais que pour des ſujets de mérite; s'ils ne rendirent point quelquefois le même ſervice aux *Phrynes*, aux *Laïs*, aux *Tyrans*, à une infinité d'hommes obſcurs, ou de femmes debauchées? & Mr. *Turnbull* ne daigne pas nous en dire un ſeul mot.

Oſerai-je pourtant le dire? Le ſilence là-deſſus devoit d'autant plus être évité, que la reflexion que je viens de faire, & qui eſt fort naturelle, revolte en quelque manière contre la concluſion générale que Mr. *Turnbull* tire de tous les faits dont je viens de donner la ſubſtance. „ Lorſque ces Arts, *dit-il,* ſont „ employez à leur fin principale, qui eſt „ de donner au Mérite la reputation qui „ lui eſt dûë, & par cela même, de nous „ inſpirer des ſentimens de Vertu, & „ de nous y animer, rien ne peut être „ plus abſurde que de cacher à la vûë „ ces motifs d'une émulation ſi louable. „ C'eſt en fruſtrer le vrai but ". Car un Etat, ajoute-t-il, doit encourager l'amour des louanges, qui, au rapport de *Salluſte,* eut tant de pouvoir ſur *Scipion,* ſur *Lelius* & ſur tant d'illuſtres *Romains:* cet Etat y trouve la ſource de ſa propre grandeur, en apprenant aux Sujets que c'eſt la Vertu qui fait le vrai bonheur des grandeurs & des richeſſes; de ſorte que ſon opulence ne peut être bien employée qu'à favoriſer les Peintres & les Statuaires, & qu'au jugement d'*Ariſtote* & de *Platon,* les loix de *Lycurgue,* qui tendoient à rendre les *Lacedémoniens* impolis & ruſtiques, étoient fort condamnables. Mais pour bâtir tout cela ſur un fondement ſolide, n'auroit-il point fallu qu'au préalable l'Auteur eût montré,

tré, que ce fut au *Mérite ſeul* que l'on érigea des Temples & des Statues? Eſt-il même bien évident, que la *fin principale* de la Sculpture & de la Peinture fut originairement, de conſerver *au Mérite la reputation qui lui eſt dûë ?* Mr. *Turnbull* ne peut ignorer, que bien des gens attribuent l'origine de ces beaux Arts à la vanité des Princes, & aux ſuperſtitions de l'Idolâtrie. C'eſt au moins la *fin principale* que l'Auteur de la *Sapience* leur donne dans le *Chapitre XIV*. de ſon Livre. Ai-je donc tort de penſer, que quelques eclairciſſemens là-deſſus n'auroient pas été tout-à-fait inutiles?

Mais paſſant enſuite aux objections, le Sçavant *Anglois* ne paroît en avoir connu que trois ou quatre, auxquelles il n'a pas negligé de répondre. *Platon* avoit banni tous les beaux Arts du Plan de ſa *République*: on blâma *Pericles* de les avoir trop favoriſez : on leur attribue pour effet d'efféminer les Hommes; & l'on ne manque pas de leur imputer la décadence de la République *Romaine*. Voilà tout ce que Mr. *Turnbull* ſemble avoir connu de difficultez à oppoſer à ſa thèſe; & peut-on dire réellement qu'il n'y en ait point d'autres, ou que celles-là même ne puiſſent être tournées de manière à devenir plus fortes? Sans avoir beaucoup médité ſur ce ſujet, & preſque en courant, il me ſera facile d'en indiquer quelques-unes.

1. La Loi de *Moïſe* jugea la Peinture & la Sculpture ſi peu néceſſaires à la grandeur & à la félicité des Peuples & des Hommes, qu'elle leur ôta même le moyen le plus ordinaire de ſe faire valoir, en interdiſant, avec la derniere ſévérité, toutes les repréſentations viſibles des objets du Culte Divin.

2. L'ancien Peuple entra ſi bien dans cet eſprit de ſa Loi, que l'Ecriture ne parle jamais de Peintres ou de Sculpteurs qu'il y ait eu parmi les *Hébreux*, que de ceux qui étoient idolâtres, ou qui travailloient à l'uſage de l'Idolâtrie: ſi l'on en excepte pourtant les Ouvriers que *Moïſe* employa, dans le Déſert, à la façon des ornemens qu'il y eut à mettre dans le Tabernacle.

3. Le même eſprit régna ſi conſtamment, & ſi univerſellement, dans les plus beaux tems de l'Egliſe Chrétienne, que pendant les 3. premiers Siécles on ne vit parmi les Chrétiens preſque aucune Peinture, ni Sculpture, ni Gravure dans les lieux du Culte public, & que l'introduction ne s'en fit pas dans la ſuite ſans bruit & ſans ſcandale.

4. Il eſt d'ailleurs comme impoſſible que ces Arts fleuriſſent parmi des Peuples dont le Culte eſt ſpirituel, comme ils doivent le faire parmi les Nations dont la Religion conſiſte à voir les Objets que l'on adore, ou que l'on venère.

5. In-

5. Indépendamment de ces conſiderations religieuſes, il ne paroît point que les *Chinois*, dont le Gouvernement paſſe pour un des plus ſages & des mieux entendus qu'il y ait eu dans le monde, ſe ſoient jamais piquez d'un goût fort exquis dans leur manière de peindre.

6. L'on ne ſçauroit nier que la République *Romaine* ne ſe ſoit élevée au plus haut faîte de ſa grandeur, & n'ait donné les plus brillans exemples des vertus qui la font encore admirer, avant que l'on eût introduit dans ſon ſein les Arts de la *Grece* & le Luxe de l'*Aſie*.

7. A conſiderer les choſes du côté de la Morale, il eſt inconteſtable auſſi, que la Peinture, & que tous les Arts du Deſſein, peuvent ſervir à des fins ſi pernicieuſes, & y ont ſi fort ſervi de tout tems, qu'il n'y eut peut-être jamais moyen, ni plus funeſte, ni plus ordinaire, pour corrompre les mœurs, & pour faire paſſer tous les vices de l'imagination dans le cœur.

Je ne dis pas que ces Objections, & que quelques autres ſemblables, qui ſe préſenteront aſſez aiſément, ſoient d'une force à devoir arrêter Mr. *Turnbull*. Mais je ne ſçaurois diſſimuler, qu'à mon avis, elles méritoient bien de tenir place parmi celles qu'il lui a plû d'indiquer; & je crois même, qu'un homme qui a autant d'eſprit & de ſçavoir qu'il en marque dans ſon Ouvrage, auroit trouvé là le ſujet de débiter mille belles Obſervations, qui ne pouvoient que rendre ſon ſyſtème plus ſolide & plus convainquant.

ARTICLE IV.

*NOUVEAU Voyage d'*Allemagne, *de* Suiſſe, *de toute l'*Italie, *& de quelques autres Païs de l'*Europe, *&c.* [Second Extrait. Le premier, de même que le Titre entier, ſe trouvent pag. 172. de la *Partie I. de ce Tome.*

AYant laiſſé notre Voyageur dans la Forêt de *Foſſa-Nuova*, il eſt tems de l'en tirer, & d'expoſer le reſte de ſon récit, qui ne ſera pas long; après quoi nous nous contenterons d'ajouter quelques échantillons de ſa Littérature & de ſa Critique.

En avançant, dit-il, toûjours ſur notre route, nous avons paſſé l'ancien *Amaſenus*, qu'on appelle aujourd'hui *Fiume vecchio.* Comme il avoit plû à verſe pendant toute la nuit, cette riviere étoit extraordinairement enflée.

Ecce viæ in medio ſummis Amaſenus abundans

Spumabat ripis: tantus ſe nubibus imber
Ruperat, &c.

Virg. Æn. Lib. XI.

Mais nous nous ſommes moquez d'elle & de ſon enflure, car nous l'avons paſſée ſur un pont, qui n'y étoit aſſurément pas, lorſque le pauvre Roi *Metabus* fut obligé de la paſſer à la nage, après avoir lancé ſa petite Fille *Camilla* de l'autre côté, attachée à ſon javelot *. Nous l'avons côtoyée aſſez long-tems dans une vaſte plaine, bornée d'un côté par la Mer, & de l'autre par des Montagnes, le long deſquelles nous avons enſuite marché pendant pluſieurs milles. On appelloit autrefois cette plaine *Campi Pometini*, à cauſe de la Ville de *Pometia*, qui étoit ſituée au milieu, & que *Tarquin l'Ancien* ruina, après en avoir chaſſé les habitans.

Au reſte, les rivieres *Ufens* & *Amaſenus* s'étant une fois extraordinairement débordées tout en même tems, inonderent tellement une partie de ce Païs, que les pluyes & les ruiſſeaux deſcendant de ces montagnes, & ſe joignant à cette inondation, formerent ce vaſte Marais qu'on appella depuis *Palus Pomtina*;

---

* Virg. Æn. Lib. XI.

mot corrompu de *Pometia*, & qui, comme nous l'avons dit, n'a jamais pû être deſſéché qu'en partie. Sous *Théodoric* Roi d'*Italie*, un Patricien nommé *Decius* vint à bout d'en faire deſſécher quelques endroits, qui lui furent donnez en propre, comme il paroît par ce paſſage d'une Lettre de ce Prince à ce Patricien . qu'on trouve parmi les diverſes Epîtres du fameux *Caſſiodore*, Chancelier de *Théodoric* : *Ad ampliſſimum Senatum præcepta* &c. *Sixte V*. fut le dernier qui y fit travailler, & dépenſa plus de 200000. Ducats, ſans que cette dépenſe aboutît à grand' choſe. La raiſon en eſt, que l'*Ufens* & l'*Amaſenus*, & pluſieurs ruiſſeaux s'y déchargent continuellement, & en feront apparamment un vilain marais juſqu'à la fin des ſiécles.

A deux ou trois milles en deçà de *Terracine*, nous avons rencontré un endroit de l'ancien Pavé d'*Appius*, qui s'étend fort loin, & qui ſubſiſte depuis plus de deux mille ans. *Appius Claudius Cœcus* fut le premier qui commença à faire paver ce Chemin de groſſes pierres, lorſqu'il étoit Cenſeur, l'an de *Rome* 440. ſous le Conſulat de *M. Valerius* & de *P. Decius*. Le pauvre Prêtre *Laſſels*, toûjours fort verſé dans l'Hiſtoire, dit bonnement, qu'*Appius Clodius, Chevalier Romain, le fit paver à ſes dépens, pendant ſon Conſulat* : autant de pauvretez & de fauſſetez que de mots, & qui ne méritent pas d'être refutées! Avant ce tems-là les grands Chemins hors de *Rome* n'étoient que de ſimple gravier, comme l'aſſure *T. Live*: *Cenſores vias*, dit-il, *ſternendas ſilice in Urbe, glareâ extrà Urbem* &c. L'Antiquaire *Pinarolo* ſçavoit encore moins ce qu'il diſoit que *Laſſels*, quand il a écrit que c'étoit *Appius le Decemvir*, ſi fameux par ſa violence à l'égard de *Virginie*, qui fit paver la *Via Appia*. Celui-ci fut fait Decemvir l'an de Rome 301, c'eſt-à-dire 139, ans avant que notre *Appius* fut Cenſeur; ce qui n'eſt pas un petit anachroniſme.

Ce Chemin s'étendoit depuis la Porte *Capene* juſqu'à *Capouë*, paſſoit entre *Tuſculum* & *Albe*, de-là par *Aricie*, *Algide*, le *Forum Appii*, *Anxur*, *Fundi*, *Formiæ*, *Minturnæ* & *Sinueſſe*. Je ne comprens pas comment *Tacite* a pû dire ſi poſitivement, qu'*Appius l'avoit fait paver depuis Rome juſqu'à Brunduſium*, puiſqu'il eſt certain que du tems d'*Appius* la domination des *Romains* ne s'étendoit pas audelà de *Capouë*: & que les *Samnites*, les *Lucaniens* & les *Brutiens*, qui étoient alors leurs plus puiſſans ennemis, n'eûſſent jamais ſouffert qu'un Magiſtrat *Romain* eût fait de ſon autorité paver un grand Chemin à travers de leur Païs juſqu'à la Mer? *Appius* ne le fit donc paver que juſqu'à *Capouë*, comme l'aſſure *Diodore de Sicile*. *Appius Claudius*, dit-il, *Appiam Viam* &c.

ajoutant, que par-là il épuiſa tout le tréſor public. Comment donc *Laſſels* a-t-il pû avancer, qu'*il l'avoit fait à ſes dépens*? Ecoutons encore *Procope*, qui, en parlant de ce fameux Chemin, s'exprime en ces termes: *Hanc Appius Romanorum Cenſor* &c.

Quelques-uns ont écrit, que *Jules Céſar* l'avoit continué depuis *Capouë* juſqu'à *Benevent*, & *Auguſte* depuis cette derniere ville juſqu'à *Brunduſium*. Un Moderne veut que ce ſoit *Trajan*, & non *Auguſte*, qui l'a continué depuis *Benevent* juſqu'à *Brindes*; fondé ſur ce que l'on voit encore aujourd'hui dans la ville de *Trani*, au Royaume de *Naples*, une Colomne Milliaire marquée du nombre LXXXIV. avec une Inſcription en lettres capitales. . . . .

Mais ce Moderne n'a pas fait attention, que tout ce Chemin étoit pavé depuis *Rome* juſqu'à *Brunduſium* long-tems avant *Trajan*.

Brunduſium Numici meliùs via ducat an
Appî;

dit *Horace*: Et *Stace* dans ſes *Sylvæ*:

. . . . . . *Quà limite noto*
Appia longarum teritur regina viarum.

Ainſi il n'étoit pas difficile, à mon avis, de voir que cette Inſcription veut dire,

que

que *Trajan* le fit ſeulement reparer depuis *Benevent* juſqu'à *Brunduſium*. Quoi qu'il en ſoit, *Appius* fit non ſeulement paver cette Route pendant ſa Cenſure, mais il fit encore conduire dans *Rome*, par d'immenſes Aqueducs, l'*Aqua Claudia*; & ce qu'il y a de ſingulier en cela, c'eſt qu'il donna ſes deux noms d'*Appius Claudius* à ces deux Ouvrages, par l'indolence & l'incapacité de ſon Collégue C. *Plantius*, qui lui laiſſa la conduite de toutes choſes pendant leur commune Magiſtrature.

Ce Pavé, auſſi-bien que celui de la *Via Flaminia*, de la *Via Æmilia*, & des autres Chemins Conſulaires, a la largeur qu'il faut pour que deux chariots y puiſſent paſſer aiſément quand ils viennent à ſe rencontrer. *Eâ latitudine*, dit *Procope*, *ut duo currus* &c. Sur ce fondement *Juſte Lipſe* ne leur donne pas moins de 23. pieds de large; l'Auteur du *Mercurius Italicus* 25; Mr. *Miſſon* ne leur en trouve que 13. & 8. pouces; & le Docteur *Burnet* 12: ce qui n'eſt aſſurément pas aſſez pour donner un paſſage bien libre à deux chariots, pas même à deux calêches *Romaines*. Et moi, qui les ai meſurez en pluſieurs endroits qui reſtent entiers, je leur ai toûjours trouvé 15. pieds de largeur, ou à-peu-près. Ainſi on ne comprend pas d'où peut venir la grande différence de tous ces calculs.

Quant à la grandeur des pierres qui compoſent ces fameux Pavez, & leur forme, il faloit que le même *Procope*, qui faiſoit ſon ſéjour ordinaire à *Conſtantinople*, ne les eût jamais vû, puiſqu'il aſſure qu'elles étoient toutes quarrées: *Quos lapides deinde politos* &c. *Lipſe*, l'Auteur du *Mercurius Italicus*, le Docteur *Burnet*, & quelques autres ont dit la même choſe après lui. Le premier leur donne depuis 3. juſqu'à 5. pieds de grandeur; le dernier les fait toutes d'un pied & demi en quarré. Cependant il eſt certain, qu'en général leur forme eſt irréguliere: que les plus grandes n'ont pas plus de 3. pieds dans leur ſens le plus étendu, & que les plus petites n'ont pas moins d'un pied. Ces pierres ſont d'une dureté extraordinaire, de 11. ou 12. pouces d'épaiſſeur, & preſque toutes bleuâtres, quoique Mr. *Miſſon* les faſſe *d'une couleur rouſſâtre, à-peu-près comme du fer rouillé. Laſſels* & *Jouvin de Rochefort* diſent, *qu'elles ſont noires*; & le dernier ajoute, qu'*elles ſont toutes de forme pentagonale.* Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que, malgré l'irrégularité de leur forme, elles ſont ſi parfaitement jointes, qu'ayant taché pluſieurs fois, dans divers endroits les mieux conſervez, de faire paſſer la pointe de mon épée entre deux, il m'a toûjours été également impoſſible d'en venir à bout. C'eſt ce qui a encore fait dire à *Procope: Sunt* *tamen ita connexi, & validè inter ſe hærent* &c.

Quintus Fulvius Flaccus, & *Aul. Poſthumius Albinus* Cenſeurs l'an de *Rome* 580, furent les premiers qui firent border ces grands Chemins de pavez plus grands & plus hauts que le reſte, tant pour les rendre encore plus fermes & plus ſerrez, que pour les empêcher d'être inondez des eaux de pluye qui y entroient par les côtez. Ces bords étoient appellez *Margines*. *Stace* les nomme *Gomphi*: *Et crebris iter alligare gomphis*. Sylv. Lib. IV. *Cajus Gracchus* ajouta une autre commodité à la *Via Appia*. Ce fut de garnir ſes bords (environ de 12. en 12. pieds de diſtance) d'autres pierres beaucoup plus larges & plus hautes encore, qu'on nommoit *Cippi*. Elles ſervoient aux Gens de pied à s'aſſeoir pour ſe repoſer, ou pour ſe décharger pendant quelque tems du fardeau qu'ils portoient; & aux Gens de cheval, pour remonter ſur leurs bêtes, quand ils avoient été obligez d'en deſcendre: car alors l'uſage des étriers n'étoit point encore connu parmi les *Romains*. Le même *Gracchus* y fit auſſi planter de chaque côté, & de mille en mille pas, de petites Colomnes numérotées, qui indiquoient aux Voyageurs combien de chemin ils avoient fait, & les encourageoient par-là à faire le reſte encore plus gayement; car, comme le dit *Quintilien*: *Iter facientibus multùm*

multùm detrahunt fatigationis notata inſcriptis lapidibus ſpatia. C'eſt auſſi à ce même ſujet que le Poëte *Rutilius* a dit :

Intervalla viæ feſſis præſtare videtur
Qui notat inſcriptus millia crebra lapis.

Au reſte, outre l'utilité de ces Colomnes, que l'on appelloit *Signa* ou *Notæ*, quelquefois *Milliaria*, & le plus ſouvent *Lapides*, elles ajoutoient encore une eſpece d'ornement à ces grands Chemins.

Mais ce qui a le plus embaraſſé les Sçavans & les Antiquaires, c'eſt qu'aucun des Hiſtoriens de ce tems-là n'a fait mention de l'endroit d'où *Appius*, *Flaminius*, *Æmilius* & les autres ont tiré cette prodigieuſe quantité de pierres qu'il a falu pour tous ces Chemins, & qui, pour leur dureté, leur couleur & leur forme, ſemblent toutes être venues d'un même rocher ou d'une même carriere. *Procope* dit, qu'*Appius* les avoit fait porter d'un Païs fort éloigné. *Appius*, dit-il, *ex alia & longinqua* &c. Le ſçavant *Onuphrius Panvinius* veut, qu'il ait fait tailler ces pierres de deux montagnes d'*Italie*; l'une auprès de *Sinueſſe*, l'autre entre *Naples* & *Pouzzol* : Et *Gaſpard Paragalla*, Auteur moderne & *Napolitain*, prétend que *ces pierres ſont de la même nature que celles dont les rues de* Naples *ſont pavées, & qu'on taille de la* Ghiaia, *ou matière liquefiée qui*

qui ſort du Veſuve, *& qui s'endurcit à l'air.* Pour prouver ſon opinion il cite ce paſſage de *Virgile*:

Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere ſaxa.

Ce raiſonnement pourroit être reçu, ſi l'Auteur eût dit qu'*Appius* les avoit fait venir de *Sicile*. Mais, malheureuſement pour ſa conjecture, le *Veſuve* ne commença à brûler, & à vomir des cendres & des pierres, que pluſieurs ſiécles après *Appius*, c'eſt-à-dire ſous l'empire de *Tite*. L'opinion de *Panvinius* ne me paroît gueres mieux fondée. Aucun Géographe ni Hiſtorien n'a jamais fait mention d'une autre montagne auprès de *Sinueſſe*, que du *Mons Maſſicus*, fameux par les vins exquis, ni d'une autre entre *Naples* & *Pouzzol*, que des *Montes Phlegæi*, qu'on nomme aujourd'hui la *Solfatara*. D'ailleurs, il eſt très-certain qu'on ne trouvera, ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux montagnes, des pierres en aucune manière ſemblables à celles de la *Via Appia*.

Au reſte, ce qui fait que ce Chemin ne s'eſt point affaiſſé depuis tant de ſiécles, dans les endroits qui ont gardé leur ancienne ſituation, c'eſt (comme je l'ai remarqué dans d'autres qui ſont à demi ruinez) qu'une première couche de pierres quarrées, qui reſſemblent à du Tuf durci à l'air, & poſées ſur un lit de ſable bien battu, ſert de fondement à ſon pavé. Ma remarque eſt confirmée par *Stace*, qui, en parlant de la *Via Domitiana*, dit: *Illi ſaxa ligant, opuſque texunt cocto pulvere, ſordidoque topho.* J'ai fait encore une autre remarque: c'eſt qu'au lieu que le droit Chemin de *Rome* à *Capouë* paſſoit anciennement au travers du *Palus Pomtina*, on eſt obligé aujourd'hui de prendre un grand détour, par *Caſenove* & *Piperno*, même par quelques autres endroits où l'on ne paſſoit pas autrefois. Cela eſt ſi vrai, que l'on voit pluſieurs fragmens de l'ancien pavé, tantôt ſortir d'un marais inacceſſible, tantôt s'élever au-deſſus de la ſurface des eaux, & tantôt enſevelis entre des ruines de Ponts & autres Edifices. Tous ces deſordres ſont ſans doute arrivez, ſoit par des ravines d'eau, ſoit par des tremblemens de terre, qui ont bouleverſé une partie de l'ancienne ſurface de l'*Italie*. Cependant nous n'avons pas laiſſé, avant que d'arriver à *Terracine*, de trouver une longueur de deux à trois milles de cette *Via Appia* aſſez entiere, & au niveau des terres, avec ſes *Margines* & *Cippi* des deux côtez, & quantité de ruines de Tombeaux, de petits Temples &

& d'autres anciens Monumens qui ſervoient de décoration aux grands Chemins.

[A la vûë de ce long paſſage, j'eſpère qu'on ne m'accuſera pas d'avoir manqué de parole. Il contient de la Littérature & de l'Erudition, autant qu'il en pouvoit contenir, & cela ſans aucune pédanterie, ſans une ombre d'affectation de la part de l'Auteur: & c'eſt ainſi que cet habile homme promene conſtamment ſon Lecteur ſur les grandes routes, & qu'en le promenant il l'inſtruit agréablement. J'avois deſſein de montrer ici comment il ſe conduit dans les grandes Villes, comme, par exemple, à *Rome*, où il ne rencontre aſſurément pas moins d'occaſions de déployer ſon ſçavoir: mais l'étendue de cet Extrait m'oblige à en renvoyer l'exécution à une autre fois.

Cependant je ne ſçaurois me réſoudre à finir, ſans faire voir que notre Voyageur n'eſt pas toûjours dans le ſérieux, qu'il ſçait quelquefois dérider ſon front, & diverſifier les ſujets, pour s'accommoder au goût de differentes ſortes de Lecteurs. Lorſqu'il apprend quelque Hiſtoriette un peu comique, il ne manque pas de leur en faire part, & il la conte fort joliment. S'il trouve ſur ſa route quelque Coûtume d'une impertinence qui ſaute aux yeux, il n'oublie pas non plus de la rélever d'une manière très-divertiſſante. Nous allons donner un exemple de l'un & de l'autre.

Parmi ces Hiſtoriettes on peut s'aſſurer, qu'à l'exemple du fameux *la Fontaine*, il n'a pas oublié celles où les Moines ſe trouvent intéreſſez, ſur-tout lorſqu'ils s'oublient du côté de la Galanterie. Il en eſt de ces Meſſieurs à cet égard, comme des *Femmes du Monde.* Elles font auſſi une eſpece de vœu de Chaſteté, au moins pour le tems que doit durer leur Célibat. Or on ſuppoſe que cet état les gêne, qu'elles font de tems en tems de petits écarts, & lorſqu'à une, entre mille, il arrive de faire un faux pas, & de perdre ſes gands dans ſa chute, l'autre Sexe ne manque pas de s'en divertir, & d'en prendre occaſion de draper toutes les Femmes en général. Tel eſt, dis-je, à-peu-près le cas des Religieux. Il y en a certainement parmi eux un très-grand nombre qui rempliſſent dignement les devoirs de leur état, au moins, autant que la fragilité humaine le peut permettre. Mais ſi dans ce nombre il y en a par-ci par-là quelqu'un qui faſſe un pas de Clerc, les gens du monde, qui ſont toûjours à l'affût pour les ſurprendre, en triomphent auſſi-tôt, font ſonner bien haut cet accident, & ne manquent gueres de tympaniſer le Corps entier. Notre Auteur, bien loin de tomber dans cet excès, loue une infinité de Religieux dont il a connu les lumieres & la pieté, & conſtamment éprouvé la politeſſe & l'hoſpitalité : mais en même tems il n'a pû réſiſter à la tentation de raconter quelquefois, & cela aſſez plaiſamment, les Avantures amoureuſes de quelques-uns de leurs Confreres, c'eſt-à-dire lorſque le fait étoit public & bien averé. En voici un exemple.]

Le dernier Abbé d'une groſſe Abbaye de *Bénédictins Ecoſſois* qui eſt à *Wirtzbourg*, ville conſiderable d'*Allemagne*; le dernier Abbé, dis-je, homme de quarante ans, d'un teint frais & vermeil, grand ami de Dame Nature, en un mot, un vrai *Papimane*, s'eſt voulu mêler d'être Auteur & Imprimeur tout à la fois; c'eſt-à-dire qu'il a ſi bien *commenté* les *Oeuvres* d'un Libraire de *Wirtzbourg*, qui étoit, à ce qu'on dit, une des plus aimables Filles de la ville, que le Texte en a produit un autre, ou, pour parler ſans figure, qu'il en eſt venu un *joli petit Abbé mignon.*

Je veux croire charitablement que le bon Prélat n'eut d'autre vûë en cela que de faire une œuvre méritoire, en ſubvenant apparemment aux beſoins d'une jeune *Agnés*, qui n'oſoit probablement pas repréſenter ſes néceſſitez à ſon Papa. D'ailleurs, que faire de vingt mille écus de rente? (Car le revenu de ſon Abbaye n'alloit pas à moins:) les dépenſer uniquement à manger & à boire? Cela eût été bon pour un ignorant, comme le *gros Chanoine Evrard*, qui étoit un vrai gourmand: mais pour un Maître Abbé *Ecoſſois*, établi dans un des plus charmans endroits de toute la *Franconie*, homme d'eſprit, de bon goût & fort galant, il falloit bien en employer une partie à quelqu'autre uſage, & qu'il eût quelques égards pour le plus délicat de tous les ſens. Ainſi je ne trouve cet Abbé condamnable qu'en une ſeule choſe; c'eſt qu'il en uſa comme les Phariſiens, qui *faiſoient ſonner la trompette devant eux lorſqu'ils donnoient l'aumône.*

Avec tout ſon eſprit il ne fut qu'une Bête;
En vrai Phariſien, *prônant ſes beaux Exploits,*
Il alla prêcher ſur les toits
La Charité qu'il avoit faite.
Femmes défiez-vous du Peuple tonſuré!
Peuple ruſé, trompeur, indiſcret, infidelle:
J'aimerois mieux, (ſi le Ciel m'avoit fait Femelle)
Me confeſſer à mon Curé.

Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux pour ce pauvre Abbé, c'eſt que l'Evêque de *Wirtzbourg* n'interpréta pas ſon action en bien, comme moi: car il l'a envoyé à Ro-

Rome bien & dûëment empaqueté, afin que le St. Pere en fit telle juſtice qu'il jugeroit à propos. On a ſçû depuis, que la Sentence avoit été bien rude, & que ce pauvre homme eſt condamné à une priſon perpétuelle. Sur ce pied-là, il aura le tems de faire des refléxions tout à loiſir, & de ſe repentir d'avoir imprimé ſes Oeuvres ſur du *Parchemin Vierge*. Cependant je dirai en faveur du pauvre Abbé, que ſi l'on traitoit ainſi tous les Prélats, grands & petits, coupables de pareils deſordres, même de beaucoup d'autres bien plus crians, on auroit de la peine, ſur-tout à *Rome*, à trouver des priſons aſſez ſpacieuſes pour les contenir. Ainſi, ſi le Pape, d'un côté, eſt très-louable d'avoir fait ſentir ſa ſévérité à cet Abbé, il témoigne, de l'autre, trop de partialité à l'égard d'un ſi grand nombre de gens d'Egliſe qui s'en donnent à cœur joye, & cela, pour ainſi dire, ſous ſes yeux.

[A propos de Moines, je ne ſçaurois m'empêcher de rapporter une petite Drôlerie aſſez comique que l'Auteur découvrit par hazard en furetant la Bibliothèque publique de *Baſle* en *Suiſſe*. Il trouva donc, dit-il, parmi les Manuſcrits] un *Horace* d'aſſez vieille date, avec des Notes d'un Moine Copiſte. En ouvrant le Livre, je tombai, je ne ſçais comment, ſur une de ces Notes, qui me parut de plus ſingulieres. C'étoit ſur l'*Ode Neuvième* du *troiſième Livre*, qui commence, *Donec gratus eram tibi &c.* Au lieu de ces mots *Quid ſi priſca redit Venus*; le Frere Frappart liſoit, *Nunc me priſca riget Venus*; & il a mis dans ſes Notes à ſa manière: *Riget, id eſt, rigidum facit.* Ce Moine Commentateur étoit apparemment quelque Frere *Jean des Entomeures*, qui ſçavoit faire autre choſe que lire ſon Bréviaire.

[Pour ce qui eſt des ſottes Coûtumes, l'Auteur, entre pluſieurs autres qui ſont comme établies à *Nuremberg*, raconte celle-ci]. Des perſonnes dignes de foi m'ont aſſuré, dit-il, que la plupart des Habitans de *Nuremberg* couchent ſans chemiſe, de peur de les uſer. Croiroit-on qu'il fût poſſible de porter ſi loin l'économie, ou plutôt de tomber dans cet horrible excès de lézinerie, ſur-tout dans un païs où le Lin abonde, auſſi-bien que les Fileuſes & les Tiſſerans, & où par conſequent la Toile doit être à bon marché? Quoi qu'il en ſoit, une Bourgeoiſe ſe trouvant ſubitement menacée de la mort pendant la nuit, ſouhaita d'avoir un Paſteur; ſon Mari éveille la ſervante, qui, contente d'endoſſer un Caſaquin & un Jupon, oublia, dans le trouble où elle étoit, de prendre ſa Chemiſe. Dans cet équipage elle court à toutes jambes chez le Miniſtre, avec une ne lanterne à la main. Le bon homme ſe leve, ſans ſe le faire dire deux fois, & la ſuit. A deux-cens pas de chez lui, une groſſe pluye ſurvint. Il ſe couvre de ſon Manteau, & la pauvre Fille, ſans ſonger qu'elle n'avoit point de Chemiſe, ſe couvre de ſa Jupe. Comme il faiſoit fort obſcur, & que la lanterne n'éclairoit pas des mieux, la ſervante ſe tuoit à tous momens de demander au Docteur, s'il voyoit bien? D'abord il ne penſoit pas à ce qui étoit devant lui; mais ayant enfin, par hazard, jetté les yeux ſur la ſervante, il apperçût tout d'un coup ce que *Brunel à Marphiſe montra* *. Il en fut un peu ſurpris, mais faiſant ſemblant de rien; & comme la Créature lui demanda encore à diverſes repriſes, s'il voyoit bien, il lui répondit un peu bruſquement; *Oui, & même trop bien.*

Pendant que je ſuis en train, je veux vous dire une autre petite Hiſtoriette ſur le même ſujet, que je tiens des mêmes perſonnes. Les Accouchées, par le même principe d'épargne, ſont auſſi dans leur lit ſans Chemiſe ni demi; mais quand on va leur rendre viſite, elles mettent une eſpece de Peignoir qui leur couvre les épaules & les bras. Du reſte elles ſont nuës comme la main ſous leurs couvertures. Il arriva un jour que la Femme d'un Magiſtrat étant dans ce bel équipage, la ſervante s'approcha d'elle pour lui dire quelque choſe; & comme elle ſe retiroit bruſquement, ſans s'appercevoir qu'elle s'étoit accrochée, je ne ſçais comment, à la Courte-pointe, qui étoit extrêmement légere à cauſe du grand chaud, elle entraîna avec elle tout, ſans exception, ce qui couvroit Madame la Patricienne, & l'étala toute nuë aux yeux de la Compagnie. . . . ce qui lui donna bien à rire, & pas moins de confuſion à la pauvre Femme. Depuis cette avanture, & crainte de pareil accident, les Femmes en couche, nous a-t-on dit, ont toûjours pris une Chemiſe.

---

* *Arioſte* Orland. Fur.

[Puiſqu'il me reſte encore un peu d'eſpace dans ce Cahier, je ne ſçaurois me réſoudre à le laiſſer vuide; & comme les matériaux ne me manquent pas, je m'en vais le remplir par un trait des plus curieux, & qui prouvera démonſtrativement ce que j'ai dit ci-deſſus au ſujet du Jugement exquis de l'Auteur, de ſa Critique judicieuſe, & de ſa parfaite connoiſſance de l'Hiſtoire ancienne. Il prouvera ſur-tout, que, ſans égard aux préjugez, quelque généralement répandus qu'ils puiſſent être, il juge des choſes par elles-mêmes. On a parlé de tous tems avec des éloges infinis de la retenue d'*Alexandre le Grand*, & de *Scipion l'Africain*, dans une occaſion à-peu-près ſemblable, que l'on prétend avoir été fort délicate, & on a élevé juſqu'aux nuës le triomphe qu'ils remporterent ſur eux-mêmes. Mais en cela notre Voyageur s'eſt cru en droit de penſer autrement que le reſte du genre humain, comme on le va voir dans un moment. C'eſt au Lecteur à juger de la ſolidité de ſes raiſons, à l'occaſion de deux Peintures qu'il avoit vûës dans le magnifique Hôtel de Ville d'*Augsbourg*. Voici ce qu'il en dit.]

La première repréſente *Alexandre* & *Epheſtion* dans la Tente de *Darius*, avec la Famille de cet infortuné Monarque à ſes pieds, & ces mots: *Hoc eſt vincere.* Or je ne puis m'empêcher de dire ici en paſſant, que je n'ai jamais, avec la multitude, regardé cette action d'*Alexandre* comme une grande marque de Générofité & de Continence. Quel ſujet d'admiration y a-t-il tant en cela? Quoi! parce que ce Prince, qui ſe piquoit d'une grandeur d'Ame peu commune, ne ſe jette pas bruſquement, comme un vilain *Satyre*, en entrant dans cette Tente, ſur la Femme ou les Filles de *Darius*, c'eſt-à-dire ſur les plus grandes Princeſſes qu'il y eût alors au monde, faut-il crier au miracle? Franchement, on ſe moque de nous avec cette prétendue *belle victoire* qu'il remporta ſur lui-même. Il ne falloit pas être un *Alexan-*

lexandre pour être capable d'un pareil effort. Je ne ſçais même ſi le moindre *Aigreſin*, le moindre *Goujat* de ſon Armée n'en eût pas fait autant: & ſi, plutôt que de faire l'injure la plus cruelle à des perſonnes de leur ſexe & de leur rang, il n'auroit eu un vif ſentiment de leur diſgrace, & tâché de l'adoucir par tous les moyens imaginables. Encore un coup donc, je ne trouve rien qui ne fût très-naturel dans cette retenue de ce Conquérant; rien qui mérite par conſequent la moindre admiration; non plus que dans une infinité d'autres de ſes actions, qu'on a pourtant voulu faire paſſer pour des merveilles.

D'ailleurs, on ne fait pas refléxion que le grand penchant d'*Alexandre* n'étoit pas alors tourné du côté des Femmes. C'étoit la debauche du Vin qui faiſoit ſes plus grands délices. Or cette ſeule circonſtance réduiroit à rien ſon triomphe, quand même tout ce que nous venons de dire ne l'auroit pas rendu chimérique. Au reſte, cette heureuſe diſpoſition ne fut pas en lui d'une fort longue durée, puiſqu'il n'eut pas plutôt ſoûmis toute la *Perſe*, qu'il donna tête baiſſée dans les excès de la debauche la plus outrée, & de toutes les eſpeces; témoin ſon *Bagcas*, témoin ſa *Thaïs*, pour l'amour de laquelle il réduiſit en cendres la plus ſuperbe Ville de l'Orient. Après tout, c'eſt ce me ſemble, ſe moquer du monde, que de louer les Princes du côté de ce qu'on appelle Chaſteté. Placez au milieu de mille & mille tentations des plus ſéduiſantes, il eſt à préſumer, il eſt, dis-je, comme démontré par une infinité d'experiences, que ce n'eſt nullement la Raiſon ou la grandeur d'Ame qui prédomine en eux quand ils ſont chaſtes, mais uniquement le tempérament. Peut-être même n'eſt-ce pas le cas des Princes ſeuls.

Une autre reflèxion importante qu'il y a à faire ici, c'eſt que la plupart des Hommes, & les Hiſtoriens comme les autres, par un étrange préjugé, trop favorable à cette heureuſe diſpoſition, ſemblent conſpirer à la mettre à cent piques au-deſſus de toutes les vertus. Ils n'auront pas même honte de faire un éloge pompeux d'une perſonne, mais ſur-tout d'un Souverain, qui en aura donné une marque un peu éclatante, & cela dans le tems qu'il ſera coupable de mille autres crimes atroces, auxquels ils daigneront à peine faire la moindre attention. Or c'eſt préciſément ce qu'on a fait à l'égard d'*Alexandre*. Sous ombre qu'il a, dans une ſeule circonſtance de ſa vie, marqué une eſpece de retenue, tout le monde s'empreſſe à l'exalter juſqu'aux nuës, & on oublie tous ſes vices, plus pernicieux mille fois au genre humain que n'auroit pû être l'Incontinence.

Un Monarque qui à tout bout de champ ſe plonge dans la debauche du Vin & de la bonne chère, qui dans ſa crapule ne fait pas difficulté d'égorger ſes meilleurs Amis de ſa propre main, qui ſur les moindres ſoupçons eſt capable de faire mettre à la torture, ou de maſſacrer en trahiſon ſes plus habiles Généraux, ceux-là même à qui il devoit principalement ſes victoires: un Monarque d'ailleurs, qui, par pure ambition, ſans ſujet ni prétexte, va courir l'Univers entier & le couvrir de ſang & de carnage; un auſſi abominable Monarque mérite-t-il qu'on le loue le moins du monde, parce qu'il aura donné quelques ſignes équivoques de Continence, dans une conjoncture, qui, comme nous l'avons vû, n'étoit rien moins que délicate ni ſéduiſante.

Mais revenons à nos Peintures. Le meilleur de ces Tableaux repréſente *Scipion l'Africain*, qui rend, dans *Carthage la Neuve*, aujourd'hui *Carthagène* en *Eſpagne*, une jeune Princeſſe à ſon Fiancé *Lucius Aculeius*, Prince des *Celtiberiens*, qui ſe trouverent l'un & l'autre parmi les Otages que les *Eſpagnols* avoient donnez aux *Carthaginois*. *Scipion*, dans ce Tableau, addreſſe ces paroles au Prince: *Jure belli mea, tua meâ gratiâ.* Au bas du Tableau eſt écrit: *An virtus altiùs ire poteſt?* Autre

tre exagération hyperbolique, même dans la ſuppoſition que le fait ſoit vrai. Trois choſes rendoient ces deux Perſonnes ſacrées. Ils étoient du plus haut rang ; ils étoient comme mariez ; ils étoient Otages. Or n'auroit-il pas fallu que le Général *Romain* eût été le plus ſcelérat, le plus infame de tous les hommes, pour s'oublier dans cette rencontre juſqu'à fouler aux pieds toutes ces importantes conſiderations? Un Barbare, le plus vil de ſes Soldats, auroit eu bien de la peine à s'y réſoudre.

Mais que dira-t-on ſi je prouve démonſtrativement que cet illuſtre Général ne laiſſa pourtant pas que de faire une ſi indigne action? Que dira-t-on, encore un coup, ſi je cite des Auteurs dignes de foi, qui donnent hautement le démenti à cette prétendue Continence, tant vantée par *Tite Live*, par *Valere Maxime* & par *Eutrope*, qui ont voulu nous faire paſſer leurs Héros *Romains* pour des Hommes ſans foibleſſes? Déja *Polybe* & *Plutarque*, moins partiaux que les *Romains*, & par conſéquent plus croyables, ne font pas *Scipion* tout-à-fait ſi grand Héros dans cette occaſion. Car ils diſent, qu'il ne rendit point cette jeune Fille ſans ſe faire beaucoup de violence, & qu'il ne put s'empêcher de s'écrier: *Qu'on n'eût pû lui faire un préſent plus agréable s'il eût été homme privé ;*

vé; mais qu'étant Général des Romains, *il ſe voyoit obligé de rénoncer au plaiſir de poſſeder une ſi belle Perſonne.* Voilà, ce me ſemble, un aveu qui rabat déja un peu de l'Héroïſme qu'on attribue à cette action; puiſqu'il ne la faiſoit que malgré lui, & purement dans la crainte de ruiner ſa reputation.

Ce n'eſt pas tout, ou plutôt cela n'eſt rien: car ſi nous en croyons *Valerius Antias* *, Hiſtorien *Romain*, de qui *Tite Live* a pris à-peu-près tout ce qu'il y a de bon dans ſes *Décades*, & qui ſervoit dans cette guerre en *Eſpagne* contre les *Carthaginois* en qualité de Tribun d'une Légion; ſi, dis-je, nous en voulons croire cet Hiſtorien, qui paſſe pour très-fidèle, le Grand *Scipion* étoit homme comme un autre: car il nous aſſure poſitivement, qu'il voulut tâter d'un morceau auſſi appétiſſant que l'étoit cette belle *Eſpagnole*, & qu'il ne la rendit pas à ſon Pere, qui la redemandoit en payant une groſſe rançon; mais qu'il la retint & en jouit. Voici ſes propres paroles: *Puella quædam pulcherrima, quam* Carthagine, *amplâ civitate in* Hiſpania, *expugnatâ cœperat* Publius Africanus ſuperior, *non reddita patri, ſed retenta ab eo, atque in deliciis amoribuſque uſurpata eſt.* Voilà qui eſt bien poſitif, ce me ſemble, & qui ne ſouffre pas la moindre équivoque, ſur-tout venant d'un Hiſtorien contemporain de *Scipion*, ſon compatriote, & d'ailleurs témoin oculaire de l'évenement.

---

* Cet Auteur doit avoir été très-célèbre. Il avoit écrit des *Annales*, qui compoſoient un ou pluſieurs Volumes conſiderables, puiſque *Aulu-Gelle* (Liv. VII. Chap. 9.) en cite le Liv. LXXV. *Priſcien* (Chap. 7.) cite le IX. Enfin il a été pluſieurs fois allegué par *Tite Live*, *Plutarque*, *Pline*, & pluſieurs autres. C'eſt grand dommage qu'un ſi bel Ouvrage ſe ſoit perdu.

Ajoutons, pour confirmer cette preuve, que *Valerius Autias* n'eſt pas le ſeul Ecrivain de ce tems-là qui ait donné une ſi mauvaiſe opinion de la Continence de *Scipion*. *Nævius*, fameux Poëte, auſſi *Romain*, & qui rendit ſon nom célèbre par des Satyres, des Comédies & des Tragédies, & qui (ce qu'il y a de plus remarquable) ſervit auſſi dans la même guerre contre les *Carthaginois*; *Nævius*, dis-je, fit des vers ſanglans contre ce Général, long-tems après ſes victoires, qui ſuppoſent manifeſtement, que bien loin d'être chaſte, il donnoit dans la debauche des femmes la plus baſſe & la plus mépriſable. Voici ces vers:

Etiam qui res magnas geſſit glorioſè,
Cujus facta viva nunc vigent,
Qui apud Gentes ſolus præſtat;
Eum ſuus pater, cum pallio uno, ab
Amica abduxit.

Quel joli, quel édifiant ſpectacle, que de voir un Général célèbre, dont le nom & les exploits rétentiſſoient par tout l'Univers, ſi loué par trois Hiſtoriens fameux du côté de la Continence; de le voir ſurpris dans un lieu infame, arraché d'entre les bras d'une Courtiſane, & entraîné comme par force au logis, dans un miſérable équipage, & cela par ſon propre Pere? Cependant c'eſt le ſpectacle que le Poëte repréſente très-naïvement à nos yeux dans ces quatre vers. Que conclure de tout cela? Si-non *qu'il n'eſt preſque pas un ſeul Hiſtorien, qui n'ait avancé des choſes ſur leſquelles il ne puiſſe être convaincu de faux par de bons témoins.* C'eſt la refléxion ſenſée de *Vopiſcus in Aureliano.*

Au reſte, je prévois que cette petite découverte fera de la peine à bien des gens. Elle en fera d'abord aux Peintres & aux Graveurs, qui pour la plupart ſe ſont efforcez à l'envi de repréſenter cet évenement, qu'ils croyoient réel, ſous les plus belles couleurs. Que diront, après cela, une infinité de bonnes Ames, qui ont un million de fois béni le bon Dieu, de ce qu'*il ne s'étoit pas laiſſé ſans témoignage parmi les Payens* mêmes, & qui ne ſe ſont pas fait un ſcrupule de donner à *Scipion* une glorieuſe place en Paradis? Les Théologiens auſſi ne feront pas contens, qui, à l'occaſion de cette prétendue Vertu, & de quelques autres Actions héroïques des *Romains*, ont imaginé, je ne ſçais quel *Eſprit reprimant*, que Dieu communiquoit libéralement, dans certaines rencontres, aux Payens, quoiqu'il leur refuſât toûjours la grace ſanctifiante & ſalutaire; par le moyen duquel il arrêtoit le torrent de leur corruption, qui ſans cela ſe feroit débordé avec toute une autre furie qu'il n'a fait. Car le voici, cet Eſprit, réduit à l'inaction, au moins par rapport à *Scipion*. Enfin les Prédicateurs ſe plaindront de ce que je leur enleve un exemple qu'ils ont ſi ſouvent occaſion de propoſer à leurs Auditeurs, pour les exciter à être chaſtes, moderez dans leurs plaiſirs, & à réſiſter aux plus violentes tentations. Mais que faire à tout cela, puiſque le fait eſt évidemment faux? Ce n'eſt pas ma faute, ſi tous ces Tableaux magnifiques, toutes ces belles refléxions ſont fondées ſur des chimères.

ARTICLE V.

Traité Mathématique ſur le Bonheur, par IRENÉE KRANTZOVIUS: Ouvrage traduit de l'*Allemand* en *Anglois*, avec des Remarques, par A. B. & traduit de l'*Anglois* en *François*, avec une Lettre préliminaire par le

Traducteur *François. A Londres, chez* Guillaume Darrès, 1741. *Brochure in* 12. *de* 66. *pages.*

NOus avons rendu compte * de cette petite Piéce dès qu'elle parut, & nous avons inſinué que l'Auteur & le Traducteur Anglois ne ſont qu'une ſeule & même perſonne, & que le prétendu Manuſcrit *Allemand* n'eſt qu'une chimère. On a pû comprendre par notre Extrait, que c'eſt ici un badinage ſpirituel, deſtiné à tourner en ridicule les *Eſprits-forts*, ou *Eſprits-libres,* comme les appelle le Traducteur *François.* Le Titre de ſa Traduction annonce une Lettre préliminaire de ſa façon, dont nous croyons devoir dire quelque choſe, parce qu'elle contient le précis de deux Brochures où l'on employe auſſi l'ironie pour combattre les Ennemis de la Religion, & deſquelles nous n'avons jamais rendu compte.

L'une eſt une *Lettre à un Membre de Parlement*, où l'on propoſe un Bill, pour abroger certaines vieilles Ordonnances, appellées communément *les dix Commandemens.* L'autre eſt un *Syſtème*, où l'on donne des Réglemens pour les *Eſprits-forts.*

---

* Voyez le *Tome* XII. de cette Biblioth. *I. Part. pag.* 70. *& ſuiv.*

L'Auteur de la première obſerve, que c'eſt n'avoir fait que la moitié de l'ouvrage, ſi l'on n'a de liberté que pour penſer, & non pour agir. C'eſt ſur ce principe qu'il demande de l'Autorité Légiſlative l'abolition des dix Commandemens, qui ſubſiſtent, dit-il, en dépit de tous les Droits & de tous les Priviléges naturels & religieux d'un Peuple Proteſtant libre, & nonobſtant les entrepriſes faites de tems à autre par des Perſonnes judicieuſes & bien intentionnées pour parvenir à une entiere Reformation. Il attaque chaque Commandement en particulier. Si on ne les abolit pas, il demande au moins qu'on les explique d'une manière convenable.

Sur ce Commandement, que *l'on ne prendra point le Nom de Dieu en vain,* il établit pour principe, d'après un fameux Prélat de l'Egliſe *Anglicane*, que l'on doit fixer le ſens des paroles de l'Ecriture par les régles communes du langage dans les occaſions ſemblables. Or, dit-il, l'expreſſion de dire ou de faire quelque choſe envain eſt ſi claire, qu'un homme qui a le ſens commun ne peut s'y méprendre: elle ſignifie purement & toûjours une choſe dite ou faite ſans but, ſans deſſein, ſans profit: enſorte que, ſuivant cette explication, ce n'eſt point prendre le nom de Dieu envain, que de s'en ſervir pour ſupplanter un rival, ruiner un Ennemi, amuſer un Ami ſoupçonneux, &c.

L'*Obſervation du Sabath, ou du Dimanche*, n'eſt, ſuivant l'Auteur, que pour la Canaille, pour des gens qui ont beſoin de travailler ſix jours de la ſemaine, & de ſe repoſer le ſeptième. Ce Commandement ne regarde point ceux qui ſont dans le cas de n'avoir rien à faire toute l'année qu'à manger, boire, dormir & ſe divertir. Les préjugez ſur la manière d'obſerver ce jour confirment cette explication; car on s'imagine qu'on doit aller à l'Égliſe & s'occuper à des exercices de dévotion: bien loin que ce fût un jour de repos, ce ſeroit un jour de fatigue & de travail pour un grand nombre de Perſonnes de condition & de qualité. Ils trouvent plus de repos & de contentement à prendre le frais en Eté, & à ſe tenir pendant l'Hyver auprès du feu, qu'à étouffer ou à s'enrhumer à un Sermon, où, ſuivant toutes les apparences, ils ne s'entendront dire que des choſes deſagréables, & qui ne leur feront d'aucun profit.

L'Auteur ſoupçonne, que les Commandemens *Vous ne tuerez point*, *Vous ne commettrez point d'Adultère*, & ceux qui ſuivent, pourroient bien être falſifiez, en ce qu'on y auroit ajouté la particule négative qui s'y trouve. Quoi qu'il en ſoit de ce ſoupçon, il fait voir que ces Commandemens, dans le ſens qu'on leur donne ordinairement, ſont ſi peu raiſonnables, qu'ils ſont directement contraires à la conduite du beau monde.

Le Commandement contre l'*Homicide* ne regarde point ceux qui ſont en état de prouver trois quartiers de Nobleſſe. Si un homme de condition en tue un autre d'une manière honorable, il ne fait pas plus de mal qu'un Bourgeois pacifique qui avale une huître toute en vie. C'eſt l'uſage de tous les ſiécles & de tous les gens d'honneur, de paſſer leur épée à travers du corps d'un inſolent coquin, qui veut s'émanciper avec ſes Supérieurs, & qui manque à ce qui eſt dû à leur rang & à leur fortune.

Il eſt juſte encore, & l'expérience le confirme, que les Officiers jouiſſent à cet égard des mêmes priviléges que les gens de condition: une coquarde & un uniforme valent bien quelques degrez de Nobleſſe. L'Auteur voudroit même qu'on étendît ce privilége, mais avec des reſtrictions, juſqu'aux Officiers de la Milice de la Ville de *Londres*, qui ſont des eſpeces de Créatures amphibies, moitié militaires & moitié pacifiques; & il leur permet de tuer hommes & bêtes les jours de marché, de revûë & d'action. C'eſt ſur ce principe qu'un de ces braves *Mi-*

liciens, en revenant des plaines de la Ville (car c'eſt-là leur champ de bataille) tua, il y a quelque tems, avec beaucoup de raiſon, le cheval d'un Braſſeur qui lui barroit malhonnêtement le paſſage de la ruë. En toute autre occaſion l'Auteur veut qu'il leur ſoit défendu de faire peur à leurs voiſins, & d'attenter impunément à leur vie & à leur repos.

Ce n'eſt de même qu'aux perſonnes du bas étage que l'*Adultère* eſt défendu. Il ſeroit ridicule que des Artiſans & des Ouvriers ſe miſſent dans la tête de devenir petits-Maîtres, & de contrefaire les gens de condition. D'ailleurs ce ſont des affaires qui demandent une dépenſe, une application & un loiſir, que leur profeſſion ne leur permet pas d'y donner, & qui ſuppoſe un goût & un eſprit de galanterie, qui ne ſe trouve pas dans les hommes d'une baſſe naiſſance, & qui n'ont point eu d'éducation. On auroit certainement tort de permettre à tout le monde de chaſſer & de détruire le gibier qui eſt reſervé pour le plaiſir & le divertiſſement des Seigneurs: une juſte prérogative n'eſt pas moins néceſſaire dans le cas dont il s'agit. Ce Commandement ne ſçauroit donc s'étendre au gens riches & de qualité, qui ont tant d'argent qu'ils ne ſçavent qu'en faire, & dont la trop grande abondance de ſang & de richeſſes exige cet expédient, pour les re-

reduire à un degré honnête de ſang-froid & de médiocrité. C'eſt un moyen par lequel la race de pluſieurs perſonnes plébéiennes a été ennoblie ; & ſi la libéralité ſe trouve jointe à l'amour, comme il arrive d'ordinaire, c'eſt en même tems une ſource d'honneur & de profit pour la famille; c'eſt corriger les injuſtices du ſang & de la fortune, & peut-être même les ſentimens & les mœurs de la prochaine genération. C'eſt par-là qu'on a vû une race de pygmées être ſuivie d'une race de géans, & des familles où il n'y avoit conſtamment que des ſots depuis *Guillaume le Conquérant*, ne produire dans la ſuite que des hommes d'eſprit & de mérite. Auſſi y a-t-il des Maris fort ſenſez qui y donnent les mains, afin de perfectionner le genie, & d'augmenter la fortune de leur famille ; & ſuivant les maximes les plus rigides de la Loi & du ſens commun, *Volenti non fit injuria*.

Ces exemples ſuffiſent pour faire connoitre le genie & le but de la Brochure d'où ils ſont tirez. Ceux qui ſouhaitent d'en voir un plus grand nombre, pourront conſulter la Lettre préliminaire dont nous rendons compte : comme elle eſt en François, elle ſera ſans doute bien-tôt entre les mains de tout le monde.

L'Auteur de la ſeconde Brochure dont on y parle s'applaudit beaucoup des progrès de la Liberté de penſer en matière de Religion, ſur-tout parmi les perſonnes d'un rang diſtingué, qui ne voulant croire que ce qu'ils entendent, ſont dans le cas de ne preſque rien croire du tout. Pour le Peuple, dit-il, comme il eſt élevé dès ſon enfance dans la ſuperſtition & dans le travail, il eſt extrêmement difficile qu'il ſécoue le joug des préjugez: il conſerve toûjours quelque eſpece de reſpect pour ſon Paſteur, excepté peut-être lorſqu'il eſt queſtion des Dîmes. Quelquefois cependant on en voit qui s'émancipent; mais lorſqu'ils rentrent en eux-mêmes, ainſi qu'ils s'expriment, je ne ſçais quelles vieilles idées de Grand-mere ſur un Jugement futur, & des Châtimens éternels, abbattent toute leur gayeté, & leur inſpirent de la crainte & du repentir. L'exemple de la bonne compagnie, où l'on ſe moque tous les jours & du Curé & de ſon Prône, pourra peut-être avec le tems leur faire concevoir, qu'il n'y a que de miſerables ruſtres, ſans éducation & ſans ſçavoir-vivre, qui puiſſent prétendre être plus habiles & plus ſenſez que ceux dont ils ne ſont ſouvent que les vaſſaux, les ſerviteurs, ou les fermiers. L'Auteur fonde encore de plus grandes eſpérances ſur l'exemple d'un grand nombre de jeunes Eccléſiaſtiques, dont la conduite donne lieu de penſer qu'ils ne croyent rien de ce qu'ils enſeignent, ou du moins qu'ils n'oſent & ne peuvent le défendre : car ſi un homme de quelque poids & de quelque crédit, dont ils peuvent eſpérer de l'avancement, s'aviſe d'attaquer leur doctrine, on voit la plupart d'entr'eux obſerver un ſilence auſſi modeſte que judicieux.

Le ſuccès n'a cependant pas été juſqu'ici auſſi grand qu'on auroit pû l'eſpérer de la bonté de la cauſe, & du nombre, du poids & du zèle de ſes partiſans: mais cela ne provient que d'un defaut d'ordre. Nos gens * agiſſant d'une manière offenſive, plus occupez à renverſer & à détruire qu'à établir, ſe ſont imaginez qu'ils n'avoient beſoin que de force & de courage; mais c'eſt une grande erreur. L'Attaque a ſes régles, & elle exige de l'art & de la méthode. Le zèle peut l'emporter ſur le jugement, & quoiqu'il n'y ait perſonne qui ne puiſſe être utile, il y en a qui nous ont fait beaucoup de préjudice, pour avoir fait un faux uſage de leurs talens. Cela nous a attiré du mépris de la part de ceux mêmes qui étoient les plus favorablement diſpoſez à notre égard; enſorte que des Officiers, hommes d'ailleurs de mérite & d'honneur, nous ont tourné le dos, & ſe

---

* Il n'eſt peut-être pas néceſſaire d'avertir, que l'Auteur revêt le perſonnage d'un *Eſprit-fort*, & que c'eſt en cette qualité qu'il parle.

ſe ſont aviſez de regarder Dieu comme leur Créateur, leur Pere, leur meilleur Ami, d'en prendre les intérêts, & de les ſoutenir même en cas de beſoin par un genre d'argument plus conforme à leur métier, que compatible avec la liberté des débats: Antagoniſtes brutaux & dangereux, qui, pour ſauver l'ame d'un homme, lui paſſent leur épée à travers du corps.

Pour remedier à ces inconveniens, l'Auteur voudroit que les *Eſprits-forts* ſe réunîſſent tous en un ſeul Corps, ou en une ſeule Communauté générale, qui eût ſes Loix & ſes Réglemens, & qui érigeât des Académies, où l'on inſtruiroit les Candidats, & l'on préſcriroit à chacun des fonctions proportionnées à ſes talens & à ſa capacité.

Il y auroit dans ces Académies divers degrez, à l'imitation de ceux qui ſont en uſage dans les Univerſitez, & qui répondroient à ceux de Bachelier, de Licentié & de Docteur. Les noms par leſquels l'Auteur juge à propos de caractériſer les Grades de ces nouvelles Académies ſont ceux de *Rieur*, d'*Epilogueur*, & de *Paralogicien* ou de *Sophiſte*. Il veut que chacun s'acquitte de ſon devoir, & n'empiéte point ſur ceux d'un Grade plus élevé. Il ſubdiviſe la Claſſe des *Rieurs* en *ſimples Rieurs*, en *Railleurs*, & en *Moqueurs*. Une éducation *naturelle* eſt capable par elle ſeule de qualifier un homme pour entrer dans cette première Claſſe. L'Auteur dit une éducation *naturelle*, par oppoſition à celle où l'on employe le ſecours des Pédans, dont tout le fruit eſt de jetter leurs pupiles dans des exercices préjudiciables aux yeux & à la ſanté, & qui ne ſervent qu'à leur embaraſſer la tête, qu'à gêner leurs déſirs, & à aſſervir leur eſprit: au lieu que ſi ces jeunes Eleves étoient abandonnez à eux-mêmes, leurs inclinations couleroient par leurs propres canaux, ſous la direction de l'infaillible lumiere de la Nature, donc le penchant nous porte à railler & à nous moquer. Il n'eſt pas même abſolument néceſſaire de leur apprendre à lire & à écrire; car il y a parmi ceux de cette Claſſe des perſonnes qui s'y diſtinguent ſans ſçavoir ni l'un ni l'autre Chacun d'eux en particulier n'eſt pas d'une grande conſequence; mais ce ſont les Soldats de l'Armée; le nombre en fait la force. Les *Railleurs* pourront ajouter aux éclats de rire quelques plaiſanteries & quelques bons mots ſur les Prêtres & ſur la ſuperſtition; & les *Moqueurs* pourront aller juſqu'à l'inſulte, pourvû toutefois qu'ils ſoient bien aſſurez d'avoir affaire à des gens pacifiques, & que les injures ne fâchent que juſques à un certain degré; ils pourront même alors pouſſer leur pointe juſqu'à donner un cartel; mais, comme on l'a obſervé, il faut que ce ſoit en toute ſureté. Rien ne ſeroit plus ſot, que de s'expoſer à ſortir du monde, pour ſoutenir qu'il n'y en a point d'autre que celui-ci; & ce ſeroit encore pis, ſi par hazard il y en avoit un autre. Car quoique nos *Eſprits-forts* nient fortement les démonſtrations qu'on leur allegue, néanmoins ils n'ont jamais prétendu démontrer évidemment le contraire.

Ceux qui auront envie de briller dans une plus haute ſphère, pourront s'élever au Grade des *Epilogueurs*. Mais quelque envie que l'Auteur ait de leur épargner du travail & de l'étude, il exige qu'ils liſent, ou que ne ſçachant pas lire, ils ſe faſſent expliquer quelques Livres propres à leur donner des lumieres. Il en indique pluſieurs, & il en raconte des effets ſubits & admirables. Les *Epilogueurs* pourront non ſeulement rire, railler & ſe moquer, mais ils pourront encore embaraſſer & embrouiller la converſation, & interrompre tout ce qui aura l'air d'un raiſonnement ſuivi. Ce n'eſt pas qu'il leur ſoit permis d'y faire aucune replique directe; au contraire, cela leur eſt expreſſement défendu, comme n'étant point du reſſort de leur Grade. Il y a un autre moyen plus proportionné à leurs forces pour dérouter un ennemi & ſon argument. Tout l'art & le ſecret conſiſtent à l'aſſommer de difficultez, & de queſtions vives & bruſques, ſans jamais lui laiſſer le tems de répondre, & à les ſoutenir d'un air victorieux : & ſi par hazard il ſe trouve quatre ou cinq *Rieurs*, qui, à un certain ſignal convenu, appuyent ces queſtions d'un grand éclat de rire, le plus grand Docteur ſe trouve *à-quia*, & ſi déconcerté qu'on l'oblige pour le moins à décamper, enſorte qu'on reſte maître du champ de bataille.

Le plus haut rang & le plus grand honneur où l'on puiſſe parvenir, eſt le degré de *Paralogicien* ou de *Sophiſte*. Ce ſont les Chefs & les Philoſophes du Corps; c'eſt à eux ſeuls qu'eſt reſervée la gloire d'établir, de défendre, de diſputer, & d'attaquer en forme : non dans la forme ordinaire, car ce ſeroit donner trop d'avantage aux ennemis que de ſe ſervir de leurs armes, mais dans une forme propre & particuliere à eux-mêmes.

L'Auteur donne enſuite un Plan abregé du ſyſtème qu'on doit ſuivre, & celui d'une nouvelle Logique, digne du ſyſtème auquel elle doit fournir des preuves. Ceux qui voudront s'en inſtruire, pourront conſulter l'Ouvrage même, ou l'Expoſé qu'on en trouve dans la Lettre préliminaire, qui nous a fourni preſque tout cet Article, dans lequel nous nous ſommes ſervis des expreſſions mêmes du Traducteur François. Nous avons appris que c'eſt à Mr. *de Silhouette* que le Public a l'obligation de cette Traduction. Il nous apprend que l'Auteur des *Penſées ſur le Bonheur* eſt un homme d'eſprit, Membre de l'Univerſité d'*Oxford*, & qui n'a de reſſemblance avec le prétendu *Krantzovius*, qu'en ce que ſon nom commence par la même Lettre.

ARTICLE VI.

La Sainte Bible, contenant les Livres de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. Nouvelle Verſion, par CHARLES LE CENE. *A Amſterdam, chez* Michel le Cene, 1741. *deux Tomes, in folio, qui contiennent en tout environ* 327. *feuilles.*

QUoique cet Ouvrage ſoit imprimé en *Hollande*, nous avons cru pourtant qu'il pouvoit apartenir par plus d'un endroit à notre Bibliothèque. L'Auteur en a compoſé la meilleure partie en *Angleterre*, où il a fait un long ſejour, & où il eſt mort enfin. Deſorte que nous pouvons le regarder comme un des Sçavans de la *Grande-Bretagne*.

Ceux qui ont lû le Projet d'une nouvelle Verſion de la Bible que Mr. *le Cene* publia en 1696, peuvent ſe former aiſément une idée de cette Traduction, puiſque l'Auteur a ſuivi aſſez exactement le Plan qu'il s'étoit formé, auquel il ſuffiroit de renvoyer les Curieux, d'autant plus que divers Journaliſtes ne manquerent pas d'en rendre compte lorſqu'il parut *. Mais outre que, d'un côté, ce *Projet* eſt devenu rare, & que de l'autre, la plupart de nos Lecteurs auroient peut-être de la peine à trouver les Journaux où il en eſt parlé, cette nouvelle Verſion eſt trop conſiderable à bien des égards, pour ne pas mériter qu'on la faſſe connoître plus particulierement.

On trouve à la tête du premier Volume un *Avertiſſement de l'Editeur*, qui nous apprend, que ſi le Projet de Mr. *le Cene* eſſuya des Critiques; il eut auſſi des Approbateurs, ſur-tout en *Angleterre*. Un Sçavant de ce païs-là le traduiſit en ſa Langue: on ne ſçait préciſément en quelle année; on ſçait ſeulement qu'il en donna en 1727. une ſeconde Edition, dédiée aux Archevêques & aux Evêques. L'Editeur ajoute, que „ cette Verſion de „ la Bible eſt à la lettre ce que le Ti- „ tre en promet: elle eſt véritablement „ *nouvelle*, c'eſt-à-dire d'un goût tout „ nouveau, & que juſqu'ici on n'avoit „ point vû en Langue *Françoiſe* ". Il expliplique enſuite les raiſons des différences qu'on appercevra dans les caractères de cette Edition. ,, Il faut ſçavoir donc que ,, l'Edition du *Grec*, que *Robert Etienne* ,, publia en 1546. ſur divers Manuſcrits, ,, a ſervi comme de modèle à toutes ,, celles qui ont paru dans la ſuite, & ,, qu'en conſequence de cet uſage, le ,, Texte de *Robert Etienne* a paſſé pour le ,, Texte original & primitif de cette ,, partie de l'Ecriture Sainte *. Cependant ,, on convient, qu'entre les Manuſcrits ,, dont ce ſçavant Editeur ſe ſervit, ,, il y avoit une grande diverſité de leçons, ,, & le nombre de ces *Variantes* ,, s'eſt conſidérablement augmenté par ,, le moyen de tant d'autres Manuſcrits ,, que l'on a déterrez ou collationnez depuis ,, ce tems-là. Ainſi le choix de ,, ces diverſes leçons, pour diſcerner les ,, meilleures, c'eſt-à-dire celles qui ſont ,, le plus vraiſemblablement originales, ,, eſt l'objet & fait l'occupation des Critiques. ,, Chacun s'y détermine à ſa mode, ,, & ſuivant, ou ſes lumieres, ou ,, ſes idées. Mais d'ordinaire, ſans toucher ,, au Texte commun, on renvoye ,, au bas de la page, ou dans le corps ,, du Commentaire, la leçon que l'on ,, croit preférable. Mr. *le Cene* ne s'eſt ,, pas aſtraint à cette méthode: ſouvent ,,

---

* *Voyez entre autres*, *les* Acta Erud. Lipſ. Menſe Maj. 1697. *&* *l'*Hiſtoire des Ouvr. des Sçavans, *Juillet* 1697.

---

* Le Nouveau Teſtament.

„ il a inſéré dans ſon Texte François les „ Leçons *Grecques* qu'il a cru devoir adopter ſur la foi de quelques bons Manuſcrits, quoiqu'elles ne ſoient pas „ dans le Texte ordinaire de l'Original „ ni des Verſions; & ces endroits-là „ ſont imprimez en gros caractères ou „ en *Capitales*. Quelquefois auſſi certains „ endroits du Texte commun lui ayant „ paru ſuſpects, parce qu'ils manquent „ dans un grand nombre d'anciens Manuſcrits, il a jugé à propos que tout „ le monde fût inſtruit de ce qu'il penſoit, & ces endroits-là ſont imprimez „ en caractères *Italiques*". Nous croyons devoir rapporter ici quelques exemples de ces deux eſpeces de différences.

Nous trouvons une Addition conſidérable dans le IV. Chap. de l'Evangile ſelon *St. Luc*, entre les Verſets 5, & 6, où on lit ces paroles en lettres Capitales: JESUS REGARDANT QUELQU'UN CE MÊME JOUR, QUI TRAVAILLOIT LE JOUR DU SABBAT, IL LUI DIT, Ô HOMME, VOUS ÊTES HEUREUX, SI VOUS SÇAVEZ CE QUE VOUS FAITES, MAIS SI VOUS NE LE SÇAVEZ PAS, VOUS ÊTES MAUDIT, ET TRANSGRESSEUR DE LA LOI. Mr. *le Cene* ne nous apprend point dans quel Manuſcrit il a trouvé ce Paſſage, & n'ayant pas ſous la main le Nouveau Teſtament de *Mill*, je ne ſçaurois dire ſi ces paroles ſe trouvent dans pluſieurs anciens Exemplaires; mais je vois dans un Nouveau Teſtament *Grec*, imprimé à *Oxford* l'an 1675. *in* 8., avec un aſſez grand nombre de Variantes au bas des pages, que le paſſage en queſtion ſe lit dans un Manuſcrit de la Bibliothèque de *Cambridge*, lequel avoit apartenu à *Beze*. Voici une autre Addition, tirée du même Manuſcrit: elle ſe trouve au 44. Verſet du XXIII. Chap. de *St. Luc*. JESUS LUI REPONDIT (au bon Brigand) COMME IL ÉTOIT DANS UNE HORRIBLE DÉTRESSE, PRENEZ COURAGE, *je vous aſſure en vérité, que vous ſerez aujourd'hui avec moi dans le Paradis.* On voit auſſi une Addition aſſez conſiderable au 56. Verſet du VI. Chap. de l'Evangile ſelon *St. Jean*: *Comme mon Pere eſt en moi, je ſuis auſſi en mon Pere.* EN VÉRITÉ JE VOUS DIS, QUE SI VOUS NE RECEVEZ LE CORPS DU FILS COMME UN PAIN QUI DONNE LA VIE, VOUS N'AUREZ POINT LA VIE PAR LUI.

Donnons maintenant quelques exemples de Paſſages douteux, qui manquent dans pluſieurs Manuſcrits, & qui, à cauſe de cela, ſont imprimez ici en *Italiques*. Ces paroles du 32. Verſet du V. Chap. de *St. Matthieu*: *Quiconque épouſe une Femme répudiée eſt Adultère*; manquent dans quelques anciens Exemplaires, auſſi-bien que les Verſets 23, & 24, du XXII. Chap.

de *St. Luc*, où il eſt dit, qu'*un Ange apparut du Ciel à* Jeſus-Chriſt, *le fortifiant*, *&* qu'*étant dans une extrême douleur, il redoubla ſes prieres*, *&* qu'*il lui vint une ſueur de grumeaux de ſang, qui couloit juſqu'à terre.* Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir, que l'Hiſtoire de la Femme ſurpriſe en Adultère, qui ſe trouve au commencement du VIII. Chap. de *St. Jean*, eſt auſſi marquée ici en *Italiques*. Tout le monde ſçait qu'elle ne ſe trouve pas dans pluſieurs anciens Manuſcrits: mais peut-être que bien des gens ignorent qu'il en eſt de même de l'Hiſtoire du repentir & de la mort de *Judas*, c'eſt-à-dire, du Verſet 3. & des neuf ſuivans du XXVII. Chap. de *St. Matthieu*: tout cela eſt imprimé ici en *Italiques*, pour apprendre aux Lecteurs qu'on ne trouve point cette Hiſtoire dans quelques anciens Exemplaires. S'il eſt vrai que *St. Matthieu* ne l'a pas rapportée telle qu'on la lit aujourd'hui dans la plupart des Manuſcrits de ſon Evangile, on ne ſera plus obligé de ſe donner la torture pour concilier ſon récit avec celui de *St. Luc* au premier Chap. du Livre des Actes, & toutes les hypothèſes qu'on a inventées pour expliquer comment *Judas*, après *s'être étranglé*, a pû *ſe précipiter & ſe crêver par le milieu, de ſorte que ſes entrailles ſe ſoient répandues*; toutes ces hypothèſes, dis-je, ſeront déſormais inutiles, & on pourra s'en tenir uniquement au récit de *St. Luc*.

L'Editeur de cette nouvelle Verſion de la Bible nous apprend encore dans ſon *Avertiſſement* quelques particularitez de la Vie de Mr. *le Cene*, que nous croyons devoir rapporter ici.

Mr. CHARLES LE CENE nâquit vers l'an 1647. à *Caen*, où il fit ſes premières études. En 1667. il alla étudier en Théologie dans l'Univerſité de *Sedan*, où il demeura juſqu'au mois d'Avril 1669. Revenu Propoſant dans le lieu de ſa naiſſance, il s'y fit eſtimer de tous les Sçavans, & ſur-tout des Paſteurs. Il fut enſuite à *Geneve*, pour y continuer ſes Etudes, & de-là à *Saumur*, & il ne revint à *Caen* qu'au mois de Mars 1672. On ignore quelle fut la première Egliſe qu'il ſervit; on ſçait ſeulement qu'il reçut l'impoſition des mains le 14. de Septembre 1672. Quelque tems après il fut appellé à *Honfleur*, & il s'y maria. Il fut détaché de cette Egliſe à ſa requiſition le 2. de Septembre 1682, & l'année ſuivante il fut appellé à ſervir l'Egliſe de *Charenton*; mais cette Vocation ne put avoir lieu, parce que certaines perſonnes y firent naître des difficultez, qui, bien que levées dans le Conſiſtoire de *Paris*, ne purent être terminées par l'autorité des Synodes, comme elles l'auroient été, ſuivant toutes les apparences à l'honneur de Mr. *le Cene*, ſi la Cour eût voulu permettre la continuation de ces Aſſemblées. L'Affaire traîna donc juſqu'en 1685, que l'Edit révocatif de celui de *Nantes* détruiſit d'un ſeul coup les Egliſes Reformées de *France*.

Mr. *le Cene* ſe refugia alors en *Angleterre:* il eut le bonheur d'y faire paſſer ſa Bibliothèque, & de s'y trouver dans un état aſſez commode pour n'y être pas inutile à divers Paſteurs qui s'étoient menagé la même retraite. Il y vécut avec Mr. *Allix*, & divers autres Sçavans de ce caractère, dans l'intime union qu'il avoit contractée avec eux dans leur commune patrie. Il paſſa enſuite en *Hollande*, & après y avoir demeuré pluſieurs années, il retourna en *Angleterre*, & mourut à *Londres* en 1703.

Il s'occupoit conſtamment de ſa nouvelle Verſion de la Bible; c'eſt à quoi il rapportoit tous ſes ſoins & toutes ſes lectures: il mettoit même à profit ſes Voyages, qui lui donnoient le moyen de conſulter plus de Bibliothèques, & de voir une plus grande diverſité de Sçavans de tous les caractères. L'Editeur de cette nouvelle Verſion, qui eſt le propre Fils de l'Auteur, ajoute, qu'il a repréſenté le Manuſcrit de ſon Pere avec l'exactitude & la fidélité la plus ſcrupuleuſe, & qu'il a pris tous les ſoins poſſibles pour en rendre l'Edition correcte; & nous pouvons aſſurer le Public que ſes ſoins n'ont pas été inutiles. Cette Edition eſt très-belle; le caractère en eſt aſſez gros & liſible; il plaît à la vûë, loin de la fatiguer; & comme les Chapitres ne ſont point partagez en Verſets, mais ſeulement en Paragraphes *, le ſens ne ſe trouve point coupé ni ſuſpendu, & le Diſcours étant ainſi lié & ſuivi, en eſt auſſi plus clair & plus intelligible.

Après cet Avertiſſement de l'Editeur on trouve le *Projet* de Mr. *le Cene*, tel qu'il l'avoit publié lui-même. Ce n'eſt que la première Partie de cet Ouvrage. La ſeconde, que l'Auteur avoit bien annoncée, mais qui n'avoit jamais été imprimée, ſe voit à la tête du ſecond Volume de cette nouvelle Verſion de la Bible. On trouve outre cela au devant de chaque Livre de l'Ancien Teſtament un Avertiſſement qui en fait connoître l'Auteur, qui marque en quel tems il a vécu, à quelle occaſion il a compoſé ſon Ouvrage, & quelques autres particularitez néceſſaires pour l'intelligence des Auteurs ſacrez.

Pour donner maintenant quelque idée

---

* Les Verſets ſont pourtant numerotez à la marge, afin qu'on puiſſe trouver aiſément les paſſages qui ſont citez ailleurs ſuivant la diviſion ordinaire.

de cette nouvelle Verſion, il faut rapporter quelques-unes des principales Régles que l'Auteur s'eſt préſcrites, & qu'il a expoſées dans la première Partie de ſon *Projet*. Elle eſt diviſée en quinze Chapitres: nous en rapporterons les Titres, & nous nous étendrons un peu ſur ceux qui contiennent les Remarques les plus conſiderables.

Dans le PREMIER CHAPITRE l'Auteur établit une thèſe que perſonne ne lui diſputera. C'eſt qu'*il faut apporter une grande application à bien traduire l'Ecriture dans ſon véritable ſens*. Il condamne ceux qui prétendent qu'il faut traduire l'Ecriture Sainte mot à mot, de peur de s'expoſer à la menace de *St. Jean, Apoc.* XXII. 18, 19. Il eſt certain qu'une pareille Traduction feroit entierement barbare & inintelligible. Il faut donc s'attacher à rendre le ſens des Auteurs ſacrez, & les faire parler à-peu-près comme ils ſe feroient exprimez eux-mêmes s'ils avoient écrit dans la Langue dans laquelle on les traduit. Il y a des termes purement *Hébreux*, qu'on a jugé à propos de laiſſer dans les Traductions, ſans en rendre le ſens. On ne ſçait pas, par exemple, pourquoi on a laiſſé le mot de *Raka* au 22. Verſet du V. Chap. de *St. Matthieu*, au lieu de le traduire par celui d'*exécrable*, qui donne une idée juſte de la penſée de *Jeſus-Chriſt*. Moins encore peut-on dire pourquoi dans quelques paſſages on a traduit des mots, que dans d'autres on a laiſſé ſans traduction, comme celui de *Mammon*, qu'on a rendu par celui de *Richeſſes* au XVI. de *St. Luc*, Verſet 9, pendant qu'on l'a laiſſé ſans l'expliquer, *Matthieu* VI. 24. Mr. *le Cene* croit auſſi, qu'au lieu du nom de *Satan*, que *Jeſus-Chriſt* donne à *St. Pierre*, *Matth.* XVI, 23. il vaudroit mieux traduire *Adverſaire*, parce que le nom de *Satan* apartient au Diable, & qu'il n'y a pas d'apparence que le Sauveur ait voulu ainſi qualifier ſon Diſciple.

Dans le SECOND CHAPITRE l'Auteur fait voir que la défenſe de *Moïſe* & de *St. Jean*, d'ajouter à l'Ecriture ou d'en retrancher quelque choſe, ne ſuppoſe pas une Verſion mot à mot, qui ne donneroit ſouvent aucun ſens. Pour ſatisfaire ceux que cette défenſe pourroit rendre un peu trop ſcrupuleux, on en explique ici le véritable ſens. On remarque donc, que dans le ſtile du Vieux Teſtament, que le Nouveau a imité en divers endroits, *ajouter aux Commandemens de Dieu*, c'eſt les violer, en faiſant quelque choſe contre ce qu'ils ordonnent; ce qu'on appelle des *Péchez de Commiſſion* dans les Ecoles Chrétiennes: & que *les diminuer* ou *les retrancher*, c'eſt negliger ou ne pas faire ce qu'ils préſcrivent, comme *Paul Fage* & *Grotius* l'ont fait voir.

Notre Auteur montre enſuite, qu'il eſt quelquefois néceſſaire de ſuppléer dans la traduction d'un paſſage quelques termes qui précedent ou qui ſuivent, afin d'y trouver un ſens parfait. Ainſi il eſt remarqué 1 *Timoth.* II. 14. qu'*Adam n'a pas été ſéduit, mais la Femme, &c.* Les Interprètes ne pouvant accorder cette reflexion de l'Apôtre avec la vérité, diſent qu'*Adam* ne fut pas ſéduit par le Serpent, mais *Eve*: ou que *St. Paul* dit, qu'*Adam* ne fut point ſéduit, parce que l'Ecriture n'en parle point, comme pluſieurs veulent que l'Apôtre aux *Hébreux* a dit, que *Melchiſedec n'avoit ni Pere, ni Mere, ni Genéalogie*, parce que *Moïſe* & les Prophetes n'en diſent rien. Mais ſans avoir recours à toutes ces ſubtilitez, il ne faut que repéter le mot *premier* qui ſe trouve dans le Verſet précedent, & traduire qu'*Adam n'a pas été ſéduit* le premier, *mais la Femme*, & toute la difficulté diſparoît, comme l'a remarqué *Druſius*: & c'eſt conformément à cette Remarque que Mr. *le Cene* a traduit le paſſage en queſtion de cette manière: *Ce ne fut pas même Adam qui fut ſéduit le premier, mais la Femme, qui, ſe laiſſant ſéduire, tomba dans la tranſgreſſion.*

Le ſujet du TROISIÈME CHAPITRE eſt exprimé en ces termes: *Que le ſtile de l'Ecriture eſt ſouvent ſi figuré, qu'une Verſion eſt obligée d'exprimer le ſimple ſens.*

„ On ſçait, dit notre Auteur, qu'il y a „ quelquefois dans l'Ecriture des tranſpoſitions de termes, qu'il faut remettre dans leur ordre naturel: qu'il y a „ des fautes dans les Copies, qu'il faut „ reformer: qu'il y a des leçons diverſes d'un même Texte, dont il faut „ preférer l'une à l'autre pour diverſes „ raiſons: que la diverſe Ponctuation d'un „ même mot *Hébreu* lui donne des ſens „ tout oppoſez: qu'il y a des Propoſitions qui paroiſſent négatives, qu'il „ faut prendre interrogativement & affirmativement: qu'il y a des alluſions à „ des uſages & à des coûtumes, qui en „ éclairciſſent l'obſcurité: qu'il y a des „ exagerations qu'il faut moderer: qu'il „ y a un ſens littéral, & un ſens figuré, „ qu'il ne faut pas confondre: qu'il faut „ entendre pluſieurs expreſſions générales, par rapport aux ſujets particuliers „ où elles ſe rencontrent: que l'Ecriture „ s'accommode quelquefois aux opinions „ courantes ſur les choſes naturelles, „ ſans les approuver ou les confirmer: „ qu'il y a des Parenthèſes qui troublent „ le ſens, ſi on ne les marque plus exactement que les Verſions ne le font: „ qu'il y a des manières de parler du „ tems paſſé, de la Nation *Juive* & des „ *Orientaux*, qu'il faut ajuſter à nos idees: que les diverſes circonſtances du „ ſujet, la liaiſon de ce qui précede &

„ de ce qui ſuit, & le but de l'Auteur en „ détermine la ſignification : que les ſi„ gnifications d'un même verbe *Hébreu* „ changent entierement, ſelon les diver„ ſes conjugaiſons : & pluſieurs autres „ régles, qui ſont de la derniere impor„ tance ſi l'on veut donner une con„ noiſſance exacte de ce que l'Ecriture „ enſeigne: mais le Peuple, qui n'a pas „ moins d'intérêt de s'inſtruire de la vo„ lonté de Dieu que les Sçavans, ne poſ„ ſede pas cette connoiſſance, & il de„ meurera toûjours expoſé à ſe tromper „ groſſierement, tant que les Verſions „ demeureront dans l'état où elles ſont."

Mr. *le Cene* éclaircit & juſtifie tout cela par un aſſez grand nombre d'exemples: nous en rapporterons quelques-uns. Il y a des occaſions où l'on ne peut traduire l'Original à la lettre ſans en alterer le ſens. Les *Hébreux* expriment le *Viſage* & la *Colere* par le ſeul mot *Panim*: mais on ne pourroit employer le mot de *Viſage* dans les lieux où ce terme déſigne manifeſtement la *Colere*, ſans corrompre le Texte. C'eſt pourquoi la Verſion de *Geneve* & *Piſcator* ont eu raiſon de traduire ce qui eſt dit au *Pſeaume* XXI. 10. *Tu les rendras comme un Four embraſé au jour de ta Face*; par ces termes: *Tu les rendras comme un Four embraſé au tems de ton Courroux*. On a traduit de même le mot de *Panim* par *Courroux*, ou *Colere*, en divers

vers autres endroits: mais il y en a auſſi pluſieurs, où il ſemble qu'on ait eu tort de conſerver le mot de *Face* ou de *Viſage*: comme, par exemple ce qui eſt dit d'*Anne* au *I. Chap. du premier Livre de Samuel*, *Verſet* 18. *Son Viſage ne fut plus tel* qu'auparavant; où l'on a ajouté le mot d'*auparavant*, qui n'eſt point dans l'Original: la Verſion auroit été plus intelligible, & n'auroit pas exigé d'addition, ſi on avoit traduit, *ſon Indignation ne continua plus.* L'Auteur allegue quantité d'autres paſſages où l'on a conſervé le terme de *Viſage*, ou de *Face*, au lieu d'employer celui de *Colere*, ou d'*Indignation.*

Mr. *le Cene* remarque encore, que les *Orientaux*, dont les Auteurs des Livres de la Bible ont imité & employé le ſtile, exprimoient preſque tout ce qu'ils vouloient dire, par des termes enflez & hyperboliques, qui paroiſſent pleins d'une emphaſe particuliere lorſqu'on les traduit mot à mot dans les Langues *Occidentales*; quoique ceux qui ſont accoûtumez au langage du *Levant* n'y voyent rien de ſi énergique, parce qu'ils ſçavent quelles idées les *Orientaux* attachoient à ces termes pompeux. . . . . . On ne pourroit traduire leurs diſcours mot à mot dans quelques occaſions, ſans faire naître dans l'eſprit des penſées tout oppoſées à celles qu'ils avoient, & qu'ils ont encore re aujourd'hui en s'exprimant de cette manière. Lorſqu'il s'agit de la ruine d'une Ville, ou de quelque malheur particulier, ils diſent, *Que la Terre tremble, que les Etoiles tombent du Ciel, que le Soleil s'obſcurcit, que la Lune n'éclaire plus*, en un mot, que toute la Nature diſparoît. On trouve toutes ces expreſſions, & pluſieurs autres auſſi fortes, au *Chap. XIII. d'Eſaïe Verſ.* 10, où ce Prophete décrit la ruine de *Babylone* de la manière du monde la plus épouvantable, comme ſi elle avoit dû être raſée, & ſi tous ſes habitans euſſent été égorgez par les *Médes.* Il fait preſque les mêmes menaces aux *Iduméens*, & *Joël* aux *Juifs.* Il ne faut néanmoins pas prendre ces termes à la lettre, car ces Prédictions n'ont jamais été accomplies dans toute l'étendue de la ſignification naturelle de leurs termes. Il ſemble donc qu'il faudroit dire en ces lieux, pour exprimer ce que les Prophetes ont voulu dire en leur langue; *Qu'il arriveroit d'effroyables malheurs aux Rois de* Babylone, *aux* Iduméens *& aux* Iſraëlites, *& qu'ils tomberoient entre les mains de leurs Ennemis, qui n'en auroient aucune compaſſion*; car c'eſt uniquement ce que les *Orientaux*, les *Grecs*, les *Latins*, & les *Arabes* d'aujourd'hui entendent par ces expreſſions ſi fortes. *Platon*, *Homere*, & *Atticus* dans *Ciceron*, décrivant quelque miſère de leur tems, diſent en autant de termes, qu'ils croyent *qu'il n'y a plus de Soleil au monde*; & les *Arabes* diſent encore tous les jours, en parlant de quelqu'un à qui il eſt arrivé quelque diſgrace conſiderable, que *ſon Ciel eſt tombé par terre*, ou *a été converti en terre*, comme on le peut voir dans *Maimonides* *, *Grotius* †, &c.

„ On demandera ſans doute, ajoute „ notre Auteur, pourquoi, ſi cette der„ niere méthode de traduire ſimplement „ le ſens des termes eſt preférable à cel„ le qui s'attache ſcrupuleuſement à les „ rendre mot pour mot, on ne traduit „ pas ſimplement le ſens de ces oracles, „ au lieu d'en exprimer tous les termes, „ en omettant le ſens que l'on croit „ qu'il faut leur donner? On répond à „ cette objection, qu'on le fait dans ces „ occaſions, parce qu'il s'agit propre„ ment de faits où la conduite de Dieu „ ou du Sauveur eſt particulierement „ caractériſée, & qu'il ſeroit impoſſi„ ble de trouver dans les Langues *Oc*„ *cidentales* des termes naturels qui rem„ pliſſent préciſement l'idée de ceux de „ l'Original, ſans faire une Paraphraſe „ plutôt qu'une Verſion. Mais de plus, „ comme on ſe propoſe de publier des „ Remarques, qui éclairciront tous les

---

* Moreh Nevoch P. II. Cap. XXIX.

† *Ad* Matth. XXIV. 27, 29.

„ changemens que l'on croit devoir faire dans les Verſions, & qui expliqueront diverſes difficultez qui ſe trouvent „ dans le Texte Sacré, pour s'être trop „ attaché à la lettre, on ne croit pas „ qu'il ſoit abſolument néceſſaire de ſe „ reſtraindre à interpréter ſeulement le „ ſens en quelques lieux". On voit par la fin de ce paſſage, que Mr. *le Cene* ſe propoſoit d'accompagner ſa nouvelle Verſion d'une eſpece de Commentaire; mais apparemment que ſa mort prématurée l'a empêché d'exécuter ce deſſein.

Dans le QUATRIÈME CHAPITRE l'Auteur parle du ſort de ceux qui ſe ſont appliquez à retoucher les Verſions qui étoient en uſage: tels ſont *St. Jerôme*, *Eraſme*, *Pagnin*, *du Jon*, *Tremellius*, *Béze* & Meſſieurs de *Port-Royal*. Ils ont tous été maltraitez par leurs contemporains; mais comme on leur a rendu juſtice dans la ſuite, & qu'on a reconnu la néceſſité de leur travail, Mr. *le Cene* ſe flatte qu'on recevra en bonne part ſa nouvelle Verſion, & qu'on en excuſera les defauts.

Dans le CHAPITRE SUIVANT il traite de la néceſſité de retoucher & de corriger les Verſions Françoiſes de la Bible; & il fait voir encore, qu'il faut plutôt s'attacher au ſens, qu'aux termes & à la lettre.

Le SIXIÈME CHAPITRE eſt deſtiné à

prouver, que *l'abus des Verſions purement littérales eſt la ſource des Superſtitions.* Nous en rapporterons deux exemples: le premier regarde la Superſtition des *Juifs* à l'égard de leurs *Phylactères.* *St. Jerôme* remarque, qu'elle ne vient que de ce qu'ils ont pris à la lettre l'ordre que Dieu leur donna autrefois *de lier ſes Loix à leurs mains, & de les avoir comme une bague ſur le front devant leurs yeux*; Deut. VI. 8. XI. 18. c'eſt-à-dire de les accomplir, & de s'en ſouvenir inceſſamment. Mais l'Interprétation litérale, que les Phariſiens ont établie, quoiqu'ils ne donnaſſent d'ailleurs que trop ſouvent dans l'allégorie, leur a fait croire, que c'étoit un ordre exprès, d'écrire ſur un morceau de Parchemin quelques Verſets du *Chap. XIII. de l'Exode*, & des *Chapitres VI, & XI. du Deutéronome*; ce qui ſe doit faire avec beaucoup de formalitez & de cérémonies, pour ſe les attacher enſuite ſur le front & ſur le bras gauche avec une grande devotion: de ſorte que ceux qui les portent, le plus ſouvent paſſent pour les plus religieux, quoiqu'il n'y ait rien dans le fond de plus ſuperſtitieux, ni de plus ridicule.

L'autre exemple que nous choiſiſſons parmi un aſſez grand nombre que l'Auteur rapporte, eſt celui de l'*Invocation des Saints*, que les *Catholiques Romains* tachent de prouver par une autorité de l'Ecriture Sainte qui n'eſt gueres ſolide. Ils trouvent dans la *Vulgate*, *Gen.* XLVIII. 16, que *Jacob* ſouhaitoit *que ſon nom, & le nom de ſes Peres Abraham & Iſaac fût invoqué* * *ſur ſes Enfans.* Mais *Eſtius* & *Menochius* reconnoiſſent de bonne-foi, aprés *Fagius* & *Eraſme*, que cette façon de parler *Hébraïque* ſignifie ſeulement, que *Jacob* ſouhaitoit que ſa poſterité conſervât l'honneur & la dignité de ſon origine, & qu'elle fût toûjours reconnue pour les dignes deſcendans des Patriarches que Dieu avoit honorez de ſon Alliance. En effet, il ne faut que comparer cette façon de parler avec les autres paſſages de l'Ecriture où elle eſt employée, pour reconnoître qu'elle ne déſigne rien d'approchant de l'Invocation religieuſe. Il eſt dit, que *Joab* ayant battu la Ville de *Rabba*, ne la voulut point prendre que *David* n'eût campé devant elle, de peur que s'il l'avoit priſe, *on n'eût invoqué ſon nom ſur elle*; 2 Sam. XII. 28. Qui ne voit que *Joab* ne craignoit pas qu'on l'invoquât religieuſement à *Rabba*, mais qu'il appréhendoit que les vainqueurs & les vaincus ne donnaſſent ſon nom à la Ville, ou qu'ils ne lui attribuaſſent l'honneur de la victoire, qu'il vouloit reſerver à *David* par affection, ou de peur de s'attirer quelque jalouſie de ſa part, comme les louanges de quelques Femmes en avoient un peu auparavant attiré à *David* de la part de *Saül*? *Eſaïe* prédiſant la Captivité des *Juifs* en *Babylone*, dit qu'alors ſept femmes prendront un homme ſeul, à qui elles s'engageront de ſe nourrir & de s'habiller d'elles-mêmes, *pourvû ſeulement que ſon nom ſoit invoqué ſur elles*. Eſ. IV. 1. Il n'y a perſonne aſſez groſſier, pour s'imaginer que ces femmes demandaſſent à invoquer religieuſement cet homme, & qui ne voye qu'elles devoient ſeulement ſouhaiter de paſſer pour ſes femmes, & de porter ſon nom. La même façon de parler ſe trouve *Eſaïe XLIV*. 5. où il eſt remarqué: qu'au retour de la Captivité l'un diroit; *J'apartiens à Dieu, & que l'autre invoqueroit le nom de Jacob: que l'un écriroit de ſa main, J'apartiens à Dieu, & qu'il invoqueroit le nom d'Iſraël*; & au *Chap. XLVIII.* 2, qu'*ils invoqueroient la ſainte Ville*; c'eſt-à-dire, comme le reconnoiſſent tous les Interprétes, qu'ils prendroient & porteroient le nom & la qualité de Deſcendans de *Jacob* ou *d'Iſraël*, & d'Habitans de *Jeruſalem*; & c'eſt ainſi qu'on le devroit traduire dans les Verſions populaires, qui ne ſçauroient être trop claires, ni trop exactes, afin de prévenir l'erreur & la ſuperſtition. Il ſemble même qu'on devroit traduire tous les endroits où il eſt dit, que le nom de Dieu eſt invoqué ou reclamé ſur les hommes, en diſant ſimplement qu'*ils portent le nom ou la qualité d'Enfans de Dieu*: comme *Gen.* IV. 26: *Deut.* XXVIII. 10: *Nomb.* VI. 27: 2 *Sam.* VI. 2: 2 *Chron.* VII. 14: *Eſa.* XLIII. 7: *Jerem.* XIV. 9: *Joël* II. 32: *Act.* II. 21: IX. 14, 21: & XV. 17: *Rom.* X. 12, 13, 14: 1 *Cor.* I. 2: 2 *Tim.* II. 19: &c. C'eſt ce que reconnoiſſent les plus ſçavans Interprétes de l'Ecriture; & la Remarque de *Hammond* * paroît exacte, que le verbe *Grec* ἐπικαλέομαι ſe prend toûjours en ce ſens dans le Nouveau Teſtament, & que c'eſt toûjours un verbe paſſif, excepté lorſqu'il ſignifie ſeulement *appeller*.

---

* Il y a *reclamé* dans nos Verſions.

Le SEPTIÈME CHAPITRE contient pluſieurs exemples, deſtinez à faire voir que les fautes des Verſions ont ſouvent engagé dans des erreurs, & multiplié les Controverſes. Le premier exemple, auquel nous nous bornons pour abreger, eſt celui d'*Origene*, qui a cru, avec la plupart des *Juifs*, que les méchans ne reſſuſciteront point: il a été trompé par la Verſion des *Septante* & par la *Vulgate*, qui diſent, *Pſ.* I. 5, *Que les impies ne reſſuſciteront point au jour du Jugement*; & *Eſaïe* XXVI. 14, que *les Géans ne reſſuſciteront point*. Mais on ne trouve rien de ſemblable dans l'Original, qui dit ſimplement dans le premier de ces Textes, que *les im-*

---

* Ad 1 Cor. I. 2.

impies perdront leur cauſe quand on les jugera; & dans le dernier, que *les Rephaims*, ou *ceux qui ſont morts, ne vivent plus, & ne ſe peuvent garantir de la mort.* Autrement, s'il falloit s'arrêter aux *Septante* ou à la *Vulgate*, il faudroit auſſi dire que les Médecins ne reſſuſciteront point, puiſqu'ils le diſent en autant de termes au *Pſeaume* LXXXVIII. 11. quoiqu'il y ait ſeulement dans l'Original, *Les Rephaims*, ou *ceux qui ſont morts, ſe réleveront-ils pour chanter vos louanges?*

Les Verſions trop littérales ſont ſouvent ſi obſcures que le peuple n'y entend rien. C'eſt ce que Mr. *le Cene* fait voir dans le HUITIÈME CHAPITRE. C'eſt une eſpece d'énigme, où le peuple ne voit goute, que ce que les Verſions ſont dire à *St. Paul*: *Rom.* XII. 6, 7, 8. *Or ayant des Dons différens, ſelon la grace qui nous eſt donnée, ſoit de Prophetie*, prophetiſons *ſelon l'analogie de la Foi*; *ſoit de Miniſtère*, que ce ſoit *en adminiſtration*; *ſoit que quelqu'un enſeigne*, qu'il donne *enſeignement*; *ſoit que quelqu'un exhorte*, que ce ſoit *en exhortation*. La Verſion s'eſt néanmoins donné la liberté de ſuppléer quelques mots pour exprimer le deſſein du Texte; mais il auroit du moins fallu que le *François* eût été auſſi clair que le *Grec*. Il falloit donc traduire: *C'eſt pourquoi, comme nous avons des Dons différens ſelon la grace qui nous a été donnée, ſi l'on a le Don de Prophetie, qu'on l'exerce par rapport à la Foi*; *ſi l'on a* *reçu la charge de Diacre, qu'on s'applique au Diaconat; ſi l'on a reçu celle d'enſeigner, qu'on s'applique à inſtruire; ſi l'on a reçu celle d'exhorter, qu'on s'arrête à l'exhortation; celui qui a reçu l'emploi de diſpenſer les aumônes, le doit faire fidèlement & liberalement; celui qui eſt établi pour préſider ſur la conduite des autres, le doit faire avec ſoin; celui qui a le ſoin des malades, doit s'en acquitter alaigrement.*

Ce que les Verſions font dire à *Lemec*: *Gen.* IV. 23. *Je tuerai un homme, moi étant navré, même un jeune-homme, moi étant meurtri*, eſt une énigme tout-à-fait obſcure; & les Interprétes ſe partagent tellement lorſqu'ils l'expliquent, qu'on ne ſçauroit auquel s'arrêter. Mais *Abenezra*, *Vatable*, &c. ont fait voir qu'il faut traduire: *Quoiqu'un homme diſtingué m'eût bleſſé à mort, ou qu'un jeune-homme m'eût fait des meurtriſſures, je les tuerois.* Cette Traduction exprime beaucoup mieux, ſuivant Mr. *le Cene*, l'audace & la férocité de *Lemec*, & répond au Verſet ſuivant, où il ajoute, que ſi la mort de *Caïn* devoit être vengée ſept fois doublement, la ſienne le devoit être ſoixante-dix-ſept fois. Mais s'il nous eſt permis de le dire, on ne voit pas bien quelle liaiſon il y a entre l'audace & la férocité de *Lemec*, & la vengeance qui devoit être priſe de ſa mort: & de plus, cette prétendue férocité de *Lemec* n'eſt fondée que ſur ce paſſage même qu'on explique. Il nous ſemble que la manière dont le ſçavant Mr. *Shuckford* a expliqué ce paſſage eſt beaucoup plus naturelle. Il le traduit d'une manière interrogative: *Ai-je tué un homme que je doive être bleſſé pour cela ? ou un jeune-homme pour mon malheur?* Pour faire mieux comprendre le ſens de ce paſſage, Mr. *Shuckford* ſuppoſe, que les Deſcendans de *Caïn* craïgnirent pendant quelque tems, que le reſte de la famille d'*Adam* n'entreprît de venger ſur eux la mort d'*Abel*: on croit que ce fut pour cette raiſon que *Caïn* bâtit une Ville, afin que ſes enfans, demeurant proche les uns des autres, fûſſent mieux en état de ſe réunir pour leur commune défenſe. *Lemec* tacha de diſſiper leurs craintes. C'eſt pourquoi ayant aſſemblé ſa famille, il leur parla à-peu-près de cette manière: ,, Pourquoi troublerions-nous la ,, tranquillité de notre vie par des dé,, fiances mal fondées? Quel mal avons,, nous fait, que nous ſoyons toûjours ,, dans la crainte? Nous n'avons tué ,, perſonne, nous n'avons pas fait la ,, moindre injure à nos Freres de l'autre ,, famille; & certainement la raiſon doit ,, leur apprendre, qu'ils ne peuvent avoir ,, aucun droit de nous nuire. Il eſt vrai ,, que *Caïn*, un de nos Ancêtres, tua *A*,, *bel* ſon frere: mais Dieu a bien vou,, lu pardonner ce crime, au moins juſ-

„ qu'à menacer de punir ſept fois au
„ double quiconque oſeroit tuer *Caïn.*
„ S'il eſt ainſi, ceux qui auroient la har-
„ dieſſe de tuer quelqu'un de nous,
„ devroient s'attendre à une punition
„ beaucoup plus rigoureuſe encore : ſi
„ *Caïn* eſt vengé ſept fois, *Lemec*, ou
„ qui que ce ſoit de ſon innocente fa-
„ mille, ſera vengé ſoixante-dix-ſept
„ fois * ".

Dans le CHAPITRE NEUVIÈME on fait voir, que le peu d'exactitude des Verſions fait ſouvent contredire l'Ecriture, ou lui fait dire tout le contraire de ce qu'elle enſeigne, en confondant des choſes tout-à-fait diſtinguées. L'Auteur en rapporte un très-grand nombre d'exemples: nous n'en citerons qu'un ſeul, & pour éviter la peine de choiſir, nous nous en tiendrons au premier.

La plupart des Verſions font dire à Dieu, parlant à *Moïſe*, qu'*il n'a point été connu à* Abraham, *à* Iſaac *&* *à* Jacob *par ſon nom de Jehova* (ou d'Eternel). *Exod.* VI. 3. quoique Dieu eût dit expreſſement au premier de ces Patriarches: *Je ſuis Jehova qui vous ai tiré d'*Ur *des*

---

* Voyez *Shuckford*, Hiſtoire du Monde ſacrée & profane, *Tom. I. Liv. I pag.* 9-11. de la Traduction *Françoiſe.* Et Journal Littéraire, *Tom. XV. Part. I. pag.* 8.9.

des Chaldéens: *Gen.* XV. 7. & qu'*Abraham* eût dit lui-même au Roi de *Sodome*: *J'ai élevé mes mains à Jehova le Très-Haut.* Les Théologiens & les Commentateurs ſe ſont donné beaucoup de peines pour lever cette eſpece de contradiction *: notre Auteur la leve facilement, en remarquant après *Dorſchée*, *Gataker* & *Colomiez*, que la particule *Hebraïque lo* ſe prend ſouvent interrogativement. Suivant cette Remarque il faut traduire le paſſage en queſtion de cette manière: *N'ai-je pas même été connu d'eux par mon nom d'Eternel?* Ce qui fait évanouir juſqu'à l'ombre même de la contradiction.

Nous nous contenterons de rapporter les Titres des quatre Chapitres ſuivans. CHAPITRE DIXIÈME: *Le peu d'exactitude des Verſions confond ſouvent les choſes, les lieux, les perſonnes & ce qui les concerne.* CHAPITRE ONZIÈME: *Abus des Verſions, lorſqu'elles ont voulu exprimer les Monnoyes ou les Meſures dont l'Ecriture parle.* CHAPITRE DOUZIÈME: *Les Verſions confondent ſouvent les perſonnes, les païs & les actions dont il eſt fait mention dans la Bible.* CHAPITRE TREIZIÈME: *Les Verſions confondent preſque tous les Animaux dont l'Ecriture parle, ou les métamorphoſent en autre choſe.*

Le CHAPITRE QUATORZIÈME eſt plus in-

---

* Voyez en particulier *Glaſſ.* Philol. ſacr. *Lib. IV. Tract. I. Obſerv. V. Col. m.* 1176, 1177.

intéreſſant: on y fait voir que le peu d'exactitude des Verſions ſert quelquefois de prétexte à l'endurciſſement des méchans & des Voluptueux, ou à l'impieté des Libertins, & à diverſes chimères. Rapportons-en quelques exemples. Lorſque les Libertins liſent ce que les Verſions font commander à Dieu, *Oſée* I. 2. Ils ne manquent pas d'en prendre occaſion de profaner l'Ecriture ſainte, comme autrefois *Fauſte* & *Secundin*, *Manichéens*, qui tiroient un argument de cette Hiſtoire pour rejetter le Vieux Teſtament. Ceux même qui ont le plus de reſpect pour ce Livre ſacré, ſont ſcandaliſez de voir un Prophete entretenir les debauches d'une proſtituée. Il y a même eu des Docteurs aſſez déréglez pour croire, que Dieu diſpenſe quelquefois de l'obligation d'obéir aux Loix de la pureté. Quelques autres prétendent que cela ne ſe paſſa qu'en viſion, quoique le Texte en parle comme d'une action très-réelle, & que Dieu ne ſoit pas capable d'inſpirer des idées ſales & criminelles. Il y en a qui ont regardé cette Hiſtoire comme une Parabole, par laquelle *Oſée* repréſenta aux *Iſraëlites*, que Dieu ne les reconnoiſſoit pas plus comme ſes Enfans, qu'il n'étoit capable d'épouſer une proſtituée, & de ſe charger d'enfans qui auroient ſuivi ſon exemple. Enfin *Luther*, *Calvin* &

quelques autres ont cru qu'*Oſée* n'épouſa pas une debauchée, & qu'il n'engendra pas des bâtards; mais qu'il les qualifie ainſi, pour repréſenter aux *Iſraëlites*, quelle horreur ils devoient avoir de leur conduite, qui reſſembloit à une proſtitution perpetuelle, puiſqu'ils le regardoient avec tant d'averſion, s'imaginant que ſa femme étoit déréglée. Mais ſi cela étoit vrai, Dieu lui auroit ordonné de dire une fauſſeté très-criminelle. Il étoit beaucoup plus naturel de conſiderer avec *de Lira*, *Geſner*, *Glaſſius*, *&c.* que c'eſt le ſtile de l'Ecriture & de toutes les langues, de donner aux perſonnes, & aux choſes inanimées mêmes, des qualitez qu'elles ont eues auparavant, quoiqu'elles ne les ayent plus lorſqu'on en parle, comme lorſque ceux qui avoient été guéris de l'aveuglement, de la ſurdité & du boitement, ſont encore appellez *des aveugles*, *des ſourds & des boiteux*, *Matth.* XI. 5. *Jean.* IX. 17. & que *Simon* eſt nommé *lépreux*, & *Matthieu Péager*, l'un, après avoir été guéri, & l'autre, après avoir abandonné ſon emploi; *Matth.* XXVI. 10. X. 13. Pourquoi donc ne concevra-t-on pas bien que la Femme d'*Oſée* avoit été une debauchée, & ſes Fils des abandonnez, avant qu'il l'épouſât; n'y ayant rien dans l'action d'épouſer une pareille Femme qui fût contraire à la Loi, qui ne défendoit ces ſortes de mariages qu'aux Sacrificateurs;

Levit.

Lev. XXI. 7, 24; & qui ſuppoſoit, lorſqu'elle donnoit aux autres la permiſſion de les contracter, que ces Femmes ſe conduiroient honnêtement à l'avenir? Il n'y a rien dans cette conduite qui fût indigne du Prophete, & qui ne répondît aux deſſeins de Dieu à l'égard de ce Peuple qu'il épouſoit, & qu'il adoptoit, nonobſtant ſa mauvaiſe conduite précedente: & l'exemple de la Femme *d'Oſée*, qui avoit renoncé à ſes deſordres, & à laquelle ce Prophete avoit fait l'honneur de l'épouſer, étoit tout-à-fait propre à faire comprendre aux *Iſraëlites*, qu'ils étoient indiſpenſablement obligez de renoncer à leur corruption, s'ils vouloient que Dieu les traitât favorablement, de peur qu'après leur avoir donné tant de marques d'amour, il ne les répudiât comme des infames. Il faut donc traduire l'ordre de Dieu de cette manière: *Allez épouſer une Femme qui a été tout-à-fait proſtituée, avec des Fils qui ont été entierement abandonnez à la proſtitution, &c.*

Cette Remarque eſt plus importante qu'elle ne paroît d'abord. Toutes les Verſions font dire à J. C. que *les Proſtituées précederont les Sacrificateurs dans le Royaume de Dieu*; *Matth.* XXI. 31. & à *St. Paul*, que *Dieu juſtifie l'impie*; *Rom.* IV. 5. Et il y a des Théologiens qui ne font pas ſcrupule de ſoutenir ſur cela, que ceux qui perſevèrent encore dans le crime après avoir reçu la connoiſſance de Dieu & de J. C., ne laiſſent pas de paſſer pour juſtes devant Dieu, pourvû qu'ils croyent ſeulement qu'ils ſont juſtifiez; quoique toute l'Ecriture declare expreſſement, que Dieu n'abſoudra jamais les pécheurs, s'ils n'abandonnent leurs péchez, & que les impies n'entreront jamais dans le Royaume de Dieu. Il falloit donc abſolument traduire: *Celles qui ont été proſtituées vous précedent dans le Royaume de Dieu. Celui qui croit en celui qui juſtifie*; *Celui qui avoit été impie, &c.*

Les Libertins s'imaginent que Dieu regarde le crime d'un œil indifférent, lorſqu'ils liſent ce que les Verſions font dire à *Balaam*: *Nomb.* XXIII. 21. *Il n'a point apperçu d'iniquité en* Jacob, *ni vû de perverſité en* Iſraël. Et les plus craignant Dieu ſont obligez de recourir à des explications pour juſtifier cet oracle. Suivant les uns, *Balaam* entendoit par l'iniquité & par la perverſité les Idoles, que les *Hébreux* nomment ſouvent la vanité, l'iniquité & la perverſité; mais cela ne peut avoir lieu ici, puiſque Dieu en avoit non ſeulement vû parmi les *Iſraëlites*, mais qu'il avoit même puni ſévèrement leur idolâtrie; *Exod.* XXXII. 9, 10. *Deut.* IX. 13. Les autres veulent que ces termes ſignifient les grands crimes qui régnoient parmi les autres Peuples, & dont les *Iſraëlites* n'étoient pas coupables;

mais cela ne peut encore être vrai, puiſque Dieu leur reproche les plus grandes énormitez, & que les moindres fautes qu'ils commettoient, étoient d'autant plus atroces, qu'ils étoient le Peuple de Dieu. Cela auroit même été oppoſé au conſeil pernicieux que *Balaam* donnoit à *Balac*, de leur tendre des piéges pour les rendre odieux à l'Eternel. Il y en a qui prétendent, que Dieu ne voyoit & n'appercevoit point leur iniquité & leur perverſité, parce qu'il les pardonnoit comme s'il ne les avoit jamais vûës; mais, comme *Calvin* l'a remarqué, cette explication n'eſt qu'une échapatoire: car les termes de *Jacob* & d'*Iſraël* ne déſignent pas ſeulement les gens de bien qui ſe repentoient, & à qui Dieu pardonnoit leurs fautes, mais tout le Corps de la Nation en général, que Dieu avoit ſouvent puni de ſes crimes; & cela n'auroit pas été moins oppoſé au deſſein de ce faux Prophete, qui promettoit à *Balac* de les rendre criminels. Il faut donc remarquer avec *Gatacker*, & pluſieurs autres, que les termes *Hébreux* que l'on traduit *appercevoir & voir*, ne déſignent pas la *ſimple vûë* des choſes, car à cet égard Dieu voit tout, les plus grands crimes, auſſi-bien que les meilleures actions; mais une *vûë d'approbation*, comme lorſqu'il eſt dit que *Dieu vit* Noé, *Gen.* VII. 1. & qu'*il regarde les humbles & les affligez*; *Eſa.* LXVI. 2.

c'eſt-à-dire qu'il approuva *Noé*, & qu'il regarde favorablement les affligez ; & au même ſens qu'il eſt dit, qu'*il ne voit point les outrages, Proverb.* XVIII. 5. & *que ſes yeux ſont trop purs pour voir le mal*; *Abac.* I. 13. c'eſt-à-dire qu'il ne les approuve pas. Il faut encore remarquer, que la particule *Hébraïque Beth*, que l'on traduit *en*, ſignifie très-ſouvent *contre*, comme les Verſions l'ont très-bien traduite, *Exod.* XIV. 25: XX. 16: *Nomb.* XII. 1: XXIII. 23: *Eſa.* XXI. 13. Il faut auſſi remarquer que le mot *Hébreu*, que l'on a traduit *iniquité*, *perverſité*, déſigne ſouvent l'outrage & la vexation, comme *Job*, V. 6, 7: XV. 35: *Pſ.* VII. 14: &c. Il faut donc traduire ce texte : *Il n'approuve point l'outrage contre les deſcendans de* Jacob; *il n'approuve point la vexation contre les deſcendans d'*Iſraël; ce qui ferme la bouche aux Libertins, & eſt très-conforme à tout ce que *Balaam* dit & fit dans cette occaſion.

Dans le QUINZIÈME ET DERNIER CHAPITRE de cette première Partie du Projet, on fait voir que les termes équivoques de l'Original ont ſouvent donné occaſion aux Verſions de tomber dans l'illuſion, & d'y faire tomber ceux qui les liſent. En voici un exemple, le ſeul que nous rapporterons pour abreger.

Les Interprètes ſe donnent beaucoup de peine pour expliquer ce que les Verſions font dire à *St. Paul*, que *la Femme ſera ſauvée en engendrant des Enfans*; 1 *Tim.* II. Les uns, comme *St. Epiphane*, entendent *Eve* par la Femme, qu'ils diſent qui fut ſauvée en engendrant la Semence bénite qui devoit écraſer la tête du Serpent. Mais ſi l'Apôtre eût voulu dire cela, il ne ſe ſeroit pas exprimé au Futur, mais au Préſent, ou au Paſſé, comme il avoit fait dans les Verſets précedens. Les autres, comme *Calvin*, &c. le rapportent à toutes les Femmes, comme ſi l'Apôtre avoit voulu les conſoler, & les empêcher de ſe deſeſpérer, en ſe ſouvenant que la Femme a engagé tous les Hommes dans le péché, & en même tems les encourager à produire des Enfans, comme à un devoir qui leur ſeroit ſalutaire & agréable à Dieu. Les autres n'étendent ce Salut qu'à leur délivrance des douleurs & des peines de l'enfantement. Il y en a qui l'étendent au Salut éternel, comme ſi les douleurs de l'accouchement expioient leurs péchez. Quelques-uns enfin ne veulent pas que l'Apôtre attribue leur ſalut à l'action de produire des Enfans, mais à ce qui ſuit dans le Texte.

Mais ſans entrer dans ces ſpéculations, qui ont toutes autant & plus de difficultez que le Texte même, il eſt manifeſte que l'Apôtre veut dire, qu'encore que les Femmes n'ayent pas le droit d'enſeigner publiquement, comme il l'avoit prouvé dans les Verſets 9, 10, 11, 12. l'eſpérance du Salut ne leur eſt pourtant pas ôtée, pourvû qu'elles élevent & qu'elles inſtruiſent leurs Enfans, & qu'elles gouvernent leur Famille ſaintement: car le terme de l'Original ne déſigne pas plus la géneration propre des Enfans, que leur éducation, comme *St. Chryſoſtôme* l'a remarqué, & comme on le peut voir dans les Septante, *Gen.* L. 23: *Ruth*, IV. 17: 2 *Sam.* XXI. 8, où ils traduiſent le verbe *Hébreu Jalad* par celui dont l'Apôtre ſe ſert, quoiqu'il ne ſoit queſtion en ces lieux que de l'Education de ceux qui ſont appellez engendrez. Car les Enfans de *Makir* fils de *Manaſſé* ne furent pas engendrez ſur les genoux de *Joſeph*, ils y furent ſeulement élevez; *Nahemi* n'engendra pas *Obed*, mais elle l'éleva; & *Michal* n'étoit pas la Femme d'*Hadriel*, mais *Merob*, & elle n'avoit point d'Enfans, mais elle éleva ceux de *Merob* à *Hadriel*, comme la Verſion de *Geneve* l'a très-bien traduit dans ces textes. Les *Juifs* remarquent à ce ſujet, qui quiconque éleve un Pupile dans ſa maiſon, eſt dit dans l'Ecriture l'avoir engendré. C'eſt en ce ſens qu'*Aholibama* eſt appellée la Fille de *Hana*, & la Fille de *Tſibbon, Gen.* XXXVI. 2: la Fille propre de *Hana*, & la Fille adoptive de *Tſibbon*, ou élevée par lui; & il eſt dit que *Moïſe* fut le Fils de la Fille de *Pharaon*,

raon, parce qu'elle prit ſoin de ſon éducation; *Exod.* II. 10. C'eſt peut-être auſſi en ce ſens, que les deſcendans d'*Aron* ſont appellez les deſcendans de *Moïſe*; *Nomb.* III. 1. Il faut donc traduire le texte de *St. Paul* de cette manière: *Elle ſera néanmoins ſauvée, en élevant & en inſtruiſant des Enfans, enſorte qu'ils perſeverent dans la Foi, dans la Charité, dans la Sanctification & dans la Modeſtie.*

La SECONDE PARTIE du Projet de Mr. *le Cene* eſt diviſée en neuf Chapitres, nous en rapporterons les Titres, & nous en extrairons les remarques qui nous ont paru les plus importantes ou les plus curieuſes.

Voici le Titre du PREMIER CHAPITRE: „ *Il faudroit rétablir les Livres* „ *de la Bible dans l'ordre du tems où ils ont* „ *été compoſez: celui que les* Juifs *& les* „ *Chrétiens leur donnent confondant la ſainte* „ *Hiſtoire* ".

L'Auteur commence ce Chapitre par donner un détail de la manière dont les *Juifs* diviſent les Livres ſacrez. Nous ne la rapporterons pas, parce qu'elle eſt aſſez connue: mais nous croyons devoir tranſcrire ici ce que Mr. *le Cene* dit ſur une des prérogatives que les *Juifs* attribuent à *Moïſe*, au deſſus des autres Prophetes: c'eſt d'avoir eu communication avec Dieu par une conjonction immédiate de ce qui lui étoit revélé avec ſon Eſ-

Eſprit. „ Cette prérogative n'eſt rien
„ moins qu'inconteſtable, & on ne la peut
„ inférer néceſſairement de ces façons
„ de parler qui ſe trouvent *Nomb.* XII.
„ 6, 7, 8: *Exod.* XXXIII. 11. *Je parlerai*
„ *à lui face à face & bouche à bouche*, qui ne
„ déſignent ni une Revélation immédiate
„ à ſon Eſprit de ce qui lui étoit revélé,
„ ni une connoiſſance tout-à-fait claire
„ & diſtincte de la Nature, des Proprie-
„ tez & des Actions de Dieu du côté
„ de *Moïſe.* Car rien n'empêche d'attri-
„ buer ces paroles à un Ange qui re-
„ préſentoit la perſonne de Dieu, en-
„ ſorte qu'on entende que Dieu parloit
„ à *Moïſe* lorſqu'il lui declaroit ſes or-
„ dres & ſa volonté par ſon Ange. Il
„ n'y a rien de plus commun dans l'E-
„ criture, que de rapporter à Dieu ce
„ que les Anges font par ſon autorité,
„ & lorſque ces Eſprits ſont honorez du
„ caractère d'Ange ou d'Envoyez, l'E-
„ criture leur donne même la qualité de
„ *Dieux* & de *Souverains*; comme on le
„ peut voir en beaucoup de lieux que *Bux-*
„ *torfe* a raſſemblez dans ſa Grammaire.
„ Pour être convaincu de cette vérité, il
„ ne faut que comparer ce qui eſt dit *Gen.*
„ XVI. 10, avec le Verſet 13. du même
„ Chapitre, & avec le Verſet 12. du Cha-
„ pitre XXII. & ce qui eſt dit *Gen.* XVIII.
„ 2, avec le Verſet 13; car l'Ange de
„ Dieu qui parla à *Agar* eſt diſtinctement

„ nom-

,, nommé *Dieu*, ou *l'Eternel Souverain*, de ,, même que celui qui dit à *Abraham*: *Maintenant j'ai connu que vous craignez* DIEU, ,, *puiſque vous n'avez pas épargné votre Fils* ,, *unique pour moi*; & l'on voit *Gen.* XXXI. ,, 13, que l'Ange qui parla à *Jacob* s'appel- ,, la le *Souverain* ou *le Dieu de Bethel*, à qui ,, *Jacob* avoit fait un vœu lorſqu'il fuyoit ,, devant ſon Frere *Eſaü*; car il eſt con- ,, ſtant que c'eſt l'Ange qui parle en ce lieu, ,, comme on le peut voir au Verſet 11.

,, On dira peut-être que cet Ange ne ,, ſe nomme pas *Jehova*, mais *El*, c'eſt-à- ,, dire *le Fort*. Mais outre que ce dernier ,, nom ne déſigne pas moins Dieu que le ,, premier, il eſt conſtant que celui qui eſt ,, déſigné en ce lieu, eſt nommé *Jehova*, ,, *Gen.* XVIII. 13. C'eſt ainſi que cet Ange ,, avec qui *Jacob* combattit, s'appella *Elohim*, ou le *Souverain*, *Gen.* XXXII: car ,, *Oſée* declare en termes exprès que c'é- ,, toit un Ange, *Oſée* XII. 5. & *Jacob* le ,, nomme le *Souverain*, ajoutant qu'il a vû ,, Dieu face à face, & appellant le lieu mê- ,, me où cela lui arriva, *Peniel*, c'eſt-à-dire ,, la *Face de Dieu* ou *du Fort*. On peut re- ,, marquer qu'*Oſée* ne le nomme pas ſeu- ,, lement *Elohim*, ou le *Souverain*, mais *Jehova*, ou *Dieu*; Verſ. 6. C'eſt ainſi qu'il ,, eſt dit *Exod.* XIII. 21, que *Jehova* ou ,, Dieu *marchoit à la tête des Iſraëlites*, & ,, qu'il eſt néanmoins remarqué, de peur ,, qu'on ne s'y abuſât, que c'étoit un An-

,, ge de Dieu, *Exod.* XIV. 19; XXIII. 20;
,, XXXII. 4. L'Ange envoyé à *Gedeon* eſt
,, auſſi nommé *Jehova*, *Jug.* VI. 12, 14, 16.

,, Rien n'empèche donc que ces façons
,, de parler: *Je parlerai à lui bouche à bou-*
,, *che, & face à face*; & ce qui les préce-
,, de: *Moi Dieu, s'il y a quelque Prophete*
,, *parmi vous, je lui apparoîtrai en Viſion,*
,, *je parlerai à lui en ſonge, mais il n'en ſe-*
,, *ra pas ainſi à l'égard de mon Miniſtre Moïſe*;
,, ne ſignifient, moi l'Ange de Dieu, qui
,, repréſente ſa perſonne, & qui ſuis ſon
,, Miniſtre établi pour conduire & pour
,, gouverner ſon Peuple; je ferai connoî-
,, tre à l'avenir aux Prophetes ſa volon-
,, té par des Viſions, ou par des Appari-
,, tions que je repréſenterai à leurs yeux,
,, ou à leur eſprit & à leur imagination,
,, & par des Songes; mais je traiterai
,, plus familierement avec mon Miniſtre
,, *Moïſe*; je parlerai à lui bouche à bou-
,, che, il ne verra pas Dieu dans des
,, Enigmes ou dans des Emblèmes & des
,, Figures; c'eſt-à-dire, il entendra pro-
,, noncer diſtinctement ce que je lui re-
,, vélerai de la part de Dieu. Cette ex-
,, plication n'a rien de forcé, & ce qui
,, eſt rapporté *Exod.* XXV. 22, & *Nomb.*
,, VII. 8, 9, la confirme clairement, &
,, détruit celle que l'on donne ordinaire-
,, ment à ces paroles, leur faiſant ſigni-
,, fier que Dieu ſe reveloit à lui, ſans
,, que ſes ſens extérieurs, ou ſon imagi-

„ nation & les facultez de ſon eſprit „ y eûſſent aucune part, & ſans qu'il ſe „ repréſentât à lui aucune eſpece ex„ preſſe ou imprimée de ce qui lui étoit „ revélé dans aucun de ſes ſens par une „ conjonction immédiate avec ſon Eſ„ prit. Car *Moïſe* remarque lui-même, „ que Dieu ou l'Ange parloit à lui par „ une voix articulée, & de la même „ manière que les hommes ont accoûtu„ mé de s'entretenir enſemble.

„ Mais outre cette refléxion, il eſt „ conſtant que Dieu avoit établi un An„ ge ſur le Peuple; non ſeulement pour „ le garder dans ſa route, & pour le „ conduire dans le Païs qu'il lui avoit „ promis, mais auſſi pour lui declarer „ ſes ordres, ſes promeſſes & ſes mena„ ces, & pour le punir de ſes péchez „ & de ſes deſobéïſſances, ou pour les „ pardonner lorſqu'il s'en repentoit, „ Dieu l'ayant revêtu de ſon autorité, „ *& lui ayant même donné ſon nom, Exod.* „ XXIII. 20, 21, 22: & ayant expreſſé„ ment défendu de l'irriter, & ordonné „ *d'écouter ſa voix, de lui obéïr, de prendre* „ *garde de le fâcher; avec promeſſe que ſi le* „ *Peuple lui obéiſſoit, & pratiquoit tout ce* „ *qu'il lui diroit de ſa part, il triompheroit* „ *de tous ſes ennemis.* Ce qui montre ma„ nifeſtement que toutes les Revélations, „ tous les Ordres, & tous les Com„ mandemens dont Dieu honora *Moïſe*,

„ lui furent addreſſez par cet Ange, & „ par conſequent que tout ce que Dieu „ lui promettoit qui lui arriveroit, en l'aſ- „ ſurant qu'*il parleroit à lui bouche à bouche, & face à face*, s'exécuteroit par le „ miniſtère de l'Ange. Outre que Dieu „ declare qu'il parlera *à lui bouche à bouche*, de la même manière qu'il ſe mani- „ feſtera aux autres Prophetes: or il eſt „ conſtant que Dieu ne leur apparoiſſoit „ & ne ſe manifeſtoit à eux par des Vi- „ ſions ou dans des Songes, que par le „ miniſtère de l'Ange, comme tous les „ Docteurs *Juifs* en conviennent, & par „ conſéquent Dieu ne parloit auſſi à *Moïſe* bouche à bouche, que par la média- „ tion & par l'entremiſe de ce même „ Ange. A quoi on peut ajouter, qu'il „ n'eſt nullement vraiſemblable, que „ Dieu ſe ſoit montré lui-même immé- „ diatement, après avoir ainſi établi ſur „ ce Peuple ſon Ange pour ſon Miniſtre, „ & pour l'Interpréte de ſes volontez. „ Il ſemble même que la Majeſté de Dieu „ ne devoit pas ſe ravaler juſqu'à ſe „ communiquer ſi vulgairement à un „ Peuple ſi charnel & ſi rebelle, & qu'il „ étoit plus digne de ſa grandeur de de- „ meurer dans les Cieux, qu'il a choiſis „ pour ſon Palais, où il donne ſes or- „ dres à ſes Anges, & d'où il les envoye „ pour conduire tout l'Univers.

„ Tous les *Juifs* demeurent d'accord,

„ que Dieu n'agit dans la Nature que par ſes Anges, & pluſieurs Chrétiens croyent avec le ſçavant *Vaſquez*, que Dieu n'a rien fait ni voulu faire immédiatement avec les Patriarches, ni avec le Peuple d'*Iſraël*; mais qu'il a donné cette commiſſion à ſon Ange, qu'il avoit revêtu d'un plein-pouvoir; & que c'eſt pour cette raiſon que l'Hiſtoire ſacrée rapporte toute la conduite & les actions de cet Ange à Dieu, parce qu'il ſoutenoit le caractère de ſon premier Miniſtre, & qu'il ſuivoit exactement ſes ordres. On ne peut douter que cette remarque ne ſoit d'un grand uſage pour faire comprendre pluſieurs Hiſtoires de l'Ancien Teſtament, où Dieu eſt repréſenté tentant & éprouvant ce Peuple, pour ſçavoir dans quelle diſpoſition d'eſprit il étoit, comme s'il ne l'avoit pas ſçû. Pluſieurs Théologiens croyent réſoudre cette difficulté, en niant que Dieu ait une Préſcience infaillible des actions libres des hommes; mais quoiqu'il ſuffiſe pour le Gouvernement de l'Univers, que Dieu ſçache parfaitement toutes les penſées, les paroles & les actions des hommes, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'il connoiſſe dans cette vûë ce qui doit arriver librement; il y a néanmoins quelque témérité à dire qu'il ne le puiſſe pas connoître, ou qu'il ne le

„ connoiſſe pas actuellement; puiſqu'il eſt „ impoſſible de concevoir autrement qu'il „ puiſſe les produire avec certitude. C'eſt „ ce qui oblige la plupart des Docteurs „ à reconnoître la Préſcience en Dieu, „ même à l'egard des actions libres, en „ la ſoûmettant néanmoins à ſa volonté; „ c'eſt-à-dire, que Dieu peut bien, ſelon „ eux, les connoître, s'il veut, avant „ qu'elles arrivent, mais qu'il peut auſſi „ les ignorer, s'il ne veut pas les préconnoître. Mais le plus grand nombre „ reconnoiſſant une Préſcience abſolue „ & infaillible de toutes choſes en Dieu, „ on veut, après *St. Auguſtin*, que lorſqu'il eſt dit que Dieu tentoit les *Iſraëlites* pour ſçavoir ce qu'ils feroient, „ il faut entendre le verbe Actif, qui ſignifie *ſçavoir*, en un ſens tranſitif, „ comme s'il étoit dans la Conjugaiſon „ *Hiphil*, ou *Piel*, & qu'au lieu de le traduire *pour ſçavoir*, il faut le traduire „ *pour faire ſçavoir*, comme ſi Dieu s'étoit „ propoſé dans ſes actions de faire connoître à ceux qui étoient tentez, ou „ aux autres, leurs vertus ou leurs vices; mais outre que c'eſt faire violence au Texte qui eſt exprimé dans la „ première Conjugaiſon *Kol* des *Hébreux*, „ qui eſt purement active, Dieu dit formellement, *Gen.* XXII. 12, que ce fut „ lui-même qui connut qu'*Abraham le* „ *cragnoit*; & à qui fit-il alors connoî-

„ tre cette vertu d'*Abraham?* Fut-ce „ à *Abraham* lui-même, ou à *Iſaac?* „ Au contraire, ce fut *Abraham* qui la „ fit connoître à Dieu; & il ſe connoiſ- „ ſoit ſans doute lui-même, ſans que „ l'Ange lui donnât cette louange.

„ Il eſt donc beaucoup plus naturel „ de dire, que tout ce qui eſt attribué „ à Dieu dans les paſſages où il eſt par- „ lé de ſes Tentations, comme s'il les a- „ voit faites lui-même, ſe doit rappor- „ ter à cet Ange qui ſoutenoit le carac- „ tère de Dieu, & en qui il avoit mis „ ſon nom, & qui s'appelloit *Dieu*, parce „ qu'il étoit revêtu de ſon autorité, & „ qu'il agiſſoit de ſa part avec *Abraham*, „ avec *Moïſe* & avec le Peuple d'*Iſraël*; „ enſorte que cet Ange, en qualité de „ ſon premier Miniſtre & de ſon Am- „ baſſadeur, tenta *Abraham*, le Peuple & „ les autres, ſoit par un ordre exprès de „ Dieu, ſoit de ſon propre mouvement, „ pour ſçavoir quelle étoit la diſpoſition „ de leur eſprit & de leur cœur envers „ Dieu, & pour les lui rendre fidèles & „ obéïſſans. Il n'y a alors aucune diffi- „ culté, ni rien qui repugne à la vérité; „ car cet Ange ignoroit ce qui devoit „ arriver enſuite, & il ne le connut que „ par ces épreuves & ces tentations, & „ il eſt d'ailleurs certain que toute cet- „ te tentation d'*Abraham* & du Peuple „ d'*Iſraël*, ſe fit par le miniſtère d'un An-

„ ge, comme on peut le voir dans l'Hiſ-
„ toire ſainte.

„ Tout cela fait voir que la différence
„ des Revélations addreſſées à *Moïſe* &
„ aux autres Prophetes, ne conſiſtoit
„ qu'en ce que l'Ange parloit à lui ſur les
„ choſes dont il le conſultoit, touchant le
„ Culte de Dieu & le Gouvernement du
„ Peuple, ou ſur ce que Dieu lui vouloit
„ preſcrire dans l'exercice de ſon Miniſ-
„ tère, pour le declarer enſuite au Peu-
„ ple; au lieu que cet Ange faiſoit con-
„ noître la volonté de Dieu aux autres
„ Prophetes par des Viſions pendant leurs
„ extaſes, & dans des ſonges, ſoit que ce-
„ lui à qui l'Ange revéloit la volonté de
„ Dieu declare expreſſément qu'il lui étoit
„ apparu dans une viſion, ou dans un ſon-
„ ge, comme on le peut voir *Gen.* XXXI.
„ 11: *Nomb.* XXII. 12; ſoit qu'il rapporte
„ ſeulement les paroles de l'Ange, ſans
„ parler de viſion, ni de ſonge, comme
„ *Gen.* XXXV. 1, 10; XXII. 15; ſoit qu'il
„ ne parle pas même de l'Ange, & qu'il
„ rapporte à Dieu le diſcours qui lui étoit
„ addreſſé, remarquant ſeulement que ce-
„ la lui étoit arrivé en ſonge, ou en viſion,
„ comme *Gen.* XV. 1; ſoit enfin qu'il diſe
„ ſimplement & abſolument que Dieu a
„ parlé à lui, qu'il a vû Dieu, & qu'il lui a
„ ordonné quelque choſe, ſans parler ni
„ d'Ange, ni de ſonge, ni de viſion, com-
„ me *Gen.* XII. 1; XXXI. 3; *Joſ.* III. 7;

„ *Jug.* VII. 2 ; *Eſa.* VI. 1, 15 ; VIII. 1 ; *Ezech.* XXXIV. 20, &c. Car toutes les „ Revélations ſe faiſoient en ſonge, ou „ par des viſions, par le miniſtère d'un „ Ange, d'où tous les Prophetes étoient „ nommez *des Voyans*, 1 *Sam.* IX. 9 ".

Nos Lecteurs ne comprendront peut-être pas d'abord la liaiſon que ces remarques ont avec la néceſſité de placer les Livres ſacrez dans l'ordre du tems où ils ont été compoſez. Il faut donc ſçavoir que Mr. *le Cene* refute les raiſons que les *Juifs* alleguent en faveur de la diviſion qu'ils font des Livres ſacrez en trois Claſſes. Une de ces raiſons eſt la diſtinction qu'ils mettent entre *Moïſe* & les autres Prophetes; diſtinction qui, ſuivant notre Auteur, n'a aucun fondement, comme il le fait voir dans ce Chapitre, & en particulier dans le long paſſage que nous venons de tranſcrire. Il parle dans le reſte de ce Chapitre de l'ordre des Livres de la Bible, tant ſelon les *Juifs*, que ſelon les *Grecs* & les *Latins*; mais cela eſt trop connu pour nous y arrêter.

Le SECOND CHAPITRE eſt intitulé: *Retabliſſement des Livres de la Bible dans leur Ordre Chronologique, & dans leur Rang naturel.* L'Auteur n'y parle pourtant que des Livres de l'Ancien Teſtament. Nous les rapporterons ſelon le Rang où il les place, ſans tranſcrire les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde, parce que nous ne pourrions le faire ſans tomber dans une longueur exceſſive.

TABLE

DES LIVRES DE L'ANCIEN TESTAMENT,

Dans l'Ordre Chronologique où ils devroient être placez.

1. *La Geneſe.*
2. *Job*
3. *L'Exode.*
4. *Le Levitique.*
5. *Les Nombres.*
6. *Le Deuteronome.*
7. *Joſué.*
8. *Les Juges.*
9. *Ruth.*
10. *Le* 1 *de Samuel.*
11. *Les Pſeaumes.*
12. *Le* 2 *de Samuel.*
13. *Les Proverbes.*
14. *Le Cantique.*
15. *L'Eccléſiaſte.*
16. *La Sapience.*
17. *Le* 1 *des Rois.*
18. *Le* 2 *des Rois.*
19. *Jonas.*
20. *Amos.*
21. *Oſée.*
22. *Abdias.*
23. *Joël.*
24. *Eſaïe.*
25. *Michée.*
26. *Nahum.*
27. *Habacuc.*
28. *Sophonie.*
29. *Jeremie.*
30. *Les Lamentations.*
31. *Lettre aux Captifs de Babylone.*

32. *Le Livre de Tobie.*
33. *La Priere de Manaſſé.*
34. *Judith.*
35. *Baruc.*
36. *Ezechiel.*
37. *Daniel.*
38. *Additions à Daniel.*
39. *Le* 1 *des Chroniques.*
40. *Le* 2 *des Chroniques.*
41. *Nehemie.*
42. *Eſdras.*
43. *Le* 3 *&* 4 *d'Eſdras.*
44. *Eſther.*
45. *Aggée.*
46. *Zacharie.*
47. *Malachie.*
48. *Additions d'Eſther.*
49. *L'Eccléſiaſtique.*
50. *Le* 1 *des Machabées.*
51. *Le* 2. *des Machabées.*
52. *Le* 3 *des Machabées.*
53. *Supplement de Joſeph.*

On voit dans cette Table que Mr. *le Cene* place le Livre de *Job* immédiatement après la *Geneſe.* Il montre dans l'Avertiſſement qu'il a mis à la tête du Livre de *Job*, que ce ſaint Homme a précedé le tems de *Moïſe*, quoiqu'il ſoit difficile de marquer préciſément quand il a vécu. Voici les principales raiſons que l'Auteur allegue de ſon ſentiment, nous les accompagnerons de quelques remarques.

Une de ces deux raiſons eſt, que *Job* offroit à Dieu des Sacrifices ſelon le Rit des Patriarches, qu'il ſacrifioit en qualité de Chef de ſa Famille dans le lieu de ſa de-

demeure, ſans aucune Loi, mais par un mouvement de devotion particuliere, pour expier les péchez de ſes Enfans, *Job* I. 5. D'où l'on conclut qu'il a vécu dans un tems où l'uſage des Sacrifices n'étoit point encore reſſerré, ni attaché à un certain lieu, comme à l'entrée du Tabernacle, ni à de certains Miniſtres de la Tribu de *Levi*, ni à de certains Rits décrits dans le *Levitique*. Car l'uſage des Holocauſtes, comme *Job* en offroit à Dieu, dont les Peres de famille étoient les Sacrificateurs, étoient communs avant la Loi, comme on le voit par les exemples de *Noé*, d'*Abraham*, de *Moïſe*, des *Iſraëlites* en *Egypte*, & de *Jethro*. On ne peut pas dire que ceux qui étoient hors du Païs de *Canaan* n'étoient pas ſujets à la Loi de *Moïſe*; car la Loi étoit ſi expreſſe, qu'elle obligeoit tous ceux qui ſacrifioient à ſe préſenter à l'entrée du Tabernacle, ſans en excepter les étrangers; *Levit.* XVII. 8; & que Dieu declaroit qu'il n'acceptoit que les Sacrifices qui s'y faiſoient. *Deut.* XII. 5. 6.

Cette raiſon ne paroît pas concluante. Car quand même *Job* auroit vécu après la ſortie d'*Egypte*, & après la publication de la Loi, pourquoi n'auroit-il pas pû continuer à pratiquer dans ſa famille les cérémonies religieuſes obſervées anciennement par les Patriarches? La Loi qui attachoit les Sacrifices à de certains lieux, & à de certains Miniſtres particuliers, ne pouvoit pas l'obliger, lui qui n'en avoit ſans doute aucune connoiſſance. La Loi qu'on cite du XVII. du *Levitique*, verſet 8, ne regarde pas les Peuples qui étoient ſeparez des *Iſraëlites*, & qui demeuroient dans un autre païs, mais ſeulement *les Etrangers qui faiſoient leur ſejour parmi eux*: de ſorte qu'on n'en peut rien conclure en faveur de l'Antiquité de *Job*.

Une autre preuve de Mr. *le Cene* eſt exprimée en ces termes: „ Le ſilence univerſel de tout le Livre de *Job* de tant „ d'Evenemens ſinguliers arrivez ſous „ *Moïſe*, montre auſſi clairement qu'il vi-„ voit avant lui : car il n'y eſt parlé ni „ des miracles qui furent faits en *Egypte*, „ ni de la ſortie du Peuple, ni de ce que „ *Pharaon* périt avec ſes Troupes dans „ la Mer en les pourſuivant, ni de la „ manière dont Dieu ſauva, conſerva, „ nourrit, & abreuva tant de monde „ pendant plusieurs années, ni des châ-„ timens exemplaires qu'il en fit pluſieurs „ fois, ni de la clémence dont il uſa „ ſouvent, ni de la publication de la Loi „ dans un appareil redoutable dès qu'ils „ furent ſortis de l'eſclavage, ni des „ Conſtitutions particulieres, des Rits „ & des Cérémonies qu'il leur preſcrivit, „ & de tant d'autres choſes ſemblables, „ dont *Job* & ſes Amis auroient ſans dou-

„ te appuyé leurs raiſonnemens s'ils en
„ avoient eu connoiſſance, ou ſi cela é-
„ toit arrivé avant eux, ou de leur tems,
„ puiſqu'ils ne s'entretiennent que de la
„ Juſtice, de la Vengeance, de la Sa-
„ geſſe, de la Puiſſance & de la Clémence
„ de Dieu, qu'ils illuſtrent quelquefois par
„ *les punitions du Déluge, de Sodome, &c*".

Il auroit falu de bonnes citations à la fin de ce paſſage : car je ne trouve pas qu'il ſoit parlé du *Déluge*, ni de *Sodome* dans aucun endroit du Livre de *Job*. De ſorte que, ſelon le raiſonnement de Mr. *le Cene*, il faudroit en conclure que *Job* a vécu avant le Déluge. Mais quand même le Livre de *Job* feroit mention du Déluge, ſans parler de rien de ce qui eſt arrivé aux *Iſraëlites*, il ne ſuivroit point de-là que le Livre de *Job* eſt antérieur à *Moïſe*, puiſqu'on peut très-bien ſuppoſer que l'Auteur de ce Livre a ignoré l'Hiſtoire des *Iſraëlites* ; & à moins qu'on ne refute cette ſuppoſition, on ne pourra jamais conclure du ſilence de *Job*, qu'il doit avoir vécu avant les Evénemens dont il ne parle point.

„ On peut encore, continue notre Au-
„ teur, compter entre les preuves de
„ l'Antiquité de *Job* au deſſus de *Moïſe*,
„ ce qu'il déteſte une eſpece d'Idolâtrie
„ qui régnoit principalement parmi les
„ *Chaldéens*, les *Phéniciens*, les *Syriens*, les
„ *Sabéens*, & généralement tous les *Ara-*
„ *bes*,

,, *bes*, parmi leſquels il vivoit, & dont il
,, reſte aujourd'hui des traces parmi eux,
,, particulierement à *Anna*, cette grande
,, ville d'*Arabie* ſur l'*Euphrate*, ou pluſieurs
,, n'adorent que le Soleil, au rapport
,, de *Pierre de la Vallée**, qui y avoit
,, été. Ils adoroient le Soleil & la Lune,
,, en portant leur main à la bouche, pour
,, marquer leur reſpect & leur affection
,, par cette eſpece de baiſer; *Job* XXXI,
,, 26, 27. ce que *Moïſe* défendit ſévèrement
,, dans la ſuite; *Deut.* IV. 19;
,, XVII, 3".

Mais ſi cette eſpece d'Idolâtrie ſubſiſte encore aujourd'hui, comment peut-on conclure de ce qu'elle étoit déja introduite du tems de *Job*, que celui-ci doit avoir vécu avant *Moïſe*? La concluſion ſeroit juſte, ſi cette Idolâtrie avoit ceſſé du tems de *Moïſe*.

Dans le TROISIEME CHAPITRE on montre qu'il faudroit rétablir les Livres du Nouveau Teſtament dans l'ordre du tems où ils ont été compoſez. Notre Auteur ſe détermine en faveur de l'opinion du ſçavant *Lightfoot*, qui a placé les Livres du Nouveau Teſtament dans cet ordre.

1. *L'Evangile de St. Matthieu.*
2. *L'Ev. de St. Marc.*
3. - - - *de St. Luc.*

---

* Part. II. C. 9.

4. *L'Ev. de St. Jean.*
5. *Les Actes des Apôtres.*
6. *La I. Epître aux Theſſaloniciens.*
7. *La II. aux Theſſaloniciens.*
8. *La I. aux Corinthiens.*
9. *La I. à Timothée.*
10. *L'Epître à Tite.*
11. *La II. aux Corinthiens.*
12. *L'Epître aux Romains.*
13. *L'Epître aux Galates.*
14. *La II. à Timothée.*
15. *L'Epître aux Epheſiens.*
16. *Aux Philippiens.*
17. *Aux Coloſſiens.*
18. *L'Epître à Philemon.*
19. *L'Epître aux Hébreux.*
20. *L'Epître de St. Jaques.*
21. *La I. de St. Pierre.*
22. *La II. de St. Pierre.*
23. *L'Epître de St. Jude.*
24. *Les trois Epîtres de St. Jean.*
25. *L'Apocalypſe.*

Il y a dans ce Chapitre beaucoup de remarques très-utiles ſur les Livres du N. T.: on y voit en quel tems, & à quelle occaſion chaque Livre a été écrit, qui en eſt l'Auteur, & quel but il s'y eſt propoſé. Mr. *le Cene* s'y détermine en particulier pour l'opinion de ceux qui attribuent *l'Epître aux Hébreux* à *St. Paul.* Il croit auſſi que c'eſt l'Apôtre *St. Jean* qui a compoſé l'*Apocalypſe*, & il refute une raiſon de *Denys d'Alexandrie*, qui n'accordoit pas que *St. Jean* l'Apôtre fût l'Auteur de *l'Apocalypſe*, parce que l'Apôtre *St. Jean* n'avoit mis ſon nom à aucun de ſes Ouvrages, au lieu que l'Auteur de *l'Apocalypſe* s'y nomme juſqu'à huit fois.

„ Mais, dit Mr. *le Cene*, cette raiſon „ eſt tout-à-fait foible, car il y a une grande différence entre écrire une Hiſtoire, „ & une Prophetie ; la verité d'une Hiſtoire, comme l'Evangile, ne dépend „ point du tout de l'Auteur, mais toute l'autorité d'une Prophetie dépend „ de l'Auteur, dont il faut néceſſairement „ connoître l'Auteur pour la vérifier ; c'eſt „ pourquoi tous les Prophetes ont mis „ leur nom au commencement de leurs „ prédictions ; *Jeremie* repète le ſien juſqu'à ſix-vingt fois, & *Daniel* repète le „ ſien preſque dans tous les Verſets du Chapitre VII ".

S'il m'eſt permis de le dire, ce raiſonnement me paroît un peu étrange. Il me ſemble qu'il eſt beaucoup plus néceſſaire de connoître l'Auteur d'une Hiſtoire que celui d'une Prophetie. La vérité de celle-ci dépend de l'accompliſſement, & quand même on n'en connoîtroit pas l'Auteur, pourvû que l'on ſçâche que la Prophetie a été écrite avant l'évenement, & que l'évenement y réponde exactement, c'en eſt aſſez pour ſe perſuader qu'elle vient de Dieu. Mais il n'en eſt pas de même d'une Hiſtoire : pour y ajouter foi, il faut être aſſuré de la véracité de l'Auteur ; de ſorte qu'il faut ſçavoir qui il eſt, afin d'examiner s'il a eu la capacité néceſſaire pour ſe bien inſtruire des Faits, & s'il n'a point eu quelque motif caché pour les déguiſer ou pour les falſifier. Mais ceci ſoit dit ſans prétendre ôter *l'Apocalypſe* à *S. Jean*, à qui nous croyons que la plus ſaine antiquité l'attribue avec raiſon.

Le QUATRIEME CHAPITRE eſt deſtiné à faire voir, que la diſtinction ordinaire des Chapitres & des Verſets devroit être reformée. Comme c'eſt là une maxime dont perſonne ne doute, & que pluſieurs Traducteurs de la Bible ont déja ſuivie, il y a long-tems, nous croyons qu'on nous diſpenſera volontiers de rapporter les Remarques de Mr. *le Cene* ſur ce ſujet.

La même raiſon nous empêche d'entrer dans aucun détail ſur le CHAPITRE SUIVANT, où l'on ſoutient avec raiſon, qu'il faudroit accompagner la Bible de quelque Table Chronologique, qui repréſentât l'ordre & le tems des évenemens qui y ſont rapportez, & d'une Hiſtoire courte des fauſſes Divinitez dont il y eſt parlé; nous dirons ſeulement, qu'on trouve dans ce Chapitre une Hiſtoire abregée de ces Divinitez.

Dans le CHAPITRE SIXIEME Mr. *le Cene* dit; qu'il faudroit joindre aux Avertiſſemens ſur les Livres du N. Teſtament, quelques éclairciſſemens ſur des

ma-

manières de raiſonner qui lui ſont particulieres.

„ Il n'y a rien de plus ordinaire aux
„ Juifs, dit notre Auteur, que d'appli-
„ quer les Textes de l'Ancien Teſtament
„ aux évenemens de leur tems, comme ſi
„ les Prophetes avoient eu deſſein de les
„ déſigner, quoiqu'on ne puiſſe les y rap-
„ porter que par alluſion ou par compa-
„ raiſon, ou, comme les Théologiens
„ parlent, dans un ſens myſtique & alle-
„ gorique; il y en a des exemples dans
„ tous les Livres des *Rabins*. . . . . où
„ ils rapportent au Meſſie pluſieurs Textes
„ de l'Ecriture, qui auroient un tout au-
„ tre ſens ſi on s'arrêtoit à la lettre.

„ On trouve un exemple inconteſtable
„ de cette manière de raiſonner des Juifs,
„ *Matth*. II, 6, où Hérode ayant fait aſſem-
„ bler tous les Princes des Sacrificateurs
„ & les Scribes . . . . pour apprendre
„ d'eux en quel lieu le Chriſt devoit naî-
„ tre, ils lui dirent que c'étoit dans *Beth-*
„ *lehem* de *Judée*; & ils ajouterent pour
„ le prouver qu'un Prophete l'avoit é-
„ crit en ces termes: *Et vous, Bethlehem,*
„ *païs de Juda, c'eſt peu de choſe que vous*
„ *ſoyez entre les Princes de Juda, car le*
„ *Chef qui gouvernera mon peuple Iſraëlite*
„ *ſortira de vous.* On ne peut nier que
„ ce ne fûſſent les Juifs qui parloient
„ à *Hérode*, & que ce ne ſoit par con-

„ ſequent à eux qu'il faut attribuer la „ citation de ce Texte de *Michée*, comme *St. Jerôme* & d'autres l'ont remarqué; car *St. Matthieu* ne fait que rapporter, en qualité d'Hiſtorien, ce qui ſe paſſa entre *Hérode* & les principaux „ Docteurs Juifs.

„ Cela fait voir avec quelle injuſtice „ ils objectent aux Chrétiens, que les autoritez de l'Ancien Teſtament ſont mal „ rapportées & mal appliquées dans le „ Nouveau, ce que *Celſe*, *Porphyre*, *Julien* & les Libertins n'ont pas manqué „ non plus de leur objecter : car ces „ objections retombent ſur les Juifs ; „ puiſque les Evangeliſtes & les Apôtres „ n'ont fait que les imiter, en s'accommodant à une méthode pratiquée par „ les Phariſiens, dont la plupart des Juifs „ ſont les diſciples, excepté quelques „ *Samaritains*, & peu de *Caraïtes*.

„ Mais comme il ne ſuffit pas de retorquer les objections des Infidèles, „ & que les Chrétiens doivent de plus „ comprendre ce que l'Ecriture leur dit, „ il faut remarquer après *Origene*, *Chemnice*, *Grotius*, &c. que les Evangeliſtes „ & les Apôtres diſent, qu'un Oracle des „ Prophetes eſt accompli en trois manières : I. Lorſque ce qui a été poſitivement prédit arrive. II. Lorſqu'une choſe qui n'eſt arrivée qu'imparfaitement, „ arrive dans ſa perfection. III. Lorſ-

„ qu'il

„ qu'il y a une ſi grande conformité entre „ deux évenemens, qu'on peut appliquer „ la deſcription du premier au ſecond.

„ C'eſt particulierement en ce dernier „ ſens que l'Evangile dit; que ce qui a été „ prononcé par les Prophetes ſe trouve „ accompli dans la perſonne de Jeſus „ Chriſt; *Matth.* I. 22. II. 15, 17, 23. IV. „ 24. VIII. 17. XII. 17. XXI. 4. XXVI. „ 56. *Jean* XV. 25. Il ne faut pour s'en „ convaincre qu'examiner quelques-unes „ de ces citations de l'Ancien Teſtament. „ Il eſt dit dans *Oſée* XI. 1. *J'ai appellé mon Fils d'Egypte*; & cela eſt appliqué au retour de Jeſus d'*Egypte*, *Matt.* „ II. 15., quoiqu'il ſoit manifeſte qu'*Oſée* „ parloit de la délivrance des Juifs de la „ Captivité d'*Egypte*. Ce que *Jeremie* avoit „ dit en parlant de l'enlevement des dix „ Tribus en *Babylone*. *On a entendu dans Rama un cri de lamentation & de pleurs fort* „ *grands*; *Rachel pleurant ſes enfans, n'a point* „ *voulu être conſolée, parce qu'ils ne ſont plus*; „ *Jerem.* XXXI. 15; eſt appliqué au maſſacre qu'*Hérode* fit faire des enfans dans „ *Bethlehem*, *Matth.* II. 18, en remarquant „ que ce fut alors que ce que le Prophete avoit dit fut accompli. Il n'y a „ néanmoins point de doute que *Jeremie* „ ne parlât préciſement des dix Tribus, „ & qu'il ne faille entendre les habitans „ de leur païs par *Rachel*; ce qui donnoit „ occaſion à *Julien l'Apoſtat* de calomnier

„ *St. Matthieu*, comme s'il avoit abuſé de „ l'autorité du Prophete, comme on le „ peut voir dans *St. Jerôme* *.

„ Il eſt dit dans le même Chapitre, „ que Jeſus demeura à *Nazareth pour* „ *accomplir* ce qui avoit été dit par les „ Prophetes, *Il ſera appellé Nazarien*, „ *Matth.* II. 23. Les Interprétes ſe don„ nent aſſez de peine à chercher où les „ Prophetes ont prédit cette circonſtan„ ce. *St. Chryſoſtome* ne pouvant l'y ren„ contrer, ne fait pas ſcrupule de dire, „ qu'il s'eſt perdu pluſieurs Livres des „ Prophetes, où cette prédiction ſe trou„ voit indubitablement, ſelon lui, du „ tems de *St. Matthieu.* Mais il y a beau„ coup plus d'apparence que l'Evangeliſ„ te avoit égard à ce qui eſt dit dans *Eſaïe* „ XI. 1: *Une Verge ſortira de la racine de Jeſ*„ *ſé, & le Nazarien* (& non pas *un Rejet*„ *ton*, comme on le lit dans les Verſions) „ *montera de ſa racine*; ce que les Juifs en„ tendent eux-mêmes du Meſſie . . . . „ Les Juifs traitent *St. Matthieu* de fauſ„ ſaire, pour avoir appliqué à *Jean Bâ*„ *tiſte* ces paroles du Prophete *Eſaïe* XL. „ 3. *La voix de celui qui crie dans le deſert* „ *eſt, que vous prépariez le chemin du Seigneur*; „ *Matth.* III. 2, parce que cela ſe doit en„ tendre hiſtoriquement & à la lettre

---

* Comment. in Hoſ. *Lib.* III.

„ du retour des Juifs à *Jeruſalem* après la „ Captivité de *Babylone*. Ils ſe plaignent „ d'une pareille corruption dans toutes „ les citations de l'Ancien Teſtament qui „ ſe trouvent dans le Nouveau. Mais ils „ ne peuvent nier, ſans abandonner leurs „ principes, & ſans favoriſer en même „ tems les Sadducéens, que les Apôtres „ n'ayent ſuivi dans ces occaſions les explications que la Synagogue recevoit de „ leur tems, & que ce n'ait toûjours été „ leur méthode dans l'application qu'ils „ ont faite de tout tems, & qu'ils font „ encore, des Textes de l'Ecriture aux „ ſujets & aux occaſions qui y ont le „ moindre rapport.

„ Il eſt vrai que dans l'exactitude où „ l'on a reduit le raiſonnement dans notre Siécle, il faudroit s'exprimer en „ d'autres termes, & qu'au lieu de dire „ *pour accomplir*, il faudroit dire par une „ periphraſe, *il eſt arrivé quelque choſe de* „ *pareil, ou d'approchant*; & on ſeroit tenté de le faire dans une nouvelle Verſion : mais comme ce changement paroît conſiderable, & qu'il feroit peutêtre de la peine aux ſcrupuleux, il ſuffit d'avertir dans ce Projet, que c'eſt „ le ſens qu'il faut donner au mot *accomplir* dans ces occaſions. Ceux qui voudront ſe ſatisfaire plus amplement ſur „ ce ſujet, n'ont qu'à conſulter *Grotius* ſur

„ *Matth.* I. 23., les Commentaires de *Louis* „ *Cappel* ſur l'*Ancien Teſtament*, p. 15. & „ ſuivantes, & le *P. Simon* *.

„ En un mot, les Apôtres & les Juifs „ ont fait le même uſage de l'Ecriture en „ parlant & en écrivant, que les *Grecs* „ & les *Latins* ont fait d'*Homere*, de *Virgile* & de quelques anciens Philoſophes, „ dont ils ont employé diverſes ſentences „ pour s'exprimer en toutes occaſions, „ pourvû qu'il y eût ſeulement quelque „ rapport entre leurs termes & ce qu'ils „ vouloient dire, comme il ſeroit facile d'en donner pluſieurs exemples. On „ n'en ajoutera ici qu'un, tiré de *St. Epiphane*, pour juſtifier que c'étoit un uſage commun. Il dit que les *Antidico-Marianites*, qui ne donnoient pas aſſez „ à la bienheureuſe Vierge, & les *Collyridiens*, qui lui donnoient trop, étoient „ les uns & les autres dans l'erreur; enſorte que ce que quelques Philoſophes „ Payens ont dit, que les extrêmitez ſont „ égales, *étoit accompli en eux*. Il ne s'imaginoit pas ſans doute que les Philoſophes Payens eûſſent jamais penſé aux „ *Antidico-Marianites*, ni aux *Collyridiens*: „ il vouloit ſeulement dire, qu'on pouvoit appliquer à ces derniers ce que les „ premiers avoient dit des extrêmitez „ vicieuſes où les hommes tombent".

Si

---

† Hiſt. Crit. du N. T. Part. I. C. 21. & 22.

Si les Commentateurs & les Théologiens Chrétiens eûſſent été dans les principes de Mr. *le Cene*, les *Collins* & ſes ſemblables n'auroient pas eu occaſion de barbouiller tant de papier pour attaquer le Chriſtianiſme.

Le CHAPITRE SEPTIEME contient l'*Explication de quelques coûtumes des Juifs par rapport au Nouveau Teſtament.*

L'Auteur explique ici les Coûtumes des Juifs par rapport à la Circonciſion, au Bâtême des Proſelytes, & à la célébration de la Pâque. Après avoir expliqué ce qui regarde le Bâtême des Proſelytes parmi les Juifs, Mr. *le Cene* continue en ces termes: „ On peut recueillir „ diverſes choſes importantes de la pra„ tique de ce Bâtême des Proſelytes par „ rapport à celui que Jeſus Chriſt a re„ commandé aux Chrétiens.

„ Que ceux qui le reçoivent doivent „ être inſtruits s'ils en ſont capables, c'eſt „ pourquoi Jeſus ordonne d'inſtruire a„ vant que de bâtiſer. Et tous les bâtiſez, „ ſoit ceux que *Jean Bâtiſte* bâtiſa, ſoit „ les Payens que les Apôtres bâtiſerent, „ s'appelloient leurs diſciples, parce qu'ils „ les avoient inſtruits de ce qu'ils devoient „ à Dieu, à leurs prochains & à eux-mê„ mes. Que ceux qui recevoient le Bâ„ tême devoient être dans une diſpoſition „ ſincere d'obeïr fidèlement à Dieu, quel„ que affliction qu'il fallût ſubir dans cet

„ te profeſſion, où il ne faut entrer par
„ aucune conſideration mondaine ; c'eſt
„ pourquoi *St. Pierre* appelle le Bâtême
„ *une Proteſtation d'une bonne conſcience devant Dieu.* Que les Femmes étoient
„ bâtiſées par des Femmes pour la bienſéance, comme on peut le voir dans
„ *St. Epiphane* & dans *St. Clement.* . . . .
„ Que l'on bâtiſoit les enfans des Proſelytes avec eux, & que par conſequent
„ il faut bâtiſer les enfans de ceux qui
„ font profeſſion du Chriſtianiſme avec
„ eux. Que ceux qui avoient été bâtiſez s'appelloient *regénerez*, ou *nouvellement nez* : c'eſt pourquoi le Bâtême
„ des Chrétiens s'appelle l'*Ablution de la regénération*, *Tit.* III. 5. & ceux qui ont
„ été bâtiſez depuis peu, *des regénerez*,
„ *des enfans nouvellement nez*, *de petits enfans*, *de nouvelles Créatures.* . . . Jeſus
„ Chriſt ne parle pas de cet état à *Nicodeme* en d'autres termes : *En vérité, en*
„ *vérité je vous declare, que quiconque ne prend*
„ *pas une nouvelle naiſſance, ne peut voir le*
„ *Royaume de Dieu*; *Jean* III, 5. Ce que
„ *Nicodeme* prenant à la lettre, & jugeant qu'il étoit impoſſible qu'un vieillard nâquît une ſeconde fois, Jeſus le
„ renvoye à la condition des Proſelytes,
„ mais en lui apprenant que le Bâtême
„ d'eau eſt inutile, s'il n'eſt accompagné
„ de la vertu du St. Eſprit ; ce qui ne
„ paroiſſant pas moins obſcur à *Nicode-*

„ *me* , Jeſus lui dit : *Quoi ! vous êtes Doc-*
„ *teur des Juifs , & vous n'entendez pas cela !*
„ parce que la doctrine de la regénera-
„ tion des Proſelytes ne devoit pas être
„ inconnue à un tel Docteur".

Dans le HUITIEME CHAPITRE Mr. *le Cene* fait voir, qu'*il faudroit auſſi ajouter à la Traduction du Nouveau Teſtament quelque deſcription des Phariſiens & de leurs ſuperſtitions :* Il en donne lui-même ici une deſcription abregée, renvoyant pour un plus grand détail à *Wagenſeil.*

Enfin le DERNIER CHAPITRE traite *de la Diſpoſition où doivent être ceux qui liſent la Bible.*

ARTICLE VII.

Lettre de Mr. D. M. à Mr. D. L. C. contenant pluſieurs particularitez curieuſes qui ont été ſupprimées dans le *Commentaire du Pere Merſenne ſur la Geneſe.*

JE ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, que vous ayez cherché inutilement un Exemplaire non châtré du Commentaire du Pere *Merſenne* ſur la Geneſe ; il eſt très-difficile d'en trouver ; je n'en ai jamais vû que trois.

Ils ne ſont pas moins rares en *France* qu'ici, & le Sçavant qui en 1732. publia à *Paris*, ſous le nom d'*Amſterdam*, une nouvelle Edition du *Cymbalum Mundi* de *Bonaventure des Periers*, a remarqué, que le *paſſage* où le Pere *Merſenne* parloit de ce Livre, eſt *devenu très-rare, parce que la feuille où il devroit ſe trouver manque à preſque tous les Exemplaires que l'on connoît.* Ainſi il a cru, dit-il, *faire plaiſir aux Lecteurs, de l'inſérer dans ſon Avertiſſement.* Cependant le paſſage qu'il nous donne ne contient qu'une partie de ce que *Merſenne* dit du Livre de *des Periers*; ce qui pourroit faire croire qu'il ne l'a pas copié ſur l'Original. Quoi qu'il en ſoit, voici ce que le Pere *Niceron* nous apprend ſur ce ſujet. Après avoir rapporté le titre du Commentaire de *Merſenne* ſur la Geneſe : „ Il „ eſt à remarquer, dit-il *, qu'on a ſup„ primé deux feuillets de ce Livre, qu'on „ a remplacez par deux cartons, qui ren„ ferment depuis la colomne 669. juſqu'à „ la colomne 676. † incluſivement; & il „ eſt très-rare de trouver des Exemplai„ res où cette ſuppreſſion n'ait pas été „ faite. Le Pere *Merſenne* y faiſoit l'énu„ meration des Athées de ſon tems; y „ parloit de leurs différens Ouvrages, & „ y rapportoit leurs ſentimens & leurs „ dogmes, comme on le voit par la Ta

---

* *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres* : Tom. XXXIII. p. 146, 147.

† Il falloit dire 674.

„ ble, au mot *Athei*, à laquelle on n'a „ point touché. Soit que tout ce détail „ ait paru dangereux, ſoit que le Pere „ *Merſenne*, un peu trop crédule, y eût „ trop enflé le nombre des Athées, on „ a jugé à propos qu'il ôtât tout ce qu'il „ avoit dit ſur cette matière". De la manière dont s'exprime le Pere *Niceron*, on en peut, ce me ſemble, conclure, qu'il n'avoit point vû le Commentaire du Pere *Merſenne*; & c'eſt une nouvelle preuve de la rareté de ce livre. J'ai eu le bonheur d'en rencontrer un Exemplaire qui eſt complet; & vous pouvez compter ſur l'Extrait que je vous en envoye &c.

Primæ QUÆSTIONIS adverſùs Atheos Colophon, *in quo Atheiſmi expugnandi modus affertur.*

Quis, ut cum *Jeremia*, clamem, *Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lachrymarum, ut plorem die ac nocte; nam extenderunt linguam ſuam quaſi arcum mendacii, & non veritatis; confortati ſunt in terra, quia de malo ad malum egreſſi ſunt; & me non cognoverunt, dicit Dominus.* Jerem. 9. Deus bone, quis lachrymas continere poterit, ſi ferè totum mundum in Atheiſmo verſari conſideret! revera fideles, dum hæc vident, *Davidis* verba apud ſe recogitare, & dicere expedit:

Pſal. 41. *Fuerunt mihi lachrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie, Ubi eſt Deus tuus*; qui, cum hæc recordaretur, ait : *Effudi in me animam meam.* Verùm cum eodem omnem triſtitiæ nebulam diſcutiemus, quandoquidem non ſumus cauſa, cur deteſtandi Athei pereant, & impietati adeò profundæ & horrendæ ſeſe mancipent. Idcircò dicat apud ſe fidelis: *Dum dicunt mihi per ſingulos dies, Ubi eſt Deus tuus, quare triſtis es anima mea, & quare conturbas me ? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi, ſalutare vultûs mei, & Deus meus*; ipſe eſt ſpes mea, & portio mea in terra viventium. At ne longiores ſimus in juſtiſſimis querimoniis explicandis, modum agredior, quo Atheiſmus expugnari poſſit.

Imprimis verò rationes omnes, quibus anteà uſi ſumus, ut Deum eſſe probaremus, non parùm ad id proderunt, deindè ſolutiones omnium paralogiſmorum, quibus veritatem impetunt; ſed cùm plurimi non obediant rationi, & veluti brutorum more vivant, ſintque cerebro tam debili, ac malè feriato, ut ſtatim ratiunculis quibusdam, vel fabellis transferantur, quas in libellis deſcriptas vident, quibus ſtatim Purgatorium, & Infernus, atque beatorum ſedes deridentur, ut manifeſtum eſt in Paſquillis, qui hac æſtate, ſicut & præcedentibus ſæculis, quorumdam Atheorum, & impiorum hominum ar-

artificio volitant, quale nuper viſum eſt *Chronicum* aliquod eorum, quibus fortunam veluti ſubeſſe, vel favere aiunt; & longè anteà *Mundi Cymbalum*, quod *Bonaventura de Perez*, impiiſſimus nebulo, gallicè vertit, ne quo monſtro *Gallia* careret, quem plurimi Atheum fuiſſe aſſerunt: hinc fit, ut non deſint, qui initio *Cymbali* illius ſcripſerint ad cautelam, *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus*; atque notaverint illum in vita impiiſſimum fuiſſe, & morte periiſſe. Anno verò 1538. excuſum fuit, & 4. Dialogis conſtat, in quorum primo *Mercurius*, *Byrphanes*, *Curtalius* & *Hoſpita*; in ſecundo *Trigabus*, *Mercurius*, *Rhetulus*, *Cubercus* & *Drarig*; in tertio *Mercurius*, *Cupido*, *Celia*, *Phlegon*, *Statius* & *Ardelio*; in quarto denique *duo canes* colloquentes, *Hylactor* & *Pamphagus*, introducuntur. Quibus omnibus plurimas de *Mercurio*, *Jove* &c. fabulas complectitur *Pereſius*, per quas fidem Catholicam irridere, & ea, quæ de Deo veriſſima eſſe dicimus & credimus, rejicere velle videtur.

Apud *Lucianum* plurimi Dialogi reperiuntur, ex quibus præcedens facilè ſumi potuit: & quidem multorum Chriſtianorum ſtultitiam admiror, qui in iſtius *Luciani* Athei lectione bonas horas collocant, adeò ut vix aliquem librum ita tritum invenias, licet venenum animis infundat; hinc à paucis annis totiès, totque modis iterùm iterùmque typis excuſus fuit. Faxit Deus, ut ex ejus lectione nullus in Atheiſmum ruat! quod vix pollicere, aut ſperarė auſus fuerim: verùm qui libros ſanctos *Luciano* poſtponunt, & ejus dogmata pro veris amplectuntur, neque huic impietati valefacere volunt, pereant, & eorum nomina de libro vitæ deleantur, eisque ſit, in alio ſæculo, pars, & ſupplicium æternum cum *Lucianiſtis*! Itaque cùm iſti libelli veneno refertiſſimi plurimorum ingenia mendacii nebulis offundant, & tantum una libellorum iſtorum pagina, curioſorum hominum animis detrimentum afferat, ut ne quidem volumen integrum, licet veriſſimis rationibus ſolidiſſimum, & errorem evidenter revincens, eis poſteà vix mederi poſſit; eapropter Reipublicæ Præfecti, Principes, Reges, Epiſcopi, & quicunque Præfecturam aliquam gerunt, ſedulò cavere debent, & omnimodâ ratione perficere, ne hujuſcemodi libelli conſcribantur, atque emendi proſtent. Quod profectò facillimè fiet, ſi Magiſtratus, vel Rex, aut alius eorum vices gerens, eodem ſupplicio Atheos, & impios mulctet, quo *Diagoram Melium Athenienſes* affecerunt; quippe qui, ob immaniſſimum Athei monſtrum, unam ex *Cycladibus* inſulis, ejus patriam, quæ *Melos* appellabatur, deleverunt. Ubi igitur deprehenſus fuerit Atheus, ſi debitis ſuppliciis, quæ ſanè nimia eſſe nequeunt, corripiatur, ſi domus illius ſusque dèque vertatur, & perpetuæ nota ignominiæ ei publicè inuratur; id, ſi non omnes, ſaltem plurimos *Diagoras*, *Protagoras*, *Callimachos*, *Hippones*, *Theodoros*, *Evemeros*, *Theagetes*, *Diogenes*, *Mezentios*, *Cyclopes*, *Lucianos*, *Vaninos*, & plurima id genus portenta hominum averruncabit, de quibus *Laërtius*, *Tullius*, *Virg.* & *Martial.* videri poſſunt, quorum ultimus L. 4. Epigr. inter Atheos *Selium* collocat.

Omitto *Anaſtaſium* Imperatorem, quem in Atheiſmum incidiſſe *Zonaras*, & *Paulus Diacon.* Lib. 15. referunt, & audiviſſe inter alia præſagia terribilia, quibus in ſomnis minimè ad pœnitentiam adductus fuit, virum adſtantem, qui librum tenens, his eum verbis compellârit: *Ecce, Imperator, ob fidei tuæ* Κακοπιϛίαν, *atque perverſitatem*, 14. *annos vitæ tuæ delebo.* Cum quo *Fredericum* jungere poſſis, de quo alibi memini. Itaque pro viribus Reges omnes, atque Magnates provoco, & in nomine Dei obteſtor, ut Hydræ iſtius caput penitùs abſcindant, nève ſua regna, ſuas ditiones, & aulas tot portentis, atque monſtris ſcatere permittant; alioquin enim præpotenti virgâ ferreâ Deus fortis, & tantæ vindex impietatis, eos, & illorum regna confringet. Nunc ergo Reges intelligite, Numinis divini gloriam quærite, & Atheorum, qui pro viribus tollunt illud, vindices eſtote.

Ne verò quis ſuſpicetur me injuriâ conqueri, vel enim paucos, vel nullos eſſe, qui Deum negent, ſciat velim non ſolùm in *Gallia*, ſed etiam in aliis regnis tantam eſſe nefandorum Atheorum multitudinem, ut jure mirari poſſimus, quomodo Deus eos vivere ſinat, cujus reverà miſericordiæ ſuper omnia opera ejus, quippe qui bonitatem infinitam, in eis ad reſipiſcentiam expectandis, effundit. *Boverius* ex L. II. Cap. 10. libelli cujuſdam *Pariſienſis*, & *Petro Greg.* Tom III. Synt. mir. Cap. 1. hanc *Diaboliſtarum*, ut vocat, ſocietatem in *Gallia* ad 60000. excreviſſe ait, cujus ſodales id occinant: *Mens perit & corpus*; & id *Virgil.* eorum quiſpiam

. . . Metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari.

At non eſt quod totam *Galliam* percurramus, niſi ſiquidem non ſemel dictum fuit, unicam *Lutetiam* 50. ſaltem Atheorum millibus onuſtam eſſe, quæ ſi luto plurimùm, multò magis Atheiſmo fœteat, adeò ut in unica domo poſſis aliquando reperire 12. qui hanc impietatem vomant. A quibus, ut caveat, prudens quiſpiam advertat, num rationes quaſdam ad divini Numinis majeſtatem ſtabiliendam afferant, deinde quaſdam contrarias objectiones ſubjungant, quibus frigidiuſculè poſteà ac ſimulato animo reſpondeant. Sic enim *Lutetiæ Vaninum* aiunt fuiſſe conatum ut Atheiſmum proſeminaret, quippe qui vehementer in Atheos priùs inſurgere, & eos ſummoperè deteſtari videbatur, id enim verbis acrioribus ſimulabat, verùm poſteà, velut indignabundus, eorum objectiones referebat, urgebat, & pro viribus & ingenio inſinuabat, ſuadebatque, quibus denique tam malè, & diminutè ſatisfaciebat, ut imperitis facilè imponeret, eorumque concuteret animum, ut ipſi ex illis ſolutionibus adeò frigidis judicarent, atque concluderent, nullam eſſe rationem, quæ Deum eſſe probaret, eſſe verò plurimas, quæ nullum eſſe Numen evincere viderentur.

Hæc ſunt tela, quibus perditus ille nebulo ſecum alios perdere ſatagebat, ne alias ejus impietates referam, ob quas à Senatu *Tholoſano* juſtiſſimè necatus fuit. Ad quem accedere poteſt is, quem nuper ob eandem fermè impietatem ſupremus *Pariſienſis* Senatus extinxit, qui, licet Atheiſmum proſeminare minimè videretur, ſed potiùs Judaiſmum inculcare, & Evangelium *D. Matthæi*, atque adeò Chriſtianam Religionem, ſolam inter alias, ut ſolem inter nubes micantem, & tenebras expellentem evertere, ac ſi Evangelium contra Geneſim & totam legem pugnaret; quod falſiſſimum eſt, ut ex ipſis verbis Evangelii patet, quod aſſerit Chriſtum non ideò veniſſe, ut legem ſolveret, ſed ut eam adimpleret, ut reverà totam in ſuo proprio corpore, eodem Evangelio referente, adimplevit, atque conſummavit: attamen cùm omnis doctrina Chriſtianæ contraria pugnet adverſùs ea, quæ Deus nobis per Eccleſiam credenda revelavit, Deum ipſum mendacem facit, ac proindè illius exiſtentiam tollere nititur, qui nullo modo eſſe, vel intelligi poteſt, niſi veraciſſimus ſit, & ut ipſa veritas, quæ nec decipi, neque decipere valet, concipiatur, atque ſupponatur.

Hic igitur primus eſt modus, quo Atheiſmus extingui poſſit, ſi omnes ejuſcemodi libelli tollentur, nec ullus præter vera, & ad bonos mores facientia ſcribat. Ubi velim intelligas non ſolos paſquillos, verùm etiam libros, qui alioquin bona complecti videntur, niſi Atheiſmo ſcaterent, quales ſunt libri *Charontis* de Sapientia, *Machiavelli* de Principe, & Repub. *Cardani* de ſubtilit. & judic. aſtror., & in ſupplem. Almanach, & alibi paſſim; *Campanellæ*, *Vanini* Dialogi, *Fludd*, & alii plurimi, quos vel omninò perire, vel accuratè ſaltem expurgare operæ pretium fuerit: illi ſiquidem non ſemel animæ mortalitatem inſinuant, vel alios errores diſſeminant, qui ad Atheiſmum adducere poſſint, adeò ut non indigeamus libellum iſtum afferre, quem *de tribus Impoſtoribus*, vel cur receptum ſit Evangelium, à *Valeo*, vel ab alio nebulone conſcriptum, vel fabellam *Mercurii* è cœlo deſcendentis, & omnes homines, velut Chymicos, & lapidis Philoſophici perquiſitores, ab impio *Perſio* de *Latino* idiomate in *Gallicum* converſam, in qua, ni fallor, tribus ſuis Dialogis inſinuat, quicquid de Religione dicitur, nullo fundamento niti, & pro nugis habendum; etenim in illud impietatis Athe. prorumpunt: non, inquam, libros illos referre opus eſt, cum eos in epitome, *Cardanus* libris de Subtil. Cap. *de hominis neceſſitate*, redegerit, nec tamen illis reſpondet, in quo ſe ſuo ſatis indice prodit. Quæ omnia neque hîc referre velim, neque refellere, vel quia nihil novi continent, quod non anteà allatum ſit, atque confutatum, vel quia quæſtionem hanc poſteà ſeparatim edendam ſperamus, cui tunc, ea quæ ſupereſſe videri poſſit, adjungemus.

Itaque primus modus Hydræ abſcindendæ eſt, ſi libros impios ſupprimi, atque flammis tradi curaverimus, ne perverſâ eorum lectione incauta plebecula, & ingenia malè feriata lethiferum venenum ſorbeant, quæ dum Scripturæ ſanctæ ſimilia quæpiam conſcripta legunt, quæ tamen fabuloſa eſſe noverunt, qualia ſunt, quæ *Amadus Gallus* feciſſe narratur, ſtatim

tim dubio percelluntur, num fortè Scriptura ſacra etiam conficta ſit, cùm aliqua ſimilia complecti videatur. Nec enim impii deſunt, qui bella, & victorias *Machabæorum*, cum *Amadinis* pugnis, omninò fabuloſis, conferant.

Secundus modus eſt, ut Reges atque Principes nullis ex ſuis curialibus faveant, neque ullos ſecum in aula verſari permittant, quos impios eſſe agnoverint, quales ſunt, qui *Machiavelli* libros, aut *Charontis* Sapientiam, non tantùm aſſiduè præ manibus vertunt, ſed illorum dogmata præceptis, atque conſiliis Evangelicis anteponunt, neque aliud quidpiam in mente præferunt, quàm ut ſeſe optimos Regis ſervos, & viros frugi eſſe demonſtrent, quantumcumque divinus honor neglectui, vel etiam contemptui habeatur, quem pro nihilo faciunt.

Utinam Principes, quibus tenebriones hujuſcemodi ſerviunt, æquè Dei, Regis regum & Domini dominantium cultum, reverentiam, ac ſuum proprium honorem proſequerentur, nunquàm ſanè paterentur ea, quæ ad divini Numinis honorem pertinent, ab Atheis ita conculcari, atque derideri. Et quidem illos graviſſimum manet ſupplicium, niſi in crimen illud æquali ſaltem ſupplicio, ac in læſæ Majeſtatis reos, animadverterint.

Tertius modus eſt, ut unuſquiſque ſibi, quantùm poterit, à tam nefaria peſte ca-

caveat , nec cujuſpiam familiaritati ſe paſſim committat ; nam eò difficiliùs Athei cognoſcuntur, & ab eis difficiliùs cavere poſſumus, quò ſe magis occultaverint, adeò ut hoſtes domeſtici cenſeri poſſint, quandoquidem per omnes ſectas vagantur, nec ullum ſibi nomen imponunt, ut à ſolis confœderatis agnoſcantur. Idcircò inter *Calvinianos Calviniano*, inter *Lutheranos Lutherano*, inter *Catholicos Catholico* nomine, velut ovinâ pelle, ſe contegunt, ut omnium impietatum fecem concipientes, totum orbem fœtore ſuo inficiant. Qui ſtatum Athæorum in *Gallia* ſcire voluerit, legat *Innocent. Gentilletum*, in Comment. de Regno, & quovis Principatu rectè adminiſtrando, adverſùs *Machiavel.*: ſi *Germaniæ* monſtra noſſe cupit, videat *Sturmium* in III. P. Antip. *Andreas* verò *Philopater*, in Reſponſ. ad *Eliſab.* Edictum ait: Publicos Atheiſmi Profeſſores in *Anglia* extare; *Guilel. Roſeus* lib. de juſta Reip. Chriſt. in Reges hæreticos auctoritate, Atheiſmum adſcribi familiæ Amoris, quæ *Londini* exorta, per totam *Angliam* profecta eſt, cujus hunc ſequentem articulum primarium eſſe refert: *Chriſtianum hominem à beſtia nihil penitùs differre, neque ab eo reddendam eſſe unquàm operum ſuorum rationem; ſed inſtar bruti animalis moriturum, nec unquàm, vel corpore, vel animâ reſurrecturum.*

De *Scotia* teſtatur *Duræus*, in Confut. re-

reſponſ. *Vuitakeri*, ex novo *Calviniſtarum* Evangelio innumeros Atheos in ea eſſe cœpiſſe, quod *Natalis* ille confirmat, qui in *Lotharingia* à Magiſtratu comprehenſus, & interrogatus, quâ viâ in Atheiſmum perveniſſet, reſpondit, ſe id *Calvini* inſtitutionibus acceptum ferre. *Poloniæ* Atheos profundas radices egiſſe, teſtatur Libellus anonymus, *Cracoviæ* anno 1588. editus, qui ſic inſcribitur: *Simonis Religio, incerto Auctore*, qui ita concludit:

Credo in tria, cœlum, terram, & cœli formam. In cœlum, Patrem atque Creatorem omnium: In terram, rerum omnium Matrem, atque Nutricem: Et in cœli formam, omnia ſentientem, & intelligentem. Ede itaque, bibe, lude, jam Deus figmentum eſt. Cui ferè ſimile eſt, quod in *Sabell.* ſupplem. Lib. 22. & *Jovio*, ac *Joanne-Bapt.* Dialog. 2. de Atheo moribundo, qui cum hoc horrendo epiphonemate *Italico*, ſe fortiori, nempe Deo, vel Dæmoni commendavit: *Chi più può, più tiri*; id eſt, qui fortior eſt, ad ſe trahat.

Qui plura de *Polonicis* Atheis deſiderat, *Vigandus* lib. de Deo contra *Arrian.* legatur, ubi conqueritur, quod ei adverſùs Atheos Deum eſſe probandum ſit, quod 9. rationibus facit. *Lithuania* non caret monſtris, ſaltem enim *Leuan* habuit, primò quidem Judæum, dein Chriſtianum, mox

Zuinglianum, & tandem Atheum. Sed nec *Italia* hoc malo libera eſt, cum *Vaninum* dixiſſe ferant, ſe cum 13. *Neapoli* diſceſſiſſe, ut per totum orbem terrarum Atheiſmum propagarent, quod puto me jam alicubi advertiſſe; ipſum verò *Lutetiam* ſortitum fuiſſe: ſed per Dei gratiam *Gallia* monſtrum illud non diu tulit.

Quartus modus ſupereſt, quo penitùs extingui poſſit Atheiſmus, ſi quiſpiam mores ſuos, atque vitam reformârit, quod præſertim in iis neceſſe eſt, qui reliquis, tam poteſtate, quàm divitiis, auctoritate & imperio prælucent, ut ad Magnatum exemplum totus orbis componatur.

Utinam Athei ſaperent, & intelligerent, atque ultima præviderent, non ita pro levi voluptate, quâ ſe tutiùs frui poſſe arbitrantur, ſi Deum è mente ſua pro viribus excutiant, ad æterna ſupplicia inſani ruerent! Ad hunc modum preces, & ſacrificia, cæteraque bona juſtorum opera referri poſſunt: eapropter omnes, per Dei miſericordiam infinitam obſecro, ut ſuas ad Deum orationes dirigant, ſi fortè Atheos omnes à tanta impietate revocare velit. O ſumma bonitas, impios hominum filios oculo tuæ miſericordiæ reſpice, nec diutiùs illos in Atheiſmo vivere permittas! O ſumma bonitas, quæ homines formâſti, ut tuâ gloriâ perfruerentur, ne tantam multitudinem à ſuo fine cadere ſinas! O ſumma bonitas, memento pœnarum, quas *Chriſtus Jeſus* in ſuo corpore pro nobis pertulit, & impias hominum mentes, tenebris erroris obcœcatas, ad veritatis lucem revoca! Hoc te rogamus, & enixè à tua miſericordia, & infinita bonitate poſtulamus, ut omnes ſimul te in æternis tabernaculis collaudemus, & tibi Io triumphe perpetuò decantemus. Quod profectò feliciter continget, ſi quiſpiam ſummam illam ſuperbiam, quâ evehi cupit ſuprà id omne, quod eſt, deponat, ſi ſcelerum fœditatem horreat, in quæ liberiùs Athei prorumpunt, dum impiè ſyndereſim omnem, atque Dei cogitationem pro viribus exuerunt; idcircò enim, me Deus amet, Numinis divini jugum, ſenſum & omnia, quæ ad verum Dei cultum attinent, Scripturas ſacras, & quicquid in eis aſſeritur, veluti nugeculas, & vetularum deliria reſpuunt, irrident & expuunt, ut liberiores habenas omni vitiorum generi ſine ullo ſcrupulo relaxent, & abſque ullo timoris fræno, aut dependentia, vitam agant; quos ideò paſſim in hiſce Commentariis exagitabimus, atque confutabimus, ubicumque res ita tulerit, ne quod horrendæ impietatis veſtigium ſuperſit, quod non deleatur.

ARTICLE VIII.

An Account of the Conduct of the Dowager Dutcheſs of MARLBOROUGH, *from her firſt coming to Court, to the year* 1710. *In a Letter from Herſelf to Mylord.* . . . .

C'eſt-à-dire:

Hiſtoire de la Conduite de la Ducheſſe Douairiere de MARLBOROUGH, depuis qu'elle fut introduite à la Cour, juſqu'à l'an 1710. contenue dans une Lettre écrite par elle-même à Mylord. . . . . *A Londres, chez* George Hawkins, *entre les deux Portes du Temple*, 1742. in 8. pagg. 316.

Remarks upon the Account of te Conduct of a certain DUTCHESS: *In a Letter from a Member in the laſt Parliament in the Reign of Queen* ANNE, *to a young Nobleman.*

C'eſt-à-dire:

Lettre d'un Membre du dernier Parlement

ment du Régne de la Reine ANNE, à un jeune Seigneur, contenant des Remarques ſur l'Hiſtoire de la Conduite d'une certaine DUCHESSE. *A Londres, chez* T. Cooper, *à l'Enſeigne du Globe, dans Pater-noſter-Row.* 1742. in 8. pagg. 50.

A Review of a late Treatiſe entituled, An Account of the Conduct of the Dowager D. . . . . of M. . . . &c. In which many Miſrepreſentations are detected; ſeveral obſcure Paſſages ſearched into and explained, and abundance of falſe Facts ſet in their true light; eſpecially ſuch as relate to the Reigns of K. WILLIAM *and* Q. MARY. *In a Letter to a Perſon of Diſtinction.*

C'eſt-à-dire:

Lettre à une Perſonne de Diſtinction, où l'on examine un Traité publié depuis peu ſous ce Titre; *Hiſtoire de la Conduite de la D. . . ., Douairiere de M. . . .*, & où l'on réleve pluſieurs faux Expoſez, où l'on recherche & explique diverſes Circonſtances obſcures, & où l'on met dans leur véritable jour un grand nombre de Faits déguiſez, particulierement ceux qui regardent le Roi GUILLAUME & la Reine MARIE. *A Londres, chez* J. Roberts, *dans Warwick-Lane,* 1742. in 8. pagg. 74.

ON voit par le Titre du premier de ces Ouvrages, qu'il ne s'y agit proprement que de la Conduite de la Ducheſſe *de Marlborough.* Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver beaucoup d'Anecdotes ſur l'Hiſtoire du tems pendant lequel cette Dame a été en faveur auprès de la Princeſſe de *Danemarc*, enſuite Reine d'*Angleterre.* L'Ouvrage ſe fait pourtant lire avec plaiſir, parce qu'on y trouve pluſieurs particularitez aſſez curieuſes, & quelques détails qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs. Mais il y a des gens qui prétendent, qu'on ne doit pas s'en rapporter aveuglement au récit de la Ducheſſe, qui avoit eu trop de part aux évenemens qu'elle rapporte, pour n'avoir pas été un peu prévenue, de ſorte qu'il ne faut pas eſpérer de trouver dans ſes Mémoires toute l'impartialité qu'on a droit d'exiger de ceux qui écrivent l'Hiſtoire. C'eſt en particulier ce que prétendent les Auteurs des deux Brochures dont nous avons auſſi mis les Titres à la tête de cet Article.

En rapportant les Faits que la Ducheſſe raconte, nous y joindrons les Remarques des deux Anonymes, & nous les accompagnerons de quelques refléxions.

L'Ouvrage de la Ducheſſe de *Marlborough* eſt diviſé en trois Parties, qui ont été compoſées en différens tems, comme elle nous l'apprend elle-même dans une eſpece d'Introduction. „ Il y a environ quarante ans, dit-elle, que j'appris que la Femme de feu l'Evèque „ *Burnet*, pour laquelle j'avois beaucoup „ d'eſtime, avoit conçu quelques préjugez contre moi, à l'occaſion de la malheureuſe meſintelligence qui s'étoit élevée entre la Reine *Marie* & la Princeſſe ſa Sœur: là-deſſus je compoſai „ un Narré fidèle de toute cette Affaire, dans le deſſein de deſabuſer Mad. „ *Burnet* ". Ce Narré fait la première Partie de cet Ouvrage. La Ducheſſe continue de cette manière.

„ Après que la Reine *Anne* m'eût congediée *, je m'apperçus qu'on employoit toutes ſortes d'artifices pour „ me calomnier, & pour noircir ma reputation: c'eſt ce qui me détermina „ à dreſſer un Ecrit, où je rendois compte de ma conduite dans tous les différens Emplois que j'avois remplis ſous „ Sa Majeſté. Mon deſſein étoit de publier

---

* Lors du changement du Miniſtère en 1710.

„ blier d'abord cet Ecrit; mais j'en fus „ détournée par la perſuaſion d'un homme qui poſſede à préſent un Poſte très-„ éminent, & que je croyois alors mon „ ami. J'ai eu lieu de juger depuis, qu'il „ a naturellement une averſion invincible pour tout ce qui s'appelle rendre „ compte * ". Cet Ecrit eſt la troiſième & derniere Partie de l'Ouvrage de notre Ducheſſe, quoiqu'il ait été compoſé avant la ſeconde, ſur laquelle l'Auteur s'exprime en ces termes.

„ Je me propoſai enſuite une autre tâ-„ che, à quoi je fus pouſſée par l'injuſtice, „ & j'oſe dire l'ingratitude des *Whigs*. Ce „ fut de rendre compte de ma conduite „ par rapport aux Partis, & d'expliquer „ les artifices par leſquels Mr. *Harley* † „ & Mad. *Maſham* réuſſirent à me détruire dans l'eſprit de la Reine, & à me „ faire perdre ſes bonnes graces, en profitant de la paſſion qu'elle avoit pour „ ce qu'elle appelloit l'*Egliſe*. Je fus aſ-„ ſiſtée dans cet Ouvrage par un ami, à „ qui je fournis des Mémoires. Il y a „ quelques endroits que j'ai compoſez „ moi-même: ce ſont ceux qui renferment certaines particularitez que j'é-

---

* On croiroit par ce trait, que la Ducheſſe en veut ici au Chevalier *R. W* * * * à préſent Comte d'*Or-d*.

† Qui fut enſuite Comte d'*Oxford*.

„ tois ſeule capable de raconter avec „ exactitude ". La Ducheſſe finit ſon Introduction, en nous avertiſſant qu'elle a pris ſoin de faire conſerver dans ſa Famille toutes les Lettres originales qu'elle a tranſcrites en tout ou en partie dans cet Ouvrage, afin qu'elles ſervent toûjours de preuves inconteſtables de la vérité des Faits qu'on y rapporte. Après avoir donné cette idée générale des Mémoires de notre Ducheſſe, il faut, pour les faire mieux connoître, en extraire les particularitez les plus curieuſes.

Sara Ducheſſe Douairiere de *Marlborough*, eſt Fille de Mr. *Richard Jennings*, & Petite-fille du Sieur *Jean Jennings* * qui fut fait Chevalier des Bains, lorſque *Charles*, Fils de *Jaques I*, fut créé Prince de *Galles* le 4. de Novembre 1616. Elle nâquit le 29. de Mai 1660. jour de la Reſtauration de *Charles II.* En 1680. elle épouſa *Jean Churchil*, qui n'étoit alors que Colonel d'un Regiment de Dragons. Mais comme il poſſedoit les bonnes graces du Duc d'*York*, ce Prince le recommanda fortement à *Charles II*, qui le créa Baron d'*Eymouth* † dans le Comté de *Barwick* en *Ecoſſe* ‡. Sa Femme, me, qui dès ſon enfance avoit coûtume de jouer ſouvent avec la Princeſſe *Anne*, avoit ſi bien ſçu gagner ſon amitié, que lorſque cette Princeſſe épouſa en 1683. le Prince de *Danemarc*, elle engagea le Duc d'*Tork* ſon Pere à nommer Mylady *Eymouth* pour une de ſes Dames de Lit: c'eſt la Ducheſſe de *Marlborough* elle-même qui nous apprend cette particularité.

---

* Ou *Jenyns*, comme elle écrit elle-même ce nom.

† Le 21. de Décembre 1682.

‡ *General Diction. Hiſt. & Crit.* Art. MARLBOROUGH, Text. & Rem. (B).

„ Ce qui contribua encore plus, ajoute-t-elle, à me rendre agréable à la „ Princeſſe, ce fut le dégoût qu'elle avoit „ conçu pour la plupart des autres perſonnes qui l'approchoient, & particulierement pour ſa première Dame de „ Lit la Comteſſe de *Clarendon*; Dame „ dont les diſcours & les manières n'étoient gueres propres à lui gagner l'amitié d'une ſi jeune Maîtreſſe: car elle avoit l'air d'une folle, & ne parloit „ que comme une Pédante".

L'Auteur de la première Brochure dont nous avons donné le Titre, n'a pas laiſſé échaper ce trait contre la Comteſſe de *Clarendon*, non plus que ce que dit la Ducheſſe, que dans ſon enfance elle avoit coûtume de jouer avec la Princeſſe *Anne*. Par rapport à cette derniere particularité, „ il faut, dit-il, croire ſur „ la ſimple parole de ſa Grandeur, que „ la Fille de Madame *Jennings*, qui, ſi „ l'on s'en rapporte au bruit public . .

„ . . . .

„ n'avoit que peu de biens, a été admi-
„ ſe ſi avant dans la familiarité d'une
„ Princeſſe qui avoit reçu une éduca-
„ tion ſi ſévère. . . . . Et pour ce
„ qui regarde la Comteſſe de *Clarendon*,
„ je ſuis aſſez âgé pour me ſouvenir d'el-
„ le ; & il y a encore bien des perſon-
„ nes qui pourront atteſter, pour l'avoir
„ connue, que ſans faire tort à la Ducheſ-
„ ſe de *Marlborough*, la Comteſſe de *Cla-*
„ *rendon* faiſoit autant d'honneur à la
„ Cour de la Princeſſe *Anne*, qu'aucune
„ Dame en ait jamais fait à quelque Cour
„ que ce ſoit. Il eſt vrai qu'à certains
„ égards la conduite de Mademoiſelle
„ *Jennings* pouvoit ne pas plaire à une
„ Dame auſſi diſtinguée par l'auſterité de
„ ſes principes & de ſes mœurs, que l'é-
„ toit la Comteſſe de *Clarendon* ".

Ce trait contre la Ducheſſe de *Marlborough*, joint aux deux lignes marquées ci-deſſus par des Points, en donne à entendre beaucoup plus qu'on ne dit, & fait ſoupçonner que cet Auteur prend pour autant de véritez, les violentes Satyres que Mademoiſelle *Manley* s'eſt aviſée de publier dans ſon *Atlantis* *. Il eſt juſte d'oppoſer à ces traits de médiſance le témoignage que l'Evêque *Burnet* rend à la Ducheſſe de *Marlborough* ; témoignage que l'Auteur de la *Lettre d'un Membre du Parlement &c.* rapporte lui-même, quoique dans une autre vûë. „ La Ducheſſe de *Marlborough*, dit l'Evêque *, avoit en toutes choſes un grand aſcendant ſur la Princeſſe de *Danemarc*. Elle n'avoit pas beaucoup de connoiſſances acquiſes, mais elle avoit la conception prompte & facile, & un jugement ſolide. Elle étoit amie ardente & zèlée, violente dans ſes réſolutions, & parlant avec une grande vivacité. On l'a cru hautaine & fiére dans la faveur, quoiqu'elle n'employât, pour s'y maintenir, aucun des artifices ſi communs à la Cour; car elle n'obſedoit point ſa Maîtreſſe, ni ne la flattoit. Elle ſe tenoit beaucoup chez elle, prenant grand ſoin de ſes Enfans ". S'il y avoit eu de l'irrégularité dans la conduite de la Ducheſſe de *Marlborough*, l'Evêque *Burnet*, qui n'épargne perſonne, n'auroit pas manqué d'en inſinuer quelque choſe.

---

* Voyez en particulier *Tom. I. pag.* 235. & *Tom. II.*, *pag.* 226. & *ſuiv.*

Une autre raiſon que la Ducheſſe allegue de la faveur où elle étoit auprès de la Princeſſe *Anne*, c'eſt la ſincérité & la franchiſe avec laquelle elle s'eſt toûjours conduite envers ſa Maîtreſſe. „ Toute jeune que j'étois, dit-elle, lorſque je „ de-

---

* *Burnet. Hiſt. of his own Times*. Vol. I. pag. 756.

„ devins la Favorite de la Princeſſe, je „ me préſcrivis pour maxime, que la flatter ſeroit trahir la confiance qu'elle avoit en moi, & payer d'ingratitude „ ma meilleure amie: Je crus que je ſerois indigne de ſes bonnes graces, ſi „ je ne pouvois pas me réſoudre à les „ perdre, en diſant conſtamment la vérité, & en cherchant toûjours ſes véritables intérêts, plutôt que de tâcher „ à lui plaire, en flattant ſes inclinations „ & ſes paſſions. Je ne me ſuis jamais „ écartée de cette régle, & quoique mon „ humeur & ma manière de penſer fûſſent très différentes de celle de la Princeſſe, cependant durant le grand nombre d'années que j'ai été en faveur auprès d'elle, tant s'en faut qu'elle ait „ jamais été choquée de la franchiſe avec laquelle je lui diſois mes ſentimens, qu'au contraire elle diſoit quelquefois, qu'elle ſouhaitoit que j'en agîſſe toûjours ainſi; elle me le commandoit même, promettant que, non ſeulement elle ne s'en offenſeroit point, „ mais qu'elle m'en aimeroit davantage ".

Si la Ducheſſe de *Marlborough* fait ſon propre éloge dans ce paſſage (éloge qui eſt pourtant confirmé par le témoignage de Mr. *Burnet*, qu'on vient de rapporter) elle fait en même tems un beau Portrait de la Princeſſe de *Danemarc*, puiſque cette Princeſſe non ſeulement ſouffroit patiemment qu'on lui dît la vérité, mais qu'elle le ſouhaitoit même, & le commandoit expreſſément. L'Auteur de la *Lettre d'un Membre du Parlement* prétend tirer de-là une conſequence peu favorable à la Ducheſſe de *Marlborough.* „ Si la Princeſſe „ de *Danemarc*, dit-il, a fait voir dans „ ſa jeuneſſe, & au milieu d'une Cour ef„ féminée & corrompue, tant de bon „ ſens, & un ſi haut degré de vertu, ne „ doit-on pas en conclure, qu'elle doit „ avoir eu de fortes raiſons lorſque, dans „ un âge plus mûr, & où elle étoit plus „ maîtreſſe d'elle-même, elle a changé „ de conduite envers une perſonne, que „ pendant une longue ſuite d'années el„ le avoit comblée de ſes graces "? Ne concluroit-on pas de ces paroles, que ce n'a été que pendant la jeuneſſe de la Princeſſe *Anne* que Mylady *Marlborough* a été en faveur auprès d'elle, & que dès que cette Princeſſe a pû ſe ſervir de ſon jugement, elle s'eſt défaite d'une Favorite qui abuſoit de ſa bonté? Mais à quelle époque fixera-t-on cet *âge plus mûr* de la Princeſſe? Elle étoit née au mois de Février de l'an 1665. Elle épouſa le Prince de *Danemarc* en 1683., & ce ne fut qu'en 1710. que la Ducheſſe de *Marlborough* fut diſgraciée. *Anne* avoit alors quarante-cinq ans paſſez: c'eſt commencer l'âge mûr un peu tard. Nous expliquerons dans la ſuite quelles furent les véritables cauſes de la diſgrace de notre Ducheſſe. Nous ajouterons ſeulement ici, que ce ne fut qu'après la mort du Prince *George* * de *Danemarc*, Epoux de la Reine *Anne*, qu'on réuſſit entierement à ruiner la Ducheſſe dans l'eſprit de cette Reine.

Durant tout le Régne de *Jaques II.* la Princeſſe de *Danemarc* mena une vie auſſi retirée qu'il lui fut poſſible, vû le rang qu'elle tenoit dans le monde: de ſorte que pendant tout ce tems-là nous n'aprenons rien de la conduite de Mylady *Marlborough* ſa Favorite. Mais à la Revolution elle reparoît ſur la Scene. Le Roi *Jaques* ne tarda pas long-tems à découvrir le malheureux projet qu'il avoit formé: il tacha d'y faire entrer ſa Fille, en lui mettant entre les mains des Livres qu'il croyoit propres à lui faire changer de Religion: & ſi elle y avoit eu quelque penchant, les Chapelains ou Aumôniers qui la ſervoient n'étoient gueres capables, nous dit-on, de la confirmer dans la Religion Proteſtante, ou de la munir contre le Papiſme, en faveur duquel elle étoit ſollicitée par ſon Pere & ſon Roi.

Le Lord *Tyrconel*, qui avoit épouſé la Sœur de Mylady *Churchil*, voulut auſſi l'engager à employer le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de la Princeſſe, pour la perſuader d'entrer dans les vuës du Roi; mais elle n'en voulut rien faire.

---

* Il mourut le 8. de Novembre 1708.

Lorſque le Prince d'*Orange* fut débarque en *Angleterre* l'an 1688. le Roi *Jaques* fut ſe mettre à la tête de ſon Armée. Mylord *Churchil* & le Prince de *Danemarc* l'y accompagnerent. Mais ils ne tarderent pas long-tems à le quitter. Le Pere d'*Orleans* a prétendu, que le Lord *Churchil* avoit formé le projet de livrer le Roi au Prince d'*Orange*; & qu'un accident arrivé au Roi *, qui ne lui permit pas d'aller juſqu'au quartier qu'il avoit deſſein de viſiter, empêcha l'exécution de ce projet. Mr. de *Rapin* † a très-bien refuté cette accuſation, & d'ailleurs l'autorité du Pere d'*Orleans* n'eſt pas d'un aſſez grand poids pour qu'on puiſſe s'y fier. Cependant l'Auteur de la *Lettre à une Perſonne de Diſtinction* a jugé à propos de renouveller cette accuſation: Il la fonde non ſeulement ſur l'autorité du Pere d'*Orleans*, mais ſur celle du Chevalier *Jean Reresby*, Gouverneur d'*York* pour *Jaques II.*, & Homme d'honneur, dit-il, & ſur celle du Roi *Jaques* lui-même; car ce fut lui, à ce qu'on aſſure, qui apprit au Pere d'*Orleans* les Faits qu'il rapporte dans ſon Hiſtoire des Revolutions d'*Angle-*

---

* Un grand ſaignement de nez.

† *Hiſt. d'Angleterre* Tom. X. pag. 133, 134.

gleterre. Je ne connois point les Mémoires du Chevalier *Reresby*, ainſi je ne ſçaurois dire juſqu'où ils méritent qu'on y ajoute foi. Mais il eſt certain que le Prince d'*Orange* ne cherchoit point à ſe ſaiſir de la perſonne du Roi, & on l'auroit fort embaraſſé, ſi on l'avoit livré entre ſes mains: de ſorte qu'il n'y a pas la moindre apparence que Mylord *Churchil* eût formé un pareil projet. Si le Roi ſe l'eſt imaginé, & s'il l'a dit au Pere d'*Orleans*, ſa crainte a pû lui faire naître cette penſée, quoiqu'elle n'eût aucun fondement.

Peu de tems après que Mylord *Churchil* ſe fût rendu auprès du Prince d'*Orange*, le Prince de *Danemarc* lui-même ſuivit ſon exemple, & l'on apprit bientôt que le Roi revenoit à *Londres.* La Princeſſe *Anne* en eut une ſi grande frayeur, qu'elle dit à ſa Favorite, qu'*elle ſe jetteroit par la fenêtre, plutôt que de voir ſon Pere.* Ce furent-là, nous dit-on, ſes propres expreſſions. On trouva donc moyen de la tirer ſecrettement de *Londres*, & de la conduire à *Nottingham.* Ce fut l'Evêque de *Londres* (*Compton*) qui facilita l'évaſion de la Princeſſe. A *Nottingham* elle reçut une Lettre du Comte de *Clarendon*, remplie de complimens, & en même tems de plaintes de ce qu'elle ne lui avoit pas communiqué un deſſein qu'il approuvoit extrêmement, & à l'exécution duquel il auroit

fort

fort ſouhaité de contribuer. *Cette plainte, & l'ardeur qu'il témoigna* (dans un Conſeil tenu à *Windſor* avant que le Prince d'*Orange* vint à *Londres*) *d'envoyer le Roi à la Tour, s'accordent-elles bien avec la conduite qu'il tint dans la ſuite?* C'eſt ce dont la Ducheſſe de *Marlborough* abandonne le jugement au Public.

L'Auteur de la *Lettre d'un Membre du Parlement* ſe récrie fort contre ce conſeil qu'on attribue au Comte de *Clarendon*, d'envoyer le Roi à la Tour: & pour refuter ce Fait, il remarque, que „ l'Aſſemblée de *Windſor*, dont la Du„ cheſſe parle, fut tenue dans un tems ſi „ critique, qu'aucun homme dans ſon „ bon ſens ne pouvoit s'aviſer de don„ ner un ſemblable conſeil. Car *Jaques* „ étoit alors retourné de *Feverſham* à „ *Londres*, & réſidoit actuellement dans le „ Palais de *Whitehall*: &, comme le dit l'E„ vêque *Burnet*, toute l'indignation que les „ Bourgeois de *Londres* avoient conçue „ contre lui, s'étoit alors changée en pitié „ & en compaſſion. Le Conſeil Privé „ même paroît avoir encore reconnu „ *Jaques* pour leur Roi, ſuivant le même „ Hiſtorien *; & c'étoit à ce Conſeil „ qu'apartenoit l'exécution de tous les „ ordres. *Et lorſque le Roi traverſa la* „ *Vil-*

---

* *Burnet Hiſt. of his own Times* Vol. I. pag. 799.

„ *Ville*, continue ce Prélat, *il fut reçu* „ *avec de grandes acclamations de joye par* „ *une foule de Peuple.* Il auroit donc fallu que le Comte de *Clarendon* eût perdu le ſens, pour avoir conſeillé d'envoyer le Roi à la Tour, pendant que „ le Peuple étoit dans de pareilles diſpoſitions ".

L'Anonyme combat enſuite ce que dit la Ducheſſe, en la mettant en contradiction avec le même Prélat. Celui-ci aſſure, que le Prince d'*Orange* ayant conſulté ſecrettement quelques-uns des principaux de l'Etat, on lui repréſenta, que ſi on tenoit le Roi en priſon dans le Royaume, il étoit à craindre que cela n'excitât trop de compaſſion envers lui, & ne cauſât même quelques troubles. On propoſa donc de l'envoyer à *Breda*. Le *Comte de Clarendon inſiſta fortement ſur cet avis*: Voilà ce que Mr. *Burnet* * dit qu'il a appris de la propre bouche du Roi *Guillaume*. De ces deux Narrez ſi différens l'Anonyme conclut, je ne ſçais pas pourquoi, qu'ils ſont faux tous deux; mais quoiqu'il ne ſe faſſe pas de peine de donner un démenti à l'Evêque, il a l'honnêteté de ſauver la bonne-foi de la Ducheſſe, en diſant qu'elle n'a pû ſçavoir que par ouï-dire ce qu'elle raconte à ce ſujet. Cependant ces deux Narrez ne ſont pas ſi incompatibles qu'on le prétend. Il ſe pourroit très-bien que le Comte de *Clarendon* auroit conſeillé dans une occaſion d'envoyer le Roi *Jaques* à la Tour, & que ce conſeil ayant paru trop dangereux, il auroit été d'avis dans une autre occaſion de l'envoyer à *Breda*.

---

* Ibid. pag. 800.

Le Roi *Jaques* s'étant retiré en *France*, le Parlement, ou, ſi l'on veut, la *Convention* aſſura la Couronne au Prince d'*Orange* pour toute ſa vie, & la Princeſſe de *Danemarc* y conſentit. On en prit occaſion de cenſurer la conduite de Mylady *Churchil*: on prétendit que, pour faire ſa Cour à *Guillaume* & à *Marie*, elle avoit engagé la Princeſſe *Anne* à ceder ſes droits inconteſtables. „ La vérité eſt, dit-elle, „ que je la perſuadai de conſentir au „ réglement en queſtion, & à s'y ſoûmettre tranquillement lorſqu'il fut fait. „ Mais ni en cela, ni dans le peu de part „ que je puis avoir eu dans l'affaire de „ la Revolution, je n'ai agi par aucun é„gard pour le Roi & la Reine, ni par „ aucun principe d'ambition.

„ Toute la terre comprenoit par la „ conduite du Roi *Jaques*, qu'il falloit tôt „ ou tard que tous ceux qui n'embraſſeroient pas la Religion Catholique fûſſent ruinez. C'eſt ce qui fut cauſe que „ je vis avec plaiſir que le Prince d'*Orange* entreprenoit de nous delivrer „ d'un pareil eſclavage. Mais je proteſ-

„ te ſolemnellement, que j'étois aſſez ſimple pour n'avoir jamais ſongé qu'il deviendroit Roi. N'ayant jamais rien lû, „ n'ayant paſſé mon tems qu'à jouer aux „ cartes, & n'ayant moi-même aucune „ ambition, je m'imaginois bonnement, „ que le ſeul deſſein du Prince d'*Orange* „ étoit de pourvoir à la ſureté de ſa „ propre patrie, en obligeant le Roi *Jaques* à régner ſuivant les Loix de ce „ païs-ci, & qu'il s'en retourneroit dès „ qu'il nous auroit rendus tous heureux. „ Je croyois qu'il n'y avoit pas la moindre difficulté dans l'exécution d'un pareil deſſein, & que le Prince trouveroit plus de plaiſir à procurer tant de „ bien, qu'à être Roi de quelque païs que „ ce fût. J'appris bientôt à mieux connoître le monde. Quoi qu'il en ſoit, étant fortement perſuadée qu'on ne doit „ point confier les Libertez de l'*Angleterre* entre les mains d'un Prince Papiſte, „ je n'eus pas le moindre chagrin du „ changement qui étoit arrivé dans le „ Gouvernement de l'Etat, non pas même „ durant la longue perſecution que je „ ſouffris. Je pouvois peut-être ſouhaiter que cela eût été exécuté par quelque autre, qui eût eu plus d'honneur „ & plus de juſtice que celui qui a pû „ ſe réſoudre à dépoſer ſon Beau-pere „ & ſon Oncle pour maintenir la Liberté

„ &

„ & les Loix, & agir enſuite lui-même „ en Tyran dans pluſieurs occaſions: „ mais je n'ai jamais ſouhaité que le changement ne fût point arrivé.

„ Pour ce qui regarde l'Acte par lequel la Couronne fut aſſurée au Roi „ *Guillaume* pendant ſa vie, le même égard pour le Bien public m'a engagée „ à conſeiller à la Princeſſe d'y conſentir. Il eſt vrai que, lorſque ce projet „ fut propoſé pour la première fois, je „ n'en compris pas la néceſſité: Je le „ crus même ſi déraiſonnable, que je me „ donnai beaucoup de peine pour établir le Droit de ma Maîtreſſe, & je „ crois que le Roi & la Reine ne l'oublierent jamais. Mais je m'apperçus bientôt que toutes mes peines ſeroient inutiles; que tout ce qu'il y avoit de gens „ un peu conſiderables, excepté les *Jacobites*, étoient dans les intérêts de „ *Guillaume*, & que l'Acte paſſeroit dans „ le Parlement, ſoit que la Princeſſe y „ conſentît ou non: de ſorte que le „ meilleur conſeil qu'on pût lui donner, „ c'étoit de ceder de bonne grace".

L'Auteur de la *Lettre d'un Membre de Parlement* remarque ſur ce paſſage, que le Prince *Orange* étoit réſolu de ne point demeurer en *Angleterre*, à moins qu'on ne lui accordât l'Autorité ſouveraine; ſur quoi il cite le témoignage de l'Evêque *Burnet*, qui nous apprend *, que „ le Prince d'*Orange* n'affectoit point d'être populaire, ni de paroître affable: il ne vouloit ſe donner aucune peine pour gagner qui que ce fût. Il dit qu'il étoit venu pour ſauver la Nation, ſuivant la priere qu'on lui en avoit faite: Qu'il avoit aſſemblé de véritables & libres Repréſentans du Peuple, auxquels il laiſſoit le ſoin de faire ce qui leur paroîtroit le plus avantageux pour le bien public: & que, lorſque les affaires ſeroient une fois établies ſur un bon pied, il ſeroit content de s'en retourner en *Hollande*". Ce paſſage, loin de refuter ce que dit la Ducheſſe, ſemble au contraire confirmer l'opinion où elle étoit d'abord, que *le Prince s'en retourneroit dès qu'il auroit rendu les* Anglois *heureux*.

Mais on rapporte un autre paſſage du même Prélat, pour refuter les deſſeins ambitieux que la Ducheſſe attribue au Prince d'*Orange*. Mr. *Burnet* raconte, que dans une Conférence ſecrete que le Prince eut avec le Marquis d'*Halifax* & les Comtes de *Shrewsbury* & de *Danby*, il leur dit „ Que juſques alors il avoit gardé le ſilence, parce qu'il n'avoit voulu rien dire ni rien faire qui pût ôter à qui que ce fût la liberté de deliberer „ &

---

* *Hiſt. of his own Times*, Vol. I. pag. 820.

„ & de voter ſur des matières ſi importantes: qu'il étoit réſolu de ne rechercher & de ne menacer perſonne, & „ qu'à cauſe de cela il n'avoit pas voulu „ dire ce qu'il penſoit. Qu'il y avoit des „ gens qui vouloient mettre le Gouvernement de l'Etat entre les mains d'un „ Régent: qu'il ne s'y oppoſeroit pas, ſi „ l'on croyoit que ce fût le moyen le „ plus propre de pourvoir à la ſureté de „ l'Etat: mais qu'il jugeoit à propos de „ les avertir, qu'il ne vouloit point ſe „ charger de la Régence; de ſorte que „ s'ils perſiſtoient dans ce deſſein, ils devoient penſer à quelqu'autre perſonne pour remplir ce Poſte. Qu'il prévoyoit les conſequences d'un pareil „ projet; & que pour cette raiſon il ne „ jugeoit pas à propos de ſe charger de „ la Régence. Que d'autres vouloient „ qu'on donnât la Couronne à la Princeſſe, que ſeule & le Prince régnât ſous „ elle & par ſa faveur (*by her Courteſy*;) „ ſur quoi il dit, que perſonne ne pouvoit avoir plus d'eſtime pour elle qu'il „ n'en avoit; mais qu'il n'étoit pas d'humeur à rien poſſeder ſous l'autorité d'une femme; & qu'il ne croyoit pas qu'il „ fût raiſonnable qu'il eût aucune part „ dans le Gouvernement, à moins qu'il „ n'en jouït en ſon propre nom, & durant toute ſa vie. Que s'ils avoient deſſein d'établir le Gouvernement ſur un

,, autre pied, il ne s'y oppoſeroit pas,
,, mais qu'il s'en retourneroit en *Hollande*,
,, & ne ſe mêleroit plus de leurs affaires.
,, Il les aſſura, que quelque idée que
,, d'autres euſſent d'une Couronne, elle
,, ne paroiſſoit rien de ſi brillant à ſes
,, yeux, & qu'il pourroit très-bien vivre,
,, & vivre content, ſans en poſſeder une.
,, Il finit en diſant, qu'il ne pourroit jamais
,, ſe réſoudre à accepter une Dignité,
,, pour n'en jouïr que durant la
,, vie d'un autre : mais qu'il croyoit pourtant
,, que les Enfans de la Princeſſe *Anne*
,, devoient lui ſucceder preférablement
,, à ceux qu'il pourroit avoir de toute autre
,, femme excepté la Princeſſe *Marie*.

Comme la conférence où le Prince d'*Orange* parla de cette manière fut tenuë ſecretement, & que Mylord *Marlborough* n'y aſſiſta point, ſa Femme peut très-bien avoir ignoré les diſpoſitions du Prince. De ſorte que, pour prouver qu'elle ne les ignoroit pas, on allegue un fait qu'on prétend tenir de la propre bouche du feu Comte de *N — m.* * ,, Il m'aſſura, dit l'Auteur
,, de *la Lettre d'un Membre du Parlement*,
,, que dès que le Prince d'*Orange* fut
,, debarqué, la haute & baſſe Nobleſſe
,, don-

---

* Il faut qu'on entende par-là le Comte de *Nottingham*, car il n'y a point d'autre Comte en *Angleterre* dont le nom commence par une *N*, & finiſſe par une *m*,

„ donna des marques viſibles de ſa froideur, & de la repugnance qu'elle avoi- „ à ſe declarer pour lui. Sur quoi le Prince aſſembla ceux ſur qui il pouvoit le „ plus compter, & leur dit franchement, „ que puiſqu'il s'étoit ſi fort hazardé pour „ les venir ſecourir, on ne devoit pas „ s'attendre qu'il l'eût fait pour rien; & „ qu'il n'auroit pas été ſi fou que d'expoſer ſa perſonne & ſa Patrie à une „ ruine inévitable, ſi, avant qu'il partît, „ on ne lui avoit pas donné de la part „ des *Anglois* les plus fortes aſſurances „ qu'il ſeroit ſoutenu dans tout ce qu'il „ entreprendroit. Là-deſſus il produiſit „ un Ecrit ſigné des Perſonnes les plus „ conſiderables qui ſe declarerent dans „ la ſuite en faveur de la Revolution. Par „ cet Ecrit on s'engageoit à ſoutenir Son „ Alteſſe dans l'exécution du Plan même „ ſuivant lequel la Couronne lui fut accordée après l'Abdication du Roi *Jaques*. Dans cet Ecrit on voyoit non „ ſeulement les noms de ceux qui l'avoient ſigné, mais auſſi de ceux qu'ils „ s'engageoient de gagner en faveur du „ Prince. Ce Seigneur ajouta, qu'il vit „ dans cet Ecrit le nom du Lord *Churchil*, qui promettoit de gagner le Prince & la Princeſſe de *Danemarc* par „ le moyen de ſa Femme". On remarque là-deſſus, que ſi ce récit eſt vrai, il n'y a pas d'apparence, il eſt même impoſſipoſſible, vû l'aſcendant que Mylady *Churchil* a toûjours eu ſur ſon Mari, qu'elle ait été auſſi ſurpriſe qu'elle le prétend, lorſqu'elle apprit que le Prince d'*Orange* avoit accepté la Couronne. Mais pour ajouter foi à ce récit, il faudroit une Autorité un peu plus conſiderable que celle d'un Anonyme : & ſon affectation à ne déſigner qu'obſcurement le Seigneur de qui il prétend tenir ce fait, le rend un peu ſuſpect.

On a vû que la Ducheſſe accuſe le Roi *Guillaume* d'avoir agi en Tyran dans pluſieurs occaſions. Le même Anonyme dit là-deſſus, qu'on auroit de la peine à citer un ſeul exemple de la Tyrannie de ce Prince, & il s'échauffe beaucoup contre la temérité de celle qui oſe lui intenter une pareille accuſation. Mais je m'imagine qu'elle n'a voulu parler que des petits chagrins que le Prince & la Princeſſe de *Danemarc*, Mylord *Churchil* & elle, & quelques autres perſonnes de la Cour du Roi *Guillaume*, ont eu à eſſuyer de ſa part.

Il eſt certain que le Roi *Guillaume* & la Reine *Marie*, peu de tems après qu'ils furent arrivez en *Angleterre*, témoignerent quelque froideur pour le Prince & la Princeſſe de *Danemarc* : L'Evêque *Burnet* * en convient, au moins par rapport au Roi, & la Ducheſſe de *Marlborough* en rapporte quelques exemples. Elle prétend que cette froideur étoit cauſée en partie par la perſuaſion où étoit le Roi, que le Prince & la Princeſſe lui avoient été plus utiles qu'ils ne le ſeroient dans la ſuite, & en partie par la différence qu'il y avoit dans l'humeur & dans le caractère des deux Sœurs.

---

* *Hiſt. of his own Times*, Vol. II. pag. 93.

Cette froideur parut en ce qu'on ne faiſoit aucune propoſition de la part du Roi pour aſſurer à la Princeſſe de *Danemarc* un Revenu fixe, & qu'on ne lui donnoit point d'argent *. Là-deſſus le Parlement commença lui-même à prendre cette affaire en main, & à faire quelques demarches pour aſſurer au Prince & à la Princeſſe une Rente annuelle. La Reine *Marie* en fut fort irritée, & prenant un jour ſa Sœur en particulier, elle lui demanda, quel étoit le but des procedures du Parlement : *J'ai appris*, répondit la Princeſſe, *que mes amis ont deſſein de me procurer un Revenu aſſuré.* La Reine repliqua avec chaleur & d'un air fort imperieux : *Quels amis avez-vous, je vous prie, ſi ce n'eſt le Roi & moi.* Après cela la Reine ne parla plus à la Princeſſe ſur ce ſujet, quoiqu'elles ſe viſſent tous les jours. Mais les Amis de celle-ci agirent avec tant de zèle & d'ardeur dans la Chambre des Communes, qu'ils étoient ſur le point d'obtenir pour elle un Revenu beaucoup plus conſiderable que celui qu'on lui accorda dans la ſuite : mais le Roi, pour parer le coup & gagner du tems, prorogea le Parlement.

---

* Ibid.

Cette Affaire fut remiſe ſur le tapis à la première ouverture du Parlement ; „ & „ alors, dit la Ducheſſe, on fit tous les „ efforts poſſibles pour m'engager, ſoit „ par des promeſſes, ſoit par des mena„ces, à perſuader la Princeſſe d'aban„donner ſon deſſein. Mylady *Fitzhar„ding*, qui étoit en faveur auprès de la „ Reine plus que perſonne, & pour qui „ on ſçavoit que j'avois une affection tou„te particuliere, fut celle que l'on em„ploya pour me gagner. Elle m'attaqua „ par mon intérêt particulier, en me re„préſentant, que ſi je ne voulois pas fai„re ceſſer des procedures ſi deſagréables „ au Roi & à la Reine, je cauſerois infail„liblement la ruine de mon Epoux, & „ par conſequent celle de toute ma fa„mille. Quand elle vit que cette conſi„deration ne me touchoit point, elle tâ„cha de me faire craindre pour la Prin„ceſſe elle-même, en me diſant, que les „ meſures que l'on prenoit la perdroient „ ſuivant toutes les apparences ; qu'il n'y „ avoit que ceux qui me flattoient qui „ pûſſent s'imaginer que la Princeſſe l'em„porteroit dans le Parlement ; & que „ ſi elle ne l'emportoit pas, le Roi ne „ ſe croiroit plus obligé, après une pa-

„ reille demarche, de rien faire pour elle; qu'il y avoit de la folie en moi de „ perſiſter, & qu'il valoit mieux mille fois „ que je laiſſaſſe tomber cette affaire, afin „ de tranquilliſer le Roi & la Reine".

Mylady *Marlborough* ſe tint ferme; elle auroit mieux aimé mourir, dit-elle, que de ſacrifier les intérêts de la Princeſſe pour faire ſa Cour à leurs Majeſtez. Les efforts que l'on faiſoit pour la gagner ne la rendirent que plus active en faveur de ſa Maîtreſſe. Ses ſoins ne furent pas ſans ſuccès; car le Parlement accorda en 1690. cinquante mille livres ſterling par an à la Princeſſe de *Danemarc.* Ce furent les *Toris* qui l'emporterent dans cette occaſion, *dans le ſeul deſſein de chagriner le Roi Guillaume*, nous dit-on, *& non pas par aucun attachement particulier qu'ils eûſſent pour la Princeſſe de Danemarc, car il ne paroît pas que dans aucune autre occaſion ils ayent témoigné beaucoup d'égards pour elle.*

„ Le ſuccès de cette Affaire, ajoute „ la Ducheſſe, fut attribué à la fermeté „ & aux ſoins de Mylord *Marlborough* * & „ de moi, tant par ceux à qui cet établiſſement déplaiſoit ſi fort, que par ceux „ au bonheur deſquels il étoit alors ſi „ néceſſaire. Ce fut d'un côté la principale ſource du chagrin que le Roi & la

---

* Il avoit été créé Comte de *Marlborougb* le 9. d'Avril 1689.

„ Reine firent éclater contre mon Epoux „ & contre moi: & d'un autre côté la „ Princeſſe témoigna de la manière du „ monde la plus généreuſe le vif ſentiment qu'elle avoit de ce ſervice".

L'Auteur de la *Lettre à une Perſonne de Diſtinction* * cenſure vivement la conduite que la Ducheſſe de *Marlborough* tint dans cette occaſion. Il prétend que la Princeſſe de *Danemarc* auroit dû ſuivre le Conſeil de ſon Oncle Mylord *Rocheſter*, qui étoit, Que non ſeulement elle devoit ſe contenter de cinquante mille livres ſterling par an, mais qu'elle devoit auſſi les accepter de la manière qu'il plairoit au Roi & à la Reine de les lui accorder. „ Ç'auroit été, dit-on, le moyen de té„ moigner qu'elle avoit acquieſcé ſincere„ ment au Réglement qui aſſûroit la Cou„ ronne au Prince d'*Orange* durant ſa vie: „ elle auroit épargné par-là beaucoup de „ tems & de peine que cette affaire coû„ ta au Parlement; elle auroit donné „ un bon exemple aux autres Sujets de „ leurs Majeſtez: & elle auroit rompu les „ meſures & fait évanouir les eſpéran„ ces des ennemis du Gouvernement". Cet Auteur ſemble croire qu'on avoit grand tort de vouloir rendre l'Héritiere préſomptive de la Couronne indépendandante du Roi & de la Reine : Peut-être qu'il a voulu faire ſa Cour à quelqu'un; mais comme ce ſujet a été traité fort au long dans le Parlement il y a environ ſept ans, nous rapporterons en abregé dans un autre Article ce qui a été dit pour & contre.

---

* C'eſt la ſeconde Brochure dont nous avons donné le Titre à la tête de cet Article.

Le même Cenſeur trouve fort étrange que le Comte & la Comteſſe de *Marlborough* ayent eu aſſez de crédit dans le Parlement, pour l'engager à aſſurer un Revenu fixe à la Princeſſe contre le gré du Roi & de la Reine. „ Il eſt ſurprenant, „ dit-il, que ſi tôt après la Revolution „ les deux Chambres ſe ſoient ainſi laiſſé „ gagner ; ou ſi les Communes ont pû „ ſe réſoudre à donner l'argent du Public „ par complaiſance pour quelqu'un, il ſemble „ que leur reſpect pour le Prince & „ la Princeſſe de *Danemarc* auroit dû les „ déterminer autant ou plus, que les peines „ que ſe donnoient le Comte & la „ Comteſſe de *Marlborough* : ſi ce n'eſt que „ le crédit de ceux-ci qui détermina le „ Parlement, tout le monde doit avouer, „ que le Roi & la Reine avoient de très-„ juſtes raiſons de craindre deux perſonnes „ qui, lorſqu'elles le jugeoient à propos, „ pouvoient mener le Parlement à „ leur gré, & qui en même tems gouvernoient „ abſolument l'Héritiere préſomptive „ de la Couronne."

Mais cet Auteur auroit dû faire attention

tion à ce que la Ducheſſe elle-même remarque; je veux dire, que la plupart de ceux qui ſe declarerent pour la Princeſſe dans cette occaſion étoient des *Toris*, qui n'avoient d'autre but que de chagriner le Roi. Il y avoit ſans doute auſſi des *Jacobites* cachez, qui, dans la même vûë, ſe joignirent aux *Toris*; de ſorte que, pour peu que le Comte & la Comteſſe de *Marlborough* ayent eu d'amis dans le Parlement, ils auroient ſuffi pour faire enſorte que la pluralité des ſuffrages ait été en faveur de la Princeſſe de *Danemarc.* Mais on ne ſçauroit conclure de-là, qu'il ait été au pouvoir du Comte & de la Comteſſe de *Marlborough* de mener le Parlement à leur gré. Le Roi & la Reine y avoient aſſez de Créatures pour s'aſſurer de la pluralité des ſuffrages dans preſque toûtes les occaſions; car, comme cet Auteur le remarque lui-même ailleurs *, il y a encore des Comptes autentiques, par leſquels il paroît que, lorſque le Roi avoit quelque choſe à demander au Parlement, on diſtribuoit de groſſes ſommes d'argent parmi quelques-uns des principaux Membres pour gagner leurs ſuffrages & ceux de leurs Amis. Je ne vois donc pas pourquoi le Roi & la Reine auroient ſi fort craint le crédit & le pouvoir du Comte & de la Comteſſe de *Marlborough.*

---

* *A Review of a late Treatiſe* &c. pag. 65.

Malgré le ſuccès de l'Affaire dont on vient de parler, la Reine & la Princeſſe paroiſſoient vivre en aſſez bonne intelligence, au moins extérieurement, juſques à ce que le Roi jugea à propos d'ôter à Mylord *Marlborough* tous ſes emplois * ſans en alleguer aucune raiſon. „ On „ pourroit aſſez bien expliquer cet éve„ nement, dit la Ducheſſe, en remarquant „ que Mylord *Portland* avoit toûjours été „ fort jaloux de Mylord *Marlborough*, & „ que Mylady *Orkney*, qui n'étoit alors que „ Madame *Villiers*, étoit mon ennemie im„ placable, quoique je ne l'eûſſe jamais „ déſobligée, ſi ce n'eſt que je ne lui fai„ ſois pas ma cour. Mais on ne ſçauroit „ douter, je penſe, que la principale cau„ ſe de la diſgrace de Mylord *Marlborough* „ n'ait été le chagrin qu'avoit la Cour, de „ voir qu'une perſonne, qui, comme moi, „ ne vouloit pas obéir implicitement aux „ ordres du Roi & de la Reine, eût un ſi „ grand crédit auprès de la Princeſſe. La „ diſgrace de Mylord *Marlborough* fut donc „ comme le premier pas que l'on fit pour „ m'éloigner de la Princeſſe de *Danemarc*.

La Ducheſſe confirme ce ſoupçon par une Lettre que la Reine écrivit peu de tems après à la Princeſſe, pour l'obliger à renvoyer ſa Favorite; mais la Princeſſe ne jugea pas à propos d'obéïr, &

---

* Au commencement de l'an 1692.

elle aima mieux s'abſtenir elle-même d'aller à la Cour, plutôt que de ſe ſoûmettre à un ordre qui lui paroiſſoit ſi déraiſonnable. On a beaucoup raiſonné ſur la diſgrace d'un Seigneur qui avoit témoigné tant de zèle pour la Revolution, & qui avoit ſi bien ſervi le Roi *Guillaume*. Les uns, comme l'Evêque *Burnet*, * & la Ducheſſe de *Marlborough* elle-même, ont cru que le Roi étoit irrité de la part que le Comte & ſon Epouſe avoient eu dans l'affaire dont on vient de parler : mais Mr. *Lediard*, qui a écrit la Vie du Duc de *Marlborough*, remarque là-deſſus, que le Parlement paſſa l'Acte en queſtion en 1690, & que ce ne fut que deux ans après, ſçavoir l'an 1692. que le Comte de *Marlborough* fut diſgracié. Y a-t-il apparence que le Roi ait caché ſon reſſentiment pendant ſi long-tems? D'autres, comme les Auteurs des deux Brochures dont nous avons donné les Titres, attribuent la diſgrace du Comte de *Marlborough* à une grande indiſcrétion dont ils prétendent qu'il s'étoit rendu coupable. Voici ce que c'eſt : On dit qu'un Ingenieur *François*, mécontent de ſes Officiers, s'étoit rendu en *Angleterre*, & avoit communiqué au Roi *Guillaume* un Plan, ſuivant le-

---

* *Hiſt. of his own Times*, Vol. II. pag. 90.

lequel on pouvoit aiſément ſe rendre maître de *Dunkerque*. Le Roi examina & approuva ce Plan, & ne le communiqua qu'à Meſſrs. *Bentinck, Zuyleſtein* & *Marlborough*. Mais avant qu'on pût exécuter ce Plan, les *François* firent entrer tant de Troupes dans la Ville, & la fortifierent ſi bien, qu'on ne pouvoit pas douter qu'ils n'eûſſent eu le vent du Projet qu'on avoit formé, & dont ils rendirent ainſi l'exécution impoſſible. Le Roi ſoupçonna d'abord Mylord *Marlborough*, mais il n'en voulut rien faire connoître qu'il n'eût des preuves poſitives. Il en eut bientôt par le moyen d'un Eſpion de la Cour de *St. Germain* qui fut arrêté en *Angleterre*. C'étoit par ſon moyen que Mylady *Tyrconnel* * entretenoit une correſpondance ſecrette avec l'Epouſe du Roi *Jaques*. Cet Eſpion gagné par des promeſſes fit tomber entre les mains du Roi un paquet de lettres qu'on envoyoit en *France*, & par leſquelles il paroiſſoit que Mylady *Marlborough* avoit revélé le ſecret que ſon Mari avoit eu la foibleſſe de lui communiquer. Là-deſſus le Roi envoya chercher ce Seigneur, & lui reprocha ſa faute, qu'il avoua ingenûment †. Voilà, dit-on, la véritable cauſe de la diſgragrace de Mylord *Marlborough*, & c'eſt à quoi la Reine *Marie* fait alluſion dans ſa Lettre à ſa Sœur, lorſqu'elle lui dit : *Il n'eſt pas néceſſaire que je vous repéte quel ſujet il a donné au Roi d'en agir envers lui comme il a fait, ni que je vous repréſente avec combien de repugnance Sa Majeſté en vient à de pareilles extrémitez, même contre ceux qui ne le méritent que trop.*

---

* Elle étoit ſœur de Mylady *Marlborough*.

† *Remarks upon the Conduit of a certain Dutcheſs.*

Ces Auteurs ne ſont pas les ſeuls qui attribuent la diſgrace de Mylord *Marlborough* à l'indiſcrétion dont on vient de parler : mais on ne s'accorde pas ſur les circonſtances. Les uns inſinuent, que la Comteſſe de *Marlborough* découvrit ce ſecret à Mylady *Tyrconnel*; d'autres, qu'elle en parla à la femme du Chevalier *Theophile Oglethorp*; d'autres ne parlent point de l'Eſpion que l'on ſaiſit en *Angleterre*; & prétendent ſeulement, que lorſqu'on vit par les précautions des *François* que le Projet étoit découvert, le Roi aſſembla les trois Seigneurs à qui il l'avoit communiqué, & que les deux premiers jurerent qu'ils n'en avoient parlé à perſonne, & que *Marlborough* avoua qu'il l'avoit dit à ſa Femme : Sur quoi le Roi lui dit en colere, *D. . . vous d. . . e, je ne l'ai pas dit à la mienne.* Cette diverſité de circonſtances peut rendre le Fait même ſuſpect. Il eſt vrai que comme ce Fait avoit déja été publié plus d'une fois avant que la Duchefcheſſe de *Marlborough* eût fait imprimer ſes Mémoires, il ſemble qu'elle auroit dû dire quelque choſe pour juſtifier ſon Mari & elle d'une pareille accuſation: mais elle ne l'a peut-être regardé que comme une médiſance qui n'avoit aucun fondement, & qui n'étant appuyée ſur l'autorité d'aucun Hiſtorien de poids, ne méritoit pas d'être refutée.

Il nous ſemble auſſi, que ſi cette accuſation étoit véritable, la Comteſſe étoit pour le moins auſſi coupable que ſon Mari, & la Reine *Marie* auroit parlé d'elle, auſſi-bien que du Comte, dans la Lettre qu'elle écrivit à la Princeſſe *Anne*; au lieu qu'elle n'y fait mention abſolument que du ſujet de mécontentement que Mylord *Marlborough* avoit donné au Roi, ſans inſinuer un ſeul mot qui puiſſe faire comprendre qu'on avoit lieu de ſe plaindre auſſi de la Comteſſe. J'avoue que cette conſideration me fait un peu douter du Fait en queſtion.

Ce qui augmente mon doute, c'eſt que peu de tems après la mort de la Reine *Marie* * Mylord *Marlborough* rentra en grace; & en 1698. il fut fait Gouverneur du Duc de *Gloceſter*, Membre du Conſeil privé, & un des Seigneurs de la Régence pendant l'abſence du Roi. Peut-on croire que s'il eût été coupable de l'indiſcretion qu'on lui impute, le Roi eût voulu lui témoigner tant de confiance ſi peu de tems après.

---

* Elle mourut le 7. de Janvier 1695.

Il me ſemble donc que pluſieurs cauſes peuvent avoir contribué à la diſgrace de ce Seigneur, en indiſpoſant peu-à-peu le Roi contre lui; premièrement, les grands mouvemens que lui & la Comteſſe ſon Epouſe s'étoient donnez pour faire réuſſir l'affaire de la Penſion de la Princeſſe *Anne*; en ſecond lieu, la liberté avec laquelle Mylord *Marlborough* parloit au Roi. Sur quoi je ne ſçaurois m'empêcher de rapporter ici un paſſage du *Continuateur de l'Hiſtoire d'Angleterre de Mr. de Rapin*, parce qu'il s'accorde aſſez avec ce que dit la Ducheſſe de *Marlborough*. „ Les Comtes de *Portland* & de *Rochefort*, dit l'Hiſtorien *, „ tous deux *Hollandois*, ſembloient être „ devenus les ſeuls objets des faveurs du „ Roi, & effectivement il les accabloit „ de graces ſi extraordinaires, qu'elles „ auroient ſoulevé la Nation, quand même „ elles auroient été repandues ſur des „ *Anglois*. C'eſt ce que le Comte de *Marlborough* eut la ſincerité & le courage de „ repréſenter à *Guillaume*. Ce Prince ſouffroit impatiemment qu'on le contrariât, „ ou qu'on refléchît ſur ſa conduite. Il „ tourna le dos au Comte ſans lui ré-

---

* *Hiſt. d'Anglet.* Liv. XXV. Tom XI. pag. m. 134.

„ pondre, & lui envoya dire, qu'il eût à
„ remettre ſes Emplois & à s'éloigner de
„ la Cour, auſſi-bien que la Comteſſe".

Ce même Auteur remarque, que cet ordre venoit de plus loin, ſur quoi il rapporte ce que le Comte & la Comteſſe de *Marlborough* firent pour obtenir du Parlement une Penſion de cinquante mille livres ſterling par an pour la Princeſſe: *Ce fut*, ajoute-t-il, *ce qui indiſpoſa Guillaume contre le Comte.* On a vû ci-deſſus, que l'Evêque *Burnet* étoit du même ſentiment.

Remarquons en troiſième lieu, que Mylord *Marlborough* avoit coûtume de dire fort librement ſa penſée, non ſeulement ſur la partialité que le Roi témoignoit en faveur des *Hollandois*, mais auſſi ſur les fautes que l'on commettoit dans la conduite de la Guerre. Ce qui ne doit pas paroître ſurprenant, puiſqu'il avoit déja fait voir qu'il étoit fort entendu dans ce métier, en reduiſant la Ville de *Corck* en *Irlande* en beaucoup moins de tems qu'on ne pouvoit l'eſpérer, & cela dans la plus mauvaiſe ſaiſon de l'année. Il ſe plaignoit auſſi des rigueurs que l'on faiſoit ſouffrir aux Troupes *Angloiſes* en *Flandre*; & il n'étoit pas le ſeul qui faiſoit de pareilles plaintes, le Général *Seymour* & pluſieurs autres Officiers ne faiſoient pas ſcrupule d'en parler publiquement. C'eſt d'un Cenſeur même de la Ducheſſe de *Marlborough* que nous empruntons ces

Faits *. Il ſe pourroit donc très-bien que le Roi, indiſpoſé peu-à-peu contre Mylord *Marlborough*, tant à cauſe de l'affaire de la Penſion de la Princeſſe *Anne*, qu'à cauſe de la liberté avec laquelle ce Seigneur parloit & ſe plaignoit, ſe ſoit déterminé enfin à lui ôter tous ſes emplois. Il eſt vrai que le Cenſeur dont nous venons de parler n'en convient pas, *parce*, dit-il, *que la diſgrace de Mylord* Marlborough *ne fut pas lente, mais ſubite.* „ Il „ avoit introduit le Lord *George Hamilton*, qui fut enſuite Comte d'*Orkney*, & „ Epoux de Mad. *Villiers*, auprès du Roi „ *Guillaume* le matin, & avoit été bien re„ çu, comme à l'ordinaire; cependant deux „ heures après, le Comte de *Nottingham* „ lui fut ſignifier de la part du Roi, que „ Sa Majeſté n'avoit plus beſoin de ſes „ ſervices ". On conclut de-là, qu'il faut que dans ce court intervalle le Roi ait appris quelque choſe au ſujet de ce Seigneur, qui l'ait obligé à le diſgracier ſi ſubitement; & que ce ne peut avoir été que ſon indiſcretion par rapport à l'affaire de *Dunkerque*. Mais ce raiſonnement ne me paroît rien moins que concluant. Qui empêche que le Roi n'eût déja formé le deſſein d'ôter au Comte de *Marlborough* ſes emplois, quoiqu'il ne le lui témoignât pas encore? Et ſi le chagrin du Roi contre lui s'eſt accrû par degrez, comme nous croyons l'avoir prouvé, doit-on être ſurpris qu'il ſe ſoit enfin déterminé à éloigner un Seigneur qui étoit aſſez hardi pour ſe plaindre des Favoris de ſon Maître, & que les Favoris n'auront ſans doute pas épargné?

---

* *A Review of a late Treatiſe, &c.* pag. 36, 37.

Quelque tems après que *Marlborough* eût été diſgracié, il fut envoyé à la Tour, avec quelques autres Seigneurs qu'on accuſoit d'avoir conſpiré contre l'Etat. Mais on découvrit bientôt que l'accuſation étoit fauſſe, de ſorte qu'ils furent élargis, & leur Accuſateur fut attaché au Pilori. Comme on peut voir un détail de cette affaire dans l'Hiſtoire de l'Evêque *Burnet*, nous n'en parlerons pas.

Voici une particularité touchant le Roi *Guillaume*, qu'on ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici; nous la rapporterons d'autant plus volontiers, qu'un des Cenſeurs de la Ducheſſe de *Marlborough* y donne un tour tout différent. Voici comment la Ducheſſe s'exprime. ,, Quand le Duc de *Glocester* * fut en âge d'être retiré d'entre les mains des ,, Femmes, le Roi inſinua à quelques ,, Membres du Parlement. . . ., qu'il faudroit 50000. livres ſterling par an pour ,, défrayer la Maiſon du Duc: en même ,, tems il promit à d'autres, à qui il ſça- ,,

---

* Fils du Prince & de la Princeſſe de *Danemarc*.

„ voit que cette promeſſe feroit plaiſir, „ qu'il payeroit la Penſion de la Reine „ *Marie* (Femme du Roi *Jaques*) & cette Penſion montoit auſſi à 50000. liv. „ ſterling. Il ſe propoſoit par-là d'obtenir du Parlement une addition de „ cent mille livres ſterling à la Liſte „ Civile. On lui accorda ſa demande, & „ cependant il ne paya jamais un ſol à la „ Reine: & pour ce qui eſt du Duc, le „ Roi le laiſſa encore longtems entre les „ mains des Femmes: & lorſqu'il lui fit „ ſa Maiſon, il ne voulut jamais lui accorder plus de quinze mille livres ſterling „ par an. Il refuſa même d'avancer un „ quartier de cette Penſion, quoiqu'abſolument néceſſaire pour acheter de „ l'Argenterie & des Meubles; de ſorte „ que la Princeſſe fut obligée de faire elle-même cette dépenſe ".

Un des Cenſeurs * de la Ducheſſe, qui reconnoît qu'il y a quelque choſe de vrai dans ce récit, prétend qu'il renferme auſſi quelques ſuppoſitions qui ſont fauſſes. Voici donc, ſelon lui, la vérité toute pure. „ Suivant l'Evêque *Burnet*, & „ ſuivant tous les autres Hiſtoriens, cette ſomme de cent mille livres ſterling „ fut accordée au Roi d'abord après la „ Paix de *Ryſwick*; & ce fut en conſequence de cette Paix que la Reine *Marie*

---

* *A Review of a late Treatiſe &c.* pag. 62. & ſuiv.

„ *rie* devoit recevoir cinquante mille livres ſterling par an, la Cour de *France* ayant repréſenté, que le Roi *Jaques* étant en quelque ſorte mort par rapport à cette Reine, il étoit juſte qu'elle jouît de ſon Douaire. Il n'y eut donc point ici d'inſinuations faites ſecrettement aux Membres du Parlement; c'étoit un Article actuellement ſtipulé, & qui n'étoit rien moins que déraiſonnable. J'oſe même dire, que les cinquante mille livres ſterling par an auroient été très-bien employées, ſi par-là on avoit obtenu des ennemis capitaux de l'*Angleterre* une Reconnoiſſance ſolemnelle de la validité du Gouvernement préſent. Mais lorſque l'on vint au fait, la Reine *Marie* refuſa de donner des Quittances convenables, & tacha de tourner cet accord à l'avantage du Roi *Jaques*: & ce fut-là la ſeule raiſon pourquoi cet argent ne fut point payé. Voilà qui juſtifie entierement le Roi *Guillaume* par rapport à ces cinquante mille piéces, puiſqu'il eſt clair qu'il ne les a point obtenues par *colluſion*, & qu'il ne les garda point *frauduleuſement*. Ses Miniſtres *Anglois* lui repréſenterent, qu'il n'étoit pas ſûr, ou du moins qu'il n'étoit pas prudent de payer de la manière que la Reine le ſouhaitoit; de ſorte que ce ſont eux, & non pas lui qui auroient dû en être reſponſables au Parlement.

„ Pour ce qui eſt des autres cinquan„ te mille piéces, le Roi les prit, nous „ dit-on, comme néceſſaires à l'établiſ„ ſement du Duc de *Glocester*. Je doute „ fort de la vérité de ce fait. *Burnet* nous „ dit ſimplement, qu'on avoit deſſein d'é„ tablir une Cour pour le Duc de *Gloce*ſ„ *ter*, c'eſt-à-dire une Cour proportion„ née à ſon âge ; & il n'avoit alors qu'envi„ ron neuf ans. Peut-on s'imaginer qu'on „ ait penſé qu'il fût néceſſaire d'accorder „ cinquante mille livres ſterling pour la „ Maiſon d'un Enfant de cet âge, tandis „ que le Parlement avoit jugé, que la mê„ me ſomme ſuffiſoit pour le Pere & la „ Mere du Prince. Voici donc quelle „ eſt la manière la plus naturelle de ren„ dre raiſon de ceci. Depuis la Révolu„ tion juſqu'à la Paix de *Ryſwick*, le Reve„ nu du Roi avoit été dans un état fort „ incertain, & cependant il en employoit „ une partie conſiderable aux fraix de la „ guerre. Lors donc qu'on jugea à pro„ pos de le mettre ſur un meilleur pied, „ & de le rendre fixe, on propoſa d'ac„ corder au Roi ſix-cens mille livres ſter„ ling durant ſa vie. Cette ſomme pa„ rut trop forte à ceux qui étoient con„ tre la Cour, & trop modique à ceux „ qui devoient en avoir le maniement ; „ ceux-ci trouverent donc moyen d'y fai„ re ajouter encore cent mille livres ſter„ ling, tant pour la Penſion de la Reine

„ *Marie*, que pour l'entretien de la Mai-
„ ſon du Duc de *Glocester*. Ce n'eſt pas
„ qu'ils crûſſent, ni même qu'ils prétendîſ-
„ ſent que cette ſomme ſeroit employée
„ toute entiere à ces uſages: ils penſoient
„ ſeulement que le Roi établiroit dans peu
„ la Maiſon du Duc de la manière qui lui
„ convenoit, en augmentant le nombre
„ de ſes Officiers dans la ſuite, à meſure
„ que le Duc avanceroit en âge. Le Roi a
„ donc très-bien pû accepter cet argent,
„ ſans croire que par-là il fraudoit le Peu-
„ ple, ou lui faiſoit tort. Et pour ce qui eſt
„ du refus que fit le Roi d'avancer un quar-
„ tier de la Penſion du Duc, je crois qu'il
„ n'étoit pas en ſon pouvoir de le faire; car
„ l'Evêque *Burnet* nous apprend, que les
„ Revenus du Roi étoient ſi mal menagez,
„ que quelque grands qu'ils fûſſent, &
„ quelque peu que le Roi depenſât, les
„ payemens ſe faiſoient toûjours très-
„ irrégulierement, & tout ſe trouvoit
„ diſſipé d'une manière étrange".

C'eſt ici que cet Auteur, pour expliquer comment il a pû ſe faire que le Roi ait toûjours manqué d'argent, malgré les ſommes conſiderables qu'on lui accordoit, remarque qu'il lui en coûtoit beaucoup pour gagner les principaux Membres du Parlement, comme nous l'avons rapporté plus haut. C'eſt une choſe honteuſe que ceux à qui le Peuple confie ſes intérêts ſe laiſſent ainſi corrompre. On ne doit pas être ſurpris qu'ils ſoient libéraux à donner l'argent de la Nation, tandis qu'il leur en revient à eux mêmes une bonne partie. Mais il faut eſpérer que cela n'arrivera plus déſormais, puiſque de zèlez Patriotes paroiſſent maintenant réſolus d'examiner rigoureuſement la conduite des Miniſtres *; mais ceci ſoit dit en paſſant. Nous parlerons dans le Journal prochain de la ſeconde & troiſième Partie des Mémoires de la Ducheſſe de *Marlborough*, où elle rend compte de ſa conduite par rapport aux Partis.

ARTICLE IX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

A. MILLAR vient de publier un Projet pour imprimer par Souſcription, *A compleat Collection of the Works of the honourable* ROBERT BOYLE, *Eſqr.* &c. C'eſt-à-dire : „ Recueil complet „ des Oeuvres de Mr. ROBERT BOYLE, imprimé „ d'après les meilleures Editions, avec des Cor- „ rections & des Additions conſiderables, tirées „ des Manuſcrits originaux de l'Auteur ". Ces Additions conſiſteront particulierement en pluſieurs Lettres de l'Auteur & de ſes Amis, & en quelques Traitez qui n'ont jamais été publiez On mettra à la tête de cette Edition une Hiſtoire de

---

* On écrit ceci en Mars 1742.

la Vie de l'Auteur, tirée en partie des Mémoires compoſez par lui-même. On y verra auſſi ſon Portrait en taille-douce gravé d'après un Portrait original qui eſt dans le Cabinet du Docteur *Mead*. On mettra à la fin de l'Ouvrage une Table complette des Matières.

On entreprend cette Edition avec le conſentement & l'approbation des Comtes de *Burlington* & d'*Orrery*, Parens de l'Auteur, & par l'avis de pluſieurs Sçavans, qui feroient charmez de pouvoir poſſeder un pareil Recueil, qu'il eſt impoſſible de trouver à préſent.

Cet Ouvrage contiendra environ huit-cens cinquante feuilles, outre un grand nombre de Planches, dont la dépenſe égale celle de cinquante feuilles; le tout ſera cinq Volumes *in Folio*. Le Prix pour les Souſcripteurs ſera de cinq Guinées, dont on payera trois en ſouſcrivant, & le reſte en recevant un Exemplaire en blanc. On en imprimera un petit nombre ſur de très-beau papier à écrire; le Prix en ſera de huit Guinées, dont on payera cinq en ſouſcrivant, & le reſte en recevant un Exemplaire. Mais comme l'Ouvrage original n'eſt pas encore entierement copié pour la Preſſe, on déduira du ſecond payement un ſol & demi par feuille pour le petit papier, & deux ſols & un liard par feuille pour le beau papier, pour chaque feuille qu'il y aura au deſſous des neuf-cens propoſées; & ſi l'Ouvrage excede ce nombre, les Souſcripteurs payeront de plus pour chaque feuille dans la même proportion. On n'imprimera que cinq-cens Exemplaires du papier ordinaire, & cinquante du plus beau papier.

Ceux qui ont connoiſſance de quelques Lettres ou de quelque Manuſcrit de l'Auteur, ſont priez d'en donner avis à *André Millar*, Libraire vis-à-vis l'Egliſe de St. *Clement* dans le Strand, chez qui on peut ſouſcrire, comme auſſi chez la plupart des autres Libraires de *Londres*, & de toutes les Villes de la *Grande-Bretagne*.

Les KNAPTONS, Libraires dans Ludgate-Street, ſe propoſent auſſi de faire imprimer par Souſcription, *The Sermons of* SAMUEL CLARKE &c. Ceſt-à-dire: Les Sermons de *Samuel Clarke*, Docteur en Théologie, & ci-devant Recteur de l'Egliſe Paroiſſiale de St. *James* à *Weſtminſter*: cinquième Edition, en deux Volumes *in folio*, contenant 1. Cent ſoixante-trois Sermons ſur divers Sujets importans, publiez ſur le Manuſcrit de l'Auteur, par Mr. JEAN CLARKE, Docteur en Théologie, & Doyen de *Salisbury*. 2. Dix-huit Sermons ſur différens Sujets, publiez par l'Auteur lui-même. 3. Seize Sermons * ſur l'Exiſtence & les Attributs de Dieu, les Obligations de la Religion naturelle, & la vérité & la certitude de la Revélation Chrétienne. Ces Sermons ont été prêchez à la Lecture de *Boyle*. Ces deux Volumes contiendront trois-cens quatre-vingt-dix feuilles; le prix pour les Souſcripteurs ſera de deux Guinées pour chaque Exemplaire en blanc.

Voici un autre Ouvrage qu'on veut faire imprimer par Souſcription: Le Projet n'en paroît pas encore, mais on promet de le publier bientôt. Le Livre ſera intitulé *The Hiſtory of the Ha-*

---

* Ces Sermons ont été traduits en *François*.

Hanover Succeſſion, *&c.* C'eſt-à-dire: „ Hiſtoire „ de la Succeſſion de la Maiſon d'*Hanovre* à la Couronne d'*Angleterre*, tirée de divers Mémoires „ originaux, des Journaux du Parlement, & de „ tous les Actes publics les plus autentiques: On „ y expoſe les Cauſes, les Fins & les conſequences de l'Acte * qui établit la Couronne dans la „ Maiſon de *Hanovre*; le tout pour l'amour de „ la vérité & de la liberté ".

On continue toûjours à publier par Brochures l'*Hiſtoire univerſelle.* Le ſixième Volume eſt imprimé & paroît, & on promet de publier le ſeptième dans un an. On ajoute, que le reſte de cet Ouvrage contiendra l'Hiſtoire moderne, depuis la fondation des Empires, Royaumes, Etats, &c dans toutes les Parties du Monde qui ſont connues, juſqu'au tems préſent.

Mr. *Benjamin Robius*, Membre de la Societé Royale, vient de publier *Principles of Gunnery*, *&c.* C'eſt-a dire: „ Nouveaux Principes de l'Art „ de tirer le Canon, contenant la détermination „ de la force de la Poudre-à-canon: on y recherche auſſi la différence de la force avec laquelle „ l'air reſiſte à un mouvement lent ou rapide ". Cet Ouvrage ſe vend chez *Jean Nourſe*, proche de Temple-Bar.

L'Etabliſſement que Mylady *Moyer* a fait, en vertu duquel on choiſit tous les deux ans des Prédicateurs pour prêcher ſur la Trinité dans l'Egliſe Cathédrale de St. *Paul*, a produit depuis peu un Ouvrage dont nous allons donner le Titre, nous reſervant d'en parler plus au long une autre fois: *Eight Sermons on the Divi-*

---

* Qu'on appelle en Anglois *The Act of Settlement.*

vinity and Operations of the Holy Ghoſt, &c. C'eſt-à-„ dire : Huit Sermons ſur la Divinité & les o-„ pérations du St. Eſprit, prêchez dans la Cathé-„ drale de St. *Paul* à *Londres*, en 1740, & 1741. „ pour la Lecture fondée par feu Madame *Moyer*, „ par Mr. *Gloceſter Ridley*, Bachelier en Droit, „ Miniſtre de *Poplar*, Recteur de *Weſton* dans „ la Comté de *Norfolk*, & ci-devant Membre „ du nouveau Collége à *Oxford* ". A *Londres*, chez *Jean Clarke*, près de la Bourſe, 1742., 8.

Voici les Sujets de chacun de ces huit Sermons. I. La Divinité & la Perſonalité du St. Eſprit prouvée par le Nouveau Teſtament. Sur Act. XIX, 1, 2, 3. II. Examen de l'Opinion des Juifs & des Payens, ſur le même Texte. III. Les Dons & les Graces du St. Eſprit, ſur Act. XIX. 2. IV. Les véritables Dons du St. Eſprit, diſtinguez de ceux qui ſont faux ou prétendus, ſur le même Texte. V. Pourquoi il eſt néceſſaire de recevoir le St. Eſprit, ſur Tite III. 3-7. VI. Que la Grace peut être obtenue par tous les hommes, ſur Tite III. 4-7. VII. & VIII. Les moyens d'obtenir la Grace, c'eſt-à-dire comment le St. Eſprit eſt diſpenſé à chacun. Si cet Auteur eſt orthodoxe ſur le Dogme de la Trinité, il eſt ſûr d'ailleurs qu'il ſe declare ouvertement ſur le Dogme de la Grace réſiſtible, & qu'il ſoutient que ſi l'homme peut la perdre, il eſt auſſi en ſon pouvoir de l'acquerir, pourvû qu'il veuille employer les moyens auxquels elle eſt attachée.

L'Ouvrage ſuivant ne fera pas ſans doute plaiſir au Clergé. Il eſt intitulé *The Ax laid to the Root of Chriſtian Prieſthood.* C'eſt-à-dire : „ La Coignée „ miſe à la racine de la fourberie des Prêtres „ Chrétiens, en quatre Diſcours, par un Laïque.

„ I. Diſcours, ſur l'importance de la Vérité, & l'origine de la Puiſſance des Eccléſiaſtiques. II. Sur l'artifice par rapport aux Dimes. III. Sur le pouvoir que l'Egliſe a uſurpé. IV. Sur les moyens que les Prêtres ont employez pour fixer leur joug ſur les épaules des hommes ”. A *Londres*, 1742. 8. chez *T. Cooper* dans Pater-noſter-Row.

DE CAMBRIDGE. *Thurlbourn* vient d'imprimer *Epiſtola ad Virum eruditum* CONYERS MIDDLETON, *Vitæ* M. T. Ciceronis *Scriptorem, in qua, ex locis ejus Operis quamplurimis, recenſionem* Ciceronis *Epiſtolarum ad* Atticum *&* Quintum *Fratrem deſiderari oſtenditur: de illarum verò quæ* Ciceronis *ad* Marcum Brutum, Bruti*que ad* Ciceronem *vulgò feruntur Epiſtolarum* αὐθεντίᾳ *nonnulla diſſeruntur. Auctore* JACOBO TUNSTALL, *Coll. Div. Joan. Cantab. ſocio, & Academiæ Oratore. Accedit* JOANNIS CHAPMAN *Diſſertatio chronologica de ætate* Ciceronis *Librorum de Legibus.*

Les KNAPTON, TONSON & quelques autres Libraires impriment une nouvelle Edition de toutes les Oeuvres du célèbre Docteur *Tillotſon*, en douze Volumes *in* 8., qui ſe vendront quatre Chelings la pièce en blanc. Il y en a une autre Edition en vingt-&-un Volumes *in* 8. & une en trois Volumes *in Folio*. On nous aſſure que cette nouvelle Edition ſera très-belle & très-correcte. On en publiera un Volume par mois. Le premier paroîtra au commencement du mois de Juin prochain.

F I N.